May Hobson

1846

a4860539

PQ
2222
.M5
1846
SMRS

FRAGMENTS CHOISIS

DES OEUVRES

D'ALEXANDRE DUMAS.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/fragmentsdesoeuv00duma

J. Pisiruca Del.

L'Animal se retourna furieux contre son nouvel ennemi ; ils etaient si près l'un de l'autre, que l'ours se dressa sur ses pattes de derrière pour l'etouffer ; . . . . . .

FRAGMENTS

DES OEUVRES

D'ALEXANDRE DUMAS,

CHOISIS A L'USAGE DE LA JEUNESSE,

Par Miss Mary Russell Mitford.

LONDRES.
PIERRE ROLANDI, LIBRAIRE.
20, BERNERS STREET, OXFORD STREET.

1846

PRÉFACE.

En offrant au public des fragments choisis avec soin dans les œuvres d'Alexandre Dumas, nous avons voulu donner un spécimen de la littérature française actuelle; spécimen dégagé de tout ce que cette littérature a de trop hardi et de dangereux.

Pour atteindre ce but, la composition de ce volume a été confiée à une dame anglaise, Miss Mary Russell Mitford, qui a revu soigneusement chaque morceau afin d'en éloigner toutes les ex-

pressions qui auraient pu blesser des lecteurs anglais ; c'est dire que ce volume peut être mis dans les mains de la jeunesse, et placé sur les tables des salons.

Ces fragments sont choisis dans quelques-uns des *romans historiques* de l'auteur, et dans ses *Impressions et souvenirs de voyages*, où il donne l'essor à sa brillante imagination.

ADVERTISEMENT.

The compilation of this little work was undertaken in the hope that the English public would not be sorry to receive a volume of specimens of so lively and brilliant a writer as M. Alexandre Dumas, so carefully selected that it might be left with safety on the drawing-room table, or placed with confidence in the hands of youth. The immense fertility of our Author and the general merit of his various productions has rendered the choice of extracts difficult; but his numerous Travels and Histo-

ries have been for the most part preferred to his novels, as being more susceptible of an independent interest, and conveying in the pleasantest manner most solid information.

MARY RUSSELL MITFORD.

Three Mile Cross.

Oct. 10th 1846.

M. ALEXANDRE DUMAS.

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

Alexandre Dumas, marquis de la Pailleterie (titre aristocratique dont le célèbre écrivain use fort peu), est né, le 24 juillet 1803, en France, à Villers-Cotterets, petite ville du département de l'Aisne.

Le talent de cet auteur est un argument de plus contre les préjugés qui règnent encore dans certaines contrées au sujet de la distinction des races et des couleurs : car Alexandre Dumas n'est pas

d'*origine créole*, ainsi que le disent quelques notices complaisantes, mais de *race croisée*.

Son père était mulâtre, et naquit le 25 mars 1762, à Jérémie, dans l'île de Saint-Domingue. Fils d'un riche colon, du marquis de la Pailleterie, ce mulâtre eut plus d'un trait de ressemblance avec Saint-George, sous le rapport des avantages physiques, de l'élégance des manières et de la supériorité dans tous les exercices du corps.

En 1786, il s'engagea comme simple dragon dans le régiment de la reine Marie-Antoinette. Une action d'éclat accomplie au camp de Maulde, dans les premiers jours de la révolution française, lui valut un avancement rapide ; il devint successivement lieutenant-colonel de hussards, général de brigade, puis général de division en 1795. Il commanda en chef l'armée des Alpes ; et dans la campagne du Tyrol, à l'affaire de Brixen, il défendit à lui seul le passage d'un pont.

Aussi le général Napoléon Bonaparte, faisant allusion à ce trait de bravoure, l'avait surnommé *l'Horatius Coclès du Tyrol*.

Le général Alexandre Davy Dumas fit partie de l'expédition d'Égypte, où il comprima la révolte du Caire dans laquelle le général Dupuy venait de succomber.

Une maladie grave dont il était atteint le força

de rentrer en France. Pendant ce voyage, qu'il faisait avec le célèbre géologue Dolomieu, il fut forcé par la tempête de relâcher à Tarente; là, il fut arrêté par ordre du gouvernement napolitain.

Le général Dumas et le géologue Dolomieu furent jetés dans un cachot. Après vingt-huit mois de captivité, le général Dumas put enfin revoir la France; ses opinions républicaines l'empêchèrent de se rapprocher du premier consul qui marchait ouvertement vers le pouvoir monarchique. Le brave Dumas fut oublié; retiré à Villers-Cotterets, accablé de blessures et d'infirmités, il s'éteignit lentement malgré les soins de sa noble épouse, malgré les caresses de ses trois enfants, deux filles et un fils. Il mourut le 26 février 1806.

Sa veuve et les trois orphelins que laissait le général Dumas connurent alors de bien pénibles jours.

L'éducation du jeune Alexandre fut, comme on le conçoit, assez négligée. Sa mère, qui l'aimait passionnément, ne voulut jamais se séparer de lui. Le curé de Villers-Cotterets lui enseigna quelques bribes de latin, et lui fit faire des bouts-rimés français. Quant à l'arithmétique, trois maîtres d'école renoncèrent successivement à lui en inculquer les quatre premières règles.

En revanche, il possédait les avantages que donne une éducation agreste ; il montait tous les chevaux, faisait douze lieues à pied pour aller danser à un bal ; il tirait assez bien l'épée et le pistolet : il jouait à la paume comme Saint-George ; et tenait le premier rang parmi les plus intrépides chasseurs de la contrée.

C'est avec de semblables ressources que le jeune Dumas se trouva en face de la nécessité de se créer une position.

Laissons-lui raconter cette époque critique de sa jeunesse :

« Je venais d'avoir vingt ans, lorsque ma mère entra un matin dans ma chambre, m'embrassa en pleurant et me dit :

« — Mon ami, je viens de vendre tout ce que nous avons pour payer nos dettes.

« — Eh bien, ma mère ?

« — Eh bien, mon pauvre enfant, nos dettes payées, il nous reste deux cent cinquante-trois francs.

« — De rente ?

« Ma mère sourit tristement.

« — En tout ? repris-je.

« — En tout.

« — Eh bien, ma mère, je prendrai ce soir les cinquante-trois francs et je partirai pour Paris.

« — Qu'y feras-tu, mon pauvre ami?

« — J'y verrai les amis de mon père, le duc de Bellune, qui est ministre de la guerre, Sébastiani, Jourdan, etc. »

Cette conversation eut pour résultat le départ de M. Dumas avec les cinquante-trois francs, qui arrivèrent intacts à Paris; car il nous apprend qu'avant de partir, jouant au billard une partie d'adieu avec l'entrepreneur des diligences, il gagna sa place, ce qui fut autant d'économisé sur son petit trésor.

Ainsi pourvu, le jeune braconnier de Villers-Cotterets débarqua dans un modeste hôtel de la rue Saint-Germain-l'Auxerrois, convaincu, dit-il, que le monde était un jardin à fleurs d'or, et que toutes les portes allaient s'ouvrir devant lui : il éprouva d'abord quelques mécomptes; les anciens amis de son père ne s'en souvenaient presque plus, et se montrèrent assez indifférents pour lui. Cependant ses tribulations ne furent ni bien longues, ni bien pénibles; car il n'avait pas encore eu le temps de consommer ses cinquante-trois francs, qu'il était déjà installé, dans les bureaux du secrétariat du duc d'Orléans, comme expéditionnaire aux appointements de *douze cents francs*. Il dut cette bonne aubaine à l'idée heu-

reuse qu'il avait eue de se munir à tout hasard d'une lettre de recommandation d'un électeur influent pour le général Foy, député de son département. Le tableau de son entrevue avec le général est fort pittoresque.

« — Voyons! que ferons-nous de vous? lui dit ce dernier.

« — Tout ce que vous voudrez, général.

« — Il faut d'abord que je sache à quoi vous êtes bon.

« — Oh! pas à grand'chose.

« — Voyons! que savez-vous? un peu de mathématiques?

« — Non, général.

« — Vous avez au moins quelques notions de géométrie, de physique?

« — Non, général.

« — Vous avez fait votre droit?

« — Non, général.

« — Vous savez le latin et le grec?

« — Très-peu.

« — Vous vous entendez peut-être en comptabilité?

« — Pas le moins du monde.

« A chaque question, dit M. Dumas, je sentais la rougeur me monter au visage : c'était la première fois qu'on me mettait ainsi face à face avec mon ignorance. »

Le protecteur était fort embarrassé.

— Donnez-moi votre adresse, dit-il à son protégé; je réfléchirai à ce qu'on peut faire de vous.

Le jeune Dumas prend une plume et écrit son adresse; le général le regardait faire. Tout à coup il frappe dans ses mains et s'écrie :

— Nous sommes sauvés! *vous avez une belle écriture.*

« Je laissai, dit M. Dumas, tomber ma tête sur ma poitrine; je n'avais plus la force de la porter; une belle écriture, voilà tout ce que j'avais! »

Ce fut donc à ce talent de calligraphe que l'auteur futur dut de gagner dès le lendemain *cent* francs par mois comme copiste dans les bureaux du secrétaire des commandements du duc d'Orléans, aujourd'hui le roi Louis-Philippe.

A peine installé dans son bureau, M. Alexandre Dumas, en vivant de son écriture, résolut de vivre un jour de sa plume, et songea sérieusement à refaire son éducation.

« Alors, dit-il, commença cette lutte obstinée de ma volonté, lutte d'autant plus bizarre qu'elle n'avait aucun but fixe, d'autant plus persévérante que j'avais tout à apprendre. Occupé huit heures par jour à mon bureau, forcé d'y revenir chaque soir,

de sept à dix heures, mes nuits seules étaient à moi. C'est pendant ces veilles fiévreuses que je pris l'habitude, conservée toujours, de ce travail nocturne qui rend mon œuvre incompréhensible à mes amis eux-mêmes, car ils ne peuvent deviner ni à quelle heure ni dans quel temps je l'accomplis. Cette vie intérieure, qui échappait à tous les regards, dura trois ans sans amener aucun résultat, sans que je produisisse rien, sans que j'éprouvasse même le besoin de produire. Je suivais bien, avec une certaine curiosité, les œuvres théâtrales du temps, dans leurs chutes ou dans leurs succès; mais, comme je ne sympathisais ni avec la construction dramatique, ni avec l'exécution dialoguée de ces sortes d'ouvrages, je me sentais seulement incapable de produire rien de pareil, sans deviner qu'il existât autre chose que cela.

« Vers ce temps les acteurs anglais arrivèrent à Paris. Je n'avais jamais lu une seule pièce du théâtre étranger. Ils annoncèrent *Hamlet*. Je ne connaissais que celui de Ducis : j'allai voir celui de Shakspeare. Supposez un aveugle-né auquel on rend la vue, qui découvre un monde tout entier dont il n'avait aucune idée; supposez Adam s'éveillant après sa création... Oh ! c'était là ce que je cherchais... O Shakspeare, merci !... »

Aux inspirations puisées dans les œuvres de Shakspeare, Alexandre Dumas dut le drame de

Henri III qui obtint, le 10 février 1829, un immense succès sur le premier théâtre de Paris, à la *Comédie Française*.

Le duc d'Orléans, qui assistait à cette représentation, fit élever les appointements d'Alexandre Dumas à six mille francs, au lieu de douze cents francs; et il ne fut plus assujetti aux heures de bureau.

Depuis lors la carrière d'Alexandre Dumas est assez connue. Théâtre, contes, romans, histoires, poésie, impressions de voyages, il a produit en dix-sept années une bibliothèque entière. Les faveurs les plus éclatantes de la célébrité, les faveurs les plus lucratives de la vogue, il les réunit sur sa tête; et son talent toujours jeune, toujours frais, toujours nouveau, réalise la pensée de Virgile au sujet de la Renommée : *prenant des forces dans sa course* (*vires acquirit eundo*).

FRAGMENTS CHOISIS

DES OEUVRES

D'ALEXANDRE DUMAS.

CHILLON.

Chillon, ancienne prison d'État des ducs de Savoie, aujourd'hui l'arsenal du canton de Vaux, fut bâti en 1250. La captivité de Bonnivard l'a tellement rempli de son souvenir, qu'on a oublié jusqu'au nom d'un prisonnier qui s'en échappa, en 1798, d'une manière presque miraculeuse. Ce malheureux parvint à faire un trou dans le mur, à l'aide d'un clou arraché à la semelle de ses souliers; mais, sorti de son cachot, il se trouva dans un plus grand, et voilà tout. Il lui fallut alors, à la force du poignet, briser une barre de fer qui fermait une meurtrière de trois ou quatre pouces de large; la trace de ses souliers, restée sur le talus de cette

meurtrière, atteste que les efforts qu'il fut obligé de faire dépassaient presque la puissance humaine. Ses pieds, à l'aide desquels il se roidissait, ont creusé la pierre à la profondeur d'un pouce. Cette meurtrière est la troisième à gauche en entrant dans le grand cachot.

Bonnivard avait dit que pour l'affranchissement de Genève il donnerait sa liberté. Cet engagement fut entendu. Bonnivard, transporté à Chillon, y trouva une captivité affreuse. Lié par le milieu du corps à une chaîne, dont l'autre bout allait rejoindre un anneau de fer scellé dans un pilier, il resta ainsi six ans, n'ayant de liberté que la longueur de cette chaîne, ne pouvant se coucher que là où elle lui permettait de s'étendre, tournant toujours comme une bête fauve à l'entour de son pilier, creusant le pavé avec sa marche forcément régulière, rongé par cette pensée que sa captivité ne servait peut-être en rien à l'affranchissement de son pays, et que Genève et lui étaient voués à des fers éternels. Comment, dans cette longue nuit, que nul jour ne venait interrompre, dont le silence n'était troublé que par le bruit des flots du lac battant les murs du cachot, comment, ô mon Dieu! la pensée n'a-t-elle pas tué la matière, ou la matière la pensée? Comment, un matin, le geôlier ne trouva-t-il pas son prisonnier mort ou fou, quand une seule idée, une idée éternelle devait lui briser le cœur et lui dessécher le cerveau? Et pendant ce temps, pendant six ans, pendant cette éternité,

pas un cri, pas une plainte, dirent ses geôliers, excepté sans doute quand le ciel déchaînait l'orage, quand la tempête soulevait les flots, quand la pluie et le vent fouettaient les murs; car alors sa voix se perdait dans la grande voix de la nature; car alors, vous seul, ô mon Dieu! vous pouviez distinguer ses cris et ses sanglots; et ses geôliers, qui n'avaient pas joui de son désespoir, le retrouvaient le lendemain calme et résigné, car la tempête alors s'était calmée dans son cœur comme dans la nature. Oh! sans cela, sans cela, ne se serait-il pas brisé la tête à son pilier? ne se serait-il pas étranglé avec sa chaîne? aurait-il attendu le jour où l'on entra en tumulte dans sa prison et où cent voix lui dirent à la fois :

— Bonnivard, tu es libre!

— Et Genève?

— Libre aussi!

Depuis lors, la prison du martyr est devenue un temple, et son pilier un autel. Tout ce qui a un cœur noble et amoureux de la liberté se détourne de sa route et vient prier là où il a souffert. On se fait conduire droit à la colonne où il a été si longtemps enchaîné; on cherche sur sa surface granitique, où chacun veut inscrire un nom, les caractères qu'il y a gravés; on se courbe vers la dalle creusée pour y trouver la trace de ses pas; on se cramponne à l'anneau auquel il était attaché, pour éprouver s'il est solidement scellé encore avec son ciment de huit siècles; toute autre idée se perd dans cette idée,

c'est ici qu'il est resté enchaîné six ans... six ans, c'est-à-dire la neuvième partie de la vie d'un homme.

Un soir, c'était en 1816, par une de ces belles nuits qu'on croirait que Dieu a faites pour la Suisse seule, une barque s'avança silencieusement, laissant derrière elle un sillage brillanté par les rayons brisés de la lune; elle cinglait vers les murs blanchâtres du château de Chillon, et toucha au rivage sans secousse, sans bruit, comme un cygne qui aborde; il en descendit un homme au teint pâle, aux yeux perçants, au front découvert et hautain; il était enveloppé d'un grand manteau noir qui cachait ses pieds, et cependant on s'apercevait qu'il boitait légèrement. Il demanda à voir le cachot de Bonnivard, il y resta seul et longtemps, et, lorsqu'on rentra après lui dans le souterrain, on trouva, sur le pilier même auquel avait été enchaîné le martyr, un nouveau nom dont voici la copie exacte :

BYRON

LE COLOSSE DE SAINT CHARLES BORROMÉE.

Arona est une des plus charmantes petites villes parmi celles qui dominent le lac Majeur, et on s'y arrêterait rien que pour la vue qu'on découvre des fenêtres de l'hôtel, si on n'y était plus impérieusement appelé encore par la curiosité qu'inspire le colosse de saint Charles.

Car c'est à Arona que naquit, en 1538, le fameux archevêque de Milan, le cardinal Borromée, qui, par l'emploi qu'il fit de ses richesses, dont il fonda des établissements de charité, et par le dévouement avec lequel il exposa ses jours dans la peste de 1576, mérita de son vivant le titre de saint, qui fut ratifié après sa mort.

Aussi s'est-il emparé de tous les souvenirs de la

ville. Je visitai d'abord le dôme où est son tombeau : ce monument est déjà une de ces églises d'Italie coquettement décorées dont Notre-Dame de Lorette essaye de donner une copie aux Parisiens, et qui nous paraissent si étrangement pimpantes au premier coup d'œil, à nous autres hommes du Nord, habitués aux pierres grises de nos sombres cathédrales. J'entrai dans celle-ci au moment où une messe des morts venait de finir ; j'appelai un long et mince sacristain qui éteignait avec sa calotte une douzaine de cierges qui brûlaient autour d'une bière vide ; il me fit signe qu'aussitôt cette besogne terminée il serait à moi ; pour ne pas perdre mon temps, je me mis à regarder quelques tableaux de Ferrari et d'Appiani, qui garnissent les chapelles latérales : ni les uns ni les autres, quoique fort vantés aux étrangers, ne me parurent remarquables.

Le sacristain avait éteint ses cierges ; il revint à moi, et me conduisit dans la chapelle souterraine : c'est là que repose le corps de saint Charles Borromée ; son squelette est couché dans une châsse, revêtu de ses habits épiscopaux, les mains couvertes de gants violets, la mitre au front et un masque de vermeil sur la figure : toute la chapelle est de marbre noir avec des ornements d'argent massif. Dans une petite armoire à côté de la châsse sont renfermés, à titre de reliques, les draps ensanglantés sur lesquels on fit l'autopsie du saint, mort à quarante-six ans d'une phthisie pulmonaire.

L'archevêque de Milan est un des derniers saints canonisés par la cour de Rome : ce fut en 1610, vingt-six ans seulement après sa mort, que Paul V, ratifiant le culte général qui était rendu à son tombeau, le convertit en autel : aussi autour de cette existence presque contemporaine ne retrouve-t-on aucune des vieilles légendes du martyrologe ; ce fut la propre vie de saint Charles qui fut un long miracle : né au milieu des désordres civils et religieux, vivant au milieu de la corruption de la prélature italienne, il fut le restaurateur obstiné de la discipline ecclésiastique, dont lui-même il donna l'exemple par son austérité. Durant ses études à Milan et à Pavie, il ne connut, comme autrefois saint Basile et saint Grégoire de Nazianze à Athènes, que les deux rues qui conduisaient l'une à l'église, l'autre aux écoles publiques ; à douze ans il fut pourvu d'une des plus riches abbayes de l'Italie : c'était un fief de sa famille ; à quatorze, d'un prieuré que lui résigna le cardinal de Médicis, son oncle, en montant sur le saint-siége, sous le nom de Pie IV. Enfin à vingt-trois ans il était cardinal.

Ce fut alors que, pourvu des plus riches bénéfices de la Lombardie, revêtu de l'un des premiers rangs dans la hiérarchie ecclésiastique, entouré de ces séductions mondaines auxquelles cédaient à cette époque jusqu'aux souverains pontifes eux-mêmes, il fit trois parts de son bien, l'une pour les pauvres, la seconde pour l'Église, et la troisième pour sa maison. Un si grand abandon, une vie si chré-

tienne, lui avaient déjà acquis l'amour de tous, lorsqu'un événement ajouta à ce sentiment celui du respect : un jour que le saint prélat faisait sa prière dans la chapelle archiépiscopale, un assassin entra dans l'église : c'était un moine de l'ordre des Humiliés, ordre dont saint Charles avait attaqué les débordements. Il s'approcha de l'officiant, et au moment où l'on chantait cette ancienne : *Non turbetur cor vestrum neque formidet*, il lui tira à bout portant un coup d'arquebuse. Saint Charles, jeté sur ses mains par la commotion, se releva, et quoique se croyant blessé à mort, il ordonna de continuer l'office divin, s'offrant pour cette fois en sacrifice aux fidèles à la place du Fils de Dieu. La prière finie, saint Charles se releva, et la balle, arrêtée dans ses ornements épiscopaux, tomba à ses pieds : cet événement fut considéré comme un miracle.

Quelque temps après, la peste éclata à Milan : saint Charles aussitôt, et malgré les représentations de son conseil, s'y transporta avec toute sa maison : pendant six mois, il resta au centre de la contagion, portant au chevet de tous les mourants, abandonnés par l'art, le secours de la parole : c'est alors qu'il vendit cette troisième part de biens qu'il s'était réservée pour lui-même, vaisselle d'or et d'argent, vêtements et meubles, statues et tableaux ; puis, lorsqu'il n'eut plus rien à donner aux pauvres et aux mourants, il pensa à s'offrir lui-même à Dieu comme une victime expiatoire : partout où le fléau était le plus cruel et le plus acharné, il alla pieds

nus, la corde au cou, la bouche collée aux pieds d'un crucifix, priant le Seigneur avec des larmes de prendre sa vie en échange de celle de ce peuple qu'il frappait ainsi. Enfin, soit que le terme du fléau fût arrivé, soit que les prières du saint fussent entendues, la colère de Dieu remonta au ciel.

A peine sorti de cette longue épreuve, Charles reprit le cours de sa vie pastorale; mais Dieu avait accepté le sacrifice offert : ses forces étaient épuisées, une phthisie pulmonaire se déclara, et dans la nuit du 3 au 4 novembre 1584, le saint envoyé termina sa laborieuse carrière.

Cent ans après, les habitants des rives du lac, réunis à la famille de saint Charles, lui votèrent une statue colossale, dont l'exécution fut confiée aux soins de Cerani : on tailla une esplanade dans le coteau voisin de la ville, on éleva un piédestal de trente-quatre pieds sur cette esplanade, et sur ce piédestal on dressa la statue du saint : cette statue est haute de quatre-vingt-seize pieds.

Le sacristain n'avait garde de ne point me conduire à cette merveille, et moi de mon côté je n'avais garde de passer sans la visiter. Nous nous mîmes en route, et de loin nous aperçûmes le saint évêque dominant le lac, portant un livre sous un bras et donnant de l'autre main la bénédiction épiscopale à la ville où il était né.

Les proportions de cette statue sont si bien en harmonie avec les montagnes gigantesques sur les-

quelles elle se détache, qu'elle semble, au premier aspect et à une certaine distance, être de taille naturelle; ce n'est qu'en approchant qu'elle grandit démesurément, et que toutes ses parties prennent des proportions réelles et arrêtées. Pendant que j'étais occupé d'examiner le colosse, sur l'un des doigts duquel venait de se poser un corbeau, qui semblait à peine gros comme un moineau franc, le sacristain dressa une immense échelle contre le piédestal, et montant les trois ou quatre premiers échelons, il m'invita à le suivre.

J'avoue que j'ai peu de prédilection pour les ascensions aériennes; on ne s'étonnera donc point qu'avant de me hasarder à sa suite, je lui aie demandé où il allait : il allait dans la tête de saint Charles.

Quelque curieuse que me parût cette visite intérieure, j'éprouvais fort peu d'entrain à l'accomplir : cette échelle longue et pliante, qui devait me conduire d'abord sur un piédestal sans parapet, me paraissait un chemin assez hasardeux pour un voyageur aussi sujet aux vertiges que je le suis; d'ailleurs, arrivé sur le piédestal, je n'étais qu'au quart de mon ascension, et je ne voyais nullement à l'aide de quelle machine je parviendrais au terme indiqué; j'en fis l'observation à mon sacristain, qui me montra, sous un pli de la robe de la statue, une espèce de couloir qui conduisait à l'intérieur. Là, me dit-il, je trouverais un escalier parfaitement commode; tout l'embarras était donc de gravir jus-

qu'à la plate-forme du piédestal ; je fis encore quelques observations sur les accidents du chemin ; mais mon guide, sentant que je faiblissais, insista avec une nouvelle force ; alors la honte me prit de reculer là où un sacristain marchait si ferme, je lui fis signe de continuer sa route, et je me mis à le suivre de si près, que j'arrivai presque aussitôt que lui sur le piédestal. Il était temps : les montagnes, la ville et le lac commençaient à tourner d'une manière désordonnée ; si bien que je n'eus que le temps de fermer les yeux, de me cramponner à un pan de la robe du saint, et de m'asseoir sur le petit doigt de son pied gauche. Grâce à cette assiette plus tranquille, je sentis bientôt se calmer le bourdonnement de mes oreilles, j'acquis la conviction de l'immobilité de la base sur laquelle je reposais, et sentant que j'avais repris mon centre de gravité, je me hasardai à rouvrir les yeux : je retrouvai les montagnes, le lac et la ville à leur place ; il n'y avait que mon sacristain d'absent ; je tournai mes regards de tous côtés, il était complétement disparu ; je l'appelai, il ne me répondit pas : décidément cet homme avait été créé et mis au monde pour me faire damner.

Je me mis à sa recherche, présumant qu'il jouait à cache-cache et que je le retrouverais dans quelque pli de ce bronze colossal ; je commençai en conséquence à faire le tour de la statue : c'était chose assez facile sur les côtés ; mais en tournant je trouvai sur mon chemin la queue de la robe du saint arche-

vêque, et il fallut m'aventurer dans les flots de ce vêtement, qui pendaient au bord du piédestal; enfin, tantôt en me cramponnant, tantôt marchant sur mes deux pieds, tantôt rampant à quatre pattes, je parvins à passer sans accident cette mer de bronze et à mettre le pied sur sa rive de granit. Je ne m'étais pas trompé, mon farceur m'attendait à moitié chemin d'une échelle de corde qui s'introduisait sous un pan de la robe du saint et conduisait dans l'intérieur de la statue; il se mit à rire en m'apercevant, enchanté de l'espièglerie qu'il m'avait faite, et que je le soupçonne de renouveler chaque fois qu'un voyageur innocent a l'imprudence de le suivre. En effet, il aurait aussi bien pu placer tout de suite l'échelle de bois en face de l'échelle de corde; mais il tenait, à ce qu'il paraît, à me faire dans les plus grands détails les honneurs de son archevêque; je n'ai jamais vu d'homme d'église si frétillant et si peu préoccupé de la dignité de son costume.

Au reste, je ne fis pas mine de garder rancune de sa gentillesse; je m'approchai de lui d'un air dégagé, et prenant mon temps, je l'empoignai par le bas de la jambe.

Alors commença notre seconde ascension, qui, quoique de huit ou dix pieds seulement, n'était pas la plus commode; cependant je m'en tirai à mon honneur, grâce au point d'appui que je m'étais créé, et au bout de quelques instants je me trouvai dans l'intérieur du saint.

Mon premier soin fut de chercher de tous côtés, à la lueur de la lumière qui venait du haut, l'escalier promis; mais ce fut là que je reconnus dans quel guet-apens j'avais été attiré : le seul et unique moyen d'ascension qui existât était une espèce d'échelle formée par une multitude de barres de fer, posées en travers, comme les bâtons d'une cage, et destinées à soutenir cette masse énorme. Mon étonnement me fit lâcher prise : à peine eus-je commis cette imprudence, que mon sacristain sauta sur la première traverse et grimpa de barre en barre comme un écureuil aux branches d'un arbre. Alors une rage me prit d'avoir été joué ainsi par une espèce de rat d'église; j'oubliai tournoiements et vertiges, et je me mis à sa poursuite, avec moins d'adresse, mais plus de force; j'allais l'atteindre, lorsqu'il disparut une seconde fois dans une espèce de caverne, qui ouvrait sur notre route une gueule sombre de vingt pieds de hauteur sur cinq ou six de large. Comme je ne savais pas où elle conduisait, je m'arrêtai court, et me mis à cheval sur ma barre de fer pour en garder l'entrée, décidé à le rattraper à sa sortie et à ne plus le lâcher.

A force de regarder dans ce gouffre, mes yeux s'habituèrent à son obscurité. Alors j'aperçus mon guide, auquel je ne savais plus quel nom donner, et que j'étais parfois tenté de croire quelqu'un de ces êtres fantastiques comme en a connu Hoffmann, se promenant tranquillement dans une espèce de corridor en pente, et s'éventant voluptueusement

avec son mouchoir. Dès qu'il vit que je l'avais découvert :

— Eh bien ! me dit-il, ne venez-vous pas vous reposer un instant? nous sommes à moitié chemin.

Il m'offrait à la fois une bonne chose, et m'apprenait une excellente nouvelle : aussi je sentis ma colère s'évanouir pour faire place à la curiosité. Notre voyage, à part ses difficultés, qui commençaient à me paraître moins insurmontables, ne manquait pas d'une certaine originalité. Je pris donc le parti de le considérer sous son point de vue instructif et pittoresque ; en conséquence, je m'accrochai à la barre de fer supérieure, je mis le pied gauche sur celle qui me servait de cheval, et je sautai du pied droit dans l'enfoncement où m'attendait mon compagnon de gymnastique.

— Où sommes-nous donc? lui dis-je après avoir cherché vainement à me rendre compte des localités.

— Où nous sommes?

— Oui.

— Nous sommes dans le livre de saint Charles.

— Tiens, tiens, tiens !

En effet, ce missel, qui d'en bas m'avait paru un in-folio ordinaire, avait vingt pieds de haut, dix pieds de long et cinq pieds de large.

Je repris un instant haleine, appuyé contre sa reliure de bronze ; puis, poussé par la curiosité, ce fut moi qui à mon tour demandai à mon guide de continuer le voyage.

Comme je l'ai dit, je commençais à me faire aux difficultés de la route; aussi arrivai-je bientôt à l'ouverture pratiquée dans le dos du saint, et qui offre la dimension d'une fenêtre ordinaire. Elle s'ouvrait sur le chemin que j'avais parcouru le matin même en venant de Baveno : je ne m'arrêtai donc qu'un instant à considérer le paysage, puis je me remis en chemin. Quant à mon sacristain, il était arrivé depuis longtemps, et, comme les ramoneurs au haut des cheminées, je l'entendais, sans le voir, chanter son cantique d'action de grâces; ce qui m'empêchait de le découvrir, c'était le rétrécissement de la route; il était produit par le cou de la statue; ce détroit franchi, je me trouvai au sortir du larynx dans une immense coupole éclairée par deux lucarnes; au milieu de ces deux lucarnes, qui sont les trous des oreilles, mon sacristain, les jambes pendantes, était assis dans le nez de saint Charles.

Au reste, je dois lui rendre cette justice, c'est qu'aussitôt que je parus il m'offrit sa place; mais, comme je suis plus respectueux des choses saintes que beaucoup de ceux qui en vivent, je refusai, sans lui dire la cause de mon refus, qu'il n'aurait certes pas comprise.

Alors il me raconta je ne sais quel dîner de douze couverts qui avait été donné dans la tête de l'archevêque : les cuisiniers étaient dans le livre, et l'office dans le bras droit; cela ressemblait beaucoup à l'histoire de Gulliver dans le pays des géants.

Voyant que je refusais obstinément de m'asseoir dans le nez de saint Charles, il m'invita à regarder par son oreille gauche : c'était une autre affaire, et qui ne flairait aucunement le sacrilége ; aussi ne fis-je aucune difficulté de passer ma tête par le vasistas.

Mon sacristain avait raison, car de là on découvrait une vue magnifique : au premier plan, le lac bleu comme le ciel et uni comme un miroir ; au second plan, les collines couvertes de vignes, et le petit château crénelé d'Angera ; puis au delà, se prolongeant entre les Apennins et les Alpes, les riches plaines de la Lombardie, qui s'étendent jusqu'à Venise et vont mourir sur les sables du Lido. Je restai véritablement émerveillé et comme en extase.

Je redescendis au bout d'une heure, sans penser au danger du chemin ; arrivé au bas du piédestal, le sacristain me demanda si je lui en voulais encore ; je lui répondis en lui mettant une piastre dans la main.

HISTOIRE D'UN CHIEN.

— Mettez-vous là, me dit le vieillard en approchant une chaise du couvert qui m'était destiné. C'était la place de mon pauvre François.

— Écoutez, père, lui dis-je, si vous n'étiez pas une âme puissante, un cœur plein de religion, un homme selon Dieu, je ne vous demanderais ni ce qu'était votre fils, ni comment il est mort; mais vous croyez, et par conséquent vous espérez. Comment François vous a-t-il donc quitté ici-bas pour aller vous attendre au ciel?

— Vous avez raison, répondit le vieillard, et vous me faites du bien en me parlant de mon fils; quand nous ne sommes que nous trois, Fidèle, ma

fille et moi, peut-être l'oublions-nous parfois, ou avons-nous l'air de l'oublier, pour ne pas nous affliger les uns les autres; mais, dès qu'un étranger entre, qui nous rappelle son âge, dès qu'il dépose son bâton où François déposait sa carabine, dès qu'il prend au foyer ou à la table la place que prenait habituellement celui qui nous a quittés, alors nous nous regardons tous les trois et nous voyons bien que la blessure n'est pas cicatrisée encore et demande à saigner des larmes; n'est-ce pas, Marianne? n'est-ce pas, mon pauvre Fidèle?

La veuve et le chien s'approchèrent en même temps du vieillard; l'une lui tendit la main, l'autre lui posa sa tête sur le genou. Quelques larmes silencieuses coulèrent sur les joues du père et de la femme; le chien poussa un gémissement plaintif.

— Oui, continua le vieillard, un jour il rentra, venant de Speringen, qui est à cinq lieues d'ici, du côté d'Altorf; il tenait sur son bras celui-ci (le vieillard étendit la main et la posa sur la tête de Fidèle), qui n'était pas plus gros que le poing; il l'avait trouvé sur un fumier où on l'avait jeté avec deux autres de ses frères; mais les autres étaient tombés sur un pavé et s'étaient tués; on lui fit chauffer du lait, et on commença de le nourrir comme un enfant avec une cuiller; ce n'était pas commode, mais enfin la pauvre petite bête était là, on ne pouvait pas la laisser mourir de faim.

« Le lendemain Marianne, en ouvrant la porte, trouva une belle chienne sur le seuil de la maison;

elle entra comme si elle était chez elle, alla droit à la corbeille ou était Fidèle, et lui donna à teter; c'était sa mère, elle avait fait, par la montagne, et conduite par son instinct, la même route que François; la chose finie, et lorsque le petit eut bu, elle sortit et reprit la route de Speringen. A cinq heures, elle revint pour remplir le même office, repartit ensuite de la même manière qu'elle avait déjà fait, et le lendemain, en ouvrant la porte, on la retrouva de nouveau sur le seuil.

« Elle fit de cette manière, pendant six semaines et deux fois par jour, le chemin de Speringen en aller et retour, c'est-à-dire vingt lieues; car son maître lui avait laissé un chien à Sissigen, et François avait apporté l'autre ici; de sorte qu'elle se partageait entre ses deux petits; dans tous les animaux de la création, depuis le chien jusqu'à la femme, le cœur d'une mère est toujours une chose sublime. Au bout de ce temps, on ne la vit plus que tous les deux jours; car Fidèle commençait à pouvoir manger; puis elle ne vint plus que toutes les semaines, puis enfin on ne l'aperçut plus qu'à des espaces éloignés et à la manière d'une voisine de campagne qui fait sa visite.

« François était un hardi chasseur de montagnes; il était rare que la carabine que vous voyez là suspendue au-dessus de la cheminée envoyât une balle qui se perdît; presque tous les deux jours nous le voyions descendre de la montagne avec un chamois sur les épaules; sur quatre, nous en gardions un et

nous en vendions trois ; c'était un revenu de plus de cent louis par an. Nous eussions mieux aimé que François ne gagnât que la moitié de cette somme à un autre métier ; mais François était encore plus chasseur par goût que par état, et vous savez ce que c'est que cette passion dans nos montagnes.

« Un jour, un Anglais passa chez nous. François venait de tuer un superbe lammergeyer[1] ; l'oiseau avait seize pieds d'envergure, l'Anglais demanda si l'on ne pourrait pas en avoir un pareil vivant ; François répondit qu'il fallait le prendre dans l'aire, et que cela se pouvait seulement au mois de mai, époque de la pondaison des aigles. L'Anglais offrit douze louis de deux aiglons, tira l'adresse d'un négociant de Genève, qui était en correspondance avec lui et qui se chargerait de les lui faire passer, donna à François deux louis d'arrhes, et lui dit que son correspondant lui remettrait le reste de la somme contre les deux aiglons.

« Nous avions oublié, Marianne et moi, la visite de l'Anglais, lorsqu'au printemps d'ensuite François nous dit un soir, en rentrant :

« — A propos, j'ai trouvé un nid d'aigle.

« Nous tressaillîmes tous deux, Marianne et moi, et cependant c'était une chose bien simple qu'il nous disait, et il nous l'avait déjà dite bien souvent.

[1] Vautour des Alpes.

« — Où cela? lui demandai-je.

« — Dans le Frauen-Alp. »

Le vieillard étendit le bras vers la fenêtre.

— C'est, dit-il, cette grande montagne à la tête neigeuse que vous apercevez d'ici.

Je fis de la tête signe que je la voyais.

« Trois jours après, François sortit comme d'habitude avec sa carabine ; je l'accompagnai pendant une centaine de pas ; car j'allais moi-même à Zug et je ne devais revenir que le lendemain. Marianne nous regardait aller tous les deux ; François l'aperçut sur le pas de la porte, lui fit de la main un signe d'adieu, lui cria : « A ce soir ! » et s'enfonça dans le bois de sapins.

« Le soir vint sans que François reparût ; mais cela n'inquiéta pas trop Marianne, parce qu'il arrivait souvent que François couchait dans la montagne. »

— Pardon, mon père, pardon, vous vous trompez, interrompit la veuve ; chaque fois que François tardait j'étais fort tourmentée, et ce soir-là, comme si j'avais eu des pressentiments, j'étais plus tourmentée encore que d'habitude. D'ailleurs j'étais seule, vous n'étiez pas là pour me rassurer ; Fidèle, que François n'avait point emmené, était parti dans la journée pour rejoindre son maître ; il était tombé de la neige vers la brune, le vent était froid et triste ; je regardais dans le foyer des flammes bleuâtres pareilles à ces feux follets qui courent dans les cimetières. Je frissonnais à chaque instant, j'avais

peur et je ne savais de quoi. Les bœufs étaient tourmentés dans l'étable, et mugissaient tristement comme lorsqu'il y a un loup qui rôde dans la montagne; tout à coup j'entendis quelque chose éclater derrière moi; c'était cette petite glace que vous nous aviez donnée le jour de notre mariage, et qui se brisait toute seule comme vous la voyez encore aujourd'hui. Je me levai et j'allai me mettre à genoux devant un crucifix; j'avais commencé de prier à peine que je crus entendre dans la montagne le hurlement d'un chien qui se lamentait; je me levai toute droite, je sentis courir un frisson par tout mon corps. En ce moment le christ mal attaché tomba et brisa un de ses bras d'ivoire; je me baissais pour le ramasser, mais j'entendis un second hurlement plus rapproché; je laissai le christ à terre, et ce fut un sacrilége, sans doute; mais j'avais cru reconnaître la voix de Fidèle. Je courus à la porte, la main sur la clef, n'osant pas ouvrir, les yeux fixés sur cette croix de bois noir, où il ne restait plus que la tête de mort et les deux os; ce n'était plus un signe d'espérance, c'était un symbole de mort. J'étais ainsi, tremblante et glacée, lorsqu'un violent coup de vent ouvrit la fenêtre et éteignit la lampe. Je fis un pas pour aller fermer cette fenêtre et rallumer cette lampe; mais au même instant un troisième hurlement retentit à la porte même; je m'élançai, je l'ouvris; c'était Fidèle tout seul, il sauta après moi comme d'habitude; mais au lieu de me caresser, il me prit par ma robe et me tira.

Je devinai qu'il y avait pour François danger de mort, toute ma force me revint; je ne fermai ni porte ni fenêtre, je m'élançai dehors; Fidèle marcha devant moi, je suivis.

« Au bout d'une heure, je n'avais plus de souliers, mes vêtements étaient en lambeaux, le sang coulait de ma figure et de mes mains, je marchais pieds nus sur la neige, sur les épines, sur les cailloux; je ne sentais rien. De temps en temps j'avais envie de crier à François que j'arrivais à son secours, mais je ne pouvais pas, ou plutôt je n'osais pas.

« Partout où Fidèle passa, je passai; vous dire où et comment, je n'en sais rien. Une avalanche tomba de la montagne, j'entendis un bruit pareil à celui du tonnerre, je sentis tout vaciller comme dans un tremblement de terre. Je me cramponnai à un arbre, l'avalanche passa. Je fus entraînée par un torrent, je me sentis rouler quelque temps; puis j'allai me heurter contre un roc auquel je me retins, et, sans savoir comment, je me retrouvai sur mes pieds et hors de l'eau; je vis briller les yeux d'un loup dans un buisson qui se trouvait sur ma route, je marchai droit au buisson, sentant que j'étranglerais l'animal, s'il osait m'attaquer; le loup eut peur et prit la fuite. Enfin, au point du jour, toujours guidée par Fidèle, j'arrivai au bord d'un précipice au-dessus duquel planait un aigle; je vis quelque chose au fond, comme un homme couché; je me laissai couler sur un

rocher en pente, et je tombai près du cadavre de François.

« Le premier moment fut tout à la douleur ; je ne cherchai pas comment il s'était tué, je me couchai sur lui, je tâtai son cœur, ses mains, sa figure, tout était froid, tout était mort ; je crus que j'allais mourir aussi, mais je pus pleurer.

« Je ne sais combien de temps je restai ainsi ; enfin je levai la tête et je regardai autour de moi.

« Près de François était une femelle d'aigle étranglée ; sur la pointe d'un roc un petit aiglon vivant, triste et immobile comme un oiseau sculpté, et dans l'air le mâle décrivant des cercles éternels et faisant entendre de temps en temps un cri aigu et plaintif ; quant à Fidèle, haletant et mourant lui-même, il était couché près de son maître et léchait son visage couvert de sang.

« François avait été surpris par le père et la mère ; attaqué par eux au moment, sans doute, où il venait de s'emparer de leur petit, et forcé de détacher ses mains du roc à pic contre lequel il gravissait, il était tombé étranglant celui des deux aigles qui s'était abattu sur lui, et dont les serres étaient encore marquées dans son épaule.

— Voilà pourquoi nous aimons tant Fidèle, voyez-vous, continua le vieillard ; sans lui le corps de François aurait été dévoré par les loups et par les vautours, tandis que, grâce à lui, il est tranquillement couché dans une tombe chrétienne, sur

laquelle, de temps en temps, lorsque la résignation nous manque, nous pouvons aller prier... »

Je compris que Jacques et Marianne avaient besoin de rester seuls, et au lieu de me mettre à table, je sortis.

La cathédrale de Cologne.

Ce fut l'archevêque Engelbert, surnommé le Saint, qui conçut, vers 1225, l'idée de faire bâtir une cathédrale; mais ce ne fut que son successeur Conrad de Hochsteden, qui, ayant résolu vers 1247 de passer de l'idée à l'exécution, fit venir le premier architecte de la ville, et lui ordonna de bâtir un monument qui surpassât en architecture religieuse tout ce qu'on avait fait de plus beau jusqu'alors. Il mettait à sa disposition, pour arriver à ce but, le trésor du chapitre, l'un des plus riches du monde, et les carrières du Drachenfels, la plus haute des sept montagnes.

C'était là une de ces propositions qui rendent

fou un artiste ; aussi celui auquel s'était adressé le digne prélat sortit de l'archevêché doutant encore qu'il fût chargé d'une si glorieuse entreprise : néanmoins force lui fut de le croire ; car le même jour Conrad lui envoya un sac plein d'or pour les premiers frais.

L'architecte auquel s'était adressé le généreux prélat était modeste comme un homme de génie ; aussi résolut-il de visiter les plus belles églises de l'Allemagne, de la France et de l'Angleterre, avant de commencer la sienne. Il alla donc trouver l'archevêque et lui demanda la permission de commencer sa tournée. L'archevêque la lui accorda, à la condition que dans une année il serait de retour. L'artiste sollicita, mais en vain, quelques mois de plus ; ce fut tout le délai qu'il put obtenir, tant l'archevêque était désireux de voir mettre son projet à exécution.

Au bout d'une année l'architecte revint, plus indécis que jamais. Il était bien fixé sur la pensée mythique de son ouvrage : c'est-à-dire qu'il voulait que le monument eût deux tours pour rappeler que le chrétien doit lever ses deux bras au ciel ; qu'il eût douze chapelles en mémoire des douze apôtres ; qu'il fût bâti sur la forme d'une croix, afin que les fidèles n'oubliassent pas un instant le signe de leur rédemption ; que le chœur fût un peu plus incliné à droite qu'à gauche, parce que Jésus-Christ inclina la tête sur l'épaule droite en mourant ; enfin que le tabernacle fût éclairé par trois fenêtres, parce que

Dieu est triple et que toute lumière vient de Dieu. Mais ce n'était là, si on peut le dire, que l'âme du monument; restait encore son corps, sa forme, c'est-à-dire la traduction visible de cette pensée religieuse, si puissante au moyen âge, qu'elle fit éclore comme une séve toute une végétation de granit : c'était donc cette forme que l'architecte cherchait le matin, le soir, à toute heure de la journée et partout où il se trouvait.

Or, une après-midi que l'architecte, toujours rêvant à son plan, avait, sans s'en apercevoir, dépassé les murailles de la ville et était arrivé à un endroit de la promenade appelé la porte des Francs, il s'assit sur un banc, et du bout de sa baguette commença de tracer sur le sable des façades et des profils de cathédrale, les effaçant tous avant qu'ils fussent achevés, car tous lui paraissaient incomplets et mesquins, à côté du riche monument que les anges bâtissaient dans son imagination; enfin, à force de tentatives différentes, il venait d'arriver à un ensemble plein de grandeur et de majesté qu'il regardait déjà avec une certaine satisfaction, lorsqu'il entendit derrière lui une voix aigre qui disait :

— Bravo! l'ami, voilà bien le dôme de Strasbourg.

L'architecte se retourna, et vit debout derrière lui, et la tête presque appuyée sur son épaule, un petit vieillard à la barbe taillée en pointe comme celle d'un juif, aux yeux creux et étincelants, et au

sourire sardonique, vêtu d'un pourpoint noir qui lui collait tellement sur tous les membres, qu'on eût pu le prendre pour la peau d'un nègre, encore plus maigre que lui, et dont il se serait fait un vêtement. Tel qu'il se présentait à notre architecte, le petit vieillard n'était point de nature à lui inspirer une vive sympathie : cependant, comme son observation était juste, et comme l'artiste venait de reconnaître qu'en croyant inventer il s'était souvenu, au lieu de défendre son œuvre, il répondit en soupirant :

— Cela est vrai.

Puis il effaça son œuvre presque achevée et en recommença une autre. Mais à peine la baguette avait-elle gravé sur la planche mobile les premières lignes d'un autre édifice, que la même voix aigrelette, accompagnée du même sourire sardonique, s'écria :

— A merveille, et c'est bien là la cathédrale de Reims.

— Oui, oui, murmura l'artiste, et j'aurais mieux fait de rester ici et de ne rien voir, car il n'y a de véritable créateur que Dieu.

— Et Satan, murmura le petit vieillard d'une voix qui fit tressaillir l'architecte.

Mais comme une seule et éternelle pensée l'absorbait, il effaça de nouveau les malheureuses lignes sans s'inquiéter du timbre métallique de cette voix, et se remit de nouveau à la besogne. Il y était depuis un quart d'heure, doucement bercé par

les encouragements de son voisin, qui murmurait à son oreille : « Bien, très-bien, parfaitement ! » lorsqu'il en fut tiré par l'approbateur, qui lui dit tout à coup :

— Vous avez beaucoup voyagé, à ce qu'il paraît ?

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'après avoir traversé l'Alsace et visité la France, vous êtes revenu par l'Angleterre.

— Qui vous dit cela ?

— Le dessin de cette église, qui est celle de Cantorbéry.

L'artiste poussa un profond gémissement. La critique du petit vieillard était terrible, mais vraie. Il effaça donc le monument avec son pied ; puis, cédant à un mouvement d'impatience, il se retourna vers le petit vieillard, et lui présentant sa baguette :

— Mon maître, lui dit-il, vous qui êtes un si bon critique, est-ce que vous ne pourriez pas joindre un peu l'exemple au précepte en me montrant à votre tour ce que vous savez faire ?

— Volontiers, dit le petit vieillard en prenant la baguette et avec son rire éternel.

L'architecte voulut lui donner sa place, mais lui, faisant signe de la tête que non, il s'appuya d'un bras sur l'épaule de l'artiste, et de l'autre, sans appui et à main levée, commença de tracer sur le sable de nouvelles lignes, à la fois si hardies, si

élégantes et si correctes, que l'artiste s'écria aussitôt :

— Ah ! je vois bien que nous sommes frères.

— Dis, répondit en ricanant le petit vieillard, que tu es écolier et que je suis maître.

— Je suis tout prêt à l'avouer, répondit l'artiste avec la bonne foi du génie ; mais il faudrait que je visse pour cela quelque chose de plus que des lignes isolées. Le détail n'est rien, l'ensemble est tout.

— Tu as du bon, et l'on peut faire de toi quelque chose, dit le petit vieillard ; mais il ne me plaît pas, à moi, d'en faire davantage.

— Pourquoi cela ? dit l'architecte.

— Parce que tu me prendrais mon plan.

— Vous avez donc aussi une cathédrale à bâtir, vous ?

— J'espère en avoir une.

— Laquelle ?

— Celle de Cologne.

— Comment, la mienne ?

— La tienne ?

— Sans doute, la mienne.

— Oui, si tu donnes un plan ?

— J'en donnerai un.

— Et moi aussi : monseigneur Conrad choisira entre les deux.

L'architecte pâlit.

— Ah ! ah ! s'écria l'inconnu en ricanant ; cela t'inquiète, confrère : tu as peur d'être obligé de

rendre le sac d'or que t'a envoyé l'archevêque, et qu'à l'exception de cent écus tu as dépensé à faire inutilement ton tour de France et d'Angleterre !

L'architecte regarda autour de lui ; il vit que le jour tombait et qu'il était seul avec le vieillard.

— Écoute, lui dit-il, je ne sais comment tu as appris qu'il me reste encore cent écus sur les arrhes que m'a données monseigneur Conrad ; mais achève le dessin que tu avais commencé, ces cent écus sont à toi.

Le vieillard éclata de rire, et, tirant de son pourpoint une petite bourse de cuir, il l'ouvrit et fit voir à l'artiste qu'elle était pleine de diamants dont le plus petit valait au moins mille écus d'or.

L'architecte soupira profondément, car il vit qu'il n'y avait pas moyen de corrompre cet homme ; aussi demeura-t-il immobile et consterné, car il reconnaissait malgré lui à l'architecte étranger une supériorité étrange et incontestable dans son art. Pendant ce temps, le petit vieillard avait ajouté négligemment au plan commencé quelques lignes nouvelles si merveilleusement hardies, que l'architecte vit bien qu'il était perdu s'il avait à lutter avec un pareil homme. Alors, éperdu, hors de lui, il résolut de prendre par la violence ce qu'il n'avait pu obtenir par la corruption, et, comme l'autre s'arrêtait de nouveau et le regardait avec son rire goguenard, il le saisit par le bras, et, lui appuyant son poignard sur la poitrine :

— Vieillard ! lui dit-il, achève ce plan, où tu mourras !

A peine avait-il prononcé ces paroles, qu'il se sentit saisi à bras-le-corps, qu'il se vit renversé en arrière, qu'un genou pesa sur sa poitrine, et que son propre poignard arraché de sa main brilla sur sa gorge.

— Ah ! ah ! dit alors le vieillard en ricanant, corrupteur et meurtrier ! Bien, bien ; il y a encore récolte d'âmes à faire en ce monde, à ce qu'il me parait.

— Tuez-moi ! dit l'artiste, mais ne me raillez pas.

— Et si je ne veux pas te tuer, moi ?

— Alors, donnez-moi votre plan !

— Je suis prêt, mais à une condition.

— Laquelle ?

— Relève-toi d'abord, dit le vieillard en lâchant son ennemi qu'il avait tenu jusque-là terrassé et en lui rendant son poignard ; nous sommes mal ainsi pour causer, asseyons-nous.

Et l'étrange petit homme s'assit au bout du banc, une jambe sur l'autre, et les deux mains croisées sur son genou, regardant le pauvre architecte qui, tout honteux, se relevait, et secouant la poussière attachée à ses habits, restait à la même place.

— Voyons, approche, lui dit le vieillard ; tu vois bien que je suis sans rancune.

— Mais qui donc êtes-vous ? s'écria l'architecte.

— Qui je suis ? Eh bien ! je vais te le dire.

L'artiste se rapprocha d'un pas, sa curiosité l'emportant sur sa terreur.

— Tu as entendu parler, lui dit le vieillard, de la tour de Babel, des jardins de Sémiramis et du Colisée?

— Oui, lui répondit l'artiste en s'asseyant près de lui.

— Eh bien! c'est moi qui les ai bâtis.

— Alors, vous êtes Satan? s'écria en bondissant sur ses pieds le pauvre artiste.

— Pour vous servir, dit Satan avec son ricanement éternel.

— *Vade retrò!* dit l'architecte en faisant le signe de la croix.

Le rire commencé s'acheva dans un grincement de dents; un éclair brilla, la terre s'ouvrit comme une trappe, et le démon disparut.

REICHENAU.

Ce petit village du canton des Grisons n'a de remarquable que l'anecdote étrange à laquelle son nom se rattache. Vers la fin du dernier siècle, le bourgmestre Scharner, de Coire, avait établi une école à Reichenau ; on était en quête dans le canton d'un professeur de français, lorsqu'un jeune homme se présenta à M. Boul, directeur de l'établissement, porteur d'une lettre de recommandation signée par le bailli Aloys Toost de Zitzers : il était Français, parlait comme sa langue maternelle l'anglais et l'allemand, et pouvait, outre ces trois langues, professer les mathématiques, la physique et la géographie. La trouvaille était trop rare et trop merveilleuse pour que le directeur du collége la laissât échapper ; d'ailleurs le jeune homme était modeste dans ses prétentions ; M. Boul fit prix avec lui à

quatorze cents francs par an, et le nouveau professeur, immédiatement installé, entra en fonctions.

Ce jeune professeur était Louis-Philippe d'Orléans, duc de Chartres, aujourd'hui roi de France.

Ce fut, je l'avoue, avec une émotion mêlée de fierté que sur les lieux mêmes, dans cette chambre située au milieu du corridor, avec sa porte d'entrée à deux battants, ses portes latérales à fleurs peintes, ses cheminées placées aux angles, ses tableaux Louis XV entourés d'arabesques d'or, et son plafond ornementé, que dans cette chambre, dis-je, où avait professé le duc de Chartres, je me fis donner des renseignements sur cette singulière vicissitude d'une fortune royale qui, ne voulant pas mendier le pain de l'exil, l'avait dignement acheté de son travail ; un seul professeur, collègue du duc d'Orléans, et un seul écolier, son élève, existaient encore en 1852, époque à laquelle je visitai leur collége ; le professeur est le romancier Zschokke, et l'écolier, le bourgmestre Tscharner, fils de celui-là même qui avait fondé l'école. Quant au digne bailli Aloys Toost, il est mort en 1827, et a été enterré à Zitzers, sa ville natale.

Aujourd'hui il ne reste plus rien à Reichenau du collége où professa un futur roi de France, si ce n'est la chambre d'étude que nous avons décrite, et la chapelle attenante au corridor, avec sa tribune et son autel surmonté d'un crucifix peint à fresque. Quant au reste des bâtiments, ils sont devenus une espèce de villa, appartenant au colonel Pastaluzzi.

UNE PÊCHE DE NUIT.

A la nuit tombante, nous arrivâmes à Bex. La voiture s'arrêta à la porte d'une de ces jolies auberges qu'on ne trouve qu'en Suisse ; en face était une église, dont les fondations, comme celles de presque tous les monuments religieux du Valais, paraissent, par leur style roman, avoir été l'œuvre des premiers chrétiens.

Le dîner nous attendait. Nous trouvâmes le poisson si délicat, que nous en demandâmes pour notre déjeuner du lendemain. Je cite ce fait insignifiant, parce que cette demande me fit assister à une pêche qui m'était complétement inconnue, et que je n'ai vu faire que dans le Valais.

A peine eûmes-nous exprimé ce désir gastrono-

mique, que la maîtresse de la maison appela un grand garçon, de dix-huit ou vingt ans, qui paraissait cumuler dans l'hôtellerie les différentes fonctions de commissionnaire, d'aide de cuisine et de cireur de bottes. Il arriva à moitié endormi, et reçut l'ordre, malgré des bâillements très-expressifs, seule espèce d'opposition que le pauvre diable osât faire à l'injonction de sa maîtresse, d'aller pêcher quelques truites pour le déjeuner de monsieur ; et elle m'indiquait du doigt. Maurice, c'était le nom du pêcheur, se retourna de mon côté avec un regard si paresseux, si plein d'un indicible reproche, que je fus ému du combat qu'il était forcé de se livrer pour obéir, sans se laisser aller au désespoir.

— Cependant, dis-je, si cette pêche doit donner trop de peine à ce garçon (la figure de Maurice s'épanouissait au fur et à mesure que ma phrase prenait un sens favorable à ses désirs) ; si cette pêche..., continuai-je.

La maîtresse m'interrompit.

— Bah ! bah ! dit-elle, c'est l'affaire d'une heure, la rivière est à deux pas. Allons, paresseux, prends ta lanterne et ta serpe, ajouta-t-elle en s'adressant à Maurice, qui était retombé dans cette apathie résignée habituelle aux gens que leur position a faits pour obéir ; et dépêche-toi.

Ta lanterne et ta serpe pour aller à la pêche !... Ah ! dès lors Maurice fut perdu, car il me prit une envie irrésistible de voir une pêche qui se faisait comme un fagot.

Maurice poussa un soupir et prit, avec une énergie qui tenait du désespoir, une serpe pendue au milieu des instruments de cuisine et une lanterne d'une forme si singulière, qu'elle mérite une description détaillée.

C'était un globe de corne, rond comme ces lampes que nous suspendons aux plafonds de nos boudoirs ou de nos chambres à coucher, auquel on avait adapté un conduit de fer-blanc de trois pieds de long, de la forme et de la grosseur d'un manche à balai. Comme ce globe était hermétiquement fermé, la mèche huilée qui brûlait à l'intérieur de la lanterne ne recevait d'air que par le haut du conduit, et ne risquait d'être éteinte ni par le vent ni par la pluie.

— Vous venez donc? me dit Maurice après avoir fait ses préparatifs et voyant que je m'apprêtais à le suivre.

— Certes, répondis-je; cette pêche me paraît originale...

— Oui, oui, grommela-t-il entre ses dents.

Au même instant on entendit se rapprocher le pas de la maîtresse de l'auberge; elle accompagnait sa venue d'une espèce de grognement sourd, qui ne présageait rien de bon pour le retardataire. Il le sentit si bien, qu'à tout événement il ouvrit rapidement la porte, sortit, et la referma sans m'attendre, tant il était pressé de mettre deux pouces de bois de sapin entre sa paresse et la colère de notre gracieuse hôtelière.

— C'est moi, dis-je en ouvrant la porte et en suivant des yeux la lanterne qui s'enfuyait à quarante pas de moi ; c'est moi qui ai retenu ce pauvre garçon, en lui demandant des détails sur la pêche ; ainsi ne le grondez pas.

Et je m'élançai à toutes jambes à la poursuite de la lanterne qui allait disparaître.

Comme mes yeux étaient fixés sur une ligne horizontale, tant je craignais de perdre de vue mon précieux falot, à peine eus-je fait dix pas, que mes pieds accrochèrent les chaînes pendantes de notre célérifère, et que j'allai, avec un bruit horrible, rouler au milieu du chemin au bout duquel brillait mon étoile polaire. Cette chute, dont le retentissement arriva jusqu'à Maurice, loin de l'arrêter, parut donner une nouvelle impulsion à la vélocité de sa course, car il sentait que maintenant il avait deux colères à redouter au lieu d'une. La malheureuse lanterne semblait un feu follet, tant elle s'éloignait rapidement, et tant elle sautait en s'éloignant ; j'avais perdu près d'une minute, tant à tomber qu'à me relever, et à tâter si je n'avais rien de rompu. Maurice, pendant ce temps, avait gagné du terrain, je commençais à perdre l'espoir de le rattraper ; j'étais maussade de ma chute, tout endolori du contact forcé que mes genoux et la pommette de ma joue gauche avaient eu avec le pavé ; je sentais la nécessité d'aller plus doucement, si je ne voulais m'exposer à un second accident du même genre. Toutes ces réflexions instantanées, cette honte, cette dou-

leur, ce sang qui me portait à la tête, me firent sortir de mon caractère ; je m'arrêtai avec rage au milieu du chemin, frappant du pied et jetant devant moi, d'une voix sonore, quoique émue, ces paroles, qui étaient ma dernière ressource.

— Mais... attendez-moi donc!

Il paraît que le désespoir avait donné à cette courte mais énergique injonction un accent de menace qui résonna formidablement aux oreilles de Maurice ; car il s'arrêta tout court, et la lanterne passa de son état d'agitation à un état d'immobilité qui lui donna l'aspect d'une étoile fixe.

— Maurice, lui dis-je tout en me rapprochant de lui et en étendant les mains et les pieds avec précaution devant moi, vous êtes un drôle de corps ; vous entendez que je tombe... un coup à fendre les pavés de votre village, et cela parce que je n'y vois pas, et vous ne vous en sauvez que plus vite avec la lanterne ! Tenez, voyez (je lui montrais mon pantalon déchiré) ; tenez, regardez (et je lui faisais voir ma joue éraflée) ; je me suis fait un mal horrible avec vos chaînes de célérifère que vous laissez traîner devant la porte de l'auberge ; c'est inouï ; on met des lampions au moins. Tenez, tenez, je suis beau, là !...

Maurice regarda toutes mes plaies, écouta toutes mes doléances, et, quand j'eus fini de secouer la poussière amassée sur mes habits, d'extirper une douzaine de petits cailloux incrustés en mosaïque dans le creux de mes deux mains :

— Voilà ce que c'est, me dit-il, que d'aller à la pêche à neuf heures et demie du soir.

Et il se remit flegmatiquement en chemin.

Il y avait du vrai au fond de cette réponse égoïste ; aussi je ne jugeai pas à propos de rétorquer l'argument, quoiqu'il me parût attaquable de trois côtés. Nous continuâmes donc, pendant dix minutes à peu près, de marcher, sans proférer une seule parole, dans le cercle de lumière tremblante que projetait autour de nous la lanterne maudite. Au bout de ce temps, Maurice s'arrêta.

— Nous sommes arrivés, dit-il.

En effet, j'entendais se briser dans une espèce de ravine les eaux d'une petite rivière, qui descendait du versant occidental du mont Cheville, et qui, traversant la grande route, sous un pont que je commençais à distinguer, allait se jeter dans le Rhône, qui n'était lui-même qu'à deux cents pas de nous.

Pendant que je faisais ces remarques, Maurice faisait ses préparatifs. Ils consistaient à quitter ses souliers et ses guêtres, et à relever sa blouse en la roulant et en l'attachant avec des épingles. Cet accoutrement mi-parti lui donnait l'air d'un portrait en pied d'après Holbein ou Albert Durer. Tandis que je le considérais, il se retourna de mon côté.

— Si vous voulez en faire autant? me dit-il.

— Vous allez donc descendre dans l'eau?

— Et comment voulez-vous avoir des truites pour votre déjeuner, si je ne vais pas vous les chercher?

— Mais je ne veux pas pêcher, moi !

— Mais vous venez pour me voir pêcher, n'est-ce pas ?

— Sans doute.

Alors il descendit dans le ravin pierreux et escarpé, au fond duquel grondait le torrent, et où se devait accomplir la pêche miraculeuse.

Je le suivis en chancelant sur les cailloux qui roulaient sous mes pieds, me retenant à lui, qui était debout et ferme comme un bâton ferré. Nous avions à peu près trente pieds à descendre dans ce chemin rapide et mouvant. Maurice vit combien j'aurais de peine à faire ce trajet sans son aide.

— Tenez, me dit-il, portez la lanterne.

Je la pris sans me le faire répéter. Alors, de la main que je lui laissais libre, il me saisit le bras sous l'épaule, avec une force dont je croyais ce corps grêle incapable, force de montagnard que j'ai retrouvée en pareille circonstance dans des enfants de dix ans, me soutint et me guida dans cette descente dangereuse, son instinct de guide bon et fidèle l'emportant sur la rancune qu'il m'avait conservée jusque-là ; si bien que, grâce à son aide, j'arrivai sans accident au bord de l'eau.

J'y trempai la main, elle était glacée.

— Vous allez descendre là-dedans, Maurice ? lui dis-je.

— Sans doute, répondit-il en me prenant la lanterne des mains et en posant un pied dans le torrent.

— Mais cette eau est glacée, repris-je en le retenant par le bras.

— Elle sort de la neige à une demi-lieue d'ici, me répondit-il, sans comprendre le véritable sens de mon exclamation.

— Mais je ne veux pas que vous entriez dans cette eau, Maurice!

— N'avez-vous pas dit que vous vouliez manger des truites demain à votre déjeuner?

— Oui, sans doute, je l'ai dit, mais je ne savais pas qu'il fallait, pour me passer cette fantaisie, qu'un homme... que vous, Maurice, entrassiez jusqu'à la ceinture dans ce torrent glacé, au risque de mourir dans huit jours d'une fluxion de poitrine. Allons, venez, venez, Maurice.

— Et la maîtresse, qu'est-ce qu'elle dira?

— Je m'en charge; allons, Maurice, allons-nous-en.

— Cela ne se peut pas.

Et Maurice mit sa seconde jambe dans l'eau.

— Comment! cela ne se peut pas!

— Sans doute; il n'y a pas que vous qui aimez les truites. Je ne sais pas pourquoi même, mais tous les voyageurs aiment les truites, un mauvais poisson plein d'arêtes! Enfin il ne faut pas disputer des goûts.

— Eh bien! qu'est-ce que cela veut dire?

— Cela veut dire que, s'il n'en faut pas pour vous, il en faudra pour d'autres, et qu'ainsi, puisque m'y voilà, autant que je fasse ma pêche

tout de suite. Voyez-vous, il y a d'autres voyageurs qui aiment le chamois, et ils disent quelquefois : « Demain soir, en revenant des salines, nous voudrions bien manger du chamois. » Du chamois! une mauvaise chair noire! autant vaudrait manger du bouc. Enfin n'importe! Alors, quand ils ont dit cela, la maîtresse appelle Pierre, comme elle a appelé Maurice quand vous avez dit : « Je veux manger des truites; » car Pierre, c'est le chasseur, comme moi je suis le pêcheur; et elle dit à Pierre : « Pierre, il me faudrait un chamois, » comme elle m'a dit, à moi : « Maurice, il me faudrait des truites. » Pierre dit : « C'est bon, » et il part avec sa carabine à deux heures du matin. Il traverse des glaciers dans les fentes desquels le village tout entier tiendrait; il grimpe sur des rochers où vous vous casseriez le cou vingt fois, si j'en juge par la manière dont vous avez descendu tantôt cette rigole-ci; et puis, à quatre heures de l'après-midi, il revient avec une bête au cou, jusqu'à ce qu'un jour il ne revienne pas!

— Comment cela?

— Oui, Jean, qui était avant Pierre, s'est tué; et Joseph, qui était avant moi, est mort d'une maladie comme vous l'appeliez tout à l'heure, d'une fluxion... Eh bien! ça ne m'empêche pas de pêcher des truites, et ça n'empêche pas Pierre de chasser le chamois.

— Mais j'avais entendu dire, repris-je avec

étonnement, que ces exercices étaient des plaisirs pour ceux qui s'y livraient, des plaisirs qui devenaient un besoin irrésistible; qu'il y avait des pêcheurs et des chasseurs qui allaient au-devant de ces dangers, comme on va à des fêtes; qui passaient la nuit dans les montagnes pour y attendre les chamois à l'affût, qui dormaient sur la rive des fleuves pour y jeter leurs filets à la pointe du jour.

— Ah! oui, dit Maurice avec un accent profond dont je l'aurais cru incapable; oui, cela est vrai, il y en a qui sont comme vous le dites.

— Mais lesquels donc?

— Ceux qui chassent et qui pêchent pour eux.

Je laissai tomber ma tête sur ma poitrine, sans cesser de regarder cet homme qui venait de jeter, sans s'en douter, un si amer argument dans le bassin inégal de la justice humaine. Au milieu de ces montagnes, dans ces Alpes, dans ce pays des hautes neiges, des aigles et de la liberté, se plaidait donc aussi, sans espoir de le gagner, ce grand procès de ceux qui ne possèdent pas contre ceux qui possèdent.

Là aussi, il y avait des hommes dressés, comme les cormorans et les chiens de chasse, à rapporter à leurs maîtres le poisson et le gibier, en échange desquels on leur donnait un morceau de pain.

C'était bien bizarre, car qui empêchait ces hommes de pêcher et de chasser pour eux?

L'habitude d'obéir... C'est dans les hommes

mêmes qu'elle veut faire libres que la liberté trouve ses plus grands obstacles.

Pendant ce temps, Maurice, qui ne se doutait guère à quelles réflexions m'avait conduit sa réponse, était descendu dans l'eau, et commençait une pêche dont je n'avais aucune idée, et que j'aurais peine à croire possible, si je ne l'avais pas vue. Je compris alors à quoi lui servaient les instruments dont je l'avais vu s'armer au lieu de ligne ou de filet.

En effet, cette lanterne avec son long tuyau était destinée à explorer le fond du torrent, tandis que le haut du conduit, sortant de l'eau, laissait pénétrer dans l'intérieur du globe la quantité d'air suffisante à l'alimentation de la lumière. De cette manière, le lit de la rivière se trouvait éclairé circulairement d'une grande lueur trouble et blafarde, qui allait s'affaiblissant au fur et à mesure qu'elle s'éloignait de son centre lumineux. Les truites qui se trouvaient dans le cercle qu'embrassait cette lueur ne tardaient pas à s'approcher du globe, comme font les papillons et les chauves-souris attirés par la lumière, se heurtant à la lanterne, et tournant tout autour. Alors Maurice levait doucement la main gauche qui tenait le falot; les étranges phalènes, fascinées par la lumière, la suivaient dans son mouvement d'ascension; puis, dès que la truite paraissait à fleur d'eau, sa main droite, armée de la serpe, frappait le poisson à la tête, et toujours si adroitement, qu'étourdi par

la violence du coup, il tombait au fond de l'eau, pour reparaître bientôt mort et sanglant, et passer incontinent dans le sac suspendu au cou de Maurice comme une carnassière.

J'étais stupéfait : cette intelligence supérieure, dont j'étais si fier il n'y avait que cinq minutes, était confondue ; car il est évident que si, la veille encore, je m'étais trouvé dans une île déserte avec des truites au fond d'une rivière pour toute nourriture, et n'ayant pour les pêcher qu'une lanterne et une serpe, cette intelligence supérieure ne m'aurait probablement pas empêché de mourir de faim.

Maurice ne soupçonnait guère l'admiration qu'il venait de m'inspirer, et continuait d'augmenter mon enthousiasme par les preuves renouvelées de son habileté ; choisissant, comme un propriétaire dans son vivier, les truites qui lui paraissaient les plus belles, et laissant tourner impunément autour de la lanterne le menu fretin qui ne lui semblait pas digne de la sauce au bleu. Enfin je n'y tins plus, je mis bas bottes et chaussettes, je complétai mon accoutrement de pêcheur sur le modèle de celui de Maurice, et, sans penser que l'eau avait à peine deux degrés au-dessus de zéro, sans faire attention aux cailloux qui me coupaient les pieds, j'allai prendre de la main de mon acolyte la serpe et la lanterne au moment où une superbe truite venait se mirer ; je l'amenai à la surface avec les précautions que j'avais vu employer à mon prédécesseur,

et au moment où je la jugeai à portée, je lui appliquai au milieu du dos, de peur de la manquer, un coup de serpe à fendre une bûche.

La pauvre bête remonta en deux morceaux.

Maurice la prit, l'examina un instant, et la rejeta avec mépris à l'eau, en disant :

— C'est une truite déshonorée.

Déshonorée ou non, je comptais bien manger celle-là, et non une autre; en conséquence, je repêchai mes deux fragments, qui s'en allaient chacun de leur côté, et je revins au bord; il était temps. Je grelottais de tous mes membres, et mes dents cliquetaient.

Maurice me suivit. Il avait son contingent de poisson, trois quarts d'heure lui avaient suffi pour pêcher huit truites. Nous nous rhabillâmes, et nous prîmes rapidement le chemin de l'auberge.

LES OURS DE BERNE.

Un caquetage produit par plusieurs centaines de voix nous réveilla le lendemain avec le jour. Nous mîmes le nez à la fenêtre, le marché se tenait devant l'hôtel.

La mauvaise humeur que nous avait causée ce réveil matinal se dissipa bien vite à l'aspect du tableau pittoresque de cette place publique encombrée de paysans et de paysannes en costumes nationaux.

Une des choses qui m'avaient le plus désappointé en Suisse était l'envahissement de nos modes, non-seulement dans les hautes classes de la société, les premières toujours à abandonner les mœurs de

leurs ancêtres, mais encore parmi le peuple, conservateur plus religieux des traditions paternelles. Je me trouvai certes bien dédommagé de ma longue attente par le hasard qui réunissait sous mes yeux, et dans toute leur coquetterie, les plus jolies paysannes des cantons voisins de Berne. C'était la Vaudoise aux cheveux courts, abritant ses joues roses sous son large chapeau de paille pointu; la femme de Fribourg, qui tourne trois fois autour de sa tête nue les nattes de ses cheveux dont elle forme sa seule coiffure; la Valaisane, qui vient par le mont Gemmi, avec son chignon de marquise et son petit chapeau bordé de velours noir, d'où pend jusque sur son épaule un large ruban brodé d'or; enfin, au milieu d'elles et la plus gracieuse de toutes, la Bernoise elle-même, avec sa petite calotte de paille jaune, chargée de fleurs comme une corbeille, posée coquettement sur le côté de la tête, et d'où s'échappent par derrière deux longues tresses de cheveux blonds; son nœud de velours noir au cou, sa chemise aux larges manches plissées et son corsage brodé d'argent.

Berne si grave, Berne si triste, Berne la vieille ville, semblait, elle aussi, avoir mis ce jour-là son habit et ses bijoux de fête; elle avait semé ses femmes dans les rues, comme une coquette des fleurs naturelles sur une robe de bal. Ses arcades sombres et voûtées, qui avancent sur le rez-de-chaussée de ses maisons, étaient animées par cette foule qui passait leste et joyeuse, se détachant par

les tons vifs de ses vêtements sur la demi-teinte de ses pierres grises ; puis, de place en place, rendant plus sensible encore la légèreté des ombres bariolées qui se croisaient en tous sens, des groupes de jeunes gens avec leurs grosses têtes blondes, leurs petites casquettes de cuir, leurs cheveux longs, leurs cols rabattus, leurs redingotes bleues plissées sur la hanche; véritables étudiants d'Allemagne, qu'on croirait à vingt pas des universités de Leipzig ou de Jéna, causant immobiles ou se promenant gravement deux par deux, la pipe d'écume de mer à la bouche et le sac à tabac, orné de la croix fédérale, pendu à la ceinture.

Un grand rassemblement était formé devant la porte d'Aarberg; nous en demandâmes la cause; on nous répondit laconiquement : « Les ours. » Nous parvînmes en effet jusqu'à un parapet autour duquel étaient appuyés comme sur une galerie de salle de spectacle deux ou trois cents personnes occupées à regarder les gentillesses de quatre ours monstrueux, séparés par couples et habitant deux grandes et magnifiques fosses tenues avec la plus grande propreté et dallées comme des salles à manger.

L'amusement des spectateurs consistait, comme à Paris, à jeter des pommes, des poires et des gâteaux aux habitants de ces deux fosses; seulement leur plaisir se compliquait d'une combinaison que j'indiquerai à M. le directeur du Jardin des Plantes, et que je l'invite à naturaliser pour la plus grande joie des amateurs.

La première poire que je vis jeter aux Martins bernois fut avalée par l'un d'eux sans aucune opposition extérieure ; mais il n'en fut pas de même de la seconde. Au moment où, alléché par ce premier succès, il se levait nonchalamment pour aller chercher son dessert à l'endroit où il était tombé, un autre convive, dont je ne pus reconnaître la forme, tant son action fut agile, sortit d'un trou pratiqué dans le mur, s'empara de la poire, au nez de l'ours stupéfait, et rentra dans son terrier, aux grands applaudissements de la multitude. Une minute après, la tête fine d'un renard montra ses yeux vifs et son museau noir et pointu à l'orifice de sa retraite, attendant l'occasion de faire une nouvelle curée aux dépens du maître du château dont il avait l'air d'habiter un pavillon.

Cette vue me donna l'envie de renouveler l'expérience, et j'achetai des gâteaux comme l'appât le plus propre à réveiller l'appétit individuel des deux antagonistes. Le renard, qui devina sans doute mon intention en me voyant appeler la marchande, fixa ses yeux sur moi et ne me perdit plus de vue. Lorsque j'eus fait provision de vivres et que je les eus emmagasinés dans ma main gauche, je pris une tartelette de la main droite et la montrai au renard ; le sournois fit un petit mouvement de tête comme pour me dire : « Sois tranquille, je comprends parfaitement ; » puis il passa sa langue sur ses lèvres avec l'assurance d'un gaillard qui est assez certain de son affaire pour se pourlécher d'avance. Je

comptais cependant lui donner une occupation plus difficile que la première. L'ours, de son côté, avait vu mes préparatifs avec une certaine manifestation d'intelligence, et se balançait, gracieusement assis, les yeux fixes, la gueule ouverte et les pattes tendues vers moi. Pendant ce temps le renard, rampant comme un chat, était sorti tout à fait de son terrier, et je m'aperçus que c'était une cause accidentelle plutôt encore que la vélocité de sa course qui m'avait empêché de reconnaître à quelle espèce il appartenait lors de sa première apparition : la malheureuse bête n'avait pas de queue.

Je jetai le gâteau, l'ours le suivit des yeux, se laissa retomber sur ses quatre pattes pour venir le chercher ; mais, au premier pas qu'il fit, le renard s'élança par-dessus son dos d'un bond dont il avait pris la mesure si juste, qu'il tomba le nez sur la tartelette ; puis, faisant un grand détour, il décrivit une courbe pour rentrer à son terrier. L'ours, furieux, appliquant à l'instant à sa vengeance ce qu'il savait de géométrie, prit la ligne droite avec une vivacité dont je l'aurais cru incapable ; le renard et lui arrivèrent presque en même temps au trou ; mais le renard avait l'avance, et les dents de l'ours claquèrent en se rejoignant à l'entrée du terrier au moment même où le larron venait d'y disparaître. Je compris alors pourquoi le pauvre diable n'avait plus de queue.

Je renouvelai plusieurs fois cette expérience, à la grande satisfaction des curieux et du renard,

qui, sur quatre gâteaux, en attrapait toujours deux.

Les ours qui habitent la seconde fosse sont beaucoup plus jeunes et plus petits. J'en demandai la cause, et j'appris qu'ils étaient les successeurs des autres, et qu'à leur mort ils devaient hériter de leur place et de leur fortune. Ceci exige une explication.

On sait comment, après sa fondation par le duc de Zahringen, Berne avait reçu son nom, et la part que le genre animal avait prise à son baptême. Depuis ce temps, les ours devinrent les armes de la ville, et l'on résolut non-seulement de placer leur effigie dans le blason, sur les fontaines, dans les horloges et sur les monuments, mais encore de s'en procurer de vivants, qui seraient nourris et logés aux frais des habitants. Ce n'était pas chose difficile : on n'avait qu'à étendre la main vers la montagne et à choisir. Deux jeunes oursons furent pris et amenés à Berne, où bientôt ils devinrent, par leur grâce et leur gentillesse, un objet d'idolâtrie pour les bourgeois de la ville.

Une vieille fille fort riche, et qui, vers les dernières années de sa vie, avait manifesté pour ces aimables animaux une affection toute particulière, mourut, ne laissant d'autres héritiers que des parents assez éloignés. Son testament fut ouvert avec les formalités d'usage, en présence de tous les intéressés. Elle laissait soixante mille livres de rente aux ours, et mille écus une fois donnés à l'hôpital

de Berne, pour y fonder un lit en faveur des membres de sa famille. Les ayants droit attaquèrent le testament, sous prétexte de captation ; un avocat d'office fut nommé aux défendeurs, et, comme c'était un homme d'un grand talent, l'innocence des malheureux quadrupèdes, que l'on voulait spolier de leur héritage, fut publiquement reconnue, le testament déclaré bon et valable, et les légataires furent autorisés à entrer immédiatement en jouissance.

La chose était facile ; la fortune de la donatrice consistait en argent comptant. Les douze cent mille francs de capital qui la composaient furent versés au trésor de Berne, que le gouvernement déclara responsable de ce dépôt, avec charge d'en compter les intérêts aux fondés de pouvoir des héritiers, considérés comme mineurs. On devine qu'un grand changement s'opéra dans le train de maison de ces derniers. Leurs tuteurs eurent une voiture et un hôtel, ils donnèrent en leur nom des dîners parfaitement servis et des bals du meilleur goût. Quant à eux personnellement, leur gardien prit le titre de valet de chambre, et ne les battit plus qu'avec un jonc à pomme d'or.

Malheureusement rien n'est stable dans les choses humaines ! Quelques générations d'ours avaient joui à peine de ce bien-être inconnu jusqu'alors à leur espèce, quand la révolution française éclata. L'histoire de nos héros ne se trouve pas liée d'une manière assez intime à cette grande catastrophe pour

que nous remontions ici à toutes ses causes, ou que nous la suivions dans tous ses résultats; nous ne nous occuperons que des événements dans lesquels ils ont joué un rôle.

La Suisse était trop près de la France pour ne pas éprouver quelque atteinte du grand tremblement de terre dont le volcan révolutionnaire secouait le monde; elle voulut résister cependant à cette lave militaire qui sillonna l'Europe. Le canton de Vaud se déclara indépendant; Berne rassembla ses troupes; victorieuse d'abord dans la rencontre de Neueneck, elle fut vaincue dans les combats de Straubrunn et de Grauholz, et les vainqueurs, commandés par les généraux Brune et Schaunbourg, firent leur entrée dans la capitale. Trois jours après, le trésor bernois fit sa sortie.

Onze mulets chargés d'or prirent la route de Paris; deux d'entre eux portaient la fortune des malheureux ours, qui, tout modérés qu'ils étaient dans leurs opinions, se trouvaient compris sur la liste des aristocrates et traités en conséquence. Il leur restait bien l'hôtel de leurs fondés de pouvoirs, que les Français n'avaient pu emporter; mais ceux-ci justifiaient du titre de propriété, de sorte que ce dernier débris de leur splendeur passée fut entraîné dans le naufrage de leur fortune.

Un grand exemple de philosophie fut alors donné aux hommes par ces nobles animaux; ils se montrèrent aussi dignes dans le malheur qu'ils s'étaient montrés humbles dans la prospérité, et ils traver-

sèrent, respectés de tous les partis, les cinq années de révolution qui agitèrent la Suisse depuis 1798 jusqu'en 1803.

Cependant la Suisse avait abaissé ses montagnes sous la main de Bonaparte, comme l'Océan ses vagues à la voix de Dieu. Le premier consul la récompensa en proclamant l'acte de médiation, et les dix-neuf cantons respirèrent, abrités sous l'aile que la France étendait sur eux.

A peine Berne fut-elle tranquille, qu'elle s'empressa de réparer les pertes faites par ses citoyens. Alors ce fut à qui solliciterait un emploi du gouvernement, réclamerait une indemnité au trésor, demanderait une récompense à la nation. Ceux-là seuls qui avaient le plus de droit pour tout obtenir dédaignèrent toute démarche, et attendirent, dans le silence du bon droit, que la république pensât à eux.

La république justifia sa devise sublime : *Un pour tous, tous pour un.* Une souscription fut ouverte en faveur des ours ; elle produisit soixante mille francs. Avec cette somme, si modique en comparaison de celle qu'ils avaient possédée, le conseil de la ville acheta un lot de terre qui rapportait deux mille livres de rente. Les malheureuses bêtes, après avoir été millionnaires, n'étaient plus qu'éligibles [1].

[1] Le droit d'éligibilité est fixé à Genève à neuf francs ; je crois qu'il en est de même à Berne.

Encore cette petite fortune se trouva-t-elle bientôt réduite à moitié par un nouvel accident, mais qui était, cette fois, en dehors de toute commotion politique. La fosse qu'habitaient les ours était autrefois enfermée dans la ville, et touchait aux murs de la prison. Une nuit, un détenu condamné à mort, étant parvenu à se procurer un poinçon de fer, se mit à percer un trou dans la muraille; après deux ou trois heures de travail, il crut entendre que du côté opposé du mur on travaillait aussi à quelque chose de pareil; cela lui donna un nouveau courage. Il pensa qu'un malheureux prisonnier comme lui habitait le cachot contigu, et il espéra qu'une fois réuni à lui, leur fuite commune deviendrait plus facile, le travail étant partagé. Cet espoir ne faisait que croître à mesure que la besogne avançait; le travailleur caché opérait avec une énergie qui paraissait lui faire négliger toute précaution; les pierres détachées par lui roulaient bruyamment; son souffle se faisait entendre avec force. Le condamné n'en sentit que mieux la nécessité de redoubler d'efforts, puisque l'imprudence de son compagnon pouvait, d'un moment à l'autre, trahir leur évasion. Heureusement il restait peu de chose à faire pour que le mur fût mis à jour. Une grosse pierre seulement résistait encore à toutes ses attaques, lorsqu'il la sentit s'ébranler; cinq minutes après, elle roula du côté opposé. La fraîcheur de l'air extérieur pénétra jusqu'à lui; il vit que le secours inespéré qu'il avait reçu venait du dehors, et,

ne voulant pas perdre de temps, il se mit en devoir de passer par l'étroite ouverture qui lui était offerte d'une manière si inattendue. A moitié chemin, il rencontra un des ours qui faisait de son côté tous ses efforts pour pénétrer dans le cachot. Il avait entendu le bruit que faisait le détenu à l'intérieur de la prison, et, par l'instinct de destruction naturel aux animaux, il s'était mis à le seconder de son mieux.

Le condamné se trouvait entre deux chances : être pendu ou dévoré; la première était sûre, la seconde était probable; il choisit la seconde, qui lui réussit. L'ours, intimidé par la puissance qu'exerce toujours l'homme, même sur l'animal le plus féroce, le laissa fuir sans lui faire de mal.

Le lendemain le geôlier, en entrant dans la prison, trouva une étrange substitution de personne; l'ours était couché sur la paille du prisonnier.

Le geôlier s'enfuit sans prendre le temps de refermer la porte; l'ours le suivit gravement, et, trouvant toutes les issues ouvertes, arriva jusqu'à la rue, et s'achemina tranquillement vers la place du Marché aux herbes. On devine l'effet que produisit sur la foule marchande l'aspect de ce nouvel amateur. En un instant, la place se trouva vide, et bientôt l'arrivant put choisir, parmi les fruits et les légumes étalés, ceux qui étaient le plus à sa convenance. Il ne s'en fit pas faute, et, au lieu d'employer son temps à regagner la montagne, où personne ne l'aurait probablement empêché d'ar-

river, il se mit à faire fête de son mieux aux poires et aux pommes, fruits pour lesquels, comme chacun sait, cet animal a la plus grande prédilection. Sa gourmandise le perdit.

Deux maréchaux, dont la boutique donnait sur la place, avisèrent un moyen de reconduire le fugitif à sa fosse. Ils firent chauffer presque rouges deux grandes tenailles, et, s'approchant de chaque côté du maraudeur, au moment où il était le plus absorbé par l'attention qu'il portait à son repas, ils le pincèrent vigoureusement chacun par une oreille. L'ours sentit du premier abord qu'il était pris; aussi ne tenta-t-il aucune résistance, et suivit-il humblement ses conducteurs, sans protester autrement que par quelques cris plaintifs contre l'illégalité des moyens qu'on avait employés pour opérer son arrestation.

Cependant, comme on pensa qu'un pareil accident pourrait se renouveler, et ne finirait peut-être pas une seconde fois d'une manière aussi pacifique, le conseil de Berne décréta qu'on transporterait les ours hors de la ville, et qu'on leur bâtirait deux fosses dans les remparts.

Ce sont ces deux fosses qu'ils habitent aujourd'hui, et dont la construction est venue réduire de moitié leur capital, car elle coûta trente mille francs; et pour se procurer cette somme il fallut qu'ils laissassent prendre une inscription de première hypothèque sur leur propriété.

LE SAINT-BERNARD.

Nous étions de retour à Martigny, capitale du Valais. Il était déjà sept heures du soir.

Au moment où je venais à mon tour d'inscrire sur le registre mon nom, ma profession et mes motifs de voyage, je tournai la tête et j'aperçus derrière moi mon ancien ami, le maître d'hôtel, qui me salua d'un air si comiquement triste, que je vis bien que quelque malheur nous menaçait l'un ou l'autre, ou peut-être tous deux. En effet, le pauvre homme avait tant de monde chez lui, qu'il ne savait où me loger : lui-même avait cédé son lit aux voyageurs et comptait coucher dans la grange. Il essaya timidement de me prouver que l'odeur du foin

était fort saine, et que je serais mieux chez lui sur la paille que chez un autre dans un lit. Mais je venais de faire douze lieues à pied, circonstance qui me rendait l'esprit fort peu accessible à ce genre de raisonnement, quelque logique qu'il lui parût être : en conséquence, je dis à mon guide de me conduire à l'hôtel de la Tour.

Mon hôte tenta un dernier effort pour me retenir. Il lui restait une grande chambre où il avait empilé une société de cinq voyageurs ; un de plus ne devait rien leur faire sur la quantité ; il me demanda donc si je me contenterais comme eux et avec eux d'un matelas posé à terre, et, sur ma réponse affirmative, il s'achemina, moi le suivant, vers leur chambre, d'où sortait un vacarme épouvantable. Nos voyageurs se battaient à coups de traversin, pour conquérir les uns sur les autres chacun un emplacement de trois pieds de large sur six de long, la grandeur de la chambre n'ayant pas paru leur offrir au premier abord cinq fois cette mesure géométrique. Je jugeai, à part moi, que le moment était mal choisi pour la demande que nous venions faire : mon hôte fit probablement la même réflexion, car il se retourna de mon côté avec un air d'embarras si marqué, que je me décidai à faire ma commission moi-même. Je poussai doucement la porte, et je m'aperçus que provisoirement la bataille se passait dans la nuit, les projectiles ayant éteint les lumières ; dès lors ma résolution fut prise.

Je soufflai la chandelle de mon hôte, ce qui fit rentrer le corridor dans une obscurité aussi complète que celle où était la chambre ; je lui recommandai de ne retrouver sous aucun prétexte la deuxième clef de la porte, et je le priai de me laisser tirer d'affaire tout seul. Il ne demandait pas mieux.

La petite guerre continuait toujours, et les éclats de rire des combattants faisaient un tel bruit que j'entrai dans la chambre, refermai la porte à double tour, et mis la clef dans ma poche, sans qu'aucun d'eux s'aperçût qu'il venait de se glisser dans la place un surcroît de garnison.

Je n'avais pas fait deux pas, que j'avais reçu sur la tête un coup de matelas qui m'avait enfoncé mon chapeau jusqu'à la cravate.

On juge bien que je n'étais pas venu là pour demeurer en reste de compte avec ceux qui s'y trouvaient ; je n'eus qu'à me baisser pour ramasser une arme, et je me mis à frapper à mon tour avec une vigueur qui aurait dû prouver à mes adversaires qu'il venait d'arriver un renfort de troupes fraiches. Bientôt je m'aperçus que j'étais appuyé contre un angle, position, comme tout le monde sait, très-favorable en stratégie pour une défense individuelle. La mienne fit, à ce qu'il paraît, de si grandes merveilles, que je compris à la faiblesse des coups qu'on me portait qu'on perdait l'espoir de me débusquer de la place, et le combat se transporta sur d'autres points. Je profitai de ce moment

pour étendre mon matelas sur le carreau ; un manteau sans propriétaire apparent, et dans lequel je m'embarrassai les jambes, me parut devoir admirablement remplacer les couvertures que la servante n'avait point encore apportées, et que, grâce à la précaution que j'avais prise de fermer la porte à double tour et de mettre la clef dans ma poche, il me paraissait bien difficile qu'elle introduisît désormais parmi nous ; je m'enveloppai donc le plus confortablement possible, je me jetai sur mon lit de camp, et j'attendis, le nez tourné vers le mur, l'orage qui ne devait pas tarder à gronder, lorsque l'un des combattants s'apercevrait qu'il y avait un matelas de déficit.

En effet, peu à peu le calme se rétablit. Les éclats de voix devinrent moins bruyants, chacun songea à établir son bivac sur le champ de bataille : je sentis un matelas s'appuyer à mes pieds, un autre à ma droite. Chacun emboîta le sien, comme il put, dans ceux de ses compagnons, et se jeta dessus ; un seul rôdeur continua de chercher quelque temps encore dans les coins et recoins ; puis, impatienté de ne rien trouver, une idée lumineuse lui vint, et il s'écria tout à coup :

— Messieurs, il y a l'un de vous qui est couché sur deux matelas.

Cette accusation fut repoussée par un cri d'indignation unanime, auquel je m'abstins cependant de prendre part.

Notre homme se remit à chercher, moitié riant,

moitié jurant; puis ne trouvant rien, il finit par où il eût dû commencer : il sonna pour avoir de la lumière.

Nous entendîmes les pas de la servante d'auberge qui s'approchait; je vis briller la chandelle à travers le trou de la serrure, et je mis instinctivement la main dans ma poche, pour m'assurer si la bienheureuse clef y était toujours.

Notre homme alla à la porte : elle était fermée.

— Ouvrez, dit-il, et donnez-nous de la lumière.

— Messieurs, la clef est en dedans.

— Ah!

La main du chercheur m'intercepta un instant la lumière qui me venait du corridor; puis il se baissa, passa la main à terre, sur la cheminée.

— Qui a donc fermé la porte en dedans, messieurs?

Ce n'était personne. La fille attendait toujours.

— Eh! il y a une seconde clef de chaque chambre, dans votre auberge.

— Oui, monsieur.

— Eh bien! allez chercher l'autre.

La fille obéit; c'était mon moment d'épreuve. Si le maître de l'hôtel n'avait pas suivi mes instructions, j'étais perdu : le plus profond silence régnait, et n'était interrompu que par les coups de pied impatients de notre malheureux compagnon qui murmurait entre ses dents :

— Cette péronnelle-là ne reviendra pas. Je vous demande ce qu'elle peut faire. Vous verrez qu'elle

ne trouvera pas la clef maintenant! Ah! c'est bien heureux.

Cette dernière exclamation lui était, comme on le devine bien, arrachée par le retour de la fille qui était de nouveau arrêtée devant notre porte.

— Eh bien! allons donc!

— Monsieur, c'est comme un fait exprès, on ne peut pas mettre la main dessus.

— Oui, oui! riez, messieurs! C'est bien amusant, pour moi surtout. D'abord, je vous préviens qu'il me faut un matelas de gré ou de force.

Un hourra de propriétaire répondit à cette menace, et chacun se cramponna à son lit.

— Combien avez-vous apporté de matelas?

— Cinq.

— Vous voyez, messieurs? Bien certainement l'un de vous en a deux.

Une dénégation plus absolue et plus énergique encore que la première lui répondit.

— Très-bien : mais je vais le savoir. Allez me chercher une botte d'allumettes.

Il y avait dans cette demande un projet dont je ne comprenais pas bien l'exécution, mais dont le résultat possible me fit frémir. La fille revint avec l'objet demandé.

— C'est bien, glissez-moi une allumette par le trou de la serrure.

Elle obéit.

— Maintenant, allumez le bout qui passe de votre côté. Très-bien, là.

Je suivais l'opération avec un intérêt que l'on peut comprendre ; je vis briller de l'autre côté de la serrure la petite flamme bleuâtre, qui disparut un instant dans l'intérieur de la porte, et reparut de notre côté, brillante comme une étoile. C'est une stupide invention que celle des allumettes.

Au fait, je ne savais pas trop comment j'allais m'en tirer, et si mes nouveaux camarades goûteraient la plaisanterie ; je me tournai à tout hasard contre le mur, afin d'avoir le temps de préparer un petit discours de réception.

Pendant ce temps la flamme de l'allumette se fixa à la mèche de la bougie ; l'appartement s'illumina. J'entendis chacun s'asseoir sur son matelas pour passer la revue. Au même instant un cri de surprise s'échappa de toutes les bouches, et une voix éclatante fit entendre ces mots terribles :

— Nous sommes six !

Une deuxième voix succéda à la première :

— Messieurs, l'appel nominal.

— Oui, l'appel nominal.

Celui que la perte de son lit rendait le plus intéressé à cette vérification y procéda sur-le-champ.

— D'abord moi, Jules de Lamark, présent.

— M. Caron, médecin, présent.

— M. Charles Soissons, propriétaire, présent.

— M. Auguste Reimonenq, créole, présent.

— M. Honoré de Sussy...

Je me tournai vivement.

— A propos, mon cher de Sussy, lui dis-je en lui

tendant la main, je puis vous donner des nouvelles de votre sœur, madame la duchesse d'O... Je l'ai vue il y a huit jours à Genève : elle y était belle à désespérer.

On peut juger du singulier effet que produisit mon interruption. Tous les yeux se fixèrent sur moi.

— Ah ! c'est Dumas ! s'écria de Sussy.

— Moi-même, mon cher ami ; voulez-vous me présenter à ces messieurs ? je serais enchanté de faire leur connaissance.

— Certainement.

De Sussy me prit par la main.

— Messieurs, j'ai l'honneur...

Chacun se leva sur son lit et salua.

— Maintenant, messieurs, dis-je en me tournant vers celui dont j'avais usurpé le matelas, permettez que je vous rende votre lit, mais à la condition cependant que vous m'autoriserez à m'en faire apporter un près des vôtres.

La réponse fut affirmative et unanime. J'ouvris la porte ; dix minutes après, j'avais un matelas dont j'étais le légitime locataire.

Ces messieurs allaient comme moi au Grand-Saint-Bernard. Ils avaient retenu deux voitures. Ils m'offrirent de prendre une place avec eux ; j'acceptai. La fille reçut l'ordre de nous éveiller le lendemain à six heures du matin. L'étape était longue ; il y a dix lieues de Martigny à l'hospice, et les sept premières seulement peuvent se faire en char. Chacun de nous comprenait l'importance d'un bon

sommeil : aussi dormîmes-nous tout d'une traite jusqu'à l'heure indiquée.

A sept heures nous étions emballés à quatre dans un de ces chariots étroits sur lesquels on pose deux planches en travers, et qui dès lors prennent le titre pompeux de chars à bancs; et à deux dans une de ces petites voitures suisses qui vont de côté comme les crabes. Je m'étais pour mon malheur placé sur le char à bancs.

Nous n'avions pas fait dix pas, que, d'après la manière dont il conduisait son cheval, je fis à notre cocher cette observation :

— Mon ami, je crois que vous êtes ivre?

— C'est vrai, mais a pas peur, notre maître.

— Très-bien, du moins nous savons à quoi nous en tenir.

Les choses allèrent à merveille tant que nous fûmes en plaine, et nous ne fîmes que rire des légères courbes que décrivaient cheval et voiture; mais après avoir dépassé Martigny-le-Bourg et Saint-Branchier, lorsque nous commençâmes à pénétrer dans le val d'Entremont, et que nous vîmes le chemin s'escarper aux flancs de la montagne, ce chemin étroit, chemin des Alpes s'il en fut, avec son talus rapide comme un mur d'un côté et son précipice profond de l'autre, nos rires devinrent moins accentués, quoique les courbes fussent toujours aussi fréquentes; et nous lui fîmes, mais d'une manière plus énergique, cette seconde observation :

— Mais, cocher, vous allez nous verser!

Il fouetta son cheval à lui enlever la peau, et nous répondit par sa locution favorite :

— A pas peur, notre maître.

Seulement il ajouta, par forme d'encouragement sans doute :

— Napoléon a passé par ici.

— C'est une vérité historique que je n'ai pas l'intention de vous contester ; mais Napoléon était à mulet, et il avait un guide qui n'était pas ivre.

— A mulet? Vous vous y connaissez! Il était sur une mule...

Nous repartîmes comme le vent; notre guide continua de parler la tête tournée de notre côté, et sans daigner même jeter les yeux sur la route.

— Oui, sur une mule ; à preuve même que c'est Martin Groseiller, de Saint-Pierre, qui le conduisait, et que sa fortune a été faite.

— Cocher!...

— A pas peur. Et que le premier consul lui a envoyé de Paris une maison et quatre arpents de terre. Haoh! Haoh!

C'était la roue de notre char qui pinçait le précipice de si près, que Lamark et de Sussy, qui étaient du côté de la planche, dont l'extrémité dépassait la largeur de la voiture, étaient littéralement suspendus sur un abîme de quinze cents pieds de profondeur.

Ceci rendait la plaisanterie de fort mauvais goût. Je sautai à bas de la voiture, au risque d'avoir les

jambes brisées contre les roues, et j'arrêtai le cheval par la bride. Nos camarades, qui nous suivaient dans la seconde voiture, et qui ne comprenaient rien au jeu que nous jouions depuis le commencement du voyage, avaient jeté un cri que nous avions entendu : ils nous croyaient perdus.

— A pas peur, Napoléon a passé par ici. A pas peur.

Et chaque mot de ce refrain éternel était accompagné d'une volée de coups de fouet dont une partie tombait sur le cheval, et l'autre sur moi ; l'animal furieux se cabra en reculant, et la voiture se trouva de nouveau suspendue au-dessus de l'épouvantable ravin. Ce moment était critique ; nos compagnons du chariot le jugeaient mieux que personne : aussi prirent-ils une résolution violente et instinctive ; le cocher, saisi à bras-le-corps, fut soulevé hors de son siége, et jeté sur la route, où il tomba lourdement, embarrassé comme Hippolyte dans ses rênes qu'il n'avait point abandonnées. Le cheval, qui était d'un naturel fort pacifique, se calma aussitôt ; ces messieurs profitèrent de ce moment de repos pour sauter à terre, et chacun de nous, notre cocher excepté, se trouva sain et sauf et sur ses jambes au milieu de la route.

Nous laissâmes notre homme se relever, mener son cheval et sa voiture comme il l'entendait, et nous nous acheminâmes à pied : c'était plus fatigant, mais plus sûr. A deux heures, nous dînâmes à *Liddes*, où, d'après notre marché, nous devions

changer de cheval et de cocher; nous étions trop intéressés à ce que cette clause fût scrupuleusement suivie, pour ne pas donner tous nos soins à son exécution. Mutation faite, nous nous remîmes en route complétement tranquillisés par l'allure honnête de notre quadrupède, et la mine pacifique de son maître, qui, par parenthèse, était le notaire du lieu. En effet, nous arrivâmes sans accident à Saint-Pierre, où finit la route praticable pour les voitures.

Le temps était couvert et promettait de l'eau pour la nuit. Nous renonçâmes donc à notre premier dessein d'aller coucher à l'hospice, et en rentrant nous dîmes à notre hôte de nous donner à souper, et de nous préparer des chambres.

Ce n'était pas chose facile : plusieurs sociétés de voyageurs étaient arrivées; et retenues comme nous par la menace du temps et l'approche de la nuit, elles s'étaient emparées des chambres et avaient fait main basse sur les provisions: il ne restait pour nous six qu'un grenier et une omelette.

L'omelette fut dévorée; puis nous procédâmes à la visite de notre chambre à coucher.

Il n'y avait vraiment qu'un aubergiste suisse qui pût avoir l'idée de faire coucher des chrétiens dans un pareil bouge; l'eau qui commençait à tomber filtrait à travers le toit de planches; le vent sifflait dans les fentes de contrevents mal joints, seule clôture des fenêtres; enfin les rats, que notre présence

avait fait fuir, constataient, par des grignotements dont le bruit ne pouvait échapper à des oreilles aussi exercées que les nôtres, leur droit de propriété sur le local que nous venions leur disputer, et leur intention de le reconquérir, malgré notre établissement, aussitôt que nous aurions soufflé les chandelles.

A l'aspect de cet infâme grenier, l'un de nous proposa de partir courageusement pour l'hospice le soir même. C'étaient trois heures de fatigue et de pluie, il est vrai; mais au bout du chemin, quelle perspective!... Un souper splendide, un beau feu, une cellule bien close, et un bon lit.

La proposition fut reçue avec enthousiasme : nous descendîmes, et envoyâmes chercher un guide. Au bout de dix minutes il arriva; nous lui dîmes de recruter deux de ses camarades, et de se procurer six mulets, attendu que nous voulions le même soir aller coucher au Grand Saint-Bernard.

— Au Grand Saint-Bernard! dit-il.

Et il alla à la fenêtre, regarda le temps, s'assura qu'il était gâté pour toute la nuit, exposa sa main à l'action du vent, afin de juger la direction dans laquelle il soufflait, et revint à nous en secouant la tête.

— Vous dites donc qu'il vous faut trois hommes et six mulets?

— Oui.

— Pour aller cette nuit au Saint-Bernard?

— Oui.

— C'est bon, vous allez les avoir.

Et il nous tourna le dos pour aller les chercher.

Cependant les signes qu'il avait laissés échapper nous donnèrent quelque inquiétude ; nous le rappelâmes.

— Est-ce qu'il y aurait du danger? lui dîmes-nous.

— Le temps n'est pas beau ; mais puisque vous voulez aller au Saint-Bernard, on tâchera de vous y conduire.

— En répondez-vous?

— L'homme ne peut promettre que ce que peut faire un homme : on tâchera ; cependant, si j'ai un conseil à vous donner, avec votre permission, prenez plutôt six guides que trois.

— Eh bien ! soit, six guides ; mais revenons au danger : quel est-il ? Il me semble que nous ne sommes point encore assez avancés en saison pour avoir à craindre les avalanches ?

— Non, si nous ne nous écartons pas de la route.

— Mais on ne s'écarte de la route que lorsqu'elle est couverte de neige, et le 26 août ce serait bien singulier.

— Oh! quant à la neige, voyez-vous, que ça ne vous inquiète pas; nous en aurons, et plus haut que vos guêtres... Voyez-vous cette petite pluie-là, qui est bien gentille ici ? eh bien ! à une lieue de Saint-Pierre, comme nous allons toujours en

montant jusqu'à l'hospice, ça sera de la neige.

Il retourna à la fenêtre :

— Et elle tombera dru, ajouta-t-il en revenant.

— Ah ! bah, bah ! au Saint-Bernard !

— Messieurs, cependant..., repris-je.

— Au Saint-Bernard ! que ceux qui sont de l'avis d'aller coucher au Saint-Bernard lèvent la main.

Quatre mains se levèrent sur six. Le départ fut adopté.

— Voyez-vous, continua notre guide, si vous étiez des gens de la montagne, je dirais : « C'est bon, en route : » mais vous êtes des Parisiens, à ce que je peux voir, avec votre permission, et le Parisien, c'est délicat et ça craint le froid ; aussitôt qu'il a les pieds dans la neige, il grelotte.

— Eh bien ! nous ne descendrons pas de mulet.

— Ça vous plaît à dire, vous y serez bien forcés.

— N'importe, allez prévenir vos camarades et chercher vos quadrupèdes.

— Avec votre permission, messieurs, vous savez que les courses de nuit se payent double ?

— Très-bien. Combien de temps vous faut-il ?

— Un quart d'heure.

— Allez.

Aussitôt que nous fûmes seuls, nous prîmes les dispositions les plus confortables pour la route ; chacun ajouta à ce qu'il avait sur le corps ce qu'il possédait en blouse, redingote ou manteau, et

remplit sa gourde d'un excellent rhum, dont Soissons était le dispensateur. Une distribution fraternelle de cigares fut faite, et un briquet phosphorique, qui se carrait dans son habit rouge, passa par acclamation du chambranle de la cheminée dans la poche de de Sussy. Puis chacun, se rangeant autour du feu, l'augmenta de tout ce que nous pûmes rencontrer de bois, et fit une provision de chaleur pour le voyage.

Notre guide rentra.

— Bon, chauffez-vous, dit-il, ça ne peut pas faire de mal.

— Êtes-vous prêts?

— Oui, notre maître.

— Alors... à cheval.

Nous descendîmes et trouvâmes nos montures à la porte ; chacun enfourcha gaiement sa bête, et, mû d'un sentiment d'ambition, tenta de lui faire prendre la tête de la colonne. Or chacun sait, pour peu qu'il ait monté une fois dans sa vie à mulet, que l'une des choses les plus difficiles de ce monde est de faire passer un mulet devant son camarade. Cette lutte nous tint près d'un quart d'heure en joie, tant nous sentions le besoin de réagir d'avance contre la fatigue à venir ; enfin Lamark se trouva notre chef de file, et lâchant la bride de son mulet, il parvint, à l'aide de ses talons et de sa canne, à le mettre au trot, en criant :

— A pas peur, Napoléon a passé par ici...

Quand un mulet trotte, toute la caravane trotte,

et par contre-coup les guides, qui sont à pied, sont obligés de se mettre au galop. Cela leur inspire en général pour cette sorte d'allure une répugnance qu'ils sont parvenus à faire partager à leurs bêtes ; aussi la tête de la colonne, si emportée qu'elle paraisse être, ne tarde-t-elle pas à s'arrêter tout à coup, et à imposer successivement son immobilité à chaque individu, soit homme, soit animal, qui se trouve à sa suite. Puis toute la ligne se remet gravement en marche, s'allongeant au fur et à mesure que le mouvement se communique de sa tête à sa queue.

— Avec votre permission, dit le guide de Lamark, qui avait rejoint son mulet, et qui, de peur d'une nouvelle course, l'avait pris par la bride, sous prétexte que le chemin était mauvais, ce n'est point par ici qu'est passé Napoléon ; la route que nous suivons n'était point encore pratiquée : c'est au flanc opposé de la montagne ; et s'il faisait jour, vous verriez que c'étaient de rudes gaillards, ceux qui passaient là avec des chevaux et des canons.

Tout le monde était de son avis, il n'y eut donc point de contestation.

— Messieurs, de la neige ! notre guide est prophète, dit l'un de nous.

En effet, comme nous montions depuis une demi-heure à peu près, le froid devenait de plus en plus vif, et ce qui dans la plaine tombait en pluie, ici tombait en glace.

— Ah ! de la neige le 26 août ! ce sera curieux à

raconter à nos Parisiens : messieurs, je suis d'avis que nous descendions, et que nous nous battions avec des pelotes, en mémoire de Napoléon, qui a passé par ici...

Chacun se mit à rire du souvenir que lui rappelait cette parole sacramentelle ; quant au danger qu'elle pouvait rappeler en même temps, il était déjà complétement oublié.

— Avec votre permission, messieurs, je vous ai déjà dit que c'était sur l'autre route qu'avait passé Napoléon ; quant à ce qui est de vous battre avec des pelotes de neige, je ne vous le conseille pas. Cela vous ferait perdre du temps, et vous n'en avez pas de trop : songez que dans un quart d'heure vous n'y verrez plus, même à conduire vos mulets.

— Eh bien ! alors, mon brave, nos mulets nous conduiront.

— Et c'est ce que vous pouvez faire de mieux, de ne pas les contrarier ; Dieu a fait chaque chose l'une pour l'autre, voyez-vous, le Parisien pour Paris, et le mulet pour la montagne. Voilà ce que je dis toujours à mes voyageurs. Laissez aller la bête, laissez-la aller. Ici, comme nous sommes encore dans la plaine de Prou, il n'y a pas grand mal ; mais une fois le pont de Hudri passé, vous vous trouverez dans un petit chemin de danseur de corde, et comme la neige ne vous le laissera probablement pas distinguer, abandonnez-vous à votre mulet et soyez tranquilles.

— Bravo! le guide, bien parlé, et buvons la goutte.

— Halte!

Chacun porta sa bouteille à sa bouche, et la passa à son guide. Dans les montagnes, on boit dans le même verre et à la même gourde; on n'est pas dégoûté de celui qui, six pas plus loin, peut vous sauver la vie.

La chaleur du rhum remit chacun en gaieté, et quoique la nuit et la neige tombassent toujours plus épaisses, la caravane, riant et chantant, se remit bruyamment en route.

C'était une singulière impression que celle que me produisait, au milieu de ce pays désolé, de cette neige aiguë, de cette nuit toujours plus sombre, cette petite file de mulets, de cavaliers et de guides, qui s'enfonçait joyeusement dans la montagne sombre, silencieuse et terrible, qui n'avait pas même un écho pour lui envoyer ses chants et ses cris. Il paraît que cette impression ne m'atteignit pas seul, car peu à peu les chants devinrent moins bruyants, les éclats de rire plus rares.

— La goutte, et allumons le cigare.

— Bravo! qui est-ce qui a eu l'idée?

— Moi, Jules Thierry de Lamark.

— Arrivés à l'hospice, il lui sera voté des remerciments. Allons, de Sussy, le briquet phosphorique.

— Ah! ma foi, messieurs, il faut que je tire mes mains de mes goussets, et elles y sont si chaude-

ment, qu'elles désirent y rester. Venez prendre le briquet dans ma poche.

Un guide nous rendit ce service, ses camarades allumèrent leurs pipes au briquet, nous nos cigares à leurs pipes, et nous nous remîmes en route, n'apercevant de chacun de nous, tant la nuit était noire, que le point lumineux que chacun portait à sa bouche, et qui devenait brillant à chaque aspiration.

Cette fois il n'y avait plus ni chant ni cri, le rhum avait perdu son influence; le silence le plus profond régnait sur toute la ligne, et n'était interrompu que par le bruit des encouragements que nos guides donnaient à nos montures, tantôt avec la voix, tantôt avec le geste.

En effet, rien de tout ce qui nous entourait ne poussait à la gaieté : le froid devenait de plus en plus vif, et la neige tombait avec une prodigalité croissante; la nuit n'était éclairée que par un reflet mat et blanchâtre; le chemin se rétrécissait de plus en plus, et de place en place des quartiers de roche l'obstruaient tellement, que nos mulets étaient forcés de l'abandonner et de prendre de petits sentiers, sur le talus même du précipice, dont nous ne pouvions mesurer la profondeur que par le bruit de la Drance qui roulait au fond : encore ce bruit, qui à chaque pas allait s'affaiblissant, nous prouvait-il que l'abîme devenait de plus en plus profond et escarpé. Nous jugions, par la neige que nous voyions amassée sur le chapeau et les vête-

ments de celui qui marchait devant nous, que nous devions, chacun pour notre part, en supporter une égale quantité. D'ailleurs nous sentions à travers nos habits son contact moins pénétrant, mais plus glacé que celui de la pluie; enfin notre chef de colonne s'arrêta.

— Ma foi, dit-il, je suis gelé moi, et je vais à pied.

— Je vous l'avais bien dit, que vous seriez obligés de descendre, reprit notre guide.

Effectivement, chacun de nous sentait le besoin de se réchauffer par le mouvement. Nous mîmes pied à terre, et comme on y voyait à peine à se conduire, nos guides nous conseillèrent de nous accrocher à la queue de nos mulets, qui de cette manière nous offraient le double avantage de nous épargner moitié de la fatigue, et de sonder le chemin. Cette manœuvre fut ponctuellement exécutée, car nous comprenions la nécessité de nous abandonner à l'instinct de nos bêtes et à la sagacité de leurs conducteurs.

C'est alors que je reconnus la vérité de la relation de Balmat; je ressentais, pour mon compte, le mal de tête dont il m'avait parlé, ses éblouissements vertigineux, et cette irrésistible envie de dormir, à laquelle j'eusse cédé sur mon mulet, et que la nécessité de marcher pouvait seule combattre. Il paraît que notre docteur lui-même l'éprouvait, car il proposa une halte.

— En avant! en avant! messieurs, dit vivement

notre guide, car je vous préviens que celui de nous qui s'arrêtera ne partira plus.

Il y avait, dans l'accent avec lequel il prononça ces paroles, une conviction si profonde, que nous nous remîmes en marche sans aucune objection. L'un de nous, je ne sais lequel, tenta même de nous rappeler à notre ancienne gaieté, avec ces mots consacrés qui jusqu'alors n'avaient jamais manqué leur effet : « *A pas peur, Napoléon a passé par ici.* » Mais cette fois la plaisanterie avait perdu son efficacité ; aucun rire n'y répondit, et le silence inaccoutumé avec lequel elle était reçue lui donna un caractère plus triste que celui d'une plainte.

Nous marchâmes ainsi machinalement et tirés par nos mulets pendant une demi-heure environ, enfonçant dans la neige jusqu'aux genoux, tandis qu'une sueur glacée nous coulait sur le front.

Enfin notre guide-chef poussa un de ces cris habituels aux montagnards, qui par leur accent aigu se font entendre à des distances extraordinaires, et qui désignent, par leur modulation, si celui qui appelle ainsi demande du secours, ou prévient simplement de son arrivée.

Le cri s'éloigna, comme si rien ne pouvait l'arrêter sur cette vaste nappe de neige, et comme nul écho ne le renvoya vers nous, la montagne rentra dans le silence.

Nous fîmes encore deux cents pas à peu près, alors nous entendîmes les aboiements d'un chien.

— Ici, Drapeau, cria notre guide.

Au même instant un énorme dogue, de l'espèce unique connue sous le nom de race du Saint-Bernard, accourut à nous, et reconnaissant notre guide, se dressa contre lui, appuyant ses pattes sur sa poitrine.

— Bien, Drapeau, bien, bonne bête! Avec votre permission, messieurs, c'est une vieille connaissance qui est bien aise de me revoir. N'est-ce pas, Drapeau, hein? Le chien..., le bon chien! oui, allons, allons, assez, et en route.

Heureusement la route n'était plus longue : dix minutes après nous nous trouvâmes tout à coup devant l'hospice, que de ce côté on ne peut apercevoir, même pendant le jour, que lorsqu'on y est presque arrivé : un marronnier nous attendait sur sa porte, porte ouverte nuit et jour gratuitement à quiconque vient y demander l'hospitalité, qui, dans ce lieu de désolation, est souvent la vie.

Nous fûmes reçus par le frère qui était de garde, et conduits dans une chambre où nous attendait un excellent feu. Pendant que nous nous réchauffions, on nous préparait nos cellules : la fatigue avait fait disparaître la faim; aussi préférâmes-nous le sommeil au souper. On nous servit une tasse de lait chaud dans notre lit : le frère qui m'apporta la mienne me dit que j'étais dans la chambre où Napoléon avait dîné; quant à moi, je crois que c'est celle où j'ai le mieux dormi.

Le lendemain, à dix heures, nous étions tous sur pied, et faisions l'inventaire de la chambre consu-

laire, qui m'était échue en partage : rien ne la distinguait des autres cellules, aucune inscription n'y rappelait le passage du moderne Charlemagne.

Nous nous mîmes à la fenêtre : le ciel était bleu, le soleil brillant et la terre couverte d'un pied de neige.

Il est difficile de se faire une idée de l'âpre tristesse du paysage que l'on découvre des fenêtres de l'hospice, situé à sept mille deux cents pieds au-dessus du niveau de la mer, et placé au milieu du triangle formé par la pointe de Dronaz, le mont Velan et le Grand Saint-Bernard. Un lac entretenu par la fonte des glaces et situé à quelques pas du couvent, loin d'égayer la vue, l'assombrit encore ; ses eaux, qui paraissent noires dans leur cadre de neige, sont trop froides pour nourrir aucune espèce de poisson, trop élevées pour attirer aucune espèce d'oiseau. C'est, en petit, une image de la mer Morte, couchée aux pieds de Jérusalem détruite. Tout ce qui est doué d'une apparence de vie animale ou végétale s'est échelonné sur la route, selon que sa force lui a permis de monter : l'homme et le chien seuls sont arrivés au sommet.

C'est ce morne tableau sous les yeux, c'est là seulement où nous étions, qu'on peut prendre une idée du sacrifice de ces hommes qui ont abandonné les vallons ravissants du pays d'Aoste et de la Tarentaise, la maison paternelle qui se mirait peut-être aux flots bleus du petit lac d'Orta, qui brille, ardent, humide et profond, la famille aimée, la fiancée bénie avec sa dot de bonheur et d'amour,

pour venir, un bâton à la main, un chien pour ami, se placer sur la route neigeuse des voyageurs, comme des statues vivantes de dévouement. C'est là qu'on prend en pitié la charité fastueuse de l'homme des villes, qui croit avoir tout fait pour ses frères lorsqu'il a laissé ostensiblement tomber du haut de ses doigts, dans la bourse d'une belle quêteuse, la pièce d'or que lui payent une révérence et un sourire. Oh ! s'il pouvait arriver, au milieu d'une de ces nuits de notre hiver parisien, quand le bal fait bondir les femmes comme un tourbillon de diamants et de fleurs, quand les beaux vers de Victor sur la charité ont attiré une larme juvénile au coin d'un œil brillant de plaisir ; s'il pouvait arriver que les lumières s'éteignissent, qu'un pan du mur s'écroulât, que les yeux pussent percer l'espace, et qu'on vit tout à coup au milieu de la nuit, sur un étroit sentier, au bord d'un précipice, menacé par l'avalanche, enveloppé d'une tempête de neige, un de ces vieillards à cheveux blancs qui vont répétant à grands cris : « Par ici, frères ! » oh ! certes, certes, le plus fier de son aumône essuierait son front humide de honte, et tomberait à genoux en disant : « O mon Dieu !... »

On vint nous dire qu'on nous attendait au réfectoire.

Nous descendîmes le cœur serré. Le frère marchait devant nous pour nous montrer le chemin : nous passâmes à côté de la chapelle, et nous entendîmes les chants de l'office.

NAPOLÉON ET LUCIEN.

Si vous voulez me suivre maintenant dans les rues tortueuses de Milan, nous nous arrêterons un instant en face de son Dôme miraculeux; mais, je vous inviterai à prendre promptement à gauche, car une de ces scènes qui se passent dans une chambre et qui retentissent dans un monde est prête à s'accomplir.

Entrons donc au palais royal, montons le grand escalier, traversons quelques-uns de ces appartements qui viennent d'être si splendidement décorés par le pinceau d'Appiani : nous nous arrêterons devant ces fresques qui représentent les quatre parties

du monde, et devant le plafond où s'accomplit le triomphe d'Auguste ; mais, à cette heure, ce sont des tableaux vivants qui nous attendent, c'est de l'histoire moderne que nous allons écrire.

Entre-bâillons doucement la porte de ce cabinet, afin de voir sans être vus. C'est bien : vous apercevez un homme, n'est-ce pas ? et vous le reconnaissez à la simplicité de son uniforme vert, à son pantalon collant de cachemire blanc, à ses bottes assouplies et montant jusqu'au genou. Voyez sa tête modelée comme un marbre antique ; cette étroite mèche de cheveux noirs qui va s'amincissant sur son large front ; ces yeux bleus dont le regard s'use à percer le voile de l'avenir ; ces lèvres pressées, qui recouvrent deux rangées de perles dont une femme serait jalouse : quel calme ! c'est la conscience de la force, c'est la sérénité du lion. Quand cette bouche s'ouvre, les peuples écoutent ; quand cet œil s'allume, les plaines d'Austerlitz jettent des flammes comme un volcan ; quand ce sourcil se fronce, les rois tremblent. A cette heure, cet homme commande à cent vingt millions d'hommes, dix peuples chantent en cœur l'*hosanna* de sa gloire en dix langues différentes ; car cet homme, c'est plus que César ; c'est autant que Charlemagne ; c'est Napoléon le Grand, le Jupiter Tonnant de la France.

Après un instant d'attente calme, il fixe ses yeux sur une porte qui s'ouvre ; elle donne entrée à un homme vêtu d'un habit bleu, d'un pantalon gris collant, au-dessous du genou duquel montent, en

s'échancrant en cœur, des bottes à la hussarde. En jetant les yeux sur lui, nous lui trouverons une ressemblance primitive avec celui qui paraît l'attendre. Cependant il est plus grand, plus maigre, plus brun: celui-là, c'est Lucien, le vrai Romain, le républicain des jours antiques, la barre de fer de la famille [1].

Ces deux hommes, qui ne s'étaient pas revus depuis Austerlitz, jetèrent l'un sur l'autre un de ces regards qui vont fouiller les âmes ; car Lucien était le seul qui eût dans les yeux la même puissance que Napoléon.

Il s'arrêta après avoir fait trois pas dans la chambre. Napoléon marcha vers lui et lui tendit la main.

— Mon frère, s'écria Lucien en jetant les bras autour du cou de son aîné, mon frère ! que je suis heureux de vous revoir !

— Laissez-nous seuls, messieurs, dit l'empereur faisant signe de la main à un groupe.

Les trois hommes qui le formaient s'inclinèrent et sortirent sans murmurer une parole, sans répondre un mot. Cependant, ces trois hommes qui obéissaient ainsi à un geste, c'étaient Duroc, Eugène et Murat : un maréchal, un prince, un roi.

— Je vous ai fait mander, Lucien, dit Napoléon lorsqu'il se vit seul avec son frère.

— Et vous voyez que je me suis empressé de

[1] Le prince de Canino n'avait point encore, à l'époque où j'écrivais ces lignes, publié ses Mémoires.

vous obéir comme à mon aîné, répondit Lucien.

Napoléon fronça imperceptiblement le sourcil.

— N'importe! vous êtes venu, et c'est ce que je désirais, car j'ai besoin de vous parler.

— J'écoute, répondit Lucien en s'inclinant.

Napoléon prit avec l'index et le pouce un des boutons de l'habit de Lucien, et le regardant fixement :

— Quels sont vos projets? dit-il.

— Mes projets, à moi? reprit Lucien étonné : les projets d'un homme qui vit retiré, loin du bruit, dans la solitude ; mes projets sont d'achever tranquillement, si je le puis, un poëme que j'ai commencé.

— Oui, oui, dit ironiquement Napoléon, vous êtes le poëte de la famille, vous faites des vers tandis que je gagne des batailles : quand je serai mort, vous me chanterez ; j'aurai cet avantage sur Alexandre, d'avoir mon Homère.

— Quel est le plus heureux de nous deux?

— Vous, certes, vous, dit Napoléon en lâchant avec un geste d'humeur le bouton qu'il tenait; car vous n'avez pas le chagrin de voir dans votre famille des indifférents, et peut-être des rebelles.

Lucien laissa tomber ses bras, et regarda l'empereur avec tristesse.

— Des indifférents!... rappelez-vous le 18 brumaire... Des rebelles!... et où jamais m'avez-vous vu évoquer la rébellion?

— C'est une rébellion que de ne point me servir ;

celui qui n'est point avec moi est contre moi. Voyons, Lucien ; tu sais que tu es parmi tous mes frères celui que j'aime le mieux (il lui prit la main), le seul qui puisse continuer mon œuvre : veux-tu renoncer à l'opposition tacite que tu fais ?... Quand tous les rois de l'Europe sont à genoux, te croirais-tu humilié de baisser la tête au milieu du cortége de flatteurs qui accompagne mon char de triomphe ? Sera-ce donc toujours la voix de mon frère qui me criera : « César ! n'oublie pas que tu dois mourir ! » Voyons, Lucien, veux-tu marcher dans ma route ?

— Comment Votre Majesté l'entend-elle ? répondit Lucien en jetant sur Napoléon un regard de défiance [1].

L'empereur marcha en silence vers une table ronde qui masquait le milieu de la chambre, et, posant ses deux doigts sur le coin d'une grande carte roulée, il se retourna vers Lucien, et lui dit :

— Je suis au faîte de ma fortune, Lucien ; j'ai conquis l'Europe, il me reste à la tailler à ma fantaisie ; je suis aussi victorieux qu'Alexandre, aussi puissant qu'Auguste, aussi grand que Charlemagne ; je veux et je puis. Eh bien !... (il prit le coin de la

[1] Tous les détails de cet entretien m'ont été donnés par madame la duchesse d'Abrantès, aux *Mémoires* de laquelle je renverrais mes lecteurs, si je ne craignais que sa prose, si naïve, si vraie et si animée, ne fît par trop de tort à la mienne.

carte, et la déroula sur la table avec un geste gracieux et nonchalant) choisissez le royaume qui vous plaira le mieux, mon frère, et je vous engage ma parole d'empereur que, du moment où vous me l'aurez montré du bout du doigt, ce royaume est à vous.

— Et pourquoi cette proposition à moi, plutôt qu'à tout autre de nos frères?

— Parce que toi seul es selon mon esprit, Lucien.

— Comment cela se peut-il, puisque je ne suis pas selon vos principes?

— J'espérais que tu avais changé depuis quatre ans que je ne t'ai vu.

— Et vous vous êtes trompé, mon frère; je suis toujours le même qu'en 99 : je ne troquerais pas ma chaise curule contre un trône.

— Niais et insensé! dit Napoléon en se mettant à marcher et en se parlant à lui-même, insensé et aveugle, qui ne voit pas que je suis envoyé par le destin pour enrayer ce tombereau de la guillotine qu'ils ont pris pour un char républicain!

Puis s'arrêtant tout à coup et marchant à son frère :

— Mais laisse-moi donc t'enlever sur la montagne et te montrer les royaumes de la terre : lequel est mûr pour ton rêve sublime? Voyons, est-ce le corps germanique, où il n'y a de vivant que ces universités, espèce de pouls républicain qui bat dans un corps monarchique? Est-ce l'Espagne,

catholique depuis le treizième siècle seulement, et chez laquelle la véritable interprétation de la parole du Christ germe à peine? Est-ce la Russie, dont la tête pense peut-être, mais dont le corps, galvanisé un instant par le czar Pierre, est retombé dans sa paralysie polaire? Non, Lucien, non, les temps ne sont pas venus; renonce à tes folles utopies; donne-moi la main comme frère et comme allié, et demain je te fais le chef d'un grand peuple, je reconnais ta femme pour ma sœur, et je te rends toute mon amitié.

— C'est cela, dit Lucien, vous désespérez de me convaincre, et vous voulez m'acheter.

L'empereur fit un mouvement.

— Laissez-moi dire à mon tour, car ce moment est solennel et n'aura pas son pareil dans le cours de notre vie; je ne vous en veux pas de m'avoir mal jugé: vous avez rendu tant d'hommes muets et sourds en leur coulant de l'or dans la bouche et dans les oreilles, que vous avez cru qu'il en serait de moi ainsi que des autres. Vous voulez me faire roi, dites-vous? Eh bien! j'accepte, si vous me promettez que mon royaume ne sera point une préfecture. Vous me donnez un peuple : je le prends, peu m'importe lequel, mais à la condition que je le gouvernerai selon ses idées et selon ses besoins; je veux être son père, et non son tyran; je veux qu'il m'aime, et non qu'il me craigne : du jour où j'aurai mis la couronne d'Espagne, de Suède, de Wurtemberg ou de Hollande sur ma

tête, je ne serai plus Français, mais Espagnol, Allemand ou Hollandais; mon nouveau peuple sera ma seule famille. Songez-y bien, alors nous ne serons plus frères selon le sang, mais selon le rang ; vos volontés seront consignées à mes frontières ; si vous marchez contre moi, je vous attendrai debout : vous me vaincrez, sans doute, car vous êtes un grand capitaine, et le Dieu des armées n'est pas toujours celui de la justice ; alors je serai un roi détrôné, mon peuple sera un peuple conquis, et libre à vous de donner ma couronne et mon peuple à quelque autre plus soumis ou plus reconnaissant. J'ai dit.

— Toujours le même, toujours le même! murmura Napoléon.

Puis tout à coup, frappant du pied :

— Lucien, vous oubliez que vous devez m'obéir, comme à votre père, comme à votre roi.

— Tu es mon aîné, non mon père ; tu es mon frère, non mon roi : jamais je ne courberai la tête sous ton joug de fer, jamais, jamais!

Napoléon devint affreusement pâle, ses yeux prirent une expression terrible, ses lèvres tremblèrent.

— Réfléchissez à ce que je vous ai dit, Lucien.

— Réfléchis à ce que je vais te dire, Napoléon. Tu as mal tué la république, car tu l'as frappée sans oser la regarder en face ; l'esprit de liberté, que tu crois étouffé sous ton despotisme, grandit, se ré-

pand, se propage ; tu crois le pousser devant toi, il te suit par derrière ; tant que tu seras victorieux, il sera muet ; mais vienne le jour des revers, et tu verras si tu peux t'appuyer sur cette France que tu auras faite grande mais esclave. Tout empire élevé par la force et la violence doit tomber par la violence et la force. Et toi, toi, Napoléon, qui tomberas du faîte de cet empire, tu seras brisé (prenant sa montre et l'écrasant contre terre), brisé, vois-tu, comme je brise cette montre, tandis que nous, morceaux et débris de ta fortune, nous serons dispersés sur la surface de la terre, parce que nous serons de ta famille, et maudits parce que nous porterons ton nom. Adieu, sire!

Lucien sortit.

Napoléon resta immobile et les yeux fixes; au bout de cinq minutes, on entendit le roulement d'une voiture qui sortait des cours du palais; Napoléon sonna.

— Quel est ce bruit? dit-il à l'huissier qui entr'ouvrit la porte.

— C'est celui de la voiture du frère de Votre Majesté qui repart pour Rome.

— C'est bien, dit Napoléon.

Et sa figure reprit ce calme impassible et glacial sous lequel il cachait, comme sous un masque, les émotions les plus vives.

Dix ans étaient à peine écoulés que cette prédiction de Lucien s'était accomplie. L'empire élevé par la force avait été renversé par la force ; Napo-

léon était brisé, et cette famille d'aigles, dont l'aire était aux Tuileries, s'était éparpillée, fugitive, proscrite et battant des ailes sur le monde. Madame mère, cette Niobé impériale, qui avait donné le jour à un empereur, à trois rois, à deux archiduchesses, s'était retirée à Rome, Lucien dans sa principauté de Canino, Louis à Florence, Joseph aux États-Unis, Jérôme en Wurtemberg, la princesse Élisa à Baden, madame Borghèse à Piombino, et la reine de Hollande au château d'Arenenberg.

Or, comme le château d'Arenenberg est situé à une demi-lieue seulement de Constance, il me prit un grand désir de mettre mes hommages aux pieds de cette Majesté déchue, et de voir ce qui restait d'une reine dans une femme, lorsque le destin lui avait arraché la couronne du front, le sceptre de la main et le manteau des épaules; et de cette reine surtout, de cette gracieuse fille de Joséphine Beauharnais, de cette sœur d'Eugène, de ce diamant de la couronne de Napoléon.

J'en avais tant entendu parler dans ma jeunesse comme d'une belle et bonne fée, bien gracieuse et bien secourable, et cela par les filles auxquelles elle avait donné une dot, par les mères dont elle avait racheté les enfants, par les condamnés dont elle avait obtenu la grâce, que j'avais un culte pour elle. Joignez à cela le souvenir de romances que ma sœur chantait, qu'on disait de cette reine, et qui s'étaient tellement répandues de ma mémoire

dans mon cœur, qu'aujourd'hui encore, quoiqu'il y ait vingt ans que j'aie entendu ces vers et cette musique, je répéterais les uns ou je noterais les autres sans transposer un mot, sans oublier une note. C'est que des romances de reine, c'est qu'une reine qui chante, cela ne se voit que dans les *Mille et une Nuits*, et cela était resté dans mon esprit comme un étonnement doré.

Il était trop matin pour me présenter en personne au château ; j'y déposai ma carte, et je sautai dans un bateau qui me conduisit en une heure à l'île Reichenau.

En entrant au château de Volberg, qu'habite madame Parquin, lectrice de la reine et sœur du célèbre avocat de ce nom, je trouvai une invitation à dîner chez madame de Saint-Leu et des lettres de France : l'une d'elles contenait l'ode manuscrite de Victor Hugo sur la mort du roi de Rome.

Je la lus en me rendant à pied chez la reine Hortense.

UNE EX-REINE.

Le château d'Arenenberg n'est point une résidence royale ; c'est une jolie maison qui pourrait appartenir indifféremment à M. Aguado, à M. Schickler ou à Scribe : ainsi l'émotion que j'éprouvai appartenait tout entière à une cause morale qui remuait ma pensée, et nullement aux objets physiques qui frappaient mes yeux.

Cette émotion était telle, qu'après avoir désiré ardemment voir madame de Saint-Leu, au moment où ce désir allait être réalisé, je m'arrêtais à chaque pas pour retarder le moment de l'entrevue, plongeant mes yeux dans chaque échappée de vue, regardant sans distinguer, et bien plus disposé à retourner en arrière qu'à continuer mon chemin :

c'est que j'étais sur le point de voir se réaliser une chimère ou de perdre une illusion ; c'est que j'aimais presque autant m'en aller à l'instant avec un doute, que de me retirer plus tard avec un désenchantement. Tout à coup, à trente pas de moi, au détour d'une allée, j'aperçus trois femmes et un jeune homme : mon premier mouvement fut de fuir ; mais il était trop tard, j'avais été vu ; je sentis le ridicule d'une pareille retraite, je fixai les yeux sur le groupe qui s'avançait, je reconnus instinctivement la reine, je marchai vers elle.

Certes elle ne se doutait guère, en venant au-devant de moi, de ce qui se passait alors dans mon âme ; elle était loin de penser qu'au jour de sa puissance jamais homme, entrant dans la salle de réception du château de la Haye, et s'approchant du trône où elle était assise dans toute la majesté du pouvoir, dans toute la splendeur de la beauté, n'avait ressenti une émotion pareille à celle que j'éprouvais : tous les sentiments généreux que renferme le cœur de l'homme, l'amour, le respect, la piété, se pressaient sur mes lèvres : j'étais prêt à tomber à genoux, et certes je l'eusse fait si elle eût été seule.

Elle vit probablement ce qui se passait en moi ; car elle sourit ineffablement en me tendant la main.

— Vous êtes mille fois bon, me dit-elle, de ne point passer près d'une pauvre proscrite sans la venir voir.

C'était moi qui étais bon, c'était de son côté

qu'était la reconnaissance! Bien, mon cœur; cette fois, tu ne t'étais pas trompé, jeune homme, c'est la reine de ton enfance, gracieuse et bonne; poëte, c'est ce son de voix, c'est ce regard que tu as rêvé à la fille de Joséphine; laisse battre librement ton cœur; une fois la réalité s'est trouvée à la hauteur du songe, regarde, écoute, sois heureux.

La reine s'appuya sur mon bras, elle me conduisit, car je ne voyais pas; nous marchâmes ainsi je ne sais combien de temps, puis nous rentrâmes dans le salon. La première chose qui rappela mes esprits, qui arrêta mes pensées, qui fixa mes yeux, fut un magnifique portrait.

— Oh! voilà qui est beau! m'écriai-je.

— Oui! dit madame de Saint-Leu; c'est Bonaparte au pont de Lodi.

— Ce tableau doit être de Gros, n'est-ce pas?

— De lui-même!

— Fait d'après nature, sans doute : c'est trop merveilleux de ressemblance et de modelé pour ne pas être ainsi.

J'allai m'asseoir dans un coin, et, laissant tomber mon front entre mes deux mains, je restai abîmé dans un océan de pensées. Lorsque je revins à moi et que je levai les yeux, je vis que madame de Saint-Leu me regardait en souriant : elle comprenait trop bien les causes d'une pareille inconvenance pour attendre de moi des excuses, que je ne pensais, du reste, aucunement à lui faire. Elle se leva et vint à moi.

— Voulez-vous me suivre ? me dit-elle.

— Oh ! certes.

— Venez !

— Et quelle merveille allez-vous me faire voir ?

— Mon reliquaire impérial.

Elle me conduisit devant un meuble fermé comme une bibliothèque, avec des carreaux de vitre, et sur chaque planche duquel, ainsi que sur une étagère, étaient rangés des objets qui avaient appartenu à Joséphine ou à Napoléon.

D'abord c'était, dans un portefeuille marqué d'un J et d'un N, la correspondance intime de l'empereur et de l'impératrice. Toutes les lettres étaient autographes, datées des champs de bataille de Marengo, d'Austerlitz, de Jéna, écrites sur l'affût d'un canon, les pieds dans le sang ; et toutes contenaient un mot de la victoire.

C'était ensuite le talisman de Charlemagne ; or c'est toute une histoire que celle de ce talisman ; écoutez-la :

Lorsqu'on ouvrit, à Aix-la-Chapelle, le tombeau dans lequel avait été inhumé le grand empereur, on trouva son squelette revêtu de ses habits romains ; il portait sa double couronne de France et d'Allemagne sur son front desséché ; il avait au côté, près de sa bourse de pèlerin, Joyeuse, cette bonne épée avec laquelle, dit le moine de Saint-Denis, il coupait en deux un chevalier tout armé ; ses pieds reposaient sur le bouclier d'or massif que lui avait donné le pape Léon, et à son cou était suspendu le

talisman qui le faisait victorieux. Ce talisman était un morceau de la vraie croix, que lui avait envoyé l'impératrice Irène. Il était renfermé dans une émeraude, et cette émeraude était suspendue par une chaîne à gros anneaux d'or. Les bourgeois d'Aix-la-Chapelle le donnèrent à Napoléon lorsqu'il fit son entrée dans leur ville, et Napoléon, en 1811, jeta en jouant cette chaîne autour du cou de la reine Hortense, lui avouant que, le jour d'Austerlitz et de Wagram, il l'avait portée lui-même sur sa poitrine, comme, il y a neuf cents ans, le faisait Charlemagne.

C'était enfin la ceinture qui ceignait ses reins aux Pyramides ; c'était l'anneau de mariage qu'il avait passé lui-même au doigt de la veuve de Beauharnais ; c'était le portrait du roi de Rome, brodé par Marie-Louise, sur lequel s'était reposé son dernier regard. Cet œil d'aigle s'était fermé sur le même objet que j'avais à mon tour sous les yeux ; sa bouche mourante avait touché ce satin, son dernier soupir l'avait humecté ; et il y avait un mois à peine que l'enfant était mort à son tour, les yeux sur le portrait de son père. Le temps et la liberté nous révéleront peut-être le secret providentiel de ce double trépas ; en attendant, prosternons-nous et adorons.

Je demandai à voir l'épée rapportée de Sainte-Hélène par Marchand, et léguée par le duc de Reichstadt au prince Louis ; mais la reine n'avait point encore reçu ce don mortuaire, et craignait de ne le recevoir jamais.

La cloche du dîner sonna.

— Déjà ! m'écriai-je.

— Vous reverrez tout cela demain, me dit-elle.

Après le dîner nous rentrâmes au salon. Au bout de dix minutes, on annonça madame Récamier. Celle-là était encore une reine, reine de beauté et d'esprit ; aussi la duchesse de Saint-Leu la reçut-elle en sœur.

J'ai beaucoup entendu discuter l'âge de madame Récamier ; il est vrai que je ne l'ai vue que le soir, vêtue d'une robe noire, la tête et le cou enveloppés d'un voile de la même couleur ; mais à la jeunesse de sa voix, à la beauté de ses yeux, au modelé de ses mains, je parierais pour vingt-cinq ans.

Aussi fus-je bien étonné d'entendre ces deux femmes parler du Directoire et du consulat comme de choses qu'elles avaient vues. Enfin, l'on pria madame de Saint-Leu de se mettre au piano.

— Cela vous fera-t-il plaisir ? dit-elle en se retournant vers moi, à demi levée et attendant ma réponse.

— Oh ! oui, répondis-je en joignant les mains.

Elle chanta plusieurs romances dont elle avait dernièrement composé la musique.

— Si j'osais vous demander une chose ? lui dis-je à mon tour.

— Eh bien ! que me demanderiez-vous ?

— Une de vos anciennes romances.

— Laquelle ?

— Vous me quittez pour marcher à la gloire.

— Oh ! mon Dieu ! mais c'est du plus loin qu'il me souvienne ; cette romance est de 1809. Comment faites-vous pour vous la rappeler ? Vous étiez à peine né lorsqu'elle était en vogue.

— J'avais cinq ans et demi ; mais, parmi les romances que chantait ma sœur, mon aînée de quelques années, c'était ma romance de prédilection.

— Il n'y a qu'un inconvénient, c'est que je ne me la rappelle plus.

— Je me la rappelle, moi.

Je me levai, et, m'appuyant sur le dos de sa chaise, je commençai à lui dicter les vers.

— Ma pauvre mère ! soupira madame de Saint-Leu.

— Quel triste souvenir ! lui dis-je.

— Oh ! oui, bien triste ! Vous savez qu'en 1808 les bruits du divorce commençaient à se répandre ; ils étaient venus frapper ma mère au cœur ; et voyant l'empereur prêt à partir pour Wagram, elle pria M. de Ségur de lui faire une romance sur ce départ ; il lui apporta les paroles que vous venez de dire, ma mère me les donna pour que j'en fisse la musique, et la veille du départ de l'empereur, je les lui chantai. Ma pauvre mère ! je la vois encore, suivant sur la figure de son mari, qui m'écoutait soucieux, l'impression que lui faisait cette romance,

qui s'appliquait si bien à la situation de tous deux. L'empereur l'écouta jusqu'au bout ; enfin, lorsque le dernier son du piano se fut éteint, il alla vers ma mère : « Vous êtes la meilleure créature que je connaisse ! » lui dit-il avec émotion, et il rentra dans son cabinet ; ma mère fondit en larmes ; car de ce moment elle sentit qu'elle était condamnée. Vous concevez maintenant ce qu'il y a pour moi de souvenirs dans cette romance, et en me la disant, vous venez de toucher toutes les cordes de mon cœur comme un clavier.

— Mille pardons ! comment n'ai-je pas deviné cela ? Je ne demande plus rien.

— Si fait, dit la reine en se replaçant à son piano, si fait ; tant d'autres malheurs sont venus passer sur celui-là, que c'est un de ceux sur lesquels j'arrête ma mémoire avec le plus de douceur ; car ma mère, quoique séparée de l'empereur, en fut toujours aimée.

Elle laissa courir ses doigts sur le piano, un prélude plaintif se fit entendre, puis elle chanta avec toute son âme, avec le même accent qu'elle dut chanter devant Napoléon.

Je doute que jamais homme ait ressenti ce que j'éprouvai dans cette soirée.

LES DEUX BOSSUS.

Une voiture que j'avais louée pour faire une course dans les environs d'Aix-la-Chapelle m'attendait à la porte de l'église. Je montai dedans, et j'ordonnai au cocher de me conduire au marché au poisson; c'est que le marché au poisson est célèbre non-seulement par ses anguilles de la Meuse et ses carpes du Rhin, mais encore par une vieille tradition qui remonte au jour de la Saint-Mathieu, de l'an de Notre-Seigneur 1549.

Donc, ce jour de la Saint-Mathieu de l'an 1549, un pauvre musicien bossu, qui venait de faire danser une noce dans un village, rentrait avec les trois florins qu'il avait gagnés, dans sa poche, lorsqu'en

arrivant au parvis il fut tout étonné de voir la place au poisson parfaitement éclairée. Minuit venait de sonner à la cathédrale, ce n'était point l'heure du marché ; aussi le pauvre musicien, croyant qu'il y avait cette nuit à Aix quelque fête particulière dont son calendrier ne l'avait pas prévenu, s'avança vers les lumières, espérant que si, comme il le croyait, on se réjouissait là, son violon n'y serait pas plus déplacé qu'ailleurs.

En effet, il y avait une joyeuse assemblée sur la place ; tous les étalages des marchands de poissons étaient illuminés avec une telle profusion, que le musicien se demandait comment on avait pu trouver tant de bougies dans la ville. Des mets tout fumants étaient servis dans des plats d'or ; les vins les plus exquis brillaient dans des carafes de cristal, qu'ils faisaient de topaze ou de rubis ; enfin grand nombre de jeunes dames des plus élégantes et de cavaliers des mieux vêtus faisaient honneur au repas, qui tirait à sa fin. A cette vue, le musicien, ne doutant point qu'il fût tombé au milieu de quelque sabbat, voulut fuir ; mais en se retournant, il trouva derrière lui des pages et des valets qui lui barrèrent le chemin, et lui ordonnèrent, au nom de leur maître et de leur maîtresse, de monter sur une table et de leur jouer du violon.

Jamais le pauvre musicien, qui, même en état de quiétude, avait grand'peine à jouer juste, n'avait été disposé à jouer plus faux, lorsqu'à son grand étonnement, au premier coup d'archet qu'il donna,

ses doigts se mirent à courir sur les cordes avec une rapidité et une justesse qui eussent fait honneur à Paganini ou à Bériot. En même temps, des sons d'une suavité si grande, que le pauvre diable ne pouvait croire qu'ils émanassent de lui, se répandirent dans l'air, et chaque cavalier ayant choisi sa danseuse, une valse effrénée, une de ces valses comme en a vu Faust et comme les peint Boulanger, commença, s'enlaçant, s'enroulant, se tordant comme les mille replis d'un immense serpent ; et tout cela avec des cris, des joies, des rires, des contorsions si étranges, que le vertige gagna le musicien sur sa table, et que, ne pouvant rester en place, il sauta à bas de son trône improvisé, s'élança d'un seul bond au milieu du cercle, et là, sautant sur un pied, sautant sur l'autre, marquant ainsi la mesure de plus en plus rapide, il finit à son tour par crier, rire et trépigner de toute sa force, si bien qu'à la fin de la danse, il était aussi fatigué que les valseurs.

Alors une belle dame s'approcha de lui tenant sur un plateau d'argent une coupe d'or pleine de vin délicieux, que le musicien avala jusqu'à la dernière goutte; pendant ce temps, deux pages lui ôtaient son habit, et la dame, lui appliquant le plateau sur sa bosse, prit un fin couteau à lame d'or, et, sans la moindre douleur, lui enleva l'excroissance qu'il avait jusque-là patiemment portée entre ses deux épaules. Enfin, un beau seigneur, fouillant à son escarcelle, versa dans la coupe vide une poignée

de florins d'or pour remplacer le vin qu'il avait bu : le pauvre musicien, voyant que jusque-là on ne lui voulait que du bien, laissait faire les beaux messieurs et les belles dames, tout en se confondant en excuses sur la peine qu'il leur donnait, lorsque tout à coup un coq chanta dans les environs; à l'instant même, bougies, souper, vins, dames, chevaliers, pages, tout disparut comme si la bouche même du néant avait soufflé dessus, et il se retrouva seul dans la nuit, sans bosse, tenant son violon et son archet d'une main, et sa coupe pleine d'or de l'autre.

Il resta un moment tout étourdi, et comme s'il venait de faire un rêve ; mais s'étant peu à peu assuré qu'il était bien éveillé en se parlant à lui-même et en se félicitant tout haut sur le bonheur qui lui était arrivé, il reprit le chemin de sa maison, frappa à la porte et appela. Sa femme se leva aussitôt et vint lui ouvrir ; mais à l'aspect de cet homme parfaitement droit, à la place où elle s'attendait à voir un bossu, elle referma vivement la porte, croyant que c'était un voleur qui pour pénétrer chez elle avait imité la voix de son mari ; si bien que le pauvre malheureux eut beau faire et beau dire, force lui fut de passer la nuit sur le banc de pierre qui était près du seuil de sa maison.

Le lendemain au matin, le pauvre musicien fit une nouvelle tentative, et, plus heureux que dans la nuit, finit par être reconnu par sa moitié. Il est vrai que la bonne dame, voyant un homme droit

et riche à la place d'un homme pauvre et bossu, donna peut-être quelque chose au hasard en voyant qu'elle ne perdait pas au change. Le musicien lui raconta alors tout ce qui s'était passé, et sa femme qui, comme on a déjà pu s'en apercevoir, était une femme de sens, lui conseilla de donner en aumônes le quart de son or, et, comme avec le reste ils avaient encore de quoi vivre tranquillement et honorablement, de suspendre, en manière d'*ex-voto*, le violon miraculeux au-dessous de l'image de son patron. C'était un bon conseil ; aussi fut-il de point en point suivi par l'ex-bossu.

L'aventure, comme on le pense bien, fit grand bruit à Aix-la-Chapelle ; les uns en furent contents, et c'était le plus grand nombre, car le pauvre musicien était généralement fort aimé ; d'autres en furent affligés, et ceux-là c'étaient les envieux.

Or, parmi ces derniers, il y avait un musicien bossu par devant, qui, à cause de cette infirmité, ne pouvant jouer du violon comme son confrère qui était bossu par derrière, jouait de la clarinette, et qui, à cause de l'infériorité de l'instrument qu'il avait été forcé d'adopter, avait voué de longue main une grande haine au pauvre violoniste. Il avait donc naturellement été on ne peut plus affligé du bonheur qui lui était arrivé, et cependant il était venu des premiers avec un visage joyeux le féliciter sur sa bonne fortune, tout en trouvant cependant qu'il était mieux quand il avait sa bosse, et il s'était fait raconter l'histoire dans ses moindres détails.

Alors, quand il avait été bien renseigné, il était parti, et, d'après ce qu'il avait appris, il avait fait son plan.

Malheureusement, un an devait s'écouler avant qu'il le mît à exécution, et pour le pauvre bossu, cette année fut un siècle. Enfin, le jour ou plutôt la nuit de la Saint-Mathieu arriva : le musicien prit son instrument, s'en alla faire danser dans le village où un an auparavant avait fait danser son confrère, puis à minuit sonnant revint par la même porte, de sorte qu'il se trouva à minuit et quelques minutes sur la place du marché au poisson ; et arrivé là, sa joie fut grande, car elle était illuminée comme un an auparavant, les mêmes dames et les mêmes cavaliers étaient attablés à un banquet pareil, mais autant l'autre était joyeux autant celui-là paraissait triste. Le musicien n'en porta pas moins sa clarinette à sa bouche, et malgré les signes réitérés qu'on lui fit de se taire, il commença une valse, qu'accompagnèrent aussitôt les chouettes et les hiboux, perchés sur les saints de pierre de la vieille cathédrale. Alors les fantômes se prirent par la main, et au lieu de cette joie folle avec laquelle ils avaient dansé un an auparavant ils commencèrent un grave et triste menuet, qui finit par des révérences roides et empesées, comme doivent en faire les statues de marbre couchées sur les tombeaux. Néanmoins la dame qui, un an auparavant, avait donné au bon violon la récompense qu'ambitionnait si fort l'envieuse clarinette, s'ap-

procha du musicien, et lorsque les deux pages lui eurent ouvert son pourpoint, opération qu'il laissa faire avec une patience remarquable, elle lui appliqua dans le dos le plat d'argent. Or, comme c'était le plat où avait été soigneusement conservée la bosse de son confrère, et que l'application se faisait juste à la même place, la bosse reprit de bouture à l'instant même ; de sorte que, sur ces entrefaites, le coq ayant chanté, tout disparut, et que la clarinette se trouva bossue par derrière et par devant.

Chaque musicien avait été récompensé selon ses mérites.

LE BIFTECK D'OURS.

J'arrivai à l'hôtel de la poste à Martigny vers les quatre heures du soir.

Je dis au maître de la maison en posant mon bâton ferré dans l'angle de la cheminée, et en ajustant mon chapeau de paille au bout de mon bâton :

— Il y a une rude trotte de Bex ici.

— Six petites lieues de pays, monsieur.

— Oui, qui en font douze de France à peu près. Et d'ici à Chamouni?

— Neuf lieues.

— Merci. Un guide demain à six heures du matin.

— Monsieur va à pied?

— Toujours.

Et je vis que si mes jambes gagnaient quelque chose en considération dans l'esprit de notre hôte, c'était certainement aux dépens de ma position.

— Monsieur est artiste? continua mon hôte.

— A peu près.

— Monsieur dîne-t-il?

— Tous les jours, et religieusement.

En effet, comme les tables d'hôte sont assez chères en Suisse, et que chaque dîner coûte quatre francs, prix fait d'avance, et sur lequel on ne peut rien rabattre, j'avais longtemps, dans mes projets d'économie, essayé de rattraper quelque chose sur cet article. Enfin, après de longues méditations, j'étais parvenu à trouver un terme moyen entre la rigidité scrupuleuse des hôteliers et le cri de ma conscience : c'était de ne me lever de table qu'après avoir mangé pour une valeur comparative de six francs; de cette manière, mon dîner ne me coûtait que quarante sous. Seulement, en me voyant acharné à l'œuvre et en m'entendant dire : *Garçon, le second service!* l'hôte marmottait entre ses dents : « Voilà un Anglais qui parle fort joliment le français. »

Vous voyez que le maître de l'auberge de Martigny n'était pas doué de la science physiognomonique de son compatriote Lavater, puisqu'il osait me faire cette question au moins impertinente : « Monsieur dîne-t-il? »

Lorsqu'il eut entendu ma réponse affirmative :

— Monsieur est bien tombé aujourd'hui, continua-t-il ; nous avons encore de l'ours.

— Ah ! ah ! fis-je, médiocrement flatté du rôti. Est-ce que c'est bon, votre ours ?

L'hôtelier sourit en secouant la tête avec uen mouvement de haut en bas, qui pouvait se traduire ainsi : « Quand vous en aurez goûté, vous ne voudrez plus manger d'autre chose. »

— Très-bien, continuai-je. Et à quelle heure votre table d'hôte ?

— A cinq heures et demie.

Je tirai ma montre, il n'était que quatre heures dix minutes.

— C'est bon, dis-je à part moi, j'aurai le temps d'aller voir le vieux château.

Lorsque je rentrai, les voyageurs étaient à table : je jetai un coup d'œil rapide et inquiet sur les convives ; toutes les chaises se touchaient, et toutes étaient occupées, je n'avais pas de place !...

Un frisson me courut par tout le corps. je me retournai pour chercher mon hôte. Il était derrière moi. Je trouvai à sa figure une expression méphistophélique. Il souriait.

— Et moi, lui dis-je, et moi, malheureux !...

— Tenez, me dit-il en m'indiquant du doigt une petite table à part ; tenez, voici votre place ; un homme comme vous ne doit pas manger avec tous ces gens-là !

Oh ! le digne Octodurois ! Et je l'avais soupçonné !...

C'est qu'elle était merveilleusement servie, ma petite table. Quatre plats formaient le premier service, et au milieu était un bifteck d'une mine à faire honte à un bifteck anglais !... Mon hôte vit qu'il absorbait mon attention. Il se pencha mystérieusement à mon oreille :

— Il n'y en aura pas de pareil pour tout le monde, me dit-il.

— Qu'est-ce donc que ce bifteck ?

— Du filet d'ours ! rien que cela !

J'aurais autant aimé qu'il me laissât croire que c'était du filet de bœuf.

Je regardais machinalement ce mets si vanté, qui me rappelait ces malheureuses bêtes que, tout petit, j'avais vues, rugissantes et crottées, avec une chaîne au nez et un homme au bout de la chaîne, danser lourdement, à cheval sur un bâton, comme l'enfant de Virgile ; j'entendais le bruit mat du tambour sur lequel l'homme frappait, le son aigu du flageolet dans lequel il soufflait ; et tout cela ne me donnait pas, pour la chair tant vantée que j'avais devant les yeux, une sympathie bien dévorante. J'avais pris le bifteck sur mon assiette, et j'avais senti, à la manière triomphante dont ma fourchette s'y était plantée, qu'il possédait au moins cette qualité qui devait rendre les moutons de mademoiselle Scudéry si malheureux. Cependant j'hésitais toujours, le tournant et retournant sur ses deux

faces rissolées, lorsque mon hôte, qui me regardait sans rien comprendre à mon hésitation, me détermina par un dernier : *Goûtez-moi cela, et vous m'en direz des nouvelles.*

En effet, j'en coupai un morceau gros comme une olive, je l'imprégnai d'autant de beurre qu'il était capable d'en éponger, et, en écartant les lèvres, je le portai à mes dents plutôt par mauvaise honte que dans l'espoir de vaincre ma répugnance. Mon hôte, debout derrière moi, suivait tous mes mouvements avec l'impatience bienveillante d'un homme qui se fait un bonheur de la surprise que l'on va éprouver. La mienne fut grande, je l'avoue. Cependant je n'osai tout à coup manifester mon opinion, je craignais de m'être trompé; je recoupai silencieusement un second morceau d'un volume double à peu près du premier, je lui fis prendre la même route avec les mêmes précautions, et quand il fut avalé :

— Comment! c'est de l'ours? dis-je.

— De l'ours.

— Vraiment?

— Parole d'honneur.

— Eh bien! c'est excellent.

Au même instant on appela à la grande table mon digne hôte, qui, rassuré par la certitude que j'allais faire honneur à son mets favori, me laissa en tête-à-tête avec mon bifteck. Les trois quarts avaient déjà disparu lorsqu'il revint, et, reprenant la conversation où il l'avait interrompue :

— C'est, me dit-il, que l'animal auquel vous avez affaire était une fameuse bête.

J'approuvai d'un signe de tête.

— Pesant trois cent vingt !

— Beau poids !

Je ne perdais pas un coup de dent.

— Qu'on n'a pas eu sans peine, je vous en réponds.

— Je crois bien !

Je portai mon dernier morceau à ma bouche.

— Ce gaillard-là a mangé la moitié du chasseur qui l'a tué.

Le morceau me sortit de la bouche comme repoussé par un ressort.

— Comment osez-vous, dis-je en me retournant de son côté, faire de pareilles plaisanteries à un homme qui dîne ?...

— Je ne plaisante pas, monsieur, c'est vrai comme je vous le dis.

Je sentais mon estomac se retourner.

— C'était, continua mon hôte, un pauvre paysan du village de Fouly, nommé Guillaume Mona. L'ours, dont il ne reste plus que ce petit morceau que vous avez là sur votre assiette, venait toutes les nuits voler ses poires, car à ces bêtes tout est bon. Cependant il s'adressait de préférence à un poirier chargé de crassanes. Qui est-ce qui se douterait qu'un animal comme ça a les goûts de l'homme, et qu'il ira choisir dans un verger justement les poires fondantes ? Or, le paysan de Fouly préférait

aussi, par malheur, les crassanes à tous les autres fruits. Il crut d'abord que c'étaient des enfants qui venaient faire du dégât dans son clos; il prit en conséquence son fusil, le chargea avec du gros sel de cuisine, et se mit à l'affût. Vers les onze heures, un rugissement retentit dans la montagne. « Tiens, dit-il, il y a un ours dans les environs. » Dix minutes après, un second rugissement se fit entendre, mais si puissant, mais si rapproché, que Guillaume pensa qu'il n'aurait pas le temps de gagner sa maison, et se jeta à plat ventre contre terre, n'ayant plus qu'une espérance, que c'était pour ses poires et non pour lui que l'ours venait. Effectivement, l'animal parut presque aussitôt au coin du verger, s'avança en droite ligne vers le poirier en question, passa à dix pas de Guillaume, monta lestement sur l'arbre, dont les branches craquaient sous le poids de son corps, et se mit à y faire une consommation telle qu'il était évident que deux visites pareilles rendraient la troisième inutile. Lorsqu'il fut rassasié, l'ours descendit lentement, comme s'il avait du regret d'en laisser, repassa près de notre chasseur, à qui le fusil chargé de sel ne pouvait pas être dans cette circonstance d'une grande utilité, et se retira tranquillement dans la montagne. Tout cela avait duré une heure à peu près, pendant laquelle le temps avait paru plus long à l'homme qu'à l'ours.

« Cependant, l'homme était un brave... et il avait dit tout bas, en voyant l'ours s'en aller :

« C'est bon, va-t'en ; mais ça ne se passera pas comme ça ; nous nous reverrons.

« Le lendemain, un de ses voisins, qui le vint visiter, le trouva occupé à scier en lingots les dents d'une fourche.

« — Qu'est-ce que tu fais donc là ? lui dit-il.

« — Je m'amuse, répondit Guillaume.

« Le voisin prit les morceaux de fer, les tourna et les retourna dans sa main en homme qui s'y connaît, et, après avoir réfléchi un instant :

« — Tiens, Guillaume, dit-il, si tu veux être franc, tu avoueras que ces petits chiffons de fer sont destinés à percer une peau plus dure que celle d'un chamois.

« — Peut-être, répondit Guillaume.

« — Tu sais que je suis bon enfant, reprit François. (C'était le nom du voisin.) Eh bien ! si tu veux, à nous deux l'ours ; deux hommes valent mieux qu'un.

« — C'est selon, dit Guillaume.

« Et il continua de scier son troisième lingot.

« — Tiens, continua François, je te laisserai la peau à toi tout seul, et nous ne partagerons que la prime [1] et la chair.

« — J'aime mieux tout, dit Guillaume.

« — Mais tu ne peux pas m'empêcher de chercher la trace de l'ours dans la montagne, et, si je la trouve, de me mettre à l'affût sur son passage.

[1] Le gouvernement accorde une prime de quatre-vingts francs par chaque ours tué.

« — Tu es libre.

« Et Guillaume, qui avait achevé de scier ses trois lingots, se mit, en sifflant, à mesurer une charge de poudre double de celle que l'on met ordinairement dans une carabine.

« — Il paraît que tu prendras ton fusil de munition? dit François.

« — Un peu! trois lingots de fer sont plus sûrs qu'une balle de plomb.

« — Cela gâte la peau.

« — Cela tue plus roide.

« — Et quand comptes-tu faire ta chasse?

« — Je te dirai cela demain.

« — Une dernière fois, tu ne veux pas?

« — Non.

« — Je te préviens que je vais chercher la trace.

« — Bien du plaisir.

« — A nous deux, dis?

« — Chacun pour soi.

« — Adieu, Guillaume!

« — Bonne chance, voisin!

« Et le voisin, en s'en allant, vit Guillaume mettre sa double charge de poudre dans son fusil de munition, y glisser ses trois lingots et poser l'arme dans un coin de sa boutique. Le soir, en repassant devant la maison, il aperçut, sur le banc qui était près de la porte, Guillaume assis et fumant tranquillement sa pipe. Il vint à lui de nouveau.

« — Tiens, lui dit-il, je n'ai pas de rancune. J'ai trouvé la trace de notre bête; ainsi je n'ai plus

besoin de toi. Cependant, je viens te proposer encore une fois de faire à nous deux.

« — Chacun pour soi, dit Guillaume.

« C'est le voisin qui m'a raconté cela avant-hier, continua mon hôte, et il me disait :

« — Concevez-vous, capitaine, car je suis capitaine dans la milice, concevez-vous ce pauvre Guillaume? Je le vois encore sur son banc, devant sa maison, les bras croisés, fumant sa pipe, comme je vous vois. Et quand je pense enfin!!...

— Après? dis-je, intéressé vivement par ce récit, qui réveillait toutes mes sympathies de chasseur.

— Après, continua mon hôte, le voisin ne peut rien dire de ce que fit Guillaume dans la soirée.

« A dix heures et demie, sa femme le vit prendre son fusil, rouler un sac de toile grise sous son bras et sortir. Elle n'osa lui demander où il allait; car Guillaume n'était pas homme à rendre des comptes à une femme.

« François, de son côté, avait véritablement trouvé la trace de l'ours ; il l'avait suivie jusqu'au moment où elle s'enfonçait dans le verger de Guillaume, et, n'ayant pas le droit de se mettre à l'affût sur les terres de son voisin, il se plaça entre la forêt de sapins qui est à mi-côte de la montagne et le jardin de Guillaume.

« Comme la nuit était assez claire, il vit sortir celui-ci par sa porte de derrière. Guillaume s'avança jusqu'au pied d'un rocher grisâtre qui avait roulé de la montagne jusqu'au milieu de son clos, et qui

se trouvait à vingt pas tout au plus du poirier, s'y arrêta, regarda autour de lui si personne ne l'épiait, déroula son sac, entra dedans, ne laissant sortir par l'ouverture que sa tête et ses deux bras, et, s'appuyant contre le roc, se confondit bientôt tellement avec la pierre par la couleur de son sac et l'immobilité de sa personne, que le voisin, qui savait qu'il était là, ne pouvait pas même le distinguer. Un quart d'heure se passa ainsi dans l'attente de l'ours. Enfin un rugissement prolongé l'annonça. Cinq minutes après, François l'aperçut.

« Mais, soit par ruse, soit qu'il eût éventé le second chasseur, il ne suivait pas sa route habituelle; il avait au contraire décrit un circuit, et au lieu d'arriver à la gauche de Guillaume, comme il avait fait la veille, cette fois il passait à sa droite, hors de la portée de l'arme de François, mais à dix pas tout au plus du bout du fusil de Guillaume.

« Guillaume ne bougea pas. On aurait pu croire qu'il ne voyait pas même la bête sauvage qu'il était venu guetter, et qui semblait le braver en passant si près de lui. L'ours, qui avait le vent mauvais, parut, de son côté, ignorer la présence d'un ennemi, et continua lestement son chemin vers l'arbre. Mais au moment où, se dressant sur ses pattes de derrière, il embrassa le tronc de ses pattes de devant, présentant à découvert sa poitrine que ses épaisses épaules ne protégeaient plus, un sillon rapide de lumière brilla tout à coup contre le rocher, et la vallée entière retentit du coup de fusil chargé à

double charge et du rugissement que poussa l'animal mortellement blessé.

« Il n'y eut peut-être pas une seule personne dans tout le village qui n'entendît le coup de fusil de Guillaume et le rugissement de l'ours.

« L'ours s'enfuit, repassant, sans l'apercevoir, à dix pas de Guillaume, qui avait rentré ses bras et sa tête dans son sac, et qui se confondait de nouveau avec le rocher.

« Le voisin regardait cette scène, appuyé sur ses genoux et sur sa main gauche, serrant sa carabine de la main droite, pâle et retenant son haleine. Pourtant c'est un crâne chasseur. Eh bien ! il m'a avoué que, dans ce moment-là, il aurait autant aimé être dans son lit qu'à l'affût.

« Ce fut bien pis quand il vit l'ours blessé, après avoir fait un circuit, chercher à reprendre sa trace de la veille, qui le conduisait droit à lui. Il fit un signe de croix (car ils sont pieux, nos chasseurs), recommanda son âme à Dieu, et s'assura que sa carabine était armée. L'ours n'était plus qu'à cinquante pas de lui, rugissant de douleur, s'arrêtant pour se rouler et se mordre le flanc à l'endroit de sa blessure, puis reprenant sa course.

« Il approchait toujours. Il n'était plus qu'à trente pas. Deux secondes encore, et il venait se heurter contre le canon de la carabine du voisin, lorsqu'il s'arrêta tout à coup, aspira bruyamment le vent qui venait du côté du village, poussa un rugissement terrible, et rentra dans le verger.

« — Prends garde à toi, Guillaume, prends garde! s'écria François en s'élançant à la poursuite de l'ours et oubliant tout pour ne penser qu'à son ami.

« Car il vit bien que, si Guillaume n'avait pas eu le temps de recharger son fusil, il était perdu ; l'ours l'avait éventé.

« Il n'avait pas fait dix pas qu'il entendit un cri. Celui-là, c'était un cri humain, un cri de terreur et d'agonie tout à la fois ; un cri dans lequel celui qui le poussait avait rassemblé toutes les forces de sa poitrine, toutes ses prières à Dieu, toutes ses demandes de secours aux hommes :

« — A moi!!!...

« Puis rien, pas même une plainte ne succéda au cri de Guillaume.

« François ne courait pas, il volait ; la pente du terrain précipitait sa course. Au fur et à mesure qu'il approchait, il distinguait plus clairement la monstrueuse bête qui se mouvait dans l'ombre, foulant aux pieds le corps de Guillaume et le déchirant par lambeaux.

« François était à quatre pas d'eux, et l'ours était si acharné à sa proie, qu'il n'avait pas paru l'apercevoir. Il n'osait tirer, de peur de tuer Guillaume, s'il n'était pas mort ; car il tremblait tellement qu'il n'était plus sûr de son coup. Il ramassa une pierre et la jeta à l'ours.

« L'animal se retourna furieux contre son nouvel ennemi ; ils étaient si près l'un de l'autre, que l'ours se dressa sur ses pattes de derrière pour l'étouffer ;

François le sentit bourrer avec son poitrail le canon de sa carabine. Machinalement il appuya le doigt sur la gâchette, le coup partit.

« L'ours tomba à la renverse, la balle lui avait traversé la poitrine et brisé la colonne vertébrale.

« François le laissa se traîner en hurlant sur ses pattes de devant et courut à Guillaume. Ce n'était plus un homme, ce n'était plus même un cadavre. C'étaient des os et de la chair meurtrie, la tête avait été dévorée presque entièrement [1].

« Alors, comme il vit, au mouvement des lumières qui passaient derrière les croisées, que plusieurs habitants du village étaient réveillés, il appela à plusieurs reprises, désignant l'endroit où il était. Quelques paysans accoururent avec des armes, car ils avaient entendu les cris et les coups de feu. Bientôt tout le village fut rassemblé dans le verger de Guillaume.

« Sa femme vint avec les autres. Ce fut une scène horrible. Tous ceux qui étaient là pleuraient comme des enfants.

« On fit pour elle, dans toute la vallée du Rhône, une quête qui rapporta sept cents francs. François

[1] J'affirme que je ne fais point ici de l'horreur à plaisir et que je n'exagère rien : il n'y a pas un Valaisan qui ignore la catastrophe que je viens de raconter, et lorsque nous remontâmes la vallée du Rhône pour gagner la route du Simplon, on nous raconta partout, avec peu de différence dans les détails, cette terrible et récente aventure.

lui abandonna sa prime, fit vendre à son profit la peau et la chair de l'ours. Enfin chacun s'empressa de l'aider et de la secourir. Tous les aubergistes ont même consenti à ouvrir une liste de souscription, et si monsieur veut y mettre son nom...

— Je crois bien! donnez vite.

LA PRINCIPAUTÉ DE HOMBOURG.

Les environs de Francfort sont curieux ; il y a surtout la petite principauté de Hombourg qui mérite d'être vue, non pas précisément pour elle-même. mais à cause de sa colonie française.

Qu'on se figure tout un village protestant exilé de France lors de la révocation de l'édit de Nantes, c'est-à-dire vers 1686, à peu près, qui a emporté du pays natal les habitudes, la langue et presque le costume du siècle où il vivait, pour qui la terre a vainement tourné depuis ce temps-là, qui ne sait

rien que par tradition, qui croit qu'on dragonne toujours les protestants, et qui vous parle de Cavalier et de M. de Baville comme s'ils étaient morts hier; tout cela dans un langage qui n'est plus le nôtre, avec des tournures de phrases qu'on ne trouve plus que dans Molière; si bien que, moins l'esprit, on croirait, quand on entend parler ces habitants, lire une lettre de madame de Sévigné ou de Bussy-Rabutin.

En arrivant dans la capitale, dont la colonie française est éloignée d'une lieue à peu près, je vis deux soldats qui se promenaient bras dessus bras dessous. Comme je ne reconnaissais pas leur uniforme, je demandai à l'aubergiste à quel corps ils appartenaient.

— C'est notre infanterie, me répondit-il.

— Ah! c'est votre infanterie.

— Oui, monsieur. Hier, j'aurais même pu vous montrer notre cavalerie; mais notre cavalerie, *il* est mort cette nuit.

— Comment, votre cavalerie, *il* est mort?

— Sans doute, *il* est mort. C'était un hussard. Nous devons trois hommes à la Confédération, deux fantassins et un cavalier. Les deux fantassins, les voici; quant au cavalier, il est mort. Mais demain il y en aura un autre.

Le prince de Hombourg, qui a droit de vie et de mort dans ses États, est commandant en second de la forteresse de Luxembourg, ce qui fait que, malgré son titre de souverain, le commandant en pre-

mier peut l'envoyer aux arrêts s'il a manqué à son service.

— Alors, continuai-je, votre prince est un des plus petits souverains de l'Allemagne, puisqu'il n'est coté qu'à trois hommes?

— Oh! monsieur, répondit l'aubergiste, il y en a de bien plus petits; il y en a qui sont cotés à deux hommes, à un homme, à un demi-homme.

— A un demi-homme? Comment font ceux-là?

— Eh bien! ils s'arrangent avec un autre qui doit un homme et demi. Il y en a un qui fournit l'homme et l'autre qui l'habille.

Quinze jours après, nous rencontrâmes, à Bade, le prince de N***. Celui-là, c'était bien autre chose!

Comme il était cadet de famille, il ne lui était tombé dans son partage qu'un village de douze maisons.

Il avait vendu successivement ses douze maisons, et par conséquent ses sujets, à l'exception d'un seul dont il avait fait son aide de camp. Mais en arrivant à Bade, il s'était pris de dispute avec son aide de camp; et l'aide de camp, pour lui faire niche, lui avait donné sa démission; de sorte qu'il était bien encore prince souverain, mais il n'avait plus de sujets.

Le pauvre prince s'en arrachait les cheveux de colère; il était réduit à battre son chien.

J'espère que quelque beau jour il aura tant battu la pauvre bête, qu'elle en sera devenue enragée, et l'aura mordu.

Au reste, j'ai oublié de dire que le prince de Hombourg nous avait paru adoré de ses sujets. Mieux vaux être aimé de peu, que détesté de beaucoup.

LES MUETS QUI PARLENT

ET

LES AVEUGLES QUI LISENT.

ZURICH.

En sortant de la bibliothèque, nous allâmes visiter l'hospice des sourds-muets, fondé par M. Scherr. Quelques conversations par signes, que j'avais eues avant de partir avec un jeune homme de grand talent, sourd-muet lui-même et professeur à l'institut royal de Paris, m'avaient familiarisé avec les tentatives faites jusqu'à ce jour pour améliorer l'état de ces malheureux, et les appeler à prendre leur part des biens que promet la société et des devoirs qu'elle impose. Il avait même eu, avant mon départ de Paris, la complaisance de me

donner quelques notes à ce sujet, tout en me priant d'examiner avec soin l'institut de Zurich, où, m'avait-il assuré, on était parvenu à faire parler les élèves. Je me sers aujourd'hui de ces notes pour donner à mes lecteurs quelques détails assez curieux et assez ignorés, je crois, sur cette singulière et exceptionnelle éducation [1].

A Sparte, les sourds-muets étaient rangés dans la classe des êtres incomplets ou difformes qu'il était inutile de laisser vivre, puisqu'ils ne pouvaient être d'aucune utilité pour la république. En conséquence, aussitôt qu'on venait à s'apercevoir de leur infirmité, ils étaient mis à mort. A Rome, les lois les déshéritaient d'une partie des droits civils; elles les déclaraient inhabiles à gérer leurs biens, leur donnaient des tuteurs et les retranchaient de la société. La religion chrétienne, toute d'amour et de charité, reconnut des hommes dans ces malheureux, à qui la nature avare n'avait donné que trois sens; elle leur ouvrit ses cloîtres, où des premiers germes d'éducation commencèrent à leur être donnés; cependant c'était une éducation bien grossière et bien imparfaite, puisqu'un auteur du quinzième siècle cite comme une mer-

[1] Ce jeune homme est M. F. Berthier, qui a dû à ses connaissances spéciales sur la matière l'honneur d'être choisi par l'institut historique pour faire un mémoire sur l'éducation des sourds-muets de toutes les époques et de tous les pays.

veille un sourd-muet qui gagnait sa vie en tressant des filets pour la pêche.

Ce fut Pedro de Ponce, bénédictin espagnol, du couvent de Sahagues au royaume de Léon, mort en 1584, qui eut le premier l'idée que les sourds-muets, tout privés qu'ils étaient des organes de la parole et de l'ouïe, pouvaient recevoir des idées et les transmettre. Le hasard lui avait donné quatre illustres élèves : c'étaient les deux frères et la sœur du cardinal de Velasco, et le fils du gouverneur d'Aragon. La méthode qu'il avait employée, et que malheureusement on ignore, puisqu'il ne laissa aucun traité sur cette matière, eut un tel succès, que les écoliers d'une classe inférieure lui arrivèrent de tous côtés ; et parmi ces derniers, quelques-uns firent de si grands progrès, qu'ils soutenaient en public des discussions sur l'astronomie, la physique et la logique ; si bien, disent les auteurs contemporains, qu'ils eussent passé pour gens habiles et savants aux yeux mêmes d'Aristote. Dans le même siècle et vers la même époque, c'est-à-dire de 1550 à 1576, un philosophe italien, nommé Jérôme Cardan, s'occupa, mais secondairement, de cette tâche, et ses écrits sont les premiers dans lesquels on trouve consignée la possibilité d'apprendre à lire et à écrire aux sourds-muets.

En 1620, trente-six ans après la mort de Pedro de Ponce, et quarante-quatre ans après celle de Jérôme Cardan, un livre parut en Espagne, sous le titre de *Arte para enseñar à hablar à los mudos.*

C'était un Français, secrétaire du connétable de Castille, qui, dans le but d'adoucir la position du frère de ce connétable, devenu muet à l'âge de quatre ans, avait dirigé ses travaux vers ce nouveau genre de professorat. Dans le livre qui reste de lui, et qui, nous l'avons dit, est le premier, Pierre Bonnet se donna comme l'inventeur de sa méthode ; au reste, ce qu'il est impossible de nier, c'est qu'il ne soit pas le premier qui ait introduit dans son ouvrage l'alphabet manuel qu'adopta depuis, à certaines modifications près, le savant et bon abbé de l'Épée.

Vers 1660, J. Wallis, professeur de mathématiques à l'université d'Oxford, tenta de faire pour l'Angleterre ce que Pierre Bonnet avait fait pour l'Espagne, c'est-à-dire de mettre les sourds-muets à même de comprendre les pensées d'autrui et d'exprimer les leurs par geste ou par écrit. Lui-même se félicite de ses succès dans la carrière à laquelle il s'était dévoué, dans une lettre adressée au docteur Beverley. « En peu de temps, dit-il, mes élèves [1] avaient acquis beaucoup plus de savoir qu'on n'en pourrait supposer d'hommes dans leur position, et ils étaient en état, si on les eût cultivés, d'acquérir toutes les connaissances qui se transmettent par la lecture. »

[1] *Transactions philosophiques de Londres*, octobre 1698. *Histoire de l'Éducation des Sourds-Muets*, par Ferdinand Berthier, 1850.

Quelque temps après, un médecin suisse, nommé Conrad Amman, publia un traité intitulé *Surdus loquens*, et plus tard une dissertation sur la parole, traité qui fut traduit en français par Beauvais de Preau.

Au commencement du dix-huitième siècle, la question pénétra en Allemagne. Kerger adressa une lettre, en date de 1704, à Ettmuller, sur la manière d'instruire les sourds-muets. Soixante et quatorze ans après, l'électeur de Saxe fondait une école à Leipzig, et en nommait Hinsiken directeur.

Cependant la France était en retard : le Portugais Rodrigue Pereire, qui s'était présenté à Paris comme inventeur d'une nouvelle méthode dactylogique, et qui avait reçu du roi une pension et le titre de secrétaire-interprète, offrit de vendre le secret de cette méthode ; mais le prix qu'il en demandait ayant été jugé exorbitant, le gouvernement en refusa la communication ; Rodrigue Pereire n'entreprit plus alors d'éducation qu'après avoir fait jurer à ses élèves de ne pas révéler son secret, qui, gardé religieusement, mourut avec lui. Ce fut vers cette époque qu'une circonstance fortuite révéla à l'abbé de l'Épée sa sainte vocation.

Ses devoirs ecclésiastiques l'ayant appelé un jour chez une dame qui demeurait rue des Fossés-Saint-Victor, il trouva ses deux filles occupées à des travaux d'aiguille, et remarqua qu'elles étaient si profondément attentionnées à leur ouvrage, que

le bruit de son entrée ne leur fit pas lever les yeux; alors le bon abbé s'approcha d'elles et leur adressa la parole; mais ce fut inutilement, les deux jeunes filles parurent ne pas entendre. Le visiteur, ne pouvant croire à une mystification, s'assit près des travailleuses et attendit. Dix minutes après, leur mère entra, tout fut expliqué en deux mots : les jeunes filles étaient sourdes-muettes.

Cette rencontre parut à l'abbé de l'Épée un enseignement du ciel sur la voie chrétienne qu'il avait à suivre; il demanda la permission de se charger de l'éducation des deux demoiselles commencée par le père Vanin; et sans autre secours que celui des estampes, car il ne connaissait aucune des méthodes adoptées, il entreprit son œuvre de patience et de charité; mais ne voulant pas s'en tenir à deux élèves particuliers, il commença des cours publics, appelant toutes les intelligences à son secours, et demandant aide aux savants de l'Europe dans la tâche qu'il avait entreprise.

Ce fut pendant un de ses exercices publics qu'un inconnu vint lui offrir un livre espagnol qui traitait de la matière. L'abbé de l'Épée, qui ignorait la langue dans laquelle il était écrit, allait refuser de faire cette acquisition, lorsqu'en l'ouvrant au hasard il tomba sur l'alphabet manuel de Pierre Bonnet, gravé en taille-douce. Ce livre était l'*Art d'enseigner à parler aux muets*.

Dès lors l'abbé de l'Épée partit d'un but et marcha vers un résultat. Sur quatorze mille livres de

rente qu'il avait, il n'en réserva que deux pour ses besoins personnels, et consacra le reste à ceux de ses élèves. Enfin, après dix ans de sollicitations auprès du roi, Louis XVI finit par lui accorder, sur sa cassette, une somme annuelle et la jouissance d'une maison voisine du couvent des Célestins. Deux ans après la mort de l'abbé de l'Épée, par ordonnance des 21 et 29 juillet 1791, cette maison devint institution royale. C'était quelques années auparavant que M. Scherr avait fondé l'école de Zurich que nous allions visiter, et qui est attenante à celle des aveugles, fondée par M. Funck, vers la même époque à peu près.

Il y avait en ce moment à l'institution dix-huit ou vingt sourds-muets, dont quelques-uns, outre l'alphabet manuel, possédaient encore la reproduction labiale. Comme ce genre d'instruction est peu adopté en France, étant jugé inutile, nous donnerons à cet égard quelques détails à nos lecteurs.

La reproduction labiale est la faculté qu'acquièrent les élèves de lire sur les lèvres de ceux qui leur parlent, et de répéter mot pour mot les paroles qu'ils ont prononcées. On nous fit venir un beau jeune garçon de quinze ans, au regard intelligent et à la figure mélancolique, qui en entrant jeta les yeux sur son professeur, et qui, en les reportant sur nous, nous dit en français, sans aucun accent :

— Bonjour, messieurs.

Nous lui adressâmes alors la parole, et à toutes

les questions que nous lui fîmes, reportant les yeux immédiatement sur son maître, il nous répondit avec ce même ton doux et monotone, sans aucun changement d'intonation, quelle que fût la différence dans la pensée dont les paroles étaient l'expression. Ceci nous paraissait tenir du miracle : c'était tout simplement de la mécanique. Il lisait la réponse qu'il devait nous faire tout haut sur les lèvres de son maître qui la faisait tout bas, et il la reproduisait avec la plus grande exactitude.

Au reste, malgré cette explication, la chose conservait bien encore son côté étonnant. Par quel mécanisme est-on parvenu à faire répéter à un automate des sons que son oreille n'entend pas, et par conséquent ne peut juger ? Mais à l'évidence, cependant, il fallut se rendre ; notre jeune muet reproduisit textuellement toutes les phrases que nous lui adressâmes en français, en anglais et en italien, mais toujours avec le même ton monotone et mélancolique, semblable à un écho vivant et rapproché ; et non-seulement il nous répéta celles que nous adressâmes à lui, soit à haute voix, soit mentalement, en accompagnant cependant toujours la pensée du mouvement des lèvres, mais encore il répéta celles que, le dos tourné de son côté, nous dîmes devant une glace, dans laquelle il allait chercher sur l'image de nos lèvres l'ombre de notre parole.

Lorsque nous eûmes fini avec notre muet, on fit appeler un aveugle ; il entra avec cette physionomie

ouverte et cette expression heureuse qu'on lit sur la figure de presque tous les malheureux privés de la vue : c'était, comme l'autre, un enfant de quatorze ou quinze ans ; il tenait à la main un gros livre, qu'il alla poser sur une table avec la même hardiesse d'allure que s'il y voyait parfaitement ; puis, arrivé là, il se tourna comme par instinct vers son maître.

— Que faut-il que je fasse ? lui dit-il en souriant.

— Mon cher enfant, lui dit le maître, ce sont deux étrangers, l'un Français, l'autre Anglais, qui ont entendu parler de notre institution et qui viennent pour la voir. Voulez-vous bien leur lire quelque chose ?

— Volontiers, dit l'enfant.

— Quel est le livre que vous apportez ?

— Je n'en sais rien, je l'ai pris au hasard dans la bibliothèque.

— Voyez le titre.

L'aveugle ouvrit le livre, passa son doigt sur les lignes écrites sur la première page, et répondit :

— Ce sont les *Confessions* de saint Augustin.

— En latin ?

— Oui.

— Eh bien ! lisez-en quelque chose à ces messieurs : au hasard, où vous voudrez, peu importe.

L'enfant sauta une quarantaine de pages ; puis, cherchant avec son doigt un alinéa, il lut cinq ou six minutes en suivant du doigt les caractères, et

cela aussi vite qu'aurait pu le faire un autre avec ses yeux.

Je ne sais quel est le mécanisme dont on se sert pour les aveugles de Paris. je n'ai jamais vu d'institution de ce genre; mais ceux de Zurich apprennent par une méthode aussi simple que facile. Les lettres sont piquées d'un côté du papier avec une épingle, de sorte qu'elles ressortent en relief sur l'autre face. C'est en passant le doigt sur ce relief que l'aveugle lit par le toucher, et remplace un sens par un autre.

Nous écrivîmes nous-mêmes, à l'aide d'un alphabet préparé pour ces sortes d'expériences, plusieurs phrases en différentes langues, que l'aveugle lut immédiatement sans hésitation, mais en conservant à chaque langue l'accentuation allemande.

Cette expérience finie, on lui apporta un solfége noté de la même manière, et il chanta plusieurs chants d'église et quelques airs nationaux. Enfin nous recommençâmes par un air la même expérience que nous avions faite pour une phrase, et il déchiffra à la première vue, solfiant à l'aide de ses doigts, toujours aussi juste qu'aurait pu le faire un musicien de seconde force, d'après la musique qu'il aurait vue pour la première fois. Le temps avait passé vite au milieu de ces études si nouvelles pour nous, et notre estomac seul avait compté les heures; il sonna celle du diner, et nous primes congé de nos muets et de nos aveugles.

LA MORT DE COLIGNY.

(1572.)

L'hôtel qu'habitait l'amiral de Coligny était situé rue de Béthisy. C'était une grande maison s'élevant au fond d'une cour avec deux ailes en retour sur la rue. Un mur ouvert par une grande porte et par deux petites grilles donnait entrée dans cette cour.

Lorsque les trois guisards atteignirent l'extrémité de la rue Béthisy qui fait suite à la rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, ils virent l'hôtel entouré de Suisses, de soldats et de bourgeois en armes; tous tenaient à la main droite ou des épées,

ou des piques, ou des arquebuses, et quelques-uns, à la main gauche, des flambeaux qui répandaient sur cette scène un jour funèbre et vacillant, lequel, suivant le mouvement imprimé, s'épandait sur le pavé, montait le long des murailles ou flamboyait sur cette mer vivante où chaque arme jetait son éclair. Tout autour de l'hôtel et dans les rues Tirechappe, Étienne et Bertin Poirée, l'œuvre terrible s'accomplissait. De longs cris se faisaient entendre, la mousqueterie petillait, et de temps en temps quelque malheureux, à moitié nu, pâle, ensanglanté, passait, bondissait comme un daim poursuivi, dans un cercle de lumière funèbre où semblait s'agiter un monde de démons.

En un instant, Coconnas, Maurevel et la Hurière, signalés de loin par leurs croix blanches et accueillis par les cris de bienvenue, furent au plus épais de cette foule haletante et pressée comme une meute. Sans doute ils n'eussent pas pu passer; mais quelques-uns reconnurent Maurevel et lui firent faire place. Coconnas et la Hurière se glissèrent à sa suite; tous trois parvinrent donc à se glisser dans la cour.

Au centre de cette cour, dont les trois portes étaient enfoncées, un homme autour duquel les assassins laissaient un vide respectueux se tenait debout, appuyé sur une rapière nue, et les yeux fixés sur un balcon élevé de quinze pieds à peu près et s'étendant devant la fenêtre principale de l'hôtel. Cet homme frappait du pied avec impatience, et

de temps en temps se retournait pour interroger ceux qui se trouvaient les plus proches de lui.

— Rien encore, murmura-t-il. Personne... Il aura été prévenu, il aura fui. Qu'en pensez-vous, du Gast?

— Impossible, monseigneur.

— Pourquoi pas? Ne m'avez-vous pas dit qu'un instant avant que nous n'arrivassions, un homme sans chapeau, l'épée nue à la main, et courant comme s'il était poursuivi, était venu frapper à la porte et qu'on lui avait ouvert?

— Oui, monseigneur; mais presque aussitôt M. de Besme est arrivé, les portes ont été enfoncées, l'hôtel cerné. L'homme est bien entré, mais à coup sûr il n'a pu sortir.

— Eh! mais, dit Coconnas à la Hurière, est-ce que je me trompe? N'est-ce pas M. de Guise que je vois là?

— Lui-même, mon gentilhomme. Oui, c'est le grand Henri de Guise en personne, qui attend sans doute que l'amiral sorte pour lui en faire autant que l'amiral en a fait à son père. Chacun son tour, mon gentilhomme, et Dieu merci! c'est aujourd'hui le nôtre.

— Holà! Besme! holà! cria le duc de sa voix puissante, n'est-ce donc point encore fini?

Et de la pointe de son épée, impatiente comme lui, il faisait jaillir des étincelles du pavé.

En ce moment on entendit comme des cris dans l'hôtel, puis des coups de feu, puis un grand mou-

vement de pieds et un bruit d'armes heurtées auquel succéda un nouveau silence.

Le duc fit un mouvement pour se précipiter dans la maison.

— Monseigneur, monseigneur, lui dit du Gast en se rapprochant de lui et en l'arrêtant, votre dignité vous commande de demeurer et d'attendre.

— Tu as raison, du Gast ; merci ! j'attendrai. Mais en vérité je meurs d'impatience et d'inquiétude. Ah ! s'il m'échappait !

Tout à coup le bruit des pas se rapprocha... les vitres du premier étage s'illuminèrent de reflets pareils à ceux d'un incendie. La fenêtre sur laquelle le duc avait tant de fois levé les yeux s'ouvrit ou plutôt vola en éclats, et un homme au visage pâle et au col blanc tout souillé de sang apparut sur le balcon.

— Besme ! cria le duc. Enfin c'est toi. Eh bien ! eh bien !

— Foilà ! foilà ! répondit froidement l'Allemand, qui se baissant se releva presque aussitôt en paraissant soulever un poids considérable.

— Mais les autres, demanda impatiemment le duc, les autres où sont-ils ?

— Les autres, ils achèfent les autres.

— Et toi ! toi, qu'as-tu fait ?

— Moi, fous allez foir ! regulez-vous un beu.

Le duc fit un pas en arrière.

En ce moment on put distinguer l'objet que Besme attirait à lui d'un si puissant effort. C'était

le cadavre d'un vieillard. Il le souleva au-dessus du balcon, le balança un instant dans le vide et le jeta aux pieds de son maître.

Le bruit sourd de la chute, les flots de sang qui jaillirent du corps et diaprèrent au loin le pavé, frappèrent d'épouvante jusqu'au duc lui-même; mais ce sentiment dura peu, et la curiosité fit que chacun s'avança de quelques pas, et que la lueur d'un flambeau vint trembler sur la victime.

On distingua alors une barbe blanche, un visage vénérable, et des mains roidies par la mort.

— L'amiral! s'écrièrent ensemble vingt voix qui ensemble se turent aussitôt.

— Oui, l'amiral. C'est bien lui, dit le duc en se rapprochant du cadavre pour le contempler avec une joie silencieuse.

— L'amiral! l'amiral! répétèrent à demi-voix tous les témoins de cette terrible scène, se serrant les uns contre les autres, et se rapprochant timidement de ce grand vieillard abattu.

— Ah! te voilà donc, Gaspard! dit le duc de Guise triomphant. Tu as fait assassiner mon père, je le venge.

Et il osa poser le pied sur la poitrine du héros protestant. Mais aussitôt les yeux du mourant s'ouvrirent avec effort, sa main sanglante et mutilée se crispa une dernière fois, et l'amiral, sans sortir de son immobilité, dit au sacrilége d'une voix sépulcrale :

— Henri de Guise, un jour aussi tu sentiras sur

ta poitrine le pied d'un assassin. Je n'ai pas tué ton père. Sois maudit !

Le duc, pâle et tremblant malgré lui, sentit un frisson de glace courir par tout son corps ; il passa la main sur son front comme pour en chasser la vision lugubre ; puis, quand il la laissa retomber, quand il osa reporter la vue sur l'amiral, ses yeux s'étaient refermés, sa main était redevenue inerte, et un sang noir épanché de sa bouche sur sa barbe blanche avait succédé aux terribles paroles que cette bouche venait de prononcer.

Le duc releva son épée avec un geste de résolution désespérée.

— Eh pien ! monsir, lui dit Besme, êtes-fous gontent?

— Oui, mon brave, oui, répliqua Henri, car tu as vengé...

— Le dugue Franzois, n'est-ce pas?

— La religion, reprit Henri d'une voix sourde. Et maintenant, continua-t-il en se retournant vers les Suisses, les soldats et les bourgeois qui encombraient la cour et la rue, à l'œuvre, mes amis, à l'œuvre !

LE LENDEMAIN

DE

LA SAINT-BARTHÉLEMY.

(1572.)

Il était deux heures de l'après-midi lorsqu'une file de cavaliers reluisants d'or, de joyaux et d'habits splendides, apparut dans la rue Saint-Denis, débouchant à l'angle du cimetière des Innocents, et se déroulant au soleil entre les deux rangées de maisons sombres comme un immense reptile aux chatoyants anneaux.

Nulle troupe, si riche qu'elle soit, ne peut donner une idée de ce spectacle. Les habits soyeux, riches et éclatants, légués comme une mode splendide par François Ier à ses successeurs, ne s'étaient pas encore transformés dans les vêtements étriqués

et sombres qui furent de mise sous Henri III ; de sorte que le costume de Charles IX, moins riche, mais peut-être plus élégant que ceux des époques précédentes, éclatait dans toute sa parfaite harmonie. De nos jours, il n'y a plus de point de comparaison possible avec un semblable cortége ; car nous en sommes réduits, pour nos magnificences de parade, à la symétrie et à l'uniforme.

Pages, écuyers, gentilshommes de bas étage, chiens et chevaux, marchant sur les flancs et en arrière, faisaient du cortége royal une véritable armée. Derrière cette armée venait le peuple, ou, pour mieux dire, le peuple était partout.

Le peuple suivait, escortait et précédait ; il criait à la fois *noël* et *haro ;* car, dans le cortége, on distinguait plusieurs calvinistes ralliés, et le peuple a de la rancune.

C'était le matin, en face de Catherine et du duc de Guise, que Charles IX avait, comme d'une chose toute naturelle, parlé devant Henri de Navarre d'aller visiter le gibet de Montfaucon, ou plutôt le corps mutilé de l'amiral de Coligny, qui y était pendu. Le premier mouvement de Henri avait été de se dispenser de prendre part à cette visite. C'était là que l'attendait Catherine. Aux premiers mots qu'il dit, exprimant sa répugnance, elle échangea un coup d'œil et un sourire avec le duc de Guise. Henri surprit l'un et l'autre, les comprit, puis, se reprenant tout à coup :

— Mais au fait, dit-il, pourquoi n'irais-je pas ?

Je suis catholique et je me dois à ma nouvelle religion.

Puis, s'adressant à Charles IX :

— Que Votre Majesté compte sur moi, lui dit-il, je serai toujours heureux de l'accompagner partout où elle ira.

Et il jeta autour de lui un coup d'œil rapide pour compter les sourcils qui se fronçaient.

Aussi celui de tout le cortége que l'on regardait avec le plus de curiosité peut-être, était ce fils sans mère, ce roi sans royaume, ce huguenot fait catholique. Sa figure longue et caractérisée, sa tournure un peu vulgaire, sa familiarité avec ses inférieurs, familiarité qu'il portait à un degré presque inconvenant pour un roi, familiarité qui tenait aux habitudes montagnardes de sa jeunesse et qu'il conserva jusqu'à sa mort, le signalaient aux spectateurs, dont quelques-uns lui criaient :

— A la messe, Henriot, à la messe !

Ce à quoi Henri répondait :

— J'y ai été hier, j'en viens aujourd'hui, et j'y retournerai demain. Ventre saint-gris ! il me semble cependant que c'est assez comme cela.

Cependant on continuait d'avancer, on voyait se dessiner la silhouette lugubre du gibet dressé et étrenné par Enguerrand de Marigny. Jamais il n'avait été si bien garni qu'à cette heure.

Les huissiers et les gardes marchèrent en avant et formèrent un large cercle autour de l'enceinte. A leur approche, les corbeaux perchés sur les

gibets s'envolèrent avec des croassements de désespoir.

Le gibet qui s'élevait à Montfaucon offrait d'ordinaire derrière ses colonnes un abri aux chiens attirés par une proie fréquente et aux bandits philosophes qui venaient méditer sur les tristes vicissitudes de la fortune.

Ce jour-là, il n'y avait, en apparence du moins, à Montfaucon, ni chiens ni bandits. Les huissiers et les gardes avaient chassé les premiers en même temps que les corbeaux, et les autres s'étaient confondus dans la foule pour y opérer quelques-uns de ces bons coups qui sont les riantes vicissitudes du métier.

Le cortége s'avançait. Le roi et Catherine arrivaient les premiers, puis venaient le duc d'Anjou, le duc d'Alençon, le roi de Navarre, M. de Guise et leurs gentilshommes; puis madame Marguerite, la duchesse de Nevers et toutes les femmes composant ce qu'on appelait l'escadron volant de la reine; puis les pages, les écuyers, les valets et le peuple, en tout dix mille personnes.

Au gibet principal pendait une masse informe, un cadavre noir, souillé de sang coagulé et de boue blanchie par de nouvelles couches de poussière. Au cadavre il manquait une tête. Aussi l'avait-on pendu par les pieds. Au reste, la populace, ingénieuse comme elle l'est toujours, avait remplacé la tête par un bouchon de paille, sur lequel elle avait mis un masque, et dans la bouche de ce masque, quelque

railleur, qui connaissait les habitudes de monsieur l'amiral, avait introduit un cure-dent.

C'était un spectacle à la fois lugubre et bizarre, que tous ces élégants seigneurs et toutes ces belles dames défilant comme une procession, peinte par Goya, au milieu de ces squelettes noircis et de ces gibets aux longs bras décharnés. Plus la joie des visiteurs était bruyante, plus elle faisait contraste avec le morne silence et la froide insensibilité de ces cadavres, objets de railleries qui faisaient frissonner ceux-là mêmes qui les faisaient. Beaucoup supportaient à grand'peine cet horrible spectacle, et à sa pâleur, on pouvait distinguer dans le groupe des huguenots ralliés Henri, qui, quelle que fût sa puissance sur lui-même et si étendu que fût le degré de dissimulation dont le ciel l'avait doté, n'y put tenir; il prétexta l'odeur infecte que répandaient tous ces débris humains, et s'approchant de Charles IX, qui côte à côte avec Catherine était arrêté devant les restes de l'amiral :

— Sire, dit-il, Votre Majesté ne trouve-t-elle pas que pour rester plus longtemps ici ce pauvre cadavre sent bien mauvais?

— Tu trouves, Henriot? dit Charles IX dont les yeux étincelaient d'une joie féroce.

— Oui, sire.

— Eh bien, je ne suis pas de ton avis, moi... le corps d'un ennemi mort sent toujours bon.

LA CHASSE A COURRE.

CHARLES IX ET HENRI DE BOURBON.

Le piqueur qui avait détourné le sanglier, et qui avait affirmé au roi que l'animal n'avait pas quitté l'enceinte, ne s'était pas trompé. A peine le limier fut-il mis sur la trace qu'il s'enfonça dans le taillis et que, d'un massif d'épines, il fit sortir le sanglier, qui, ainsi que le piqueur l'avait reconnu à ses voies, était un solitaire, c'est-à-dire une bête de la plus forte taille.

L'animal piqua droit devant lui et traversa la route à cinquante pas du roi, suivi seulement du

limier qui l'avait détourné. On découpla aussitôt un premier relais, et une vingtaine de chiens s'enfoncèrent à sa poursuite.

La chasse était la passion de Charles IX. A peine l'animal eut-il traversé la route qu'il s'élança derrière lui, sonnant la vue, suivi du duc d'Alençon et de Henri, à qui un signe de Marguerite avait indiqué qu'il ne devait point quitter Charles.

Tous les autres chasseurs suivirent le roi.

Les forêts royales étaient loin, à l'époque où se passe l'histoire que nous racontons, d'être, comme elles le sont aujourd'hui, de grands parcs coupés par des allées carrossables. Alors, l'exploitation était à peu près nulle. Les rois n'avaient pas encore eu l'idée de se faire commerçants et de diviser leurs bois en coupes, en taillis et en futaies. Les arbres, semés, non point par de savants forestiers, mais par la main de Dieu, qui jetait la graine au caprice du vent, n'étaient pas disposés en quinconces, mais poussaient à leur loisir, et comme ils font encore aujourd'hui dans une forêt vierge de l'Amérique. Bref, une forêt, à cette époque, était un repaire où il y avait à foison du sanglier, du cerf, du loup et des voleurs ; et une douzaine de sentiers seulement, partant d'un point, étoilaient celle de Bondy, qu'une route circulaire enveloppait comme le cercle de la roue enveloppe les jantes.

En poussant la comparaison plus loin, le moyeu ne représenterait pas mal l'unique carrefour situé

au centre du bois, et où les chasseurs égarés se ralliaient, pour s'élancer de là vers le point où la chasse perdue reparaissait.

Au bout d'un quart d'heure, il arriva ce qui arrivait toujours en pareil cas : c'est que des obstacles presque insurmontables s'étant opposés à la course des chasseurs, les voix des chiens s'étaient éteintes dans le lointain, et le roi lui-même était revenu au carrefour, jurant comme c'était son habitude.

— Eh bien ! d'Alençon, eh bien ! Henriot, dit-il, vous voilà calmes et tranquilles comme des religieuses qui suivent leur abbesse. Voyez-vous, ça ne s'appelle point chasser, cela. Vous, d'Alençon, vous avez l'air de sortir d'une boîte et vous êtes tellement parfumé que si vous passez entre la bête et mes chiens vous êtes capable de leur faire perdre la voie. Et vous, Henriot, où est votre épieu ? où est votre arquebuse ? Voyons.

— Sire, dit Henri, à quoi bon une arquebuse ? Je sais que Votre Majesté aime tirer l'animal quand il tient aux chiens. Quant à un épieu, je manie assez maladroitement cette arme, qui n'est point d'usage dans nos montagnes, où nous chassons l'ours avec le simple poignard.

— Henri, quand vous serez retourné dans vos Pyrénées, il faudra que vous m'envoyiez une pleine charretée d'ours, car ce doit être une belle chasse que celle qui se fait ainsi corps à corps avec un animal qui peut nous étouffer. Écoutez donc, je

crois que j'entends les chiens. Non, je me trompais.

Le roi prit son cor et sonna une fanfare. Plusieurs fanfares lui répondirent. Tout à coup un piqueur parut qui fit entendre un autre air.

— La vue ! la vue ! cria le roi.

Et il s'élança au galop, suivi de tous les chasseurs qui s'étaient ralliés à lui.

Le piqueur ne s'était pas trompé. A mesure que le roi s'avançait, on commençait d'entendre les aboiements de la meute, composée alors de plus de soixante chiens; car on avait successivement lâché tous les relais placés dans les endroits que le sanglier avait déjà parcourus. Le roi le vit passer pour la seconde fois, et profitant d'une haute futaie, il se jeta sous bois après lui, donnant du cor de toutes ses forces.

Les princes le suivirent quelque temps. Mais le roi avait un cheval si vigoureux, emporté par son ardeur il passait par des chemins tellement escarpés, par des taillis si épais, que d'abord les femmes, puis le duc de Guise et ses gentilshommes, puis les deux princes, furent forcés de l'abandonner. Tavannes tint encore quelque temps ; mais enfin il y renonça à son tour.

Tout le monde, excepté Charles et quelques piqueurs qui, excités par une récompense promise, ne voulaient pas quitter le roi, se retrouva donc dans les environs du carrefour.

Les deux princes étaient l'un près de l'autre

dans une longue allée. A cent pas d'eux, le duc de Guise et ses gentilshommes avaient fait halte. Au carrefour se tenaient les femmes.

— Ne semblerait-il pas, en vérité, dit le duc d'Alençon à Henri en lui montrant du coin de l'œil le duc de Guise, que cet homme avec son escorte bardée de fer est le véritable roi? Pauvres princes que nous sommes, il ne nous honore pas même d'un regard.

— Pourquoi nous traiterait-il mieux que ne nous traitent nos propres parents ? répondit Henri. Eh ! mon frère ! ne sommes-nous pas, vous et moi, des prisonniers à la cour de France, des otages de notre parti ?

Le duc François tressaillit à ces mots et regarda Henri comme pour provoquer une plus large explication ; mais Henri s'était plus avancé qu'il n'avait coutume de le faire, et il garda le silence.

— Que voulez-vous dire, Henri ? demanda le duc François, visiblement contrarié que son beau-frère, en ne continuant pas, le laissât entamer ces éclaircissements.

— Je dis, mon frère, reprit Henri, que ces hommes si bien armés, qui semblent avoir reçu pour tâche de ne point nous perdre de vue, ont tout l'aspect de gardes qui prétendraient empêcher deux personnes de s'échapper.

— S'échapper, pourquoi ? comment ? demanda d'Alençon en jouant admirablement la surprise et la naïveté.

— Vous avez là un magnifique genet, François, dit Henri poursuivant sa pensée tout en ayant l'air de changer de conversation ; je suis sûr qu'il ferait sept lieues en une heure, et vingt lieues d'ici à midi. Il fait beau ; cela invite, sur ma parole, à baisser la main. Voyez donc le joli chemin de traverse. Est-ce qu'il ne vous tente pas, François? Quant à moi, l'éperon me brûle.

François ne répondit rien. Seulement il rougit et pâlit successivement ; puis il tendit l'oreille comme s'il écoutait la chasse.

— La nouvelle de Pologne fait son effet, dit Henri, et mon cher beau-frère a son plan. Il voudrait bien que je me sauvasse, mais je ne me sauverai pas seul.

Il achevait à peine cette réflexion quand plusieurs nouveaux convertis, revenus à la cour depuis deux ou trois mois, arrivèrent au petit galop et saluèrent les deux princes avec un sourire des plus engageants.

Le duc d'Alençon, provoqué par les ouvertures de Henri, n'avait qu'un mot à dire et un geste à faire, et il était évident que trente ou quarante cavaliers réunis en ce moment autour d'eux comme pour faire opposition à la troupe de M. de Guise, favoriseraient sa fuite ; mais il détourna la tête, et portant son cor à sa bouche, il sonna le ralliement.

Cependant les nouveaux venus, comme s'ils eussent cru que l'hésitation du duc d'Alençon venait

du voisinage et de la présence des guisards, s'étaient peu à peu glissés entre eux et les deux princes, et s'étaient échelonnés avec une habileté stratégique qui annonçait l'habitude des dispositions militaires. En effet, pour arriver au duc d'Alençon et au roi de Navarre, il eût fallu leur passer sur le corps, tandis qu'à perte de vue s'étendait devant les deux frères une route parfaitement libre.

Tout à coup entre les arbres, à dix pas du roi de Navarre, apparut un autre gentilhomme que les deux princes n'avaient pas encore vu. Henri cherchait à deviner qui il était, quand ce gentilhomme, soulevant son chapeau, se fit reconnaître à Henri pour le vicomte de Turenne, un des chefs du parti protestant, que l'on croyait en Poitou.

Le vicomte hasarda même un signe qui voulait clairement dire :

— Venez-vous?

Mais Henri, après avoir bien consulté le visage impassible et l'œil terne du duc d'Alençon, tourna deux ou trois fois la tête sur son épaule comme si quelque chose le gênait dans le col de son pourpoint.

C'était une réponse négative. Le vicomte la comprit, piqua des deux et disparut dans le fourré.

Au même instant on entendit la meute se rapprocher, puis à l'extrémité de l'allée où l'on se trouvait on vit passer le sanglier, puis au même instant les chiens, puis, pareil au chasseur infernal, Charles IX, sans chapeau, le cor à la bouche,

sonnant à se briser les poumons ; trois ou quatre piqueurs le suivaient. Tavannes avait disparu.

— Le roi ! s'écria le duc d'Alençon.

Et il s'élança sur la trace.

Henri, rassuré par la présence de ses bons amis, leur fit signe de ne pas s'éloigner et s'avança vers les dames.

— Eh bien ! dit Marguerite en faisant quelques pas au-devant de lui.

— Eh bien ! madame, dit Henri, nous chassons le sanglier.

— Voilà tout ?

— Oui, le vent a tourné depuis hier matin ; mais je crois vous avoir prédit que cela serait ainsi.

— Ces changements de vent sont mauvais pour la chasse, n'est-ce pas, monsieur ? demanda Marguerite.

— Oui, dit Henri ; cela bouleverse quelquefois toutes les dispositions arrêtées, et c'est un plan à refaire.

En ce moment les aboiements de la meute commencèrent à se faire entendre, se rapprochant rapidement, et une sorte de vapeur tumultueuse avertit les chasseurs de se tenir sur leurs gardes. Chacun leva la tête et tendit l'oreille.

Presque aussitôt, le sanglier débucha, et au lieu de se rejeter dans le bois, il suivit la route venant droit sur le carrefour où se trouvaient les dames, les gentilshommes qui leur faisaient la

cour et les chasseurs qui avaient perdu la chasse.

Derrière lui, et lui soufflant au poil, venaient trente ou quarante chiens des plus robustes, puis derrière les chiens, à vingt pas à peine, le roi Charles sans toquet, sans manteau, avec ses habits tout déchirés par les épines, le visage et les mains en sang.

Un ou deux piqueurs restaient seuls avec lui.

Le roi ne quittait son cor que pour exciter ses chiens, ne cessait d'exciter ses chiens que pour reprendre son cor. Le monde tout entier avait disparu à ses yeux. Si son cheval eût manqué, il eût crié comme Richard III : « Ma couronne pour un cheval ! »

Mais le cheval paraissait aussi ardent que le maître ; ses pieds ne touchaient pas la terre, et ses naseaux soufflaient le feu.

Le sanglier, les chiens, le roi passèrent comme une vision.

— Hallali ! hallali ! cria le roi en passant.

Et il ramena son cor à ses lèvres sanglantes.

A quelques pas de lui venaient le duc d'Alençon et deux piqueurs seulement ; les chevaux des autres avaient renoncé, ou ils s'étaient perdus.

Tout le monde partit sur la trace, car il était évident que le sanglier ne tarderait pas à tenir.

En effet, au bout de dix minutes à peine, le sanglier quitta le sentier qu'il suivait et se jeta dans le bois ; mais arrivé à une clairière, il s'accula à une roche et fit tête aux chiens.

Aux cris de Charles qui l'avait suivi, tout le monde accourut.

On en était arrivé au moment intéressant de la chasse. L'animal paraissait résolu à une défense désespérée. Les chiens, animés par une course de plus de trois heures, se ruaient sur lui avec un acharnement que redoublaient les cris du roi.

Tous les chasseurs se rangèrent en cercle : le roi un peu en avant, ayant derrière lui le duc d'Alençon armé d'une arquebuse, et Henri qui n'avait que son simple couteau de chasse.

Le duc d'Alençon détacha son arquebuse du crochet et en alluma la mèche. Henri fit jouer son couteau de chasse dans le fourreau.

Quant au duc de Guise, assez dédaigneux de tous ces exercices de vénerie, il se tenait un peu à l'écart avec tous ses gentilshommes.

Les femmes, réunies en groupe, formaient une petite troupe qui faisait le pendant à celle du duc de Guise.

Tout ce qui était chasseur demeurait les yeux fixés sur l'animal dans une attente pleine d'anxiété.

A l'écart se tenait un piqueur se roidissant pour résister aux deux molosses du roi qui, couverts de leurs jaques de maille, attendaient, en hurlant et en s'élançant de manière à faire croire à chaque instant qu'ils allaient briser leurs chaînes, le moment de coiffer le sanglier.

L'animal faisait merveilles ; attaqué à la fois par une quarantaine de chiens qui l'enveloppaient,

comme une marée hurlante, qui le recouvraient de leur tapis bigarré, qui de tous côtés essayaient d'entamer sa peau rugueuse aux poils hérissés, à chaque coup de boutoir il lançait à dix pieds de haut un chien qui retombait éventré, et qui, les entrailles traînantes, se rejetait aussitôt dans la mêlée, tandis que Charles, les cheveux roidis, les yeux enflammés, les narines ouvertes, courbé sur le cou de son cheval ruisselant, sonnait un hallali furieux.

En moins de dix minutes, vingt chiens furent hors de combat.

— Les dogues! cria Charles, les dogues!...

A ce cri, le piqueur ouvrit les porte-mousquetons des laisses, et les deux molosses se ruèrent au milieu du carnage, renversant tout, écartant tout, se frayant avec leurs côtes de fer un chemin jusqu'à l'animal qu'ils saisirent chacun par une oreille.

Le sanglier, se sentant coiffé, fit claquer ses dents à la fois de rage et de douleur.

— Bravo, Duredent! bravo, Risquetout! cria Charles. Courage, les chiens! un épieu! un épieu!

— Vous ne voulez pas mon arquebuse? dit le duc d'Alençon.

— Non, cria le roi, non, on ne sent pas entrer la balle, il n'y a pas de plaisir; tandis qu'on sent entrer l'épieu. Un épieu! un épieu!

On présenta au roi un épieu de chasse, durci au feu et armé d'une pointe de fer.

— Mon frère, prenez garde! cria Marguerite.

— Sus! sus! sire, cria la duchesse de Nevers. Ne le manquez pas, sire! Un bon coup à ce parpaillot!

— Soyez tranquille, duchesse, dit Charles.

Et mettant son épieu en arrêt, il fondit sur le sanglier, qui, tenu par les deux chiens, ne put éviter le coup. Cependant, à la vue de l'épieu luisant, il fit un mouvement de côté, et l'arme, au lieu de pénétrer dans la poitrine, glissa sur l'épaule et alla s'émousser sur la roche contre laquelle l'animal était acculé.

— Un épieu! cria le roi, je l'ai manqué... Un épieu! un épieu!

Et se reculant, comme faisaient les chevaliers lorsqu'ils prenaient du champ, il jeta à dix pas de lui son épieu hors de service.

Un piqueur s'avança pour lui en offrir un autre.

Mais au même moment, comme s'il eût prévu le sort qui l'attendait, et qu'il eût voulu s'y soustraire, le sanglier, par un violent effort, arracha aux dents des molosses ses deux oreilles déchirées, et, les yeux sanglants, hérissé, hideux, l'haleine bruyante comme un soufflet de forge, faisant claquer ses dents l'une contre l'autre, il s'élança, la tête inclinée, vers le cheval du roi.

Charles était trop bon chasseur pour ne pas avoir prévu cette attaque; il enleva son cheval, qui se cabra; mais il avait mal mesuré la pression : le cheval, trop serré par le mors ou peut-être

même cédant à son épouvante, se renversa en arrière.

Tous les spectateurs jetèrent un cri terrible : le roi avait la cuisse engagée.

— La main, sire, rendez la main, dit Henri.

Le roi lâcha la bride de son cheval, saisit la selle de sa main gauche, essayant de tirer de la droite son couteau de chasse ; mais le couteau, pressé par le poids de son corps, ne voulut pas sortir de sa gaine.

— Le sanglier ! le sanglier ! cria Charles. A moi, d'Alençon ! à moi.

Cependant le cheval, rendu à lui-même, comme s'il eût compris le danger que courait son maître, tendit ses muscles et était parvenu déjà à se relever sur trois jambes, lorsqu'à l'appel de son frère Henri vit le duc François pâlir affreusement et approcher l'arquebuse de son épaule ; mais la balle, au lieu d'aller frapper le sanglier, qui n'était plus qu'à deux pas du roi, brisa le genou du cheval, qui retomba le nez contre terre.

Au même instant le sanglier déchira de son boutoir la botte de Charles.

— Oh ! murmura d'Alençon de ses lèvres blêmissantes, je crois que le duc d'Anjou est roi de France et que je suis roi de Pologne.

En effet, le sanglier labourait la cuisse de Charles, lorsque celui-ci sentit quelqu'un qui lui levait le bras, puis il vit briller une lame aiguë et tranchante qui s'enfonçait et disparaissait jusqu'à la garde au

défaut de l'épaule de l'animal, tandis qu'une main gantée de fer écartait la hure déjà fumante sous ses habits.

Charles, qui dans le mouvement qu'avait fait le cheval était parvenu à dégager sa jambe, se releva lourdement, et se voyant tout ruisselant de sang, devint pâle comme un cadavre.

— Sire, dit Henri, qui toujours à genoux maintenait le sanglier atteint au cœur, sire, ce n'est rien ; j'ai écarté la dent, et Votre Majesté n'est pas blessée.

Puis il se releva, lâchant le couteau, et le sanglier tomba, rendant plus de sang encore par sa gueule que par sa plaie.

Charles, entouré de tout un monde haletant, assailli par des cris de terreur qui eussent étourdi le plus calme courage, fut un moment sur le point de tomber près de l'animal agonisant. Mais il se remit, et se retournant vers le roi de Navarre, il lui serra la main avec un regard où brillait le premier élan de sensibilité qui eût fait battre son cœur depuis vingt-quatre ans.

— Merci, Henriot, lui dit-il.

— Mon pauvre frère ! s'écria d'Alençon en s'approchant de Charles.

— Ah ! c'est toi, d'Alençon, dit le roi. Eh bien, fameux tireur, qu'est donc devenue ta balle ?

— Elle se sera aplatie sur le sanglier, dit le duc.

— Eh ! mon Dieu ! s'écria Henri avec une surprise admirablement jouée, voyez donc, François,

votre balle a cassé la jambe du cheval de Sa Majesté. C'est étrange!

— Hein! dit le roi. Est-ce vrai cela?

— C'est possible, dit le duc consterné; la main me tremblait si fort!...

— Le fait est que, pour un tireur habile, vous avez fait là un singulier coup, François, dit Charles en fronçant le sourcil. Une seconde fois, merci, Henriot. Messieurs, continua le roi, retournons; j'en ai assez comme cela.

Marguerite s'approcha pour féliciter Henri.

— Ah! ma foi, oui, Margot, dit Charles, fais-lui ton compliment, et bien sincère même, car sans lui le roi de France s'appelait Henri III.

— Hélas! madame, dit le Béarnais, M. le duc d'Anjou, qui est déjà mon ennemi, va m'en vouloir bien davantage. Mais que voulez-vous? On fait ce qu'on peut; demandez à M. d'Alençon.

Et, se baissant, il retira du corps du sanglier son couteau de chasse, qu'il plongea deux ou trois fois dans la terre, afin d'en essuyer le sang.

LE LIVRE DE VÉNERIE.

Quatre heures venaient à peine de sonner; mais tout était déjà éveillé au Louvre, comme c'était l'habitude les jours de chasse, lorsque le duc d'Alençon se rendit chez la reine mère, selon l'invitation qu'il en avait reçue.

La reine mère n'était point dans sa chambre à coucher; mais elle avait ordonné qu'on fît attendre son fils, s'il y venait.

Au bout de quelques instants, elle sortit d'un cabinet secret où personne n'entrait qu'elle, et où elle se retirait pour faire ses opérations chimiques.

Soit par la porte entr'ouverte, soit attachée à ses

vêtements, entra en même temps que la reine mère l'odeur pénétrante d'un âcre parfum ; et, par l'ouverture de cette porte, d'Alençon remarqua une vapeur épaisse comme celle d'un aromate brûlé qui flottait en blanc nuage dans ce laboratoire que quittait la reine.

Le duc ne put réprimer un regard de curiosité.

— Oui, dit Catherine de Médicis, oui, j'ai brûlé quelques vieux parchemins, et ces parchemins exhalaient une si puante odeur, que j'ai jeté du genièvre sur le brasier.

D'Alençon s'inclina.

— Eh bien, dit Catherine en cachant dans les larges manches de sa robe de chambre ses mains que de légères taches d'un jaune rougeâtre diapraient çà et là, qu'avez-vous de nouveau depuis hier?

— Rien, ma mère.

— Avez-vous revu Henri?

— Oui.

— Il refuse toujours de partir?

— Absolument.

— Le fourbe !

— Que dites-vous, madame?

— Je dis qu'il part.

— Vous croyez?...

— J'en suis sûre.

— Alors, il nous échappe?

— Oui, dit Catherine.

— Et vous le laissez partir?...

— Non-seulement je le laisse partir, mais je vous dis plus, il faut qu'il parte.

— Je ne vous comprends pas, ma mère.

— Écoutez bien ce que je vais vous dire, François. Un médecin très-habile, le même qui m'a remis le livre de chasse que vous allez lui porter, m'a affirmé que le roi de Navarre était sur le point d'être atteint d'une maladie de consomption, d'une de ces maladies qui ne pardonnent pas, et auxquelles la science ne peut apporter aucun remède; or vous comprenez que s'il doit mourir d'un mal si cruel, il vaut mieux qu'il meure loin de nous que sous nos yeux à la cour.

— En effet, dit le duc, cela nous ferait trop de peine.

— Et surtout à votre frère Charles, dit Catherine, tandis que, si Henri meurt après l'avoir trahi, le roi regardera cette mort comme une punition du ciel.

— Vous avez raison, ma mère, dit François avec admiration, il faut qu'il parte. Mais êtes-vous bien sûre qu'il partira?

— Toutes ses mesures sont prises. Le rendez-vous est dans la forêt de Saint-Germain. Cinquante huguenots doivent lui servir d'escorte jusqu'à Fontainebleau, où cinq cents autres l'attendent.

— Et, dit d'Alençon avec une légère hésitation et une pâleur visible, ma sœur Margot part avec lui?

— Oui, répondit Catherine, c'est convenu. Mais, Henri mort, Margot revient à la cour, veuve et libre.

— Et Henri mourra, madame? Vous en êtes certaine?...

— Le médecin qui m'a remis le livre en question me l'a assuré du moins.

— Et ce livre, où est-il, madame?

Catherine retourna à pas lents vers le cabinet mystérieux, s'y enfonça, et reparut un instant après, le livre à la main.

— Le voici, dit-elle.

D'Alençon regarda le livre que lui présentait sa mère avec une certaine terreur.

— Qu'est-ce que ce livre, madame? demanda le duc en frissonnant.

— Je vous l'ai déjà dit, mon fils, c'est un traité pour apprendre à élever et à dresser faucons et tiercelets et les gerfauts, fait par un fort savant homme, pour le seigneur Castruccio Castracani, tyran de Lucques.

— Et que dois-je en faire?

— Mais le porter chez votre bon ami Henriot, qui vous l'a demandé, à ce que vous m'avez dit, lui ou quelque autre pareil, pour s'instruire dans la science de la volerie. Comme il chasse au vol aujourd'hui avec le roi, il ne manquera pas d'en lire quelques pages, afin de prouver au roi qu'il suit ses conseils en prenant des leçons. Le tout est de le remettre à lui-même.

— Oh ! je n'oserai pas, dit d'Alençon en frissonnant.

— Pourquoi ? dit Catherine ; c'est un livre comme tous les livres, excepté qu'il a été si longtemps renfermé que les pages sont collées les unes aux autres. N'essayez donc pas de le lire, vous, François, car on ne peut le lire qu'en mouillant son doigt et en poussant les pages feuille à feuille, ce qui prend beaucoup de temps et donne beaucoup de peine.

— Si bien qu'il n'y a qu'un homme qui a le grand désir de s'instruire qui puisse perdre ce temps et prendre cette peine ? dit d'Alençon.

— Justement, mon fils, vous comprenez ?

— Oh ! dit d'Alençon, voici déjà Henriot dans la cour ; donnez ! madame, donnez ! Je vais profiter de son absence pour porter ce livre chez lui : à son retour il le trouvera.

— J'aimerais mieux que vous le lui donnassiez à lui-même, François ; ce serait plus sûr, dit Catherine.

— Je vous ai déjà dit que je n'oserais point, madame.

— Allez donc ; mais au moins posez-le dans un endroit bien apparent.

— Je le poserai à l'endroit le plus visible et tout ouvert... Y a-t-il inconvénient à ce qu'il soit ouvert ?

— Non.

— Donnez alors.

D'Alençon prit d'une main tremblante le livre

que, d'une main ferme, Catherine étendait vers lui.

— Prenez, prenez, dit Catherine, il n'y a pas de danger puisque j'y touche ; d'ailleurs vous avez des gants.

Cette précaution ne suffit pas à d'Alençon qui enveloppa le livre dans son manteau.

— Hâtez-vous, dit Catherine, hâtez-vous ; d'un moment à l'autre Henri peut remonter.

— Vous avez raison, madame, j'y vais.

Et le duc sortit tout chancelant d'émotion.

Jamais ce coin du Louvre n'avait vu apparaître un visage plus pâle que celui du duc d'Alençon ouvrant, son livre à la main, la porte de la chambre à coucher du roi de Navarre.

Et cependant, comme s'y attendait le duc, personne n'était dans cette chambre, pour interroger d'un œil curieux ou inquiet l'action qu'il allait commettre. Les premiers rayons du jour éclairaient l'appartement parfaitement vide.

A la muraille pendait toute prête cette épée que de Mouy avait conseillé à Henri d'emporter. Quelques chaînons d'une ceinture de mailles étaient épars sur le parquet ; une bourse, honnêtement arrondie, et un petit poignard, étaient posés sur un meuble, et des cendres légères et flottantes encore dans la cheminée, jointes à ces autres indices, disaient clairement à d'Alençon que le roi de Navarre avait endossé une chemise de mailles, demandé de l'argent à son trésorier, et brûlé des papiers compromettants.

— Ma mère ne s'était pas trompée, dit d'Alençon, et le fourbe me trahissait.

Sans doute cette conviction donna une nouvelle force au jeune homme, car, après avoir sondé du regard tous les coins de la chambre, après avoir soulevé les tapisseries des portières, après qu'un grand bruit retentissant dans les cours et qu'un grand silence régnant dans l'appartement lui eurent prouvé que personne ne songeait à l'espionner, il tira le livre de dessous son manteau, le posa rapidement sur la table où était la bourse, l'adossant à un pupitre de chêne sculpté; puis, s'écartant aussitôt, il allongea le bras, et, avec une hésitation qui trahissait ses craintes, de sa main gantée il ouvrit le livre à l'endroit d'une gravure de chasse.

Le livre ouvert, d'Alençon fit aussitôt trois pas en arrière, et, retirant son gant, il le jeta dans le brasier encore ardent qui venait de dévorer les lettres. La peau souple cria sur les charbons, se tordit et s'étala comme le cadavre d'un large reptile, puis ne laissa plus bientôt qu'un résidu noir et crispé.

D'Alençon demeura jusqu'à ce que la flamme eût entièrement dévoré le gant; puis il roula le manteau qui avait enveloppé le livre, le jeta sous son bras, et regagna vivement sa chambre. Comme il y entrait, le cœur tout palpitant, il entendit des pas dans l'escalier tournant, et, ne doutant point que ce fût Henri qui rentrait, il referma vivement sa porte.

Puis il s'élança vers la fenêtre ; mais de la fenêtre, on n'apercevait qu'une portion de la cour du Louvre. Henri n'était point dans cette portion de la cour, et sa conviction s'en affermit que c'était lui qui venait de rentrer.

Le duc s'assit, ouvrit un livre et essaya de lire. C'était une histoire de France depuis Pharamond jusqu'à Henri II, et pour laquelle, quelques jours après son avénement au trône, le roi Charles avait donné privilége.

Mais l'esprit du duc n'était point là ; la fièvre de l'attente brûlait ses artères. Les battements de ses tempes retentissaient jusqu'au fond de son cerveau ; comme on voit dans un rêve ou dans une extase magnétique, il semblait à François qu'il voyait à travers les murailles ; son regard plongeait dans la chambre de Henri, malgré le triple obstacle qui le séparait de lui.

Pour écarter l'objet terrible qu'il croyait voir avec les yeux de la pensée, le duc essaya de fixer la sienne sur autre chose que sur le livre terrible ouvert sur le pupitre de bois de chêne à l'endroit de l'image ; mais ce fut inutilement qu'il prit l'une après l'autre ses armes, l'un après l'autre ses joyaux, qu'il arpenta cent fois le même sillon du parquet, chaque détail de cette gravure, que le duc n'avait qu'entrevue cependant, lui était resté dans l'esprit. C'était un seigneur à cheval qui, remplissant lui-même l'office d'un valet de fauconnerie, lançait le leurre en rappelant le faucon et en courant au

grand galop de son cheval dans les herbes d'un marécage. Si violente que fût la volonté du duc, le souvenir triomphait de sa volonté.

Puis, ce n'était pas seulement ce livre qu'il voyait, c'était le roi de Navare s'approchant de ce livre, regardant cette image, essayant de tourner les pages, et, empêché par l'obstacle qu'elles opposaient, triomphant de l'obstacle en mouillant son pouce et en forçant les feuillets à glisser.

Et à cette vue, toute fictive et toute fantastique qu'elle était, d'Alençon, chancelant, était forcé de s'appuyer d'une main à un meuble, tandis que de l'autre il couvrait ses yeux, comme si, les yeux couverts, il ne voyait pas encore mieux le spectacle qu'il voulait fuir.

Ce spectacle était sa propre pensée.

Tout à coup d'Alençon vit Henri qui traversait la cour; le Béarnais s'arrêta quelques instants devant des hommes qui entassaient sur deux mules des provisions de chasse qui n'étaient autres que de l'argent et des effets de voyage; puis, ces ordres donnés, il coupa diagonalement la cour, et s'achemina visiblement vers la porte d'entrée.

D'Alençon était immobile à sa place. Ce n'était donc pas Henri qui était monté par l'escalier secret, Toutes ces angoisses, qu'il éprouvait depuis un quart d'heure, il les avait donc éprouvées inutilement. Ce qu'il croyait fini, ou près de finir, était donc à recommencer.

D'Alençon ouvrit la porte de sa chambre, puis il

alla écouter à celle du corridor. Cette fois, il n'y avait pas à s'y tromper, c'était bien Henri. D'Alençon reconnut son pas et jusqu'au bruit particulier de la molette de ses éperons.

La porte de l'appartement de Henri s'ouvrit et se referma.

D'Alençon rentra chez lui et tomba sur un fauteuil.

— Bon, se dit-il, voici ce qui se passe à cette heure : il a traversé l'antichambre, la première pièce, puis il est parvenu jusqu'à la chambre à coucher ; arrivé là, il aura cherché des yeux son épée, puis sa bourse, puis son poignard, puis enfin il aura trouvé le livre tout ouvert sur son dressoir. « Quel est ce livre? se sera-t-il demandé ; qui m'a apporté ce livre ? » Puis il se sera approché, aura vu cette gravure représentant un cavalier rappelant son faucon, puis il aura voulu lire, puis il aura essayé de tourner les feuillets.

Une sueur froide passa sur le front de François.

— Va-t-il appeler ? dit-il. Est-ce un poison d'un effet soudain ? Non, non, sans doute, puisque ma mère m'a dit qu'il devait mourir lentement de consomption.

Cette pensée le rassura un peu.

Deux minutes se passèrent ainsi, siècle d'agonie usé seconde par seconde, et chacune de ces secondes fournissant tout ce que l'imagination invente de terreurs insensées, un monde de visions.

D'Alençon n'y put pas tenir davantage ; il se leva,

traversa son antichambre qui commençait à se remplir de gentilshommes.

— Salut, messieurs! dit-il; je descends chez le roi.

Et, pour tromper sa dévorante inquiétude, pour préparer un alibi peut-être, d'Alençon descendit effectivement chez son frère. Pourquoi descendait-il? Il l'ignorait... Qu'avait-il à lui dire?... Rien! Ce n'était point Charles qu'il cherchait, c'était Henri qu'il fuyait.

Les gardes laissèrent entrer le duc sans mettre aucun empêchement à son passage : les jours de chasse, il n'y avait ni étiquette ni consigne.

François traversa successivement l'antichambre, le salon et la chambre à coucher sans rencontrer personne; enfin il songea que Charles était sans doute dans son cabinet des armes, et poussa la porte qui donnait de la chambre à coucher dans le cabinet.

Charles était assis devant une table, dans un grand fauteuil sculpté à dossier aigu ; il tournait le dos à la porte par laquelle était entré François.

Il paraissait plongé dans une occupation qui le dominait.

Le duc s'approcha sur la pointe du pied ; Charles lisait.

— Mais, s'écria tout à coup le roi, voilà un livre admirable. J'en avais bien entendu parler, mais je n'avais pas cru qu'il existât en France.

D'Alençon tendit l'oreille et fit un pas encore.

— Maudites feuilles ! dit le roi, en portant son pouce à ses lèvres, et en pesant sur le livre pour séparer la page qu'il avait lue de celle qu'il voulait lire ; on dirait qu'on en a collé les feuillets pour dérober aux regards des hommes les merveilles qu'il renferme.

D'Alençon fit un bond en avant.

Ce livre, sur lequel Charles était courbé, c'était celui que d'Alençon avait déposé chez Henri.

Un cri sourd lui échappa.

— Ah ! c'est vous d'Alençon ? dit Charles : soyez le bienvenu, et venez voir le plus beau livre de vénerie qui soit jamais sorti de la plume d'un homme.

Le premier mouvement de d'Alençon fut d'arracher le livre des mains de son frère ; mais une pensée infernale le cloua à sa place, un sourire effrayant effleura ses lèvres blêmes ; il passa la main sur ses yeux comme un homme ébloui.

Puis, revenant peu à peu à lui, mais sans faire un pas en avant ni en arrière :

— Sire, demanda d'Alençon, comment donc ce livre se trouve-t-il entre les mains de Votre Majesté ?

— Rien de plus simple. Tout à l'heure, je suis monté chez Henriot pour voir s'il était prêt ; il n'était déjà plus chez lui ; sans doute il courait les chenils et les écuries ; mais, à sa place, j'ai trouvé ce trésor que j'ai descendu ici pour le lire tout à mon aise.

Et le roi porta encore une fois son pouce à ses

lèvres, et une fois encore fit tourner la page rebelle.

— Sire, balbutia d'Alençon dont les cheveux se hérissèrent, et qui se sentit saisir par tout le corps d'une angoisse terrible, sire, je venais vous dire...

— Laissez-moi achever ce chapitre, François, dit Charles, et ensuite vous me direz tout ce que vous voudrez. Voilà cinquante page que je lis, c'est-à-dire que je dévore.

— Il a goûté vingt-cinq fois le poison, pensa François. Mon frère est mort !

Alors il pensa qu'il y avait un Dieu au ciel qui n'était peut-être point le hasard.

François essuya de sa main tremblante la froide rosée qui dégouttait sur son front, et attendit silencieux, comme le lui avait ordonné son frère, que le chapitre fût achevé.

LA CHASSE AU VOL.

Charles lisait toujours. Dans sa curiosité, il dévorait les pages, et chaque page, nous l'avons dit, soit à cause de l'humidité à laquelle elles avaient été longtemps exposées, soit pour tout autre motif, adhérait à la page suivante.

D'Alençon considérait d'un œil hagard ce terrible spectacle dont il entrevoyait seul le dénoûment.

Lorsque le roi eut terminé le chapitre, il demanda son capitaine des gardes. D'Alençon tira de son pourpoint un sifflet d'argent pendu à une chaîne d'or et siffla. M. de Nancey parut. Charles alla à lui et lui donna ses ordres à voix basse.

Pendant ce temps, son grand lévrier Actéon avait saisi une proie qu'il roulait par la chambre et déchirait à belles dents avec mille bonds folâtres.

Charles se retourna et poussa un juron terrible. Cette proie que s'était faite Actéon, c'était ce précieux livre de vénerie, dont il n'existait que trois exemplaires au monde.

Le châtiment fut égal à la faute : Charles saisit un fouet, la lanière sifflante enveloppa l'animal d'un triple nœud. Actéon jeta un cri et disparut sous une table couverte d'un immense tapis qui lui servait de retraite.

Charles ramassa le livre et vit avec joie qu'il n'y manquait qu'un feuillet, et encore ce feuillet n'était-il pas une page de texte, mais une gravure.

Il l'enferma avec soin dans une armoire. D'Alençon le regardait faire avec inquiétude. Il eût voulu fort que ce livre, maintenant qu'il avait rempli sa terrible mission, sortît des mains de Charles.

Six heures sonnèrent.

C'était l'heure à laquelle le roi devait descendre dans la cour, qui était encombrée de chevaux richement caparaçonnés, d'hommes et de femmes richement vêtus. Les veneurs tenaient sur leurs poings leurs faucons chaperonnés; quelques piqueurs avaient des cors en écharpe au cas où le roi, fatigué de la chasse au vol, comme cela lui arrivait quelquefois, voudrait courre un daim ou un chevreuil.

Le roi descendit, et en descendant, ferma la porte de son cabinet des armes. D'Alençon suivait chacun de ses mouvements d'un ardent regard et lui vit mettre la clef dans sa poche.

En descendant l'escalier, il s'arrêta, porta la main à son front :

— Je ne sais ce que j'ai, dit Charles ; mais je me trouve faible.

Les jambes du duc d'Alençon tremblaient non moins que celles du roi.

— En effet, balbutia le duc, il me semble que le temps est à l'orage.

— A l'orage au mois de mars ! dit Charles, vous êtes fou ! Non, j'ai des vertiges, ma peau est sèche ; je suis fatigué, voilà tout.

Mais en mettant le pied dans la cour, l'air frais du matin, les cris des chasseurs, les saluts bruyants de cent personnes assemblées, produisirent sur Charles leur effet ordinaire.

Il respira plus libre et joyeux.

Son premier regard avait été pour chercher Henri. Henri était près de Marguerite. Ces deux excellents époux semblaient ne se pouvoir quitter.

En apercevant Charles, Henri fit bondir son cheval, et, en trois courbettes de l'animal, fut près de son beau-frère.

— Ah ! ah ! dit Charles, vous êtes monté en coureur de daim, Henriot. Vous savez cependant bien que c'est une chasse au vol que nous faisons aujourd'hui.

Puis, sans attendre la réponse :

— Partons, messieurs, partons, continua le roi le sourcil froncé, et avec une intonation de voix pres-

que menaçante. Il faut que nous soyons en chasse à neuf heures.

Catherine regardait tout cela par une fenêtre du Louvre. Un rideau soulevé donnait passage à sa tête pâle et voilée, tandis que le corps vêtu de noir disparaissait dans la pénombre.

Sur l'ordre de Charles, toute cette foule dorée, brodée, parfumée, le roi en tête, s'allongea pour passer à travers les guichets du Louvre, et roula comme une avalanche sur la route de Saint-Germain, au milieu des cris du peuple qui saluait le jeune roi, soucieux et pensif, sur son cheval plus blanc que la neige.

— Que vous a-t-il dit? demanda Marguerite à Henri.

— Il m'a félicité sur la finesse de mon cheval.

— Voilà tout?

— Voilà tout.

— Il sait quelque chose, alors?

— J'en ai peur.

— Soyons prudents.

Henri éclaira son visage d'un de ces fins sourires qui lui étaient habituels, et qui voulaient dire, pour Marguerite surtout : « Soyez tranquille. »

Quant à Catherine, à peine tout ce cortége avait-il quitté la cour du Louvre qu'elle avait laissé retomber son rideau.

— Cette fois, murmura-t-elle avec son sourire florentin, je crois qu'il en tient, ce cher Henriot.

Puis, pour s'assurer du fait, après avoir attendu

un quart d'heure pour donner le temps à toute la chasse de sortir de Paris, elle quitta son appartement, suivit le corridor, monta le petit escalier tournant, et, à l'aide de sa double clef, ouvrit l'appartement du roi de Navarre.

Mais ce fut inutilement que par tout cet appartement elle chercha le livre. Ce fut inutilement que son regard ardent passa des tables aux dressoirs, des dressoirs aux rayons, des rayons aux armoires; nulle part elle n'aperçut ce qu'elle cherchait.

— Il l'aura enfermé dans quelque armoire, dit-elle, et s'il ne l'a pas lu encore, il le lira.

Et elle descendit presque certaine, cette fois, que son projet avait réussi.

Cependant le roi poursuivait sa route vers Saint-Germain, où il arriva après une heure et demie de course rapide; on ne monta même pas au vieux château qui s'élevait sombre et majestueux au milieu des maisons éparses sur la montagne. On traversa le pont de bois situé à cette époque en face de l'arbre qu'aujourd'hui encore on appelle le chêne de Sully. Puis on fit signe de se mettre en mouvement aux barques pavoisées qui suivaient la chasse, pour donner la facilité au roi et aux gens de sa suite de traverser la rivière.

A l'instant même toute cette joyeuse jeunesse, animée d'intérêts si divers, se mit en marche, le roi en tête, sur cette magnifique prairie qui pend du sommet boisé de Saint-Germain, et qui prit soudain l'aspect d'une grande tapisserie à personnages

diaprés de mille couleurs, et dont la rivière écumante sur sa rive simulait la frange argentée.

En avant du roi, toujours sur son cheval blanc et tenant son faucon favori au poing, marchaient les valets de vénerie vêtus de justaucorps verts et chaussés de grosses bottes, qui, maintenant de la voix une demi-douzaine de chiens griffons, battaient les roseaux qui garnissaient la rivière.

En ce moment le soleil, caché jusque-là derrière les nuages, sortit tout à coup du sombre océan où il s'était plongé. Un rayon éclaira de sa lumière tout cet or, tous ces joyaux, tous ces yeux ardents, et de toute cette lumière il fit un torrent de feu.

Alors, et comme s'il n'eût attendu que ce moment pour qu'un beau soleil éclairât sa défaite, un héron s'éleva du sein des roseaux en poussant un cri prolongé et plaintif.

— Haw! haw! cria Charles en déchaperonnant son faucon et en le lançant après le fugitif.

— Haw! haw! crièrent toutes les voix pour encourager l'oiseau.

Le faucon, un instant ébloui par la lumière, tourna sur lui-même, décrivant un cercle sans avancer ni reculer; puis, tout à coup il aperçut le héron et prit son vol sur lui à tire-d'aile.

Cependant le héron qui s'était, en oiseau prudent, levé à plus de cent pas des valets de vénerie, avait, pendant que le roi déchaperonnait son faucon, et que celui-ci s'était habitué à la lumière, gagné de l'espace ou plutôt de la hauteur. Il en résulta

que, lorsque son ennemi l'aperçut, il était déjà à plus de cinq cents pieds, et qu'ayant trouvé dans les zones élevées l'air nécessaire à ses puissantes ailes, il montait rapidement.

— Haw ! haw ! Bec-de-Fer, cria Charles encourageant son faucon, prouve-nous que tu es de race. Haw ! haw !

Comme s'il eût entendu cet encouragement, le noble animal partit, semblable à une flèche, parcourant une ligne diagonale qui devait aboutir à la ligne verticale qu'adoptait le héron, lequel montait toujours comme s'il eût voulu disparaître dans l'éther.

— Ah ! double couard, cria Charles, comme si le fugitif eût pu l'entendre, en mettant son cheval au galop et en suivant la chasse autant qu'il était en lui, la tête renversée en arrière, pour ne pas perdre un instant de vue les deux oiseaux. Ah ! double couard, tu fuis. Mais Bec-de-Fer est de race ; attends ! attends ! Haw ! Bec-de-Fer ; haw !

En effet, la lutte était curieuse ; les deux oiseaux se rapprochaient l'un de l'autre, ou plutôt le faucon se rapprochait du héron. La seule question était de savoir lequel dans cette première attaque conserverait le dessus.

La peur eut de meilleures ailes que le courage. Le faucon, emporté par son vol, passa sous le ventre du héron qu'il eût dû dominer. Le héron profita de sa supériorité, et lui allongea un cou de son long bec.

Le faucon, frappé comme d'un coup de poignard, fit trois tours sur lui-même, tout étourdi, et un instant on dut croire qu'il allait redescendre. Mais comme un guerrier blessé qui se relève plus terrible, il jeta une espèce de cri aigu et menaçant et reprit son vol sur le héron.

Le héron avait profité de son avantage, et changeant la direction de son vol, il avait fait un coude vers la forêt, essayant cette fois de gagner de l'espace et d'échapper par la distance au lieu d'échapper par la hauteur.

Mais le faucon était un animal de noble race qui avait un coup d'aile de gerfaut. Il répéta la même manœuvre, piqua diagonalement sur le héron, qui jeta deux ou trois cris de détresse et essaya de monter perpendiculairement comme il l'avait fait une première fois. Au bout de dix secondes de cette double lutte, les deux oiseaux semblèrent sur le point de disparaître dans les nuages. Le héron n'était pas plus gros qu'une alouette, et le faucon semblait un point noir qui à chaque instant devenait plus imperceptible.

Charles ni la cour ne suivaient plus les deux oiseaux que du regard. Chacun était demeuré à sa place, les yeux fixés sur le fugitif et le poursuivant.

— Bravo! bravo! Bec-de-Fer! cria tout à coup Charles. Voyez, voyez, messieurs, il a le dessus! Haw! haw!

— Ma foi, j'avoue que je ne les vois plus ni l'un ni l'autre, dit Henri.

— Ni moi non plus, dit Marguerite.

— Oui, mais si tu ne les vois plus, Henriot, tu peux les entendre encore, dit Charles, le héron, du moins. Entends-tu? entends-tu? il demande grâce!

En effet, deux ou trois cris plaintifs, et qu'une oreille exercée pouvait seule saisir, descendirent du ciel sur la terre.

— Regarde! regarde! cria Charles, et tu vas les voir descendre plus vite qu'ils ne sont montés.

En effet, comme le roi prononçait ces mots, les deux oiseaux commencèrent à reparaître. C'étaient deux points noirs seulement, mais à la différence de grosseur de ces deux points, il était facile de voir cependant que le faucon avait le dessus.

— Voyez! voyez! cria Charles, Bec-de-Fer le tient.

En effet, le héron, dominé par l'oiseau de proie, n'essayait même plus de se défendre. Il descendait rapidement, incessamment frappé par le faucon et ne répondant que par ses cris. Tout à coup il replia ses ailes et se laissa tomber comme une pierre; mais son adversaire en fit autant, et lorsque le fugitif voulut reprendre son vol, un dernier coup de bec l'étourdit; il continua sa chute en tournoyant sur lui-même, et au moment où il touchait la terre, le faucon s'abattit sur lui, poussant un cri de victoire qui couvrit le cri de défaite du vaincu.

— Au faucon! au faucon! cria Charles.

Et il lança son cheval au galop dans la direction de l'endroit où les deux oiseaux s'étaient abattus,

Mais tout à coup il arrêta court sa monture, jeta un cri lui-même, lâcha la bride et s'accrocha d'une main à la crinière de son cheval, tandis que de son autre main il saisit son estomac comme s'il eût voulu déchirer ses entrailles.

A ce cri tous les courtisans accoururent.

— Ce n'est rien, ce n'est rien, dit Charles le visage enflammé et l'œil hagard; mais il m'a semblé qu'on me passait un fer rouge à travers l'estomac. Allons, allons, ce n'est rien.

Et Charles remit son cheval au galop.

D'Alençon pâlit.

— Qu'y a-t-il donc encore de nouveau? demanda Henri à Marguerite.

— Je n'en sais rien, répondit celle-ci; mais avez-vous vu mon frère? il était pourpre.

— Ce n'est cependant pas son habitude, dit Henri.

Les courtisans s'entre-regardèrent étonnés, et suivirent le roi.

On arriva à l'endroit où les deux oiseaux s'étaient abattus. Le faucon rongeait déjà la cervelle du héron.

En arrivant, Charles sauta à bas de son cheval pour voir le combat de plus près.

Mais en touchant la terre, il fut obligé de se retenir à la selle, la terre tournait sous lui. Il éprouva une violente envie de vomir.

— Mon frère! mon frère! s'écria Marguerite, qu'avez-vous?

— J'ai, dit Charles, j'ai ce que dut avoir Porcie quand elle eut avalé ses charbons ardents; j'ai que je brûle, et qu'il me semble que mon haleine est de flamme.

En même temps, Charles poussa son souffle au dehors, et parut étonné de ne pas voir sortir du feu de ses lèvres.

Cependant, on avait repris et rechaperonné le faucon, et tout le monde s'était rassemblé autour de Charles.

— Eh bien, eh bien, que veut dire cela? ce n'est rien, ou si c'est quelque chose, c'est le soleil qui me casse la tête et me crève les yeux. Allons! allons! en chasse, messieurs. Voici toute une compagnie de halbrans. Lâchez tout, lâchez tout. Nous allons nous amuser.

On déchaperonna en effet et on lâcha à l'instant même cinq ou six faucons qui s'élancèrent dans la direction du gibier, tandis que toute la chasse regagnait les bords de la rivière.

— Eh bien, que dites-vous, madame? demanda Henri à Marguerite.

— Que le moment est bon, dit Marguerite, et que si le roi ne se retourne pas, nous pouvons d'ici gagner la forêt facilement.

Henri appela le valet de vénerie qui portait le héron, et tandis que l'avalanche bruyante et dorée roulait le long du talus qui fait aujourd'hui la terrasse, il resta seul en arrière comme s'il examinait le cadavre du vaincu.

En ce moment, et comme pour lui venir en aide, un faisan se leva.

Henri lâcha son faucon ; il avait, pour s'écarter de la chasse générale, le prétexte d'une chasse particulière.

ACTÉON.

Charles, resté seul, s'étonna de n'avoir pas encore vu paraître l'un ou l'autre de ses deux fidèles : ses deux fidèles étaient sa nourrice Madeleine et son lévrier Actéon.

— La nourrice sera allée chanter ses psaumes chez quelque huguenot de sa connaissance, se dit-il, et Actéon me boude encore du coup de fouet que je lui ai donné ce matin.

En effet, Charles prit une bougie et passa chez la bonne femme. La bonne femme n'était pas chez elle. Une porte de l'appartement de Madeleine don-

nait, on se le rappelle, dans le cabinet des armes. Il s'approcha de cette porte.

Mais, dans le trajet, une de ces crises qu'il avait déjà éprouvées, et qui semblaient s'abattre sur lui tout à coup, le reprit. Le roi souffrait comme si l'on eût fouillé ses entrailles avec un fer rouge; une soif inextinguible le dévorait; il vit une tasse de lait sur une table, l'avala d'un trait, et se sentit un peu calmé.

Alors il reprit la bougie qu'il avait posée sur un meuble, et entra dans le cabinet.

A son grand étonnement, Actéon ne vint pas au-devant de lui. L'avait-on enfermé? En ce cas, il sentirait que son maître est revenu de la chasse, et hurlerait.

Charles appela, siffla; rien ne parut.

Il fit quatre pas en avant, et comme la lumière de la bougie parvenait jusqu'à l'angle du cabinet, il aperçut, dans cet angle, une masse inerte, étendue sur le carreau.

— Holà! Actéon, holà! dit Charles.

Et il siffla de nouveau.

Le chien ne bougea point.

Charles courut à lui et le toucha : le pauvre animal était roide et froid. De sa gueule, contractée par la douleur, quelques gouttes de fiel étaient tombées mêlées à une bave écumeuse et sanglante. Le chien avait trouvé dans le cabinet une barrette de son maître, et il avait voulu mourir en appuyant sa tête sur cet objet qui lui représentait un ami.

A ce spectacle, qui lui fit oublier ses propres douleurs et lui rendit toute son énergie, la colère bouillonna dans les veines de Charles ; il voulut crier ; mais, enchaînés qu'ils sont dans leurs grandeurs, les rois ne sont pas libres de ce premier mouvement que tout homme fait tourner au profit de sa passion ou de sa défense. Charles réfléchit qu'il y avait peut-être là quelque trahison et se tut.

Alors il s'agenouilla devant son chien et examina le cadavre d'un œil expert. L'œil était vitreux, la langue rouge et criblée de pustules ; c'était une étrange maladie, et qui fit frissonner Charles.

Le roi remit ses gants qu'il avait ôtés et passés à sa ceinture, souleva la lèvre livide du chien pour examiner les dents, et aperçut dans les interstices quelques fragments blanchâtres accrochés aux pointes des crocs aigus.

Il détacha ces fragments et reconnut que c'était du papier.

Près de ce papier l'enflure était plus violente, les gencives étaient tuméfiées et la peau rongée comme par du vitriol.

Charles regarda attentivement autour de lui. Sur le tapis gisaient deux ou trois parcelles de papier semblable à celui qu'il avait déjà reconnu dans la gueule du chien : l'une de ces parcelles plus large que les autres offrait des traces d'un dessin sur bois.

Les cheveux de Charles se hérissèrent sur sa tête : il reconnut un fragment de cette image re-

présentant un seigneur chassant au vol, et qu'Actéon avait arrachée de son livre de chasse.

— Ah ! dit-il en pâlissant, le livre était empoisonné.

Puis tout à coup rappelant ses souvenirs :

— Malheur ! s'écria-t-il, j'ai touché chaque page de mon doigt, et à chaque page j'ai porté mon doigt à ma bouche pour le mouiller. Ces évanouissements, ces douleurs, ces vomissements !... Je suis mort !

Charles demeura un instant immobile sous le poids de cette effroyable idée. Puis se relevant avec un rugissement sourd, il s'élança vers la porte de son cabinet.

— Maître René ! cria-t-il, maître René ! qu'on coure au pont Saint-Michel, et qu'on m'amène le Florentin ; dans dix minutes il faut qu'il soit ici. Que l'un de vous monte à cheval et prenne un cheval de main pour être plus tôt de retour. Quant à maître Ambroise Paré, s'il vient, vous le ferez attendre.

Un garde partit tout courant pour obéir à l'ordre reçu.

— Oh ! murmura Charles, quand je devrais faire donner la torture à tout le monde, je saurai qui a donné ce livre à Henriot.

Et la sueur au front, les mains crispées, la poitrine haletante, Charles demeura les yeux fixés sur le cadavre de son chien.

Dix minutes après, le Florentin heurta timide-

ment, et non sans inquiétude, à la porte du roi. Il est de certaines consciences pour lesquelles le ciel n'est jamais pur.

— Entrez, dit Charles.

Le parfumeur parut. Charles marcha à lui, l'air impérieux et la lèvre crispée.

— Votre Majesté m'a fait demander, dit René tout tremblant.

— Oui. Vous êtes habile chimiste, n'est-ce pas ?

— Sire...

— Et vous savez tout ce que savent les plus doctes médecins ?

— Votre Majesté exagère.

— Non, ma mère me l'a dit. D'ailleurs, j'ai confiance en vous, et j'ai mieux aimé vous consulter, vous, que tout autre. Tenez, continua-t-il en démasquant le cadavre du chien, regardez, je vous prie, ce que cet animal a entre les dents, et dites-moi de quoi il est mort.

Pendant que René, la bougie à la main, se baissait jusqu'à terre autant pour dissimuler son émotion que pour obéir au roi, Charles debout, les yeux fixés sur cet homme, attendait avec une impatience facile à comprendre la parole qui devait être sa sentence de mort ou son gage de salut.

René tira une espèce de scalpel de sa poche, l'ouvrit, et de la pointe, détacha de la gueule du lévrier les parcelles de papier adhérentes à ses gencives ; il regarda longtemps et avec attention le fiel et le sang que distillait chaque plaie.

— Sire, dit-il en tremblant, voilà de bien tristes symptômes.

Charles sentit un frisson glacé courir dans ses veines et pénétrer jusqu'à son cœur.

— Oui, dit-il, ce chien a été empoisonné, n'est-ce pas ?

— J'en ai peur, sire.

— Et avec quel genre de poison ?

— Avec un poison minéral, à ce que je suppose.

— Pourriez-vous acquérir la certitude qu'il a été empoisonné ?

— Oui, sans doute, en l'ouvrant et en examinant l'estomac.

— Ouvrez-le, je veux ne conserver aucun doute.

— Il faudrait appeler quelqu'un pour m'aider.

— Je vous aiderai, moi, dit Charles.

— Vous ! sire.

— Oui, moi. Et s'il est empoisonné, quels symptômes trouverons-nous ?

— Des rougeurs et des herborisations dans l'estomac.

— Allons, dit Charles, à l'œuvre.

René, d'un coup de scalpel, ouvrit la poitrine du lévrier et l'écarta avec force, tandis que Charles, un genou en terre, éclairait d'une main crispée et tremblante.

— Voyez, sire, dit René, voyez, voici des traces évidentes. Ces rougeurs sont celles que je vous ai prédites ; quant à ces veines sanguinolentes qui semblent les racines d'une plante, c'est ce que je

désignais sous le nom d'herborisations. Je trouve ici tout ce que je cherchais.

— Ainsi le chien est empoisonné ?

— Oui, sire.

— Avec un poison minéral ?

— Selon toute probabilité.

— Et qu'éprouverait un homme qui, par mégarde, aurait avalé de ce même poison ?

— Une grande douleur de tête, des brûlures intérieures comme s'il eût avalé des charbons ardents, des douleurs d'entrailles, des vomissements.

— Et aurait-il soif? demanda Charles.

— Une soif inextinguible.

— C'est bien cela, c'est bien cela, murmura le roi.

— Sire, je cherche en vain le but de toutes ces demandes.

— A quoi bon le chercher? Vous n'avez pas besoin de le savoir; répondez à nos questions, voilà tout.

— Que Votre Majesté m'interroge.

— Quel est le contre-poison à administrer à un homme qui aurait avalé la même substance que mon chien?

René réfléchit un instant.

— Il y a plusieurs poisons minéraux, dit-il; je voudrais bien avant de répondre savoir duquel il s'agit. Votre Majesté a-t-elle quelque idée de la façon dont son chien a été empoisonné?

— Oui, dit Charles ; il a mangé une feuille d'un livre.

— Une feuille d'un livre?

— Oui.

— Et Votre Majesté a-t-elle ce livre?

— Le voilà, dit Charles en prenant le manuscrit de chasse sur le rayon où il l'avait placé et en le montrant à René.

René fit un mouvement de surprise qui n'échappa point au roi.

— Il a mangé une feuille de ce livre? balbutia René.

— Celle-ci.

Et Charles montra la feuille déchirée.

— Permettez-vous que j'en déchire une autre, sire?

— Faites.

René déchira une feuille, l'approcha de la bougie ; le papier prit feu, et une forte odeur alliacée se répandit dans le cabinet.

— Il a été empoisonné avec une mixture d'arsenic, dit-il.

— Vous en êtes sûr?

— Comme si je l'avais préparée moi-même.

— Et le contre-poison?...

René secoua la tête.

— Comment, dit Charles d'une voix rauque, vous ne connaissez pas de remède?

— Le meilleur et le plus efficace sont des blancs d'œufs battus dans du lait ; mais...

— Mais... quoi?

— Mais il faudrait qu'il fût administré aussitôt, sans cela...

— Sans cela?...

— Sire, c'est un poison terrible, reprit encore une fois René.

— Il ne tue pas tout de suite cependant, dit Charles.

— Non, mais il tue sûrement, peu importe le temps qu'on mette à mourir, et quelquefois même c'est un calcul.

Charles s'appuya sur la table de marbre.

— Maintenant, dit-il en posant la main sur l'épaule de René, vous connaissez ce livre?

— Moi! sire, dit René en pâlissant.

— Oui, vous; en l'apercevant vous vous êtes trahi.

— Sire, je vous jure...

— René, dit Charles, écoutez bien ceci. Vous avez empoisonné la reine de Navarre avec des gants; vous avez empoisonné le prince de Porcian avec la fumée d'une lampe; vous avez essayé d'empoisonner M. de Condé avec une pomme de senteur. René, je vous ferai enlever la chair lambeau par lambeau avec une tenaille rougie, si vous ne me dites pas à qui appartient ce livre.

Le Florentin vit qu'il n'y avait pas à plaisanter avec la colère de Charles IX, et résolut de payer d'audace.

— Et si je dis la vérité, sire, qui me garantira

que je ne serai pas puni plus cruellement encore que si je me tais ?

— Moi.

— Me donnerez-vous votre parole royale ?

— Foi de gentilhomme, vous aurez la vie sauve, dit le roi.

— En ce cas, ce livre m'appartient, dit-il.

— A vous ! fit Charles en se reculant et en regardant l'empoisonneur d'un œil égaré.

— Oui, à moi.

— Et comment est-il sorti de vos mains ?

— C'est Sa Majesté la reine mère qui l'a pris chez moi.

— La reine mère ! s'écria Charles.

— Oui.

— Mais dans quel but ?

— Dans le but, je crois, de le faire porter au roi de Navarre, qui avait demandé au duc d'Alençon un livre de ce genre pour étudier la chasse au vol.

— Oh ! s'écria Charles ; c'est cela. Je tiens tout. Ce livre, en effet, était chez Henriot. Il y a une destinée, et je la subis.

En ce moment Charles fut pris d'une toux sèche et violente, à laquelle succéda une nouvelle douleur d'entrailles. Il poussa deux ou trois cris étouffés et se renversa sur sa chaise.

— Qu'avez-vous, sire ? demanda René d'une voix épouvantée.

— Rien, dit Charles ; seulement j'ai soif, donnez-moi à boire.

René emplit un verre d'eau et le présenta d'une main tremblante à Charles, qui l'avala d'un seul trait.

— Maintenant, dit Charles, prenant une plume et la trempant dans l'encre, écrivez sur ce livre...

— Que faut-il que j'écrive?

— Ce que je vais vous dicter :

« Ce manuel de chasse au vol a été donné par moi à la reine mère, Catherine de Médicis. »

René prit la plume et écrivit.

— Et maintenant signez.

Le Florentin signa.

— Vous m'avez promis la vie sauve, dit le parfumeur.

— Et de mon côté, je vous tiendrai parole.

— Mais, dit René, du côté de la reine mère?

— Oh! de ce côté, dit Charles, cela ne me regarde plus; si on vous attaque, défendez-vous.

— Sire, puis-je quitter la France quand je croirai ma vie menacée?

— Je vous répondrai à cela dans quinze jours. Mais en attendant...

Charles posa, en fronçant le sourcil, son doigt sur ses lèvres livides.

— Oh! soyez tranquille, sire.

Et, trop heureux d'en être quitte à si bon marché, le Florentin s'inclina et sortit.

Derrière lui, la nourrice apparut à la porte de sa chambre.

— Qu'y a-t-il donc, mon Charlot? dit-elle.

— Nourrice, il y a que j'ai marché dans la rosée, et que cela m'a fait mal.

— En effet, tu es bien pâle, mon Charlot.

— C'est que je suis bien faible. Donne-moi le bras, nourrice, pour aller jusqu'à mon lit.

La nourrice s'avança vivement. Charles s'appuya sur elle et gagna sa chambre.

— Maintenant, dit Charles, je me mettrai au lit tout seul.

— Et si maître Ambroise Paré vient?

— Tu lui diras que je vais mieux et que je n'ai plus besoin de lui.

— Mais, en attendant, que prendras-tu?

— Oh! une médecine bien simple, dit Charles, des blancs d'œufs battus dans du lait. A propos, nourrice, continua-t-il, ce pauvre Actéon est mort. Il faudra, demain matin, le faire enterrer dans un coin du jardin du Louvre. C'était un de mes meilleurs amis... Je lui ferai faire un tombeau, si j'en ai le temps...

LA SUEUR DE SANG.

Charles IX était couché sur un lit d'agonie ; il demandait à grands cris Henri de Navarre, son bon, son loyal frère, pour lui parler au sujet de la régence du royaume. Il voulut se lever.

— Sire, s'écria Catherine de Médicis en le retenant, vous nous faites injure à tous : vous oubliez les affronts faits à notre famille, vous répudiez notre sang ; un fils de France doit seul s'agenouiller près du lit de mort d'un roi de France. Quant à moi, ma place est marquée ici par les lois de la nature et de l'étiquette ; j'y reste donc.

— Et à quel titre, madame, y restez-vous? demanda Charles IX.

— A titre de mère.

— Vous n'êtes pas plus ma mère, madame, que le duc d'Alençon n'est mon frère.

— Vous délirez, monsieur, dit Catherine; depuis quand celle qui donne le jour n'est-elle plus la mère de celui qui l'a reçu?

— Du moment, madame, où cette mère dénaturée ôte ce qu'elle donna, répondit Charles en essuyant une écume sanglante qui montait à ses lèvres.

— Que voulez-vous dire, Charles? Je ne vous comprends pas, murmura Catherine regardant son fils d'un œil dilaté par l'étonnement.

— Vous allez me comprendre, madame.

Charles fouilla sous son traversin et en tira une petite clef d'argent.

— Prenez cette clef, madame, et ouvrez mon coffre de voyage; il contient certains papiers qui parleront pour moi.

Et Charles étendit la main vers un coffre magnifiquement sculpté, fermé d'une serrure d'argent comme la clef qui l'ouvrait, et qui tenait la place la plus apparente de la chambre.

Catherine, dominée par la position suprême que Charles prenait sur elle, obéit, s'avança à pas lents vers le coffre, l'ouvrit, plongea ses regards dans l'intérieur, et tout à coup recula, comme si elle avait vu dans les flancs du meuble quelque reptile endormi.

— Eh bien, dit Charles qui ne perdait pas sa mère de vue, qu'y a-t-il donc dans ce coffre qui vous effraye, madame?

— Rien, dit Catherine.

— En ce cas, plongez-y la main, madame, et prenez-y un livre; il doit y avoir un livre, n'est-ce pas? ajouta Charles avec ce sourire blêmissant, plus terrible chez lui que n'avait jamais été la menace chez un autre.

— Oui, balbutia Catherine.

— Un livre de chasse?

— Oui.

— Prenez-le, et apportez-le-moi.

Catherine, malgré son assurance, pâlit, trembla de tous ses membres, et allongeant la main dans l'intérieur du coffre :

— Fatalité! murmura-t-elle en prenant le livre.

— Bien! dit Charles. Écoutez maintenant : ce livre de chasse... j'étais insensé... j'aimais la chasse au-dessus de toutes choses... ce livre de chasse, je l'ai trop lu; comprenez-vous; madame?...

Catherine poussa un gémissement sourd.

— C'était une faiblesse, continua Charles; brûlez-le, madame! Il ne faut pas qu'on sache les faiblesses des rois.

Catherine s'approcha de la cheminée ardente, laissa tomber le livre au milieu du foyer, et demeura debout, immobile et muette, regardant d'un œil atone les flammes bleuissantes qui rongeaient les feuilles empoisonnées.

A mesure que ce livre brûlait, une forte odeur d'ail se répandait dans la chambre.

Bientôt il fut entièrement dévoré.

— Et maintenant, madame, appelez mon frère, mon frère *Henri*, dit Charles avec une irrésistible majesté.

Catherine, frappée de stupeur, écrasée sous une émotion multiple que sa profonde sagacité ne pouvait analyser, et que sa force presque surhumaine ne pouvait combattre, fit un pas en avant et voulut parler.

La mère avait un remords ; la reine avait une terreur : l'empoisonneuse avait un retour de haine.

Ce dernier sentiment domina tous les autres.

— Maudit soit-il ! s'écria-t-elle en s'élançant hors de la chambre, il triomphe, il touche au but ; oui, maudit, qu'il soit maudit !

Presque au même instant, maître Ambroise Paré entra par la porte opposée à celle qui venait de donner passage à Catherine, et s'arrêtant sur le seuil pour humer l'atmosphère alliacée de la chambre :

— Qui donc a brûlé de l'arsenic ? dit-il.

— Moi ! répondit Charles.

LE COL DE BALME.

Mon guide fut exact comme une horloge à réveil. A cinq heures et demie, nous traversions le bourg de Martigny, où je ne vis rien de remarquable que trois ou quatre crétins qui, assis devant la porte de la maison paternelle, végétaient stupidement au soleil levant. En sortant du village, nous traversâmes la Drance, qui descend du mont Saint-Bernard par le val d'Entremont, et va se jeter dans le Rhône, entre Martigny et la Batia. Presque aussitôt nous quittâmes la route, et nous prîmes un sentier qui s'enfonçait dans la vallée, en s'appuyant à droite sur le versant oriental de la montagne.

Lorsque nous eûmes fait une demi-lieue à peu près, mon guide m'invita à me retourner et à remarquer le paysage qui se déroulait sous nos yeux.

Le premier objet qui attirait la vue comme point central de ce vaste tableau était d'abord la vieille ville de Martigny.

L'œil ne se détache de Martigny que pour suivre le chemin du Simplon, qui, s'enfonçant hardiment dans la vallée du Rhône, suit, de Martigny à Riddes, une ligne si droite, qu'il semble une corde tendue, dont les clochers de ces deux villes font les deux piquets. A sa gauche, le Rhône, encore enfant, serpente au fond de la vallée.

En ramenant la vue de l'horizon à la place que nous occupions, nous apercevions à gauche, mais pour le perdre aussitôt derrière le vieux château de Martigny, le chemin qui conduit à Genève par la vallée de Saint-Maurice; à droite, visible pendant l'espace d'une lieue à peu près, côtoyant la Drance, torrent bruyant et caillouteux, qu'elle enjambe de temps en temps pour passer capricieusement d'un côté de la rive à l'autre, la route du Grand-Saint-Bernard, à laquelle succède, en sortant de Saint-Pierre, un sentier qui mène à l'hospice. Enfin, derrière nous et en nous remettant en marche, nous retrouvions le chemin escarpé et rapide que nous gravissions, et que semble au premier abord dominer, sans solution de continuité, le sombre pic de la Tête-Noire, tandis qu'arrivé

au haut de la Forclas, vous vous arrêtez étonné qu'une distance de deux lieues sépare ces deux sommités qui semblaient se toucher d'abord, et entre lesquelles s'ouvre inopinément une vallée dont vous ne pouviez pas même soupçonner l'existence.

Quelque habitué que je fusse déjà à ne me faire, au milieu de ces masses colossales, aucune idée des distances d'après le témoignage de mes yeux, je n'en fus pas moins étonné en découvrant tout à coup à mes pieds, et comme si le sol se dérobait à leurs pas, cette ride profonde de la terre. Immédiatement au-dessous de moi, à deux mille pieds de profondeur, je voyais se tordre et reluire, mince comme un de ces fils que le vent emporte à la fin de l'été, le torrent qui, s'échappant du beau glacier de Trient, serpente capricieusement dans toute la longueur de la vallée, et va fendre une montagne, de sa cime à sa base, pour se jeter et se perdre dans le Rhône entre la Verrerie et Vernaya. Quelques maisons éparses sur ses bords, couvertes de leurs toits gris, semblaient de gros scarabées se promenant lourdement dans la plaine, tandis que, des extrémités opposées de cette espèce de village, s'échappaient, à peine visibles à l'œil nu, les deux chemins qui conduisent indifféremment à Chamouny, l'un par la Tête-Noire, et l'autre par le col de Balme. C'était ce dernier que nous devions prendre.

Nous descendîmes dans la vallée. Mon guide me

conseilla de faire halte à une petite baraque oubliée par le village au bord du chemin et pompeusement décorée du nom d'auberge. Ce repos était nécessaire, me dit-il, pour nous préparer à faire les deux autres tiers de la route, la seule maison que nous devions rencontrer après celle-là étant distante de trois lieues et située dans l'échancrure du col de Balme. Ce que je compris de plus clair dans tout cela, c'est qu'il avait soif.

On nous donna, au prix du bordeaux, une bouteille de vin du cru avec lequel un Parisien n'aurait pas voulu assaisonner une salade, et que mon Valaisan vida voluptueusement jusqu'à la dernière goutte. Heureusement je trouvai ce que l'on trouve partout en Suisse, une tasse d'excellent lait, dans laquelle je versai quelques gouttes de kirschwasser. C'était un assez pauvre déjeuner pour un homme auquel il restait encore six lieues de pays à faire. Mon guide, qui s'aperçut de ma préoccupation, et qui en devina la cause en me voyant piteusement tremper, dans ce mélange acidulé, une croûte de pain dure et grise comme de la pierre ponce, me rendit un peu de courage en m'assurant qu'à l'auberge du Col de Balme nous trouverions à manger quelque chose de plus restaurant. Nous nous remîmes en route.

Après une demi-heure de marche, nous arrivâmes à l'entrée d'un bois de sapins où j'avais vu se perdre la route. Mon guide ne m'avait pas trompé : là devait commencer la véritable fatigue. Cepen-

dant j'aurai tant à parler dans la suite de passages escarpés et dangereux, que je ne cite celui-ci que pour mémoire. Nous commençâmes à côtoyer la pente rapide du col, ayant à notre droite un précipice de cinq à six cents pieds de profondeur, et au delà de ce précipice une montagne à pic que les gens du pays appellent l'Aiguille d'Illiers, et qui venait d'acquérir une célébrité récente, par la chute mortelle qu'y avait faite, en 1851, un Anglais qui avait voulu parvenir à son sommet. Mon guide me fit voir, aux deux tiers de la hauteur de l'Aiguille, l'endroit où le pied avait manqué à ce malheureux, l'espace effrayant qu'il avait parcouru, bondissant de rocher en rocher comme une avalanche vivante ; puis enfin, au fond du précipice, la place où il s'était arrêté, masse de chair informe et hideuse à laquelle il ne restait aucune apparence humaine.

Ces sortes d'histoires, peu gracieuses par elles-mêmes, le sont encore moins, racontées sur le terrain où elles sont arrivées ; il est peu réconfortant pour un voyageur, si flegmatique qu'il soit, d'apprendre qu'à l'endroit même où il est, le pied glissa à un autre, et que cet autre s'est tué. Au reste les guides ne sont guère avares de tels récits ; c'est un avis indirect qu'ils donnent aux voyageurs de ne point se hasarder sans eux.

Cependant, là où cet Anglais s'était tué, un pâtre, suivi de son troupeau de chèvres, courait à toutes jambes, sautant de rocher en rocher, ébran-

lant à chaque bond quelque pierre qui dans sa chute en entraînait d'autres. Celles-ci détachaient en roulant de petits rochers, qui à leur tour en déracinaient de plus gros; enfin toute cette avalanche descendait avec une vitesse croissante sur le talus de la montagne, cliquetant comme la grêle sur un toit; puis, après un intervalle de silence, elle allait se précipiter avec un bruit sourd dans l'eau qui coulait au fond du ravin coupé à pic qui séparait les deux montagnes. Il nous accompagna ainsi sur le versant opposé à celui que nous suivions, redoublant d'adresse et de vélocité pendant l'espace d'une demi-lieue, sans autre motif apparent que celui de prolonger le plaisir qu'il voyait bien que me donnaient son adresse et sa témérité montagnardes.

Depuis quelque temps l'air se rafraîchissait; nous montions toujours, et déjà nous étions arrivés à sept mille pieds à peu près au-dessus du niveau de la mer; çà et là de grandes plaques de neige annonçaient que nous approchions des régions glacées où elle ne fond plus. Nous avions laissé au-dessous de nous, dans la montée du bois Magnen, les hêtres et les sapins : les pâturages seuls poussaient à l'endroit où nous étions parvenus. Une bise froide passait de temps en temps, et glaçait tout à coup sur mon front la sueur que la fatigue y rappelait bientôt. Ce fut avec une véritable joie que j'appris de mon guide que nous allions apercevoir l'auberge du Col de Balme; quelques

minutes après je vis effectivement, au milieu de l'échancrure de la montagne qui sépare la vallée de Chamouny de celle du Trient, poindre, en se découpant sur un ciel bleu, le toit rouge de cette bienheureuse maison, puis ses murailles blanches qui semblaient sortir de terre au fur et à mesure que nous montions; enfin les degrés de sa porte, sur lesquels était assis un chien roux, qui vint gracieusement vers nous les yeux brillants et la queue flamboyante pour nous inviter à venir nous reposer chez son maître.

— Merci, mon chien, merci, merci! Nous y allons.

J'étais si pressé de trouver du feu et une chaise, que je me précipitai dans l'auberge sans prendre le temps de jeter un regard sur cette fameuse vallée de Chamouny, qui, du seuil de la porte, se déroulait à la vue dans toute son étendue et toute sa beauté.

Lorsque le froid et la faim, ces deux grands ennemis du voyageur, furent un peu calmés, la curiosité reprit le dessus. Je me fis conduire les yeux fermés, par mon guide, à l'endroit le plus favorable pour embrasser d'un seul coup d'œil la double chaîne des Alpes, et bientôt je me trouvai placé sur un point assez élevé pour ne rien perdre de son étendue. Alors j'ouvris les yeux, et comme si une toile se levait sur une magnifique décoration, je saisis, avec un plaisir mêlé d'effroi de me voir si petit au milieu de si grandes choses, tout l'ensemble

de cet immense panorama, dont les dômes neigeux, dominant la riche végétation de la vallée, semblent le palais d'été du dieu de l'hiver.

Je restai une heure anéanti dans la contemplation de ce tableau, sans m'apercevoir qu'il faisait quatre degrés de froid.

Quant à mon guide, qui avait vu cent fois déjà ce splendide spectacle, il courait, pour se réchauffer, à quatre pattes avec le chien, et le faisait aboyer en lui tirant la queue.

Enfin, il vint à moi pour me faire part d'une idée dont il venait d'être frappé.

— Si monsieur veut coucher ici, me dit-il avec l'accent d'un homme qui ne serait pas fâché de doubler son bénéfice en dédoublant ses journées, monsieur trouvera un bon souper et un bon lit.

Le maladroit ! s'il m'eût laissé tranquille, ce souper et ce lit, j'aurais bien été obligé de les prendre ; et Dieu sait quel repas et quel sommeil l'un et l'autre me promettaient.

Je me levai tout effrayé à l'idée du danger que j'avais couru.

— Non, non, lui dis-je, partons.

— C'est que nous ne sommes qu'à moitié chemin tout juste de Martigny à Chamouny.

— Je ne suis pas fatigué.

— C'est qu'il est quatre heures.

— Trois heures et demie.

— C'est que nous avons encore près de cinq lieues à faire et trois heures de jour seulement.

— Nous ferons les deux dernières lieues de nuit.

— C'est que vous perdrez un beau paysage.

— Je gagnerai un bon lit et un bon souper. Allons, en route.

Mon guide, qui avait épuisé ses meilleures raisons, me tint quitte des autres et se remit en route en soupirant. Nous partîmes.

Il était nuit noire lorsque nous arrivâmes à Chamouny. Nous avions fait neuf lieues de pays, qui, sans exagération, en valent bien douze ou quatorze de France ; c'était une bonne journée.

Aussi je ne m'occupai que de trois choses, que je recommande à tous ceux qui feront la route que je venais de parcourir :

La première, de prendre un bain;

La seconde, de souper;

La troisième, de faire remettre à son adresse une lettre contenant une invitation à dîner pour le lendemain, et portant cette suscription :

A Monsieur Jacques Balmat, dit Mont-Blanc.

Puis je me couchai.

Maintenant, je vais vous dire en deux mots et de mon lit, si toutefois sa célébrité n'est point arrivée jusqu'à vous, ce que c'est que M. Jacques Balmat, dit Mont-Blanc.

C'est le Christophe Colomb de Chamouny.

JACQUES BALMAT,

DIT MONT-BLANC.

En redescendant vers Chamouny, au milieu du chemin, à peu près, j'aperçus que j'avais perdu ma montre. Je voulus retourner sur mes pas; mais mon guide déclara que c'était son affaire, rien ne devant se perdre dans la vallée de Chamouny. Je m'établis sur un plateau, d'où la vue était magnifique, et j'attendis patiemment son retour : au bout d'une demi-heure, je le vis sortir, joyeux et triomphant, d'un bois de sapins que nous venions de traverser. Il avait retrouvé la montre et me la montrait en l'agitant au bout de sa chaîne :

il était certes plus content que moi. Je lui offris une récompense qu'il refusa. Cet incident nous fit perdre une quarantaine de minutes, et ce ne fut que vers les quatre heures que nous fûmes de retour au village. En approchant de l'hôtel, j'aperçus sur le banc, placé devant la porte, un vieillard de soixante et dix ans à peu près, qui se leva et vint à ma rencontre, sur un signe que lui fit le garçon d'auberge qui causait avec lui. Je devinai que c'était mon convive, et j'allai au-devant de lui en lui tendant la main.

Je ne m'étais pas trompé : c'était Jacques Balmat, ce guide intrépide qui, au milieu de mille dangers, atteignant le premier la sommité la plus élevée du Mont-Blanc, avait frayé le chemin à Saussure. Le courage avait précédé la science.

Je le remerciai de m'avoir fait l'honneur d'accepter mon invitation. Le brave homme crut que je me moquais de lui ; il ne comprenait pas qu'il fût pour moi un être tout aussi extraordinaire que Colomb qui trouva un monde ignoré, ou que Vasco qui retrouva un monde perdu.

J'invitai mon guide à dîner avec son doyen ; il accepta avec autant de simplicité qu'il en avait mis à refuser mon argent ; nous prîmes place à table. J'avais commandé la carte au garçon : mes convives parurent contents.

Au dessert, je mis la conversation sur les exploits de Balmat. Le vieillard, que le vin de Montmélian avait rendu gai et bavard, ne demandait pas mieux

que de me les conter. Le surnom de Mont-Blanc qu'il avait conservé prouve du reste qu'il est fier des souvenirs que j'invoquais.

Il ne se fit pas prier lorsque je l'invitai à me raconter tous les détails de sa périlleuse entreprise. Seulement il me tendit son verre, je le remplis ainsi que celui de mon guide.

— Avec votre permission, mon maître, me dit-il en se levant.

— Certes, et à votre santé, Balmat.

Nous trinquâmes.

— Merci, dit-il en se rasseyant, vous êtes un bon garçon.

Puis il vida son verre, fit claquer sa langue, cligna des yeux en se renversant sur le dossier de sa chaise, essayant de rappeler ses idées, que le dernier verre qu'il venait d'avaler ne rendait probablement pas plus claires.

Mon guide, de son côté, fit ses dispositions pour écouter le plus commodément possible un récit qu'il avait déjà probablement entendu plus d'une fois. Elles étaient aussi confortables que simples, ne consistant qu'en un demi-tour qu'il fit décrire en même temps à sa chaise et à sa personne; de cette manière il se trouva les pieds au feu, le coude sur la table, et la tête sur la main droite.

Quant à moi, je pris mon album et mon crayon, et je me préparai à écrire. C'est donc le récit pur et simple de Balmat que je vais mettre sous les yeux du lecteur.

— Hum ! C'était, ma foi ! en 1786 ; j'avais vingt-cinq ans, ce qui m'en fait aujourd'hui, tel que vous me voyez, soixante et douze bien comptés.

« J'étais bon là. Un jarret du diable et un estomac d'enfer ! J'aurais marché trois jours de suite sans manger. Ça m'est arrivé une fois que j'étais perdu dans le Buet. J'ai croqué un peu de neige, voilà tout. Je me disais de temps en temps en regardant le Mont-Blanc de côté : « Oh ! farceur, tu « as beau faire et beau dire, va, je te grimperai des- « sus quelque jour. » Enfin c'est bon...

« Voilà que ça me trottait toujours dans la tête, le jour comme la nuit. Le jour je montais dans le Brevent, d'où l'on voit le Mont-Blanc comme je vous vois, et je passais des heures entières à chercher un chemin : « Bah ! j'en ferai un, s'il n'y en a pas, » que je disais, mais il faut que j'y monte.

« La nuit, c'était bien autre chose, je n'avais pas plutôt les yeux fermés que j'étais en chemin. Je montais d'abord comme s'il y avait eu une route royale, et je me disais : « J'étais bien bête de croire « que c'était si difficile d'arriver au Mont-Blanc. » Puis petit à petit le chemin se rétrécissait ; mais c'était encore un joli sentier comme celui de Flegère : j'allais toujours. Enfin, j'arrivais à des endroits où le sentier s'effaçait, à des endroits inconnus, quoi ! la terre mouvait, j'enfonçais dedans jusqu'aux genoux. C'est égal, je me donnais une peine ! Qu'on est bête quand on rêve ! C'est bien ; j'en sortais à la longue ; mais ça devenait si roide, que j'étais obligé d'aller

à quatre pattes : c'était bien autre chose alors ! Toujours de plus difficile en plus difficile. Je mettais mes pieds sur des bouts de rocher, et je les sentais remuer comme des dents qui vont tomber ; la sueur me coulait à grosses gouttes, j'étouffais que c'était un cauchemar ! N'importe, j'allais toujours. J'étais comme un lézard le long d'un mur : je voyais la terre s'en aller sous moi : ça m'était égal ; je ne regardais encore qu'en l'air, je voulais arriver ; mais c'étaient les jambes !... moi, qui ai les jarrets solides, je ne pouvais plus les plier. Je me retournais les ongles sur les pierres, je sentais que j'allais tomber, et je disais : « Jacques Balmat, mon ami, si tu « n'attrapes pas cette petite branche-là, qui est au-des- « sus de ta tête, ton compte est bon. » La maudite branche, je la touchais du bout des doigts ; je me raclais les genoux comme un ramoneur. Ah ! la branche, ah ! je la pinçais. Allons ; ah !... cette nuit-là je me la rappellerai toujours ! ma femme m'a réveillé par le plus vigoureux coup de poing !... Imaginez-vous que je m'étais accroché à son oreille et que je la tirais comme un morceau de gomme élastique. Ah ! pour cette fois je me dis : « Jacques Balmat, il faut « que tu en aies le cœur net. » Je sautai donc à bas du lit, et je mis mes guêtres. « Où vas-tu ? » me dit ma femme. — « Chercher du cristal, » que je répondis : je ne voulais pas lui conter mon affaire ; « et ne sois pas « inquiète, » continuai-je, « si tu ne me vois pas revenir « ce soir. Si je ne suis pas rentré à neuf heures, c'est que je coucherai dans la montagne. » Je pris un bâ-

ton solide, bien ferré, double en grosseur et en longueur d'un bâton ordinaire ; j'emplis ma gourde d'eau-de-vie, je mis un morceau de pain dans ma poche, et en route !

« J'avais bien essayé déjà de monter par la mer de glace, mais le Mont-Maudit m'avait barré le passage. Alors je m'étais retourné par l'aiguille du Goûter ; mais pour aller de là au Dôme, il y avait une espèce d'arête d'un quart de lieue de long sur un ou deux pieds de large, et puis au-dessous dix-huit cents pieds de profondeur. Merci !

« Cette fois donc je résolus de changer de chemin : je pris celui de la montagne de la Côte ; au bout de trois heures j'étais arrivé au glacier des Bossons. Je le traversai ; ce n'était pas là le difficile. Quatre heures après j'étais aux Grands-Mulets ; c'était déjà quelque chose. J'avais gagné mon déjeuner ; je cassai une croûte, je bus un coup. C'est bon.

« A l'époque dont je vous parle on n'avait point encore pratiqué aux Grands-Mulets le plateau qui y est aujourd'hui, si bien qu'on n'y était pas à son aise, je vous en réponds ; j'étais en outre assez inquiet de savoir si je trouverais plus haut un endroit où passer la nuit. J'avais beau chercher à droite et à gauche, je ne voyais rien. Enfin je me remis en route à la grâce de Dieu.

« Au bout de deux heures et demie, je trouvai une belle place nue et sèche ; le rocher perçait la neige, et m'offrait une surface de six ou sept pieds : c'était

tout ce qu'il me fallait, non pas pour dormir, mais pour attendre le jour d'une manière un peu moins dure que dans la neige. Il était sept heures du soir ; je cassai mon second morceau de pain, je bus une seconde goutte, et je m'installai sur le rocher où j'allais passer la nuit : ça ne me prit pas grand temps, le lit n'était pas long à faire.

Sur les neuf heures, je vis venir l'ombre qui montait de la vallée comme une fumée épaisse, et s'avançait lentement vers moi. A neuf heures et demie, elle m'atteignit et m'enveloppa : cependant je voyais encore au-dessus de moi les derniers rayons du soleil couchant, qui avaient peine à quitter la plus haute sommité du Mont-Blanc. Je les suivis des yeux tant qu'ils y restèrent. Enfin ils disparurent, et le jour s'en alla. Tourné comme je l'étais vers Chamouny, j'avais à ma gauche l'immense plaine de neige qui monte au dôme du Goûter [1], et à ma droite, à la portée de ma main, un précipice de huit cents pieds de profondeur. Je ne voulais pas m'endormir, de peur de rouler dans la ruelle en rêvant ; je m'assis sur mon sac, et je me mis à battre des pieds et des mains pour entretenir la chaleur. Bientôt la lune se leva pâle et dans un cercle de nuages, qui la voilèrent tout à fait sur les onze heures. En même temps, je voyais descendre de l'aiguille du Goûter un coquin de brouillard qui

[1] Le dôme du Goûter est ainsi nommé, parce que le soleil l'éclaire à l'heure où l'on fait ce repas.

ne m'eut pas plutôt atteint qu'il se mit à me cracher de la neige à la figure. Alors je m'enveloppai la tête avec mon mouchoir, et je lui dis : « C'est bon, « va ton train. » A chaque minute, j'entendais la chute des avalanches qui grondaient en roulant comme le tonnerre. Les glaciers craquaient, et à chaque craquement je sentais la montagne remuer. Je n'avais ni faim ni soif, et j'éprouvais un singulier mal de tête qui me prenait au haut du crâne, et qui descendait jusqu'aux sourcils. Pendant ce temps-là, le brouillard n'arrêtait pas. Mon haleine s'était gelée contre mon mouchoir, la neige avait mouillé mes habits : il me sembla bientôt que j'étais tout nu. Je redoublai la rapidité de mes mouvements, et je me mis à chanter, pour chasser un tas d'idées bêtes qui me venaient dans l'esprit. Ma voix se perdait sur cette neige, aucun écho ne me répondait : tout était mort au milieu de cette nature glacée ; ma voix me faisait à moi-même une drôle d'impression. Je me tus, j'avais peur.

« A deux heures, le ciel blanchit vers l'orient. Avec les premiers rayons du jour, je sentis le courage me revenir. Le soleil se leva, luttant avec les nuages qui couvraient le Mont-Blanc ; j'espérais toujours qu'il les chasserait, mais sur les quatre heures, les nuages s'épaissirent, le soleil s'affaiblit, et je reconnus que ce jour-là il me serait impossible d'aller plus loin. Alors, pour ne pas tout perdre, je me mis à explorer les environs, et je passai toute la journée à visiter les glaciers et à reconnai-

tre les meilleurs passages. Comme le soir venait, et le brouillard à sa suite, je redescendis jusqu'au Bec-à-l'Oiseau, où la nuit me prit. Je passai celle-là mieux que l'autre, car je n'étais plus sur la glace, et je pus dormir un peu. Je me réveillai transi, et aussitôt que le jour parut, je redescendis vers la vallée, ayant dit à ma femme que je ne serais pas plus de trois jours. Au village de la Côte seulement, mes habits dégelèrent.

« Je n'avais pas fait cent pas hors des dernières maisons, que je rencontrai François Paccard, Joseph Carier et Jean-Michel Tournier; c'étaient trois guides : ils avaient leur sac, leur bâton et leur costume de voyage. Je leur demandai où ils allaient : ils me répondirent qu'ils cherchaient des cabris [1] qu'ils avaient donnés en garde à des petits paysans. Comme ces animaux ne valent pas plus de quarante sous la pièce, leur réponse me donna l'idée qu'ils voulaient me tromper, et je pensai qu'ils tentaient le voyage que je n'avais pu faire; d'autant plus que M. de Saussure avait promis une récompense au premier qui atteindrait le haut du Mont-Blanc. Une ou deux questions que me fit Paccard sur l'endroit où l'on pourrait coucher au Bec-à-l'Oiseau, me confirmèrent dans mon opinion. Je lui répondis que tout était plein de neige, et qu'une station m'y paraissait impossible ; je le vis alors échanger avec les autres un signe d'intelligence que je fis semblant de ne pas apercevoir. Ils se retirèrent à l'é-

[1] Des chevreaux.

cart, se consultèrent entre eux, et finirent par me proposer de monter tous ensemble ; j'acceptai, mais j'avais promis de rentrer, et je ne voulais pas manquer de parole à ma femme. Je revins donc chez moi pour lui dire de ne pas être inquiète, changer de bas et de guêtres, et prendre quelques provisions. A onze heures du soir, je partis de nouveau sans me coucher, et à une heure je rejoignis mes camarades au Bec-à-l'Oiseau, quatre lieues au-dessous de l'endroit où j'avais couché la veille ; ils dormaient comme des marmottes ; je les réveillai : en un instant ils furent sur pied, et nous nous mîmes tous les quatre en marche. Ce jour-là, nous traversâmes le glacier de Taconnay, nous montâmes jusqu'aux Grands-Mulets, où, l'avant-veille, j'avais passé une si fameuse nuit ; puis, prenant à droite, nous arrivâmes vers les trois heures au dôme du Goûter. Déjà l'un de nous, Paccard, avait manqué d'air un peu au-dessus des Grands-Mulets, et il était resté couché sur l'habit de l'un de nos camarades.

« Parvenus au sommet du dôme, nous vîmes, sur l'aiguille du Goûter, bouger quelque chose de noir que nous ne pouvions distinguer. Nous ne savions pas si c'était un chamois ou un homme. Nous criâmes, et l'on nous répondit ; puis, au bout d'un instant, comme nous faisions silence pour entendre un second cri, ces paroles nous arrivèrent :

« — *Ohé ! les autres ! attendez, nous voulons monter avec vous.*

« Nous les attendîmes en effet, et en les attendant nous vîmes arriver Paccard qui avait repris force. Au bout d'une demi-heure, ils nous rejoignirent : c'étaient Pierre Balmat et Marie Coutet, qui avaient fait le pari, avec les autres, d'être parvenus avant eux au dôme du Goûter ; leur pari était perdu. Pendant ce temps, pour utiliser les moments, je m'étais aventuré à la découverte, et j'avais fait un quart de lieue à peu près, à cheval sur l'arête en question qui joint le dôme du Goûter au sommet du Mont-Blanc : c'était un chemin de danseur de corde : mais c'est égal, je crois que j'aurais réussi à aller jusqu'au bout, si la Pointe-Rouge ne fût venue me barrer le chemin. Comme il était impossible d'avancer plus loin, je revins vers l'endroit où j'avais quitté les camarades ; mais il n'y avait plus que mon sac : désespérant de gravir le Mont-Blanc, ils étaient partis en disant :

« — Balmat est leste, il nous rattrapera.

« Je me trouvai donc seul, et un instant je balançai entre l'envie de les rejoindre et le désir de tenter seul l'ascension. Leur abandon m'avait piqué ; puis, quelque chose me disait que cette fois je réussirais. Je me décidai donc pour ce dernier parti : je chargeai mon sac et me mis en route ; il était quatre heures du soir.

« Je traversai le grand plateau, et je parvins jusqu'au glacier de la Brinva, d'où j'aperçus Cormayeur et la vallée d'Aoste en Piémont. Le brouillard était sur le sommet du Mont-Blanc ; je ne

tentai pas d'y monter, moins dans la crainte de me perdre, que dans la certitude que les autres, ne pouvant m'y voir, ne voudraient pas croire que j'y étais parvenu. Je profitai du peu de jour qui me restait pour chercher un abri ; mais au bout d'une heure, comme je n'avais rien trouvé, et que je me rappelais l'autre nuit, vous savez, je résolus de revenir chez moi. Je me mis donc en marche ; mais, arrivé au grand plateau, comme je ne savais pas encore me garantir la vue avec un voile vert, ainsi que je l'ai fait depuis, la neige me fatigua tellement les yeux, que je ne distinguais plus rien ; j'avais des éblouissements qui me faisaient voir de grandes taches de sang. Je m'assis pour me remettre ; je fermai les yeux, et je laissai tomber ma tête entre mes mains. Au bout d'une demi-heure, ma vue s'était remise, mais la nuit était venue ; il n'y avait pas de temps à perdre. Je me levai, et allez !

« Je n'avais pas fait deux cents pas que je sentis avec mon bâton que la glace manquait sous mes pieds : j'étais au bord de la grande crevasse.

« — Ah ! » je lui dis : « je te connais. » Au fait nous l'avions traversée le matin sur un pont de glace recouvert de neige. Je le cherchai, mais la nuit allait toujours s'épaississant ; ma vue se fatiguait de plus en plus et je ne pus le retrouver : le mal de tête dont j'ai déjà parlé m'avait repris ; je ne me sentais aucun désir de boire ni de manger ; de violents maux de cœur me labouraient l'estomac. Cependant il fallait se décider à demeurer jusqu'au

jour près de la crevasse. Je posai mon sac sur la neige, je tirai mon mouchoir en rideau sur mon visage et je me préparai de mon mieux à passer une nuit pareille à l'autre. Cependant, comme j'étais deux mille pieds plus haut à peu près, le froid était bien plus vif; une petite neige fine et aiguë me glaçait ; je sentais une pesanteur et une envie de dormir irrésistibles, des pensées tristes comme la mort me venaient dans l'esprit, et je savais très-bien que ces pensées tristes et cette envie de dormir étaient un mauvais signe, et que, si j'avais le malheur de fermer les yeux, je pourrais bien ne plus les rouvrir. De l'endroit où j'étais, j'apercevais, à dix mille pieds au-dessous de moi, les lumières de Chamouny, où mes camarades étaient bien chaudement, bien tranquilles près de leur feu, ou dans leur lit. Je me disais : Peut-être n'y en a-t-il pas un parmi eux qui pense à moi, ou, s'il y en a un qui pense à Balmat, il dit, en tisonnant ses braises ou en tirant sa couverture sur ses oreilles :

« — A l'heure qu'il est, cet imbécile de Jacques s'amuse probablement à battre la semelle. Bon courage, Balmat!

« Ce n'était pas le courage, mais la force! L'homme n'est pas de fer, et je sentais bien que je n'étais pas à mon aise, enfin. Dans les courts intervalles de silence qu'interrompaient de minute en minute la chute des avalanches et le craquement des glaciers, j'entendais aboyer un chien à Cormayeur,

quoiqu'il y eût à peu près une lieue et demie de ce village à l'endroit où j'étais; cela me distrayait. C'était le seul bruit de la terre qui arrivât jusqu'à moi. Vers minuit, le maudit chien se tut, et je retombai dans ce silence comme il en fait un dans les cimetières, car je ne compte pas le bruit des glaciers et des avalanches; ce bruit-là, c'est la voix de la montagne qui se plaint, et bien loin de rassurer l'homme, elle l'épouvante.

« Sur les deux heures, je vis paraître à l'horizon la même ligne blanche dont je vous ai déjà parlé. Le soleil la suivait comme la première fois, mais comme la première fois aussi, le Mont-Blanc avait mis sa perruque : c'est ce qui lui arrive quand il est de mauvaise humeur, et alors il ne faut pas s'y frotter. Je connaissais son caractère : aussi je me tins pour averti, et je redescendis dans la vallée, attristé, mais non découragé par ces deux tentatives inutiles, car maintenant j'étais bien certain que la troisième fois je serais plus heureux. Au bout de cinq heures, j'étais de retour au village : il en était huit. Tout allait bien chez moi. Ma femme m'offrit à manger; j'avais plus sommeil que je n'avais faim : elle voulut aussi me faire coucher dans la chambre, mais je craignais d'y être tourmenté par les mouches; j'allai m'enfermer dans la grange, je m'étendis sur le foin, et je dormis vingt-quatre heures sans me réveiller.

« Trois semaines se passèrent sans amener de changement favorable dans le temps, et sans dimi-

nuer mon envie de faire une troisième tentative. Le docteur Paccard, parent du guide dont j'ai parlé, désirait m'accompagner dans celle-ci : il fut convenu en conséquence qu'au premier beau jour nous partirions ensemble. Enfin, le 8 août 1786, le temps me parut assez sûr pour risquer le voyage. J'allai trouver Paccard, et je lui dis :

« — Voyons, docteur, êtes-vous bon ? N'avez-vous peur ni du froid, ni de la neige, ni des précipices ? Parlez comme un homme.

« — Je n'ai peur de rien avec toi, Balmat, répondit Paccard.

« — Eh bien ! repris-je, le moment est venu de grimper sur la taupinière.

« Le docteur me dit qu'il était tout prêt ; mais au moment de fermer sa porte, je crois que son grand courage lui manqua un peu, car la clef ne sortait pas de la serrure : il tournait le double tour, le détournait.

« — Tiens, Balmat, ajouta-t-il, si nous faisions bien, nous prendrions deux autres guides.

« — Non pas, lui répondis-je, je monterai seul avec vous, ou vous y monterez avec d'autres, je veux être le premier, et pas le second.

« Il réfléchit un instant, tira sa clef, la mit dans sa poche, et me suivit machinalement et la tête baissée. Au bout d'un instant, il secoua les oreilles.

« — Eh bien ! dit-il, je me fie à toi, Balmat.

« — En route, et à la grâce de Dieu.

« Puis il se mit à chanter, mais pas très-juste. Ça le tracassait, le docteur.

« Alors je lui pris le bras.

« — Ce n'est pas le tout, lui dis-je, il faut que personne ne sache notre projet, excepté nos femmes.

« Une troisième personne fut cependant mise dans la confidence : c'est la marchande chez laquelle nous avions été obligés d'acheter du sirop pour mêler avec notre eau, le vin ou l'eau-de-vie étant trop forts pour un pareil voyage. Comme elle s'était doutée de quelque chose, nous lui dîmes tout, en l'invitant à regarder le lendemain à neuf heures du matin du côté du dôme du Goûter : c'était l'heure à laquelle nous devions y être, si rien ne dérangeait nos calculs.

« Toutes nos petites affaires arrangées et nos adieux faits à nos femmes, nous partîmes vers les cinq heures du soir, prenant, l'un du côté gauche, et l'autre du côté droit de l'Arve, afin que nul ne se doutât de notre projet, et nous nous réunîmes au village de la Côte. Le même soir, nous allâmes coucher au sommet de la Côte, entre le glacier des Bossons et celui de Taconnay. J'avais emporté une couverture, je m'en servis pour envelopper le docteur comme on emmaillotte un enfant, et grâce à cette précaution, il passa une assez bonne nuit : quant à moi je dormis tout d'un trait jusqu'à une heure et demie à peu près. A deux heures, la ligne blanche parut, et bientôt le soleil se leva sans nuages, sans brouillard, beau et brillant, enfin

nous promettant une fameuse journée : je réveillai le docteur, et nous nous mîmes en route.

« Au bout d'un quart d'heure, nous nous engageâmes dans le glacier de Taconnay : les premiers pas du docteur sur cette mer, au milieu de ces immenses gerçures dans la profondeur desquelles l'œil se perd, sur ces ponts de glace que l'on sent craquer sous soi, et qui, s'ils s'abîmaient, vous abîmeraient avec eux, furent un peu chancelants ; mais peu à peu il se rassura en me voyant faire, et nous nous en tirâmes sains et saufs. Nous nous mîmes aussitôt à gravir les Grands-Mulets, que nous laissâmes bientôt derrière nous. Je montrai au docteur la place où j'avais passé la première nuit. Il fit une grimace très significative, garda le silence dix minutes ; puis s'arrêtant tout à coup :

« — Crois-tu, Balmat, me dit-il, que nous arriverons aujourd'hui au haut du Mont-Blanc ?

« Je vis bien de quoi il retournait, et je le rassurai en riant, mais sans lui rien promettre. Nous montâmes encore ainsi l'espace de deux heures ; depuis le plateau, le vent nous avait pris, et devenait de plus en plus vif : enfin arrivés à la saillie du rocher qu'on appelle le Petit-Mulet, un coup d'air bien violent enleva le chapeau du docteur. Au cri qu'il poussa, je me retournai, et j'aperçus son feutre qui décampait du côté de Cormayeur. Il le regardait s'en aller, les bras tendus.

« — Oh ! il faut en faire votre deuil, docteur,

que je lui dis, nous ne le reverrons jamais. Il s'en va dans le Piémont. Bon voyage !

« Il paraît que le vent avait pris goût à la plaisanterie, car à peine avais-je fermé la bouche, qu'il nous en arriva une bouffée si violente, que nous fûmes obligés de nous coucher à plat ventre pour ne pas aller rejoindre le chapeau : de dix minutes nous ne pûmes nous relever ; le vent fouettait la montagne, et passait en sifflant sur nos têtes, emportant des tourbillons de neige gros comme la maison. Le docteur était découragé. Moi, je ne pensais pendant ce temps qu'à la marchande, qui, à cette heure, devait regarder le dôme du Goûter : aussi, au premier répit que nous donna la bise, je me relevai ; mais le docteur ne consentit à me suivre qu'en marchant à quatre pattes. Nous parvînmes ainsi à une pointe d'où l'on pouvait découvrir le village : arrivé là, je tirai ma lunette, et à douze mille pieds au-dessous de nous dans la vallée, je distinguai notre commère à la tête d'un rassemblement de cinquante personnes, qui s'arrachaient les lunettes pour nous regarder. Une considération d'amour-propre détermina le docteur à se remettre sur ses jambes, et à l'instant où il fut debout, nous nous aperçûmes que nous étions reconnus, lui à sa grande redingote, et moi à mon costume habituel : ceux de la vallée nous firent des signes avec leurs chapeaux. J'y répondis avec le mien. Celui du docteur était absent par congé définitif.

« Cependant Paccard avait usé toute son énergie

à se remettre sur pied, et ni les encouragements que nous recevions, ni ceux que je lui donnais, ne pouvaient le déterminer à continuer son ascension. Après que j'eus épuisé toute mon éloquence, et que je vis que je perdais mon temps, je lui dis de se tenir le plus chaudement possible, et de se donner du mouvement; il m'écoutait sans m'entendre, et répondait *oui, oui,* pour se débarrasser de moi. Je comprenais qu'il devait souffrir du froid, j'étais moi-même tout engourdi. Je lui laissai la bouteille, et je partis seul en lui disant que je reviendrais le chercher.

« — Oui, oui, me répondit-il.

« Je lui recommandai de nouveau de ne pas se tenir en place, et je partis. Je n'avais pas fait trente pas, que je me retournai, et je vis qu'au lieu de courir et battre la semelle, il s'était assis le dos au vent : c'était déjà une précaution.

« A compter de ce moment, la route ne présentait pas une grande difficulté, mais à mesure que je m'élevais, l'air devenait de moins en moins respirable. De dix pas en dix pas, j'étais obligé de m'arrêter, comme un phthisique. Il me semblait que je n'avais plus de poumons, et que ma poitrine était vide : je pliai alors mon mouchoir comme une cravate, je le nouai sur ma bouche, et je respirai à travers, ce qui me soulagea un peu. Cependant le froid me gagna de plus en plus, je mis une heure à faire un petit quart de lieue : je marchais le front baissé, mais voyant que j'étais sur

une pointe que je ne connaissais pas, je relevai la tête, et je m'aperçus que j'étais enfin arrivé sur la sommité du Mont-Blanc.

« Alors je tournai les yeux tout autour de moi, tremblant de me tromper et de trouver quelque aiguille, quelque pointe nouvelle, car je n'aurais pas eu la force de la gravir ; les articulations de mes jambes me semblaient ne tenir qu'à l'aide de mon pantalon. Mais non, non. J'étais au terme de mon voyage. J'étais arrivé là où personne n'était venu encore, pas même l'aigle et le chamois ; j'y étais arrivé seul, sans autre secours que celui de ma force et de ma volonté ; tout ce qui m'entourait semblait m'appartenir, j'étais le roi du Mont-Blanc, j'étais la statue de cet immense piédestal. Ah !

« Alors je me tournai vers Chamouny, agitant mon chapeau au bout de mon bâton, et je vis, à l'aide de ma lunette, qu'on répondait à mes signes. Mes sujets de la vallée m'avaient aperçu. Tout le village était sur la place.

« Ce premier moment d'exaltation passé, je pensai à mon pauvre docteur. Je redescendis vers lui aussi vite que je pus, l'appelant par son nom, et tout effrayé de ne pas l'entendre me répondre ; au bout d'un quart d'heure, je l'aperçus de loin, rond comme une boule, mais ne faisant aucun mouvement, malgré les cris que je poussais, et qui arrivaient certainement jusqu'à lui. Je le trouvai la tête entre les genoux et tout racorni sur lui-même

comme un chat qui fait le manchon. Je lui frappai sur l'épaule, il leva machinalement la tête. Je lui dis que j'étais parvenu au haut du Mont-Blanc ; cela parut médiocrement l'intéresser ; car il ne me répondit que pour me demander où il pourrait se coucher et dormir. Je lui dis qu'il était venu pour monter au plus haut de la montagne, et qu'il y monterait. Je le secouai, le pris sous les épaules, et lui fis faire quelques pas : il était comme abruti, et il lui paraissait aussi égal d'aller d'un côté que de l'autre, de monter que de redescendre. Cependant le mouvement que je le forçais de prendre rétablit un peu la circulation du sang : alors il me demanda si je n'aurais point par hasard, dans ma poche, des gants pareils à ceux que je portais à mes mains : c'étaient des gants en poil de lièvre que je m'étais faits exprès pour mon excursion, sans séparation entre les doigts. Dans la situation où je me trouvais moi-même, je les eusse refusés tous les deux à mon frère : je lui en donnai un.

« A six heures passées nous étions sur le sommet du Mont-Blanc, et quoique le soleil jetât un vif éclat, le ciel nous paraissait bleu foncé, et nous y voyions briller quelques étoiles. Lorsque nous reportions les yeux au-dessous de nous, nous n'apercevions que glaces, neiges, rocs, aiguilles, pics décharnés. L'immense chaîne de montagnes qui parcourt le Dauphiné et s'étend jusqu'au Tyrol, nous étalait ses quatre cents glaciers resplendissants de lumière. A peine si la verdure nous pa-

raissait occuper une place sur la terre. Les lacs de Genève et de Neuchâtel n'étaient que des points bleus presque imperceptibles. A notre gauche s'étendait la Suisse des montagnes toute moutonneuse, et au delà, la Suisse des prairies, qui semblait un riche tapis vert ; à notre droite, tout le Piémont et la Lombardie jusqu'à Gênes ; en face, l'Italie. Paccard ne voyait rien, je lui racontais tout : quant à moi, je ne souffrais plus, je n'étais plus fatigué ; à peine si je sentais cette difficulté de respirer qui, une heure auparavant, avait failli me faire renoncer à mon entreprise. Nous restâmes ainsi trente-trois minutes.

« Il était sept heures du soir, nous n'avions plus que deux heures et demie de jour : il fallait partir. Je repris Paccard par-dessous le bras : j'agitai de nouveau mon chapeau pour faire un dernier signe à ceux de la vallée, et nous commençâmes à redescendre. Aucun chemin tracé ne nous dirigeait : le vent était si froid, que la neige n'était pas même dégelée à sa surface ; nous retrouvions seulement sur la glace les petits trous qu'y avait faits la pointe de nos bâtons ferrés. Paccard n'était plus qu'un enfant sans énergie et sans volonté que je guidais dans les bons chemins, et que, dans les mauvais, je portais. La nuit commençait à tomber lorsque nous traversâmes la crevasse ; au bas du grand plateau, elle nous prit tout à fait : à chaque instant Paccard s'arrêtait, déclarant qu'il n'irait pas plus loin, et à chaque instant je le forçais de reprendre sa marche,

non par la persuasion, il n'entendait rien, mais par la force. A onze heures, nous sortîmes enfin des régions des glaces et mîmes le pied sur la terre ferme : il y avait déjà une heure que nous avions perdu toute réverbération du soleil; alors je permis à Paccard de s'arrêter, et je me préparai à l'envelopper de nouveau dans des couvertures, lorsque je m'aperçus qu'il ne s'aidait plus de ses mains. Je lui en fis l'observation. Il me répondit que cela se pouvait bien, vu qu'il ne les sentait pas. Je tirai ses gants, ses mains étaient blanches et comme mortes; moi-même, j'étais bête de la main où j'avais mis son petit gant de peau à la place du mien : je lui dis que nous avions trois mains de gelées à nous deux; cela paraissait lui être fort égal, il ne demandait qu'à se coucher et à dormir; quant à moi, il me dit de me frotter la partie malade avec de la neige; le remède n'était pas loin.

« Je commençai l'opération par lui, et je la terminai par moi. Bientôt le sang revint, et avec le sang la chaleur, aussi aiguë que si on nous avait piqué chaque veine avec des aiguilles. Je roulai mon poupard dans sa couverture, je le couchai à l'abri d'un rocher, nous mangeâmes un morceau, bûmes un coup, nous nous serrâmes l'un contre l'autre le plus que nous pûmes, et nous nous endormîmes.

« Le lendemain, à six heures, je fus réveillé par Paccard.

« — C'est drôle, Balmat, me dit-il, j'entends chanter les oiseaux, et je ne vois pas le jour; pro-

blablement que je ne peux pas ouvrir les yeux.

« Notez qu'il les avait écarquillés comme ceux d'un grand-duc. Je lui répondis qu'il se trompait sans doute, et qu'il devait très-bien y voir. Alors il me demanda un peu de neige, la fit fondre dans le creux de sa main avec de l'eau-de-vie, et s'en frotta les paupières. Cette opération finie, il n'en voyait pas davantage, seulement les yeux lui cuisaient beaucoup plus.

« — Allons, dit-il, il paraît que je suis aveugle, Balmat.

« — Dame ! répondis-je, ça m'en a bien l'air.

« — Comment vais-je faire pour descendre ? continua-t-il.

« — Prenez la bretelle de mon sac, et marchez derrière moi, voilà un moyen.

« C'est ainsi que nous descendîmes, et arrivâmes au village de la Côte.

« Là, comme je craignais que ma femme ne fût inquiète, je quittai le docteur, qui regagna sa maison en tâtonnant avec son bâton, et je revins chez moi ; c'est alors seulement que je me vis

« Je n'étais pas reconnaissable ; j'avais les yeux rouges, la figure noire et les lèvres bleues ; chaque fois que je riais ou bâillais, le sang me jaillissait des lèvres et des joues. Enfin je n'y voyais plus qu'à l'ombre.

« Quatre jours après, je partis pour Genève afin de prévenir M. de Saussure que j'avais réussi à escalader le Mont-Blanc : il l'avait déjà appris par

des Anglais. Il vint aussitôt à Chamouny, et essaya avec moi la même ascension ; mais le temps ne nous permit pas d'aller plus haut que la montagne de la Côte, et ce ne fut que l'année suivante qu'il put accomplir son grand projet. »

— Et le docteur Paccard, dis-je, est-il resté aveugle ?

— Ah ! oui, aveugle ! il est mort il y a onze mois, à l'âge de soixante et dix-neuf ans, et il lisait encore sans lunettes ; seulement il avait les yeux diaboliquement rouges.

— Des suites de son ascension ?

— Oh ! que non !

— Et de quoi alors ?

— Le bonhomme levait un peu le coude...

En disant ces mots, Balmat vida sa troisième bouteille.

LES MOUSQUETAIRES.

D'Artagnan ne connaissait personne à Paris. Il alla donc au rendez-vous d'Athos sans amener de second, résolu de se contenter de ceux qu'aurait choisis son adversaire. D'ailleurs son intention était formelle de faire au brave mousquetaire toutes les excuses convenables, mais sans faiblesse, craignant qu'il ne résultât de ce duel ce qui résulte toujours de fâcheux dans une affaire de ce genre, quand un homme jeune et vigoureux se bat contre un adversaire blessé et affaibli : vaincu, il double le triomphe de son antagoniste ; vainqueur, il est accusé de forfaiture et de facile audace.

Au reste, d'Artagnan n'était point un homme

ordinaire. Aussi tout en se répétant à lui-même que sa mort était inévitable, il ne se résigna point à mourir tout doucettement comme un autre moins courageux et moins modéré que lui eût fait à sa place. Il réfléchit aux différents caractères de ceux avec lesquels il allait se battre et commença à voir plus clair dans sa situation. Il espérait, grâce aux excuses loyales qu'il lui réservait, se faire un ami d'Athos, dont l'air grand seigneur et la mine austère lui agréaient fort. Il se flattait de faire peur à Porthos avec l'aventure du baudrier, qu'il pouvait, s'il n'était pas tué sur le coup, raconter à tout le monde, récit qui, poussé adroitement à l'effet, devait couvrir Porthos de ridicule : enfin, quant au sournois Aramis, il n'en avait pas très-grand'peur, et en supposant qu'il arrivât jusqu'à lui, il se chargeait de l'expédier bel et bien, ou du moins en le frappant au visage, comme César avait recommandé de faire aux soldats de Pompée, d'endommager à tout jamais cette beauté dont il était si fier.

Ensuite il y avait chez d'Artagnan ce fonds inébranlable de résolution qu'avaient déposé dans son cœur les conseils de son père, conseils dont la substance était : ne rien souffrir de personne que du roi, du cardinal de Richelieu et de M. de Tréville. Il vola donc plutôt qu'il ne marcha vers le couvent des Carmes déchaussés, ou plutôt déchaux, comme on disait à cette époque, sorte de bâtiment sans fenêtres, bordé de prés arides, succursale du Pré-aux-Clercs et qui servait d'ordinaire aux rencontres

des gens qui n'avaient pas de temps à perdre.

Lorsque d'Artagnan arriva en vue du petit terrain vague qui s'étendait au pied de ce monastère, Athos attendait depuis cinq minutes seulement, et midi sonnait. Il était donc ponctuel comme la Samaritaine, et le plus rigoureux casuiste à l'égard des duels n'avait rien à dire.

Athos, qui souffrait toujours cruellement de sa blessure, quoiqu'elle eût été pansée à neuf par le chirurgien de M. de Tréville, s'était assis sur une borne et attendait son adversaire avec cette contenance paisible et cet air digne qui ne l'abandonnaient jamais. A l'aspect de d'Artagnan, il se leva et fit poliment quelques pas au-devant de lui. Celui-ci, de son côté, n'aborda son adversaire que le chapeau à la main et sa plume traînant jusqu'à terre.

— Monsieur, dit Athos, j'ai fait prévenir deux de mes amis qui me serviront de seconds, mais ces deux amis ne sont point encore arrivés. Je m'étonne qu'ils tardent : ce n'est pas leur habitude.

— Je n'ai pas de second, moi, monsieur, dit d'Artagnan, car, arrivé d'hier seulement à Paris, je n'y connais encore personne que M. de Tréville, auquel j'ai été recommandé par mon père, qui a l'honneur d'être quelque peu de ses amis.

Athos réfléchit un instant.

— Vous ne connaissez que M. de Tréville ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, je ne connais que lui.

— Ah çà ! mais, continua Athos, parlant moitié à lui-même et moitié à d'Artagnan, ah çà ! mais si je vous tue, j'aurai l'air d'un mangeur d'enfants, moi !

— Pas trop, monsieur, répondit d'Artagnan avec un salut qui ne manquait pas de dignité ; pas trop, puisque vous me faites l'honneur de tirer l'épée contre moi avec une blessure dont vous devez être fort incommodé.

— Très-incommodé, sur ma parole, et vous m'avez fait beaucoup de mal, je dois le dire ; mais je prendrai la main gauche, c'est mon habitude en pareille circonstance. Ne croyez donc pas que je vous fasse une grâce, je tire proprement des deux mains ; il y aura même désavantage pour vous : un gaucher est très-gênant pour les gens qui ne sont pas prévenus. Je regrette donc de ne pas vous avoir fait part plus tôt de cette circonstance.

— Vous êtes vraiment, monsieur, dit d'Artagnan en s'inclinant de nouveau, d'une courtoisie dont je vous suis on ne peut plus reconnaissant.

— Vous me rendez confus, répondit Athos avec son air de gentilhomme ; causons donc d'autre chose, je vous prie, à moins que cela ne vous soit désagréable. Ah ! que vous m'avez fait mal ! l'épaule me brûle.

— Si vous vouliez permettre..., dit d'Artagnan avec timidité.

— Quoi, monsieur ?

— J'ai un baume miraculeux pour les blessures,

un baume qui me vient de ma mère, et dont j'ai fait l'épreuve sur moi-même.

— Eh bien?

— Eh bien, je suis sûr qu'en moins de trois jours, ce baume vous guérirait, et au bout de trois jours, quand vous seriez guéri, eh bien! monsieur, ce me serait toujours un grand honneur d'être votre homme.

D'Artagnan dit ces mots avec une simplicité qui faisait honneur à sa courtoisie, sans porter autrement atteinte à son courage.

— Monsieur, dit Athos, voici une proposition qui me plaît, non pas que je l'accepte, mais elle sent son gentilhomme d'une lieue. C'était ainsi que parlaient et faisaient ces preux du temps de Charlemagne sur lesquels tout cavalier doit chercher à se modeler. Malheureusement nous ne sommes plus au temps du grand empereur. Nous sommes au temps de M. le cardinal, et d'ici à trois jours on saurait, si bien gardé que soit le secret, on saurait, dis-je, que nous devons nous battre, et l'on s'opposerait à notre combat. Ah çà mais, ces flâneurs ne viendront donc pas?

— Si vous êtes pressé, monsieur, dit d'Artagnan à Athos avec la même simplicité qu'un instant auparavant il lui avait proposé de remettre le duel à trois jours, si vous êtes pressé et qu'il vous plaise de m'expédier tout de suite, ne vous gênez pas, je vous en prie.

— Voilà encore un mot qui me plaît, dit Athos

en faisant un gracieux signe de tête à d'Artagnan, il n'est point d'un homme sans cervelle et il est à coup sûr d'un homme de cœur. Monsieur, j'aime les gens de votre trempe et je vois que, si nous ne nous tuons pas l'un ou l'autre, j'aurai plus tard un vrai plaisir dans votre conversation. Attendons ces messieurs, je vous prie, j'ai tout le temps et cela sera plus correct. Ah! en voici un, je crois.

En effet, au bout de la rue de Vaugirard, commençait à apparaître le gigantesque Porthos.

— Quoi! s'écria d'Artagnan, votre premier témoin est M. Porthos?

— Oui, cela vous contrarie-t-il?

— Non, aucunement.

— Et voici le second.

D'Artagnan se tourna du côté indiqué par Athos et reconnut Aramis.

— Quoi! s'écria-t-il d'un accent encore plus étonné que la première fois, votre second témoin est M. Aramis?

— Sans doute; ne savez-vous pas qu'on ne nous voit jamais l'un sans l'autre, et qu'on nous appelle dans les mousquetaires et dans les gardes, à la cour et à la ville, Athos, Porthos et Aramis, ou les trois inséparables? Après cela, comme vous arrivez de Dax ou de Pau...

— De Tarbes, dit d'Artagnan.

— Il vous est permis d'ignorer ce détail, dit Athos.

— Ma foi, dit d'Artagnan, vous êtes bien nommés, messieurs, et mon aventure, si elle fait quelque bruit, prouvera du moins que votre union n'est pas fondée sur les contrastes.

Pendant ce temps, Porthos s'était approché, avait salué de la main Athos ; puis, se retournant vers d'Artagnan, il était resté tout étonné.

Disons en passant qu'il avait changé de baudrier et quitté son manteau.

— Ah! ah! fit-il, qu'est-ce que cela?

— C'est avec monsieur que je me bats, dit Athos en montrant de la main d'Artagnan, et en le saluant du même geste.

— C'est avec lui que je me bats aussi , dit Porthos.

— Mais à une heure seulement, répondit d'Artagnan.

— Et moi aussi, c'est avec monsieur que je me bats , dit Aramis en arrivant à son tour sur le terrain.

— Mais à deux heures seulement, fit d'Artagnan avec le même calme.

— Mais à propos de quoi te bats-tu, toi, Athos? demanda Aramis.

— Ma foi, je ne sais pas trop, il m'a fait mal à l'épaule ; et toi, Porthos ?

— Ma foi, je me bats parce que je me bats, répondit Porthos en rougissant.

Athos, qui ne perdait rien, vit passer un fin sourire sur les lèvres du Gascon.

— Nous avons eu une discussion sur la toilette, dit le jeune homme.

— Et toi, Aramis? demanda Athos.

— Moi, je me bats pour cause de théologie, répondit Aramis tout en faisant signe à d'Artagnan qu'il le priait de tenir secrète la cause de son duel.

Athos vit passer un second sourire sur les lèvres de d'Artagnan.

— Vraiment? dit Athos.

— Oui, un point de saint Augustin sur lequel nous ne sommes pas d'accord, dit le Gascon.

— Décidément, c'est un homme d'esprit, murmura Athos.

— Et maintenant que vous êtes rassemblés, messieurs, dit d'Artagnan, permettez-moi de vous faire mes excuses.

A ce mot d'*excuses*, un nuage passa sur le front d'Athos, un sourire hautain glissa sur les lèvres de Porthos, et un signe négatif fut la réponse d'Aramis.

— Vous ne me comprenez pas, messieurs, dit d'Artagnan en relevant sa tête, sur laquelle jouait en ce moment un rayon de soleil qui en dorait les lignes fines et hardies, je vous demande excuse dans le cas où je ne pourrais vous payer ma dette à tous trois; car M. Athos a le droit de me tuer le premier, ce qui ôte beaucoup de sa valeur à votre créance, M. Porthos, et ce qui rend la vôtre à peu près nulle, M. Aramis. Et maintenant, messieurs, je vous le

répète, excusez-moi, mais de cela seulement, et en garde!

A ces mots, et du geste le plus cavalier qui se puisse voir, d'Artagnan tira son épée.

Le sang était monté à la tête de d'Artagnan, et dans ce moment il eût tiré son épée contre tous les mousquetaires du royaume comme il venait de le faire contre Athos, Porthos et Aramis.

Il était midi et un quart. Le soleil était à son zénith, et l'emplacement choisi pour être le théâtre du duel se trouvait exposé à toute son ardeur.

— Il fait très-chaud, dit Athos en tirant son épée à son tour, et cependant je ne saurais ôter mon pourpoint; car, tout à l'heure encore, j'ai senti que ma blessure saignait, et je craindrais de gêner monsieur en lui faisant voir du sang qu'il ne m'aurait pas tiré lui-même.

— C'est vrai, monsieur, dit d'Artagnan, et, tiré par un autre ou tiré par moi, je vous assure que je verrai toujours avec bien du regret le sang d'un aussi brave gentilhomme; je me battrai donc en pourpoint comme vous.

— Voyons, voyons, dit Porthos, assez de compliments comme cela, et songez que nous attendons notre tour.

— Parlez pour vous seul, Porthos, quand vous aurez à dire de pareilles incongruités, interrompit Aramis. Quant à moi, je trouve les choses que ces messieurs se disent fort bien dites et tout à fait dignes de deux gentilshommes.

— Quand vous voudrez, monsieur, dit Athos en se mettant en garde.

— J'attendais vos ordres, dit d'Artagnan en croisant le fer.

Mais les deux rapières avaient à peine résonné en se touchant, qu'une escouade des gardes de Son Éminence, commandée par M. de Jussac, se montra à l'angle du couvent.

— Les gardes du cardinal! s'écrièrent à la fois Porthos et Aramis. L'épée au fourreau, messieurs, l'épée au fourreau!

Mais il était trop tard. Les deux combattants avaient été vus dans une pose qui ne permettait pas de douter de leurs intentions.

— Holà! cria Jussac en s'avançant vers eux et en faisant signe à ses hommes d'en faire autant, holà! mousquetaires, on se bat donc ici? Et les édits, qu'en faisons-nous?

— Vous êtes bien généreux, messieurs les gardes, dit Athos plein de rancune, car Jussac était l'un des agresseurs de l'avant-veille. Si nous vous voyions battre, je vous réponds, moi, que nous nous garderions bien de vous en empêcher. Laissez-nous donc faire, et vous allez avoir du plaisir sans prendre aucune peine.

— Messieurs, dit Jussac, c'est avec grand regret que je vous déclare que la chose est impossible. Notre devoir avant tout. Rengainez donc, s'il vous plaît, et nous suivez.

— Monsieur, dit Aramis parodiant Jussac, ce

serait avec grand plaisir que nous obéirions à votre gracieuse invitation si cela dépendait de nous, mais, malheureusement, la chose est impossible; M. de Tréville nous l'a défendu. Passez donc votre chemin, c'est ce que vous avez de mieux à faire.

Cette raillerie exaspéra Jussac.

— Nous vous chargerons donc, dit-il, si vous désobéissez.

— Ils sont cinq, dit Athos à demi-voix, et nous ne sommes que trois; nous serons encore battus, et il nous faudra mourir ici, car, je le déclare, je ne reparais pas vaincu devant le capitaine.

Athos, Porthos et Aramis se rapprochèrent à l'instant les uns des autres tandis que Jussac alignait ses soldats.

Ce seul moment suffit à d'Artagnan pour prendre son parti. C'était là un de ces événements qui décident de la vie d'un homme, c'était un choix à faire entre le roi et le cardinal, et ce choix fait, il fallait y persévérer. Se battre, c'est-à-dire désobéir à la loi, c'est-à-dire risquer sa tête, c'est-à-dire se faire d'un seul coup l'ennemi d'un ministre plus puissant que le roi lui-même, voilà ce qu'entrevit le jeune homme, et, disons-le à sa louange, il n'hésita point une seconde. Se tournant donc vers Athos et ses amis :

— Messieurs, dit-il, je reprendrai, s'il vous plaît, quelque chose à vos paroles. Vous avez dit que vous n'étiez que trois, mais il me semble, à moi, que nous sommes quatre.

— Mais vous n'êtes pas des nôtres, dit Porthos.

— C'est vrai, répondit d'Artagnan, je n'ai pas l'habit, mais j'ai l'âme. Mon cœur est mousquetaire, je le sens bien, monsieur, et cela m'entraîne.

— Écartez-vous, jeune homme! cria Jussac, qui sans doute à ses gestes et à l'expression de son visage avait deviné le dessein de d'Artagnan. Vous pouvez vous retirer, nous y consentons. Sauvez votre peau; allez vite.

D'Artagnan ne bougea point.

— Décidément, vous êtes un joli garçon, dit Athos en serrant la main du jeune homme.

— Allons, allons, prenons un parti, reprit Jussac.

— Voyons, dirent Porthos et Aramis, faisons quelque chose.

— Monsieur est plein de générosité, dit Athos.

Mais tous trois pensaient à la jeunesse de d'Artagnan et redoutaient son inexpérience.

— Nous ne serions que trois dont un blessé, plus un enfant, reprit Athos, et l'on n'en dira pas moins que nous étions quatre hommes.

— Oui, mais reculer! dit Porthos.

— C'est difficile, reprit Athos.

— C'est impossible, dit Aramis.

D'Artagnan comprit leur irrésolution.

— Messieurs, essayez-moi toujours, dit-il, et je vous jure sur l'honneur que je ne veux pas m'en aller d'ici si nous sommes vaincus.

— Comment vous appelle-t-on, mon brave? dit Athos.

— D'Artagnan, monsieur.

— Eh bien ! Athos, Porthos, Aramis et d'Artagnan, en avant ! cria Athos.

— Eh bien ! voyons, messieurs, vous décidez-vous à vous décider? cria pour la troisième fois Jussac.

— C'est fait, messieurs, dit Athos.

— Et quel parti prenez-vous? demanda Jussac.

— Nous allons avoir l'honneur de vous charger, répondit Aramis en levant son chapeau d'une main et en tirant son épée de l'autre.

— Ah ! vous résistez ! s'écria Jussac.

— Cela vous étonne ?

Et les neuf combattants se précipitèrent les uns sur les autres avec une furie qui n'excluait pas une certaine méthode.

Athos prit un certain Cahusac, favori du cardinal ; Porthos eut Biscarat, et Aramis se vit en face de deux adversaires.

Quant à d'Artagnan, il se trouva lancé contre Jussac lui-même.

Le cœur du jeune Gascon battait à lui briser la poitrine, non pas de peur, Dieu merci, il n'en avait pas l'ombre, mais d'émulation ; il se battait comme un tigre en fureur, tournant dix fois autour de son adversaire, changeant vingt fois ses gardes et son terrain. Jussac était, comme on le disait alors, friand de la lame, et avait fort pratiqué ; cependant il avait toutes les peines du monde à se défendre contre son adversaire qui, agile et bon-

dissant, s'écartait à tout moment des règles reçues, attaquant de tous côtés à la fois, et cela tout en parant en homme qui a le plus grand respect pour son épiderme. Enfin cette lutte finit par faire perdre patience à Jussac. Furieux d'être tenu en échec par celui qu'il avait regardé comme un enfant, il s'échauffa et commença à faire des fautes. D'Artagnan, qui, à défaut de la pratique, avait une profonde théorie, redoubla d'agilité. Jussac, voulant en finir, porta un coup terrible à son adversaire en se fendant à fond ; mais celui-ci para prime, et tandis que Jussac se relevait, se glissant comme un serpent sous son fer, il lui passa son épée au travers du corps. Jussac tomba comme une masse.

D'Artagnan jeta alors un coup d'œil inquiet et rapide sur le champ de bataille.

Aramis avait déjà tué un de ses adversaires, mais l'autre le pressait vivement. Cependant Aramis était en bonne situation, et pouvait encore se défendre.

Biscarat et Porthos venaient de faire coup fourré. Mais comme ni l'une ni l'autre des deux blessures n'était grave, ils ne s'en escrimaient qu'avec plus d'acharnement.

Athos, blessé de nouveau par Cahusac, pâlissait à vue d'œil, mais il ne reculait pas d'une semelle ; il avait changé seulement son épée de main, et se battait de la main gauche.

D'Artagnan, selon les lois du duel de cette époque, pouvait secourir quelqu'un ; pendant qu'il cherchait du regard celui de ses compagnons qui

avait besoin de son aide, il surprit un coup d'œil d'Athos. Ce coup d'œil était d'une éloquence sublime. Athos serait mort plutôt que d'appeler au secours ; mais il pouvait regarder, et du regard demander un appui. D'Artagnan le devina, fit un bond terrible et tomba sur le flanc de Cahusac en criant :

— A moi, monsieur le garde, ou je vous tue !

Cahusac se retourna ; il était temps. Athos, que son extrême courage soutenait seul, tomba sur un genou.

— Jeune homme, cria-t-il à d'Artagnan, ne le tuez pas, je vous en prie ; j'ai une vieille affaire à terminer avec lui quand je serai guéri et bien portant. Désarmez-le seulement ; liez-lui l'épée. C'est cela. Bien ! très-bien !

Cette exclamation était arrachée à Athos par l'épée de Cahusac, qui sautait à vingt pas de lui. D'Artagnan et Cahusac s'élancèrent ensemble, l'un pour la ressaisir, l'autre pour s'en emparer ; mais d'Artagnan plus leste arriva le premier et mit le pied dessus.

Cahusac courut à celui de ses gardes qu'avait tué Aramis, s'empara de sa rapière et voulut revenir à d'Artagnan, mais sur son chemin il rencontra Athos qui, pendant cette pause d'un instant que lui avait procurée d'Artagnan, avait repris haleine, et qui, de crainte que d'Artagnan ne lui tuât son ennemi, voulait recommencer le combat.

D'Artagnan comprit que ce serait désobliger Athos

que de ne pas le laisser faire. En effet, quelques secondes après, Cahusac tomba la gorge traversée d'un coup d'épée.

Au même instant, Aramis appuyait son épée contre la poitrine de son adversaire renversé, et le forçait à demander merci.

Restaient Porthos et Biscarat. Porthos faisait en se battant mille fanfaronnades, demandant à Biscarat quelle heure il pouvait bien être, et lui faisant ses compliments sur la compagnie que venait d'obtenir son frère dans le régiment de Navarre; mais tout en raillant, il ne gagnait rien. Biscarat était un de ces hommes de fer qui ne tombent que morts.

Cependant il fallait en finir. Le guet pouvait arriver et prendre tous les combattants blessés ou non, royalistes ou cardinalistes. Athos, Aramis et d'Artagnan entourèrent Biscarat et le sommèrent de se rendre. Quoique seul contre tous et avec un coup d'épée, Biscarat voulait tenir; mais Jussac, qui s'était relevé sur son coude, lui cria de se rendre.

— Ils sont quatre, quatre contre toi; finis-en, je te l'ordonne, dit Jussac.

— Ah! si tu l'ordonnes, c'est autre chose, répondit Biscarat; comme tu es mon brigadier, je dois obéir.

Et faisant un bond en arrière, il cassa son épée sur son genou, pour ne pas la rendre, en jeta les morceaux par-dessus le mur du couvent, et se croisa les bras en sifflant un air cardinaliste.

La bravoure est toujours respectée, même dans un ennemi. Les mousquetaires saluèrent Biscarat de leurs épées et les remirent au fourreau. D'Artagnan en fit autant, puis aidé de Biscarat, le seul qui fût resté debout, il porta sous le porche du couvent Jussac, Cahusac et celui des adversaires d'Aramis qui n'était que blessé. Le quatrième, comme nous l'avons dit, était mort. Puis ils sonnèrent la cloche, et emportant quatre épées sur cinq, ils s'acheminèrent ivres de joie vers l'hôtel de M. de Tréville.

On les voyait entrelacés, tenant toute la largeur de la rue, et accostant chaque mousquetaire qu'ils rencontraient, si bien qu'à la fin ce fut une marche triomphale. Le cœur de d'Artagnan nageait dans l'ivresse ; il marchait entre Athos et Porthos, en les étreignant tendrement.

— Si je ne suis pas encore mousquetaire, dit-il à ses nouveaux amis en franchissant la porte de l'hôtel de M. de Tréville, au moins me voilà reçu apprenti, n'est-ce pas ?

LA MER DE GLACE.

La route du Montanvert est une des plus exécrables que j'aie faites : vers la fin de l'année surtout, lorsque les gens de pied et les mulets l'ont dégradée, les parties étroites du chemin s'éboulent, et alors la surface plane disparaît, et fait place à un plan incliné ; or, c'est comme si l'on marchait à une hauteur de deux mille pieds sur un toit d'ardoise : un faux pas, une distraction, un point d'appui qui vous manque, et vous roulez jusque dans la source de l'Arveyron que vous entendez gronder au fond de ce précipice, et où vous précèdent, comme pour vous en montrer le chemin,

les pierres à qui un simple déplacement fait perdre l'équilibre, et que dès lors leur poids seul suffit pour entraîner.

C'est par cet aimable chemin qu'on grimpe, plutôt qu'on ne monte, pendant l'espace de trois heures à peu près; puis l'on aperçoit une masure perdue dans les arbres, c'est l'auberge des Mulets; vingt pas plus loin, une petite maison s'élève dominant la mer de glace, c'est l'auberge des voyageurs : si je n'avais pas peur d'être taxé de partialité pour l'espèce humaine, j'ajouterais même que les quadrupèdes y sont beaucoup mieux traités que les bipèdes, attendu qu'ils trouvent dans leur écurie du son, de la paille, de l'avoine et du foin, ce qui équivaut pour eux à un dîner à quatre services, tandis que les bipèdes ne peuvent obtenir dans leur hôtel que du lait, du pain et du vin, ce qui n'équivaut pas même à un mauvais déjeuner.

D'ailleurs, le premier besoin qu'on éprouve en arrivant sur le plateau n'est point celui de la faim : c'est le désir d'embrasser d'un seul coup d'œil cette large nature qui vous environne : à votre droite et à votre gauche le pic de Charmoz et l'aiguille du Dru, qui s'élancent vers le ciel comme les paratonnerres de la montagne; devant vous la mer de glace, gelée au milieu du bouleversement d'une tempête, avec ses vagues aux mille formes, qui s'élèvent à soixante ou quatre-vingts pieds de haut, et ses gerçures qui s'enfoncent à quatre ou cinq cents pieds de profondeur; au bout d'un instant de

cette vue, vous n'êtes plus en France, vous n'êtes plus en Europe, vous êtes dans l'océan Arctique, au delà du Groënland ou de la Nouvelle-Zemble, sur une mer polaire, aux environs de la baie de Baffin ou du détroit de Béring.

Lorsque le guide Payot crut que nous avions assez considéré de loin le tableau qui s'étendait au-dessous de nous, il jugea qu'il était temps de descendre vers la mer de glace, que nous dominions d'une soixantaine de pieds, par un chemin bien autrement exigu que celui du Montanvert : c'est au point que j'eus un instant d'incertitude, pour savoir s'il ne valait pas mieux me servir de mon bâton ferré comme d'un balancier que comme d'un appui ; quant à Payot, il marchait là comme sur une grande route et ne se retournait même pas pour savoir si je le suivais.

— Dites donc, mon brave, lui criai-je au bout d'une minute, lui donnant une épithète que dans ce moment je ne pouvais convenablement garder pour moi ; dites donc, est-ce qu'il n'y a pas un autre chemin?

— Tiens ! vous voilà assis, vous, me dit-il. Eh ! que faites-vous là?

— Ah ! ce que je fais ; je fais que la tête me tourne ; est-ce que vous croyez que je suis venu au monde sur le coq d'un clocher, vous? Vous êtes encore un fameux farceur ; allons, allons, venez me donner la main ; je n'y mets pas d'amour-propre, moi.

Payot remonta aussitôt vers moi et me tendit le bout de son bâton; grâce à ce secours, je fis heureusement ma descente, jusqu'au rocher situé à sept pieds à peu près au-dessus d'une espèce de bourrelet en sable fin qui environne la mer de glace; arrivé là, je poussai un ah! prolongé, qui tenait autant au besoin de respirer qu'à la satisfaction que je pouvais avoir de me trouver sur une plate-forme; puis, l'amour-propre me revenant, du moment où le danger s'était éloigné, je tins à prouver à Payot que si je grimpais mal, je sautais bien, et d'un air dégagé, sans rien dire à personne, et afin de jouir de l'effet que produirait sur lui mon agilité, je sautai du rocher sur le sable.

Nous poussâmes deux cris qui n'en firent qu'un : lui, parce qu'il me voyait enfoncer, et moi, parce que je me sentais enfoncer : cependant comme je n'avais pas lâché mon bâton, je le mis en travers, comme cela m'était arrivé en pareille circonstance avec mon fusil, en chassant au marais : ce mouvement instinctif me sauva; Payot eut le temps de me tendre son bâton, que j'empoignai d'une main, puis de l'autre; et me tirant comme un poisson au bout d'une ligne, il me réintégra sur mon rocher.

Lorsque je me trouvai sur mes pieds :

— Ah çà! êtes-vous fou? me dit Payot; vous allez sauter dans les moraines, vous!

— Eh! allez vous promener, vous et votre brigand de pays, où l'on ne peut faire un pas sans

risquer de se casser le cou ou de s'ensabler; est-ce que je connais vos moraines, moi?

— Eh bien! une autre fois vous les connaîtrez, me dit tranquillement Payot; seulement je suis bien aise de vous dire que, si vous n'aviez pas mis votre bâton en travers, vous vous enfonciez sous le glacier d'où vous ne seriez probablement sorti que l'été prochain, par la source de l'Arveyron. Maintenant voulez-vous venir au Jardin?

— Qu'est-ce que le Jardin?

— C'est une petite langue de terre végétale, en forme de triangle, qui est située dans le nord du glacier de Talèfre, et qui forme la partie la plus basse de ces hautes pointes de montagnes, appelées les Rouges. Les voyez-vous là-bas?

— Oui, très-bien, et que fait-on là?

— Rien au monde.

— Pourquoi y va-t-on alors?

— Pour dire qu'on y a été.

— Eh bien! mon cher ami, je ne le dirai pas, et voilà tout.

— Vous viendrez au moins faire un petit tour sur la mer de glace?

— Oh! pour cela, tout à vous, je sais patiner.

— N'importe, donnez-moi toujours le bras, vous n'auriez qu'à faire quelque nouvelle inprudence.

— Moi? vous ne me connaissez guère, allez; j'en suis revenu, et je vous réponds que je ne marcherai pas autre part que sur votre ombre.

Je lui tins, ou plutôt je me tins religieusement

parole ; nous fîmes, lui marchant devant, et moi derrière, à peu près un quart de lieue sur cette mer dont on ne peut mesurer la largeur que lorsqu'on se trouve au milieu de ses vagues, et dont les horribles craquements semblent des plaintes inconnues, qui montent du centre de la terre jusqu'à sa surface : je ne sais si cela tient à une organisation plus impressionnable et plus nerveuse que celle des autres ; mais au milieu des grands bouleversements de la nature, quoiqu'il me soit démontré qu'aucun danger réel n'existe, j'éprouve une espèce d'épouvante physique en me voyant si petit et perdu au milieu de si grandes choses ; une sueur froide me monte au front, je pâlis, ma voix s'altère, et si je n'échappais à ce malaise en m'éloignant des localités qui le produisent, je finirais certes par m'évanouir. Ainsi je n'avais aucune crainte, puisqu'il n'y avait aucun danger, et cependant je ne pus rester au milieu de ces crevasses sous mes pieds, de ces vagues suspendues sur ma tête ; je pris le bras de mon guide et je lui dis : « Allons-nous-en. »

Payot me regarda.

— En effet, vous êtes pâle, me dit-il.

— Je ne me sens pas bien.

— Qu'avez-vous donc ?

— J'ai le mal de mer.

Payot se mit à rire, et moi aussi.

— Allons, ajouta-t-il, vous n'êtes pas bien malade, puisque vous riez ; buvez un coup, cela vous remettra.

En effet, à peine eus-je posé le pied sur la terre que cette indisposition passa : Payot me proposa de suivre le bord de la mer de glace jusqu'à la Pierre aux Anglais. Je lui demandai ce que c'était que cette pierre.

— Ah ! me dit-il, nous l'avons appelée ainsi parce que les deux voyageurs qui sont parvenus les premiers jusqu'ici, surpris par la pluie, se sont réfugiés sous la voûte qu'elle forme, et y ont dîné. Or ces deux voyageurs étaient des Anglais, qui, dans une excursion, avaient découvert Chamouny, dont on ignorait l'existence, ce village étant enfermé dans une vallée où l'on trouve sans le secours du commerce extérieur tout ce qui est nécessaire à la vie. Ils ignoraient tellement quels hommes habitaient ce pays inconnu, qu'ils y entrèrent eux et leurs domestiques armés jusqu'aux dents, et croyant probablement avoir affaire à des sauvages ; au lieu de cela, ils trouvèrent de braves gens qui les reçurent de tout leur cœur, et qui, ignorants eux-mêmes des beautés qui les environnaient, n'avaient jamais cherché à explorer le cours solide de cette mer de glace, dont l'extrémité descendait jusqu'à la vallée ; la reconnaissance nous a fait leur consacrer cette pierre où ils ont trouvé un abri ; car en venant ici et en disant les premiers au monde entier ce qu'ils y avaient vu, ils ont fait la fortune du pays.

En achevant ces mots, Payot me montra un rocher formant voûte, sur lequel était gravée cette

inscription rappelant les noms des deux voyageurs et l'année de leur voyage.

POCOX ET WINDHEM. — 1741.

Après avoir fait le tour de la pierre, nous prîmes le chemin de l'auberge; en entrant dans la seule chambre dont elle se compose, j'aperçus un homme à genoux, soufflant le feu avec sa bouche. Payot m'arrêta sur la porte :

— Vous vouliez voir Marie Coutet? me dit-il.

— Qu'est-ce que c'est que Marie Coutet? repris-je, cherchant à rappeler mes souvenirs.

— Le guide qui a été emporté par une avalanche.

— Oui, certainement, je voulais le voir.

— Eh bien! c'est lui qui souffle le feu; depuis qu'il a manqué d'être gelé, il est devenu frileux comme une marmotte.

— Comment! c'est là l'homme qui est tombé dans la crevasse du grand plateau?

— Lui-même.

— Croyez-vous qu'il veuille me raconter son accident?

— Certainement; quoique ce ne soit pas une chose gaie, c'est une chose curieuse, et nous sommes ici pour satisfaire la curiosité des voyageurs.

Je ne parus pas faire attention à l'espèce d'amertume avec laquelle il prononça ces mots. J'appelai

le maître de l'auberge afin qu'il nous apportât une bouteille de son meilleur vin et trois verres ; je les emplis, et en prenant un de chaque main, j'allai à Coutet.

En m'entendant venir à lui, il se releva. Je lui présentai le verre, qu'il accepta avec un sourire que je n'ai jamais trouvé plus cordial que sur la figure des habitants de la Savoie.

— A votre santé, mon maître, lui dis-je, et puisse-t-elle ne jamais se retrouver dans un danger pareil à celui qu'elle a couru !

— Ah ! monsieur veut parler de ma cabriole dans la crevasse ? répondit Coutet.

— Justement.

— Le fait est (Coutet interrompit sa phrase pour vider son verre) que j'ai passé un mauvais quart d'heure, continua-t-il en le posant sur la table et en s'essuyant la bouche du revers de sa main.

— Auriez-vous la complaisance de me donner quelques détails sur cet événement ? repris-je.

— Tous ceux que vous voudrez, monsieur.

— Alors asseyons-nous.

Je donnai l'exemple : il fut suivi. Je remplis les verres des deux guides, et Coutet commença.

MARIE COUTET.

En 1820, le colonel anglais Anderson et le docteur Hamel (ce dernier envoyé par l'empereur de Russie pour faire des expériences météorologiques sur les montagnes les plus élevées du globe) arrivèrent à Chamouny : à peine arrivés, ils manifestèrent leur intention de gravir le Mont-Blanc et ordonnèrent tous les préparatifs nécessaires à cette expédition : déjà neuf ascensions pareilles à celle qu'ils allaient faire avaient eu lieu sans accident.

Au jour fixé, les dix guides se trouvèrent prêts : c'était mon tour d'être guide-chef : je pris donc le commandement de la petite caravane ; ceux qui marchaient sous mes ordres étaient Julien Devois-

sou, David Folliguet, les deux frères Pierre et Mathieu Balmat, Pierre Carriez, Auguste Terre, David Coutet, Joseph Folliguet, Jacques Coutet et Pierre Favret : treize en tout, y compris les deux voyageurs.

Nous partîmes à huit heures du matin avec apparence de beau temps : arrivés aux Grands-Mulets à trois heures de l'après-midi, nous nous y arrêtâmes, car nous savions qu'il ne nous restait pas assez de jour pour arriver au sommet du Mont-Blanc, et que plus haut nous ne trouverions aucun endroit favorable à une halte de nuit. Nous nous assîmes en conséquence sur une espèce de plateau, où nous retrouvâmes encore les débris de la cabane qu'y avait fait bâtir M. de Saussure, et nous procédâmes au dîner, en invitant les voyageurs à faire en un seul repas leurs provisions de vivres pour vingt-quatre heures, attendu qu'au fur et à mesure qu'ils monteraient, ils perdraient, non-seulement tout appétit, mais encore toute possibilité de manger. Après le dîner, on parla des ascensions précédentes, des difficultés heureusement surmontées. Ces antécédents nous donnaient de l'espoir et de la gaieté : le temps s'écoula vite, au milieu des récits de ceux de nous qui avaient déjà fait le voyage. Le soir vint, sans qu'il y eût eu un instant de doute, de crainte ou d'ennui : alors on se pressa les uns contre les autres, on étendit des couvertures sur de la paille, on dressa une tente avec des draps, et chacun passa une nuit tant bonne que mauvaise.

Le lendemain, je me réveillai le premier, et, me levant aussitôt, je fis quelques pas hors de notre abri : un coup d'œil me suffit pour voir que le temps était perdu pour tout le jour ; je rentrai aussitôt en secouant la tête. « Qu'y a-t-il, Coutet ? me dit Devoissou.—Il y a, répondis-je, que le vent a changé et qu'il vient du midi. » En effet, le vent venait de ce côté, chassant devant lui la neige comme une poussière. A cette vue, nous nous regardâmes, et, d'un commun accord, nous résolûmes de ne pas aller plus loin. Cette résolution fut maintenue malgré les instances du docteur Hamel, qui voulait essayer de continuer le voyage : tout ce qu'il put obtenir de nous fut que nous attendrions au lendemain pour redescendre au village. La journée se passa tristement ; la neige, qui ne tombait d'abord que sur la sommité du Mont-Blanc, descendait petit à petit vers l'endroit où nous étions, comme une amie qui croit devoir venir jusqu'à notre porte pour nous avertir du danger.

La nuit arriva. Les mêmes précautions furent prises, et nous la passâmes comme nous avions fait de la première. Le jour vint, il nous montra le temps aussi menaçant que la veille : nous nous réunîmes en conseil, et au bout de dix minutes de délibération nous résolûmes de retourner à Chamouny ; nous fîmes part de cette décision au docteur Hamel, qui s'y opposa formellement. Nous étions à ses ordres : notre temps et notre vie étaient à lui, puisqu'il les payait ; nous n'insistâmes donc point ; seu-

lement, nous tirâmes au sort pour savoir lesquels d'entre nous retourneraient à Chamouny pour y chercher des vivres : le sort désigna Joseph Folliguet, Jacques Coutet et Pierre Favret, qui partirent immédiatement.

A huit heures du matin, le docteur Hamel, fatigué de l'opiniâtreté du temps, non-seulement ne se contenta plus de rester où nous étions, mais encore voulut continuer le voyage. Si l'un de nous avait eu cette idée, nous l'aurions pris pour un fou, et nous lui eussions lié les jambes afin qu'il ne pût faire un pas ; mais le docteur était étranger, il ignorait les dangereux caprices de la montagne ; nous nous contentâmes donc de lui répondre que faire seulement deux lieues, malgré les avertissements que le ciel donnait à la terre, c'était défier la Providence et tenter Dieu. Le docteur Hamel frappa du pied, se retourna vers le colonel Anderson et murmura le mot *lâches*.

Dès lors il n'y avait plus à hésiter ; chacun de nous fit silencieusement ses préparatifs de départ, et au bout de cinq minutes je demandai au docteur s'il était prêt à nous suivre : il fit signe de la tête que oui, car il gardait rancune ; nous partîmes donc sans attendre nos camarades qui étaient descendus au village.

Contre toute probabilité, le commencement de notre route se fit sans accident : nous arrivâmes ainsi au petit plateau, et après avoir gravi le dôme du Goûter, nous redescendîmes vers le grand pla-

teau. Arrivés là, nous avions à notre gauche la grande crevasse, qui a au moins soixante pieds de large et cent vingt pieds de long ; à notre droite, la côte du Mont-Banc s'élevant en talus rapide à la hauteur de mille pieds encore au-dessus de nos têtes; sous nos pas, douze ou quinze pouces de neige nouvelle et fraîche, tombée pendant la nuit, et dans laquelle nous enfoncions jusqu'au genou. Nous venions d'entrer dans le vent, qui menaçait d'être toujours plus violent au fur et à mesure que nous monterions; notre marche, sur une seule ligne, s'opérait ainsi : Auguste Terre marchait le premier, Pierre Carriez le second, et Pierre Balmat le troisième ; puis venaient après eux Mathieu Balmat, Julien Devoissou et moi; à six pas de distance à peu près, nous étions suivis par David Coutet et par David Folliguet; puis après eux s'avançaient, les derniers, afin qu'ils profitassent du chemin que nous leur tracions, le colonel Anderson et le docteur Hamel [1].

La précaution prise pour nous sauver fut probablement celle qui nous perdit; en marchant sur

[1] Cet ordre de marche n'avait point été inspiré par la circonstance, mais est habituel aux guides : il est adopté pour préserver le plus possible les voyageurs du danger. De cette manière, on conçoit que si la crevasse cachée s'ouvre sous la route, que si une couche de glace trop faible se brise sous les pieds, l'accident arrivera plutôt à l'un des onze guides qui précèdent les voyageurs qu'à ceux-ci, qui, venant à leur suite, ne marchent plus que sur un terrain éprouvé.

une seule ligne, nous tranchions, comme avec une charrue, cette neige molle et nouvelle, qui n'avait point encore d'appui : dès lors, le talus étant trop rapide pour la retenir en équilibre, elle dut glisser.

En effet, nous entendîmes tout à coup comme le bruissement sourd d'un torrent caché : au même instant, depuis le haut de la côte jusqu'à l'endroit où nos pas avaient creusé une ornière de dix ou douze pouces de profondeur, la neige fit un mouvement ; aussitôt, je vis quatre des cinq hommes qui me précédaient renversés les pieds en l'air ; l'un d'eux seul me parut rester debout, puis je sentis que les jambes me manquaient à moi-même, et je tombai en criant de toute ma force : *L'avalanche ! l'avalanche ! nous sommes tous perdus !...*

Je me sentis entraîné avec une telle rapidité que, roulant comme un boulet, je dois avoir parcouru l'espace de quatre cents pieds dans l'intervalle d'une minute. Enfin je sentis que le terrain manquait sous moi et que ma chute devenait perpendiculaire ; je me rappelle que je dis encore : *Mon Dieu, ayez pitié de moi !* et que je me trouvai au même instant au fond de la crevasse, couché sur un lit de neige, où, sans le reconnaître, j'entendis presque aussitôt se précipiter un autre de nos compagnons.

Je restai un instant étourdi de la chute, puis j'entendis au-dessus de ma tête une voix qui se lamentait : je reconnus celle de David Coutet.

— O mon frère, mon pauvre frère ! disait-il, mon frère est perdu.

— Non, lui criai-je, non, me voilà, David, et un autre avec moi ; Mathieu Balmat est-il mort ?

— Non, mon brave, non, me répondit Balmat, je suis vivant, et me voilà pour t'aider à sortir. Au même instant, il se laissa glisser le long des parois de la crevasse, et tomba près de moi.

— Combien de perdus ? lui dis-je.

— Trois, puisqu'il y en a un avec toi !

— Lesquels ?

— Pierre Carriez, Auguste Terre et Pierre Balmat.

— Et ces messieurs ont-ils du mal ?

— Non, Dieu merci !

— Eh bien ! essayons de tirer d'ici celui que j'y ai vu tomber avec moi, et qui ne doit pas être loin.

En effet, en nous retournant, nous aperçûmes un bras qui passait seul hors de la neige ; c'était celui de notre pauvre camarade. Nous le tirâmes, afin de dégager la tête qui se trouvait couverte : il n'avait point encore perdu connaissance ; seulement il ne pouvait plus parler et avait la figure bleue comme un asphyxié ; cependant, au bout de quelques secondes, il se remit sur ses jambes. Mon frère nous jeta une petite hache avec laquelle nous nous taillâmes des escaliers dans la glace ; puis, arrivés à une certaine hauteur, nos camarades nous tendirent leurs bâtons et nous tirèrent à eux.

A peine fûmes-nous hors de la crevasse, que nous

aperçûmes le docteur Hamel et le colonel Anderson, qui nous prirent les mains en nous disant :

— Allons, courage ! en voilà toujours deux de sauvés ; nous sauverons les autres de même.

— Les autres sont perdus, répondit Mathieu Balmat, car c'est ici que je les ai vus disparaître.

Il nous conduisit alors vers le milieu de la crevasse, et nous vîmes bien qu'il n'y avait aucun espoir de les sauver ; nos pauvres amis devaient avoir plus de deux cents pieds de neige par-dessus la tête. Pendant que nous fouillions avec nos bâtons, chacun raconta ce qu'il avait éprouvé. Dans la chute commune, Mathieu Balmat seul était resté debout : c'est un gros garçon d'une force prodigieuse, de sorte qu'au moment où il sentit la neige nouvelle glisser sous lui, il enfonça son bâton dans la vieille neige, et, s'enlevant à la force des poignets, il vit passer sous ses pieds, en moins de deux minutes, cette avalanche d'une demi-lieue qui entraînait avec le bruit du tonnerre son frère et ses amis : un instant il se crut seul sauvé, car de dix que nous étions, lui seul demeura debout.

Ceux qui se relevèrent les premiers étaient les deux voyageurs. Balmat leur cria :

— Et les autres ?

Au même moment, David Coutet se remit sur ses pieds.

— Les autres, dit-il, je les ai vus rouler dans la crevasse.

En courant vers elle, il heurta du pied David Fol

liguet, qui était encore tout étourdi de sa chute.

— En voilà encore un, dit-il; ainsi cinq seulement sont perdus, et parmi eux est mon frère, mon pauvre frère.

C'est à ce moment que, l'ayant entendu, je lui répondis, du fond de ma crevasse :

— Me voilà, frère, me voilà!

Cependant toutes nos recherches étaient inutiles, nous le sentions bien, et pourtant nous ne pouvions nous déterminer à abandonner nos pauvres camarades, quoiqu'il y eût déjà deux heures que nous les cherchions. A mesure que la journée s'avançait, le vent devenait plus glacial : nos bâtons qui nous avaient servi à sonder étaient couverts de glace, et nos souliers aussi durs que du bois.

Alors Balmat, désespéré de voir que tous nos efforts n'aboutissaient à rien, se tourna vers le docteur Hamel :

— Eh bien! monsieur, lui dit-il, voyons, maintenant, sommes-nous des lâches? Voulez-vous aller plus loin? nous sommes prêts.

Le docteur répondit en donnant l'ordre de retourner à Chamouny. Quant au colonel Anderson, il se tordait les bras et pleurait comme un enfant.

— J'ai fait la guerre, disait-il, j'étais à Waterloo, j'ai vu les boulets enlever des rangs entiers d'hommes; mais ces hommes étaient là pour mourir... tandis qu'ici!... (Les larmes lui coupaient la parole.) Non, ajoutait ce brave militaire, non, je ne

m'en irai pas avant qu'on ait du moins retrouvé leurs cadavres.

Nous l'entraînâmes de force, car la nuit s'approchait et il était temps de descendre.

En arrivant aux Grands-Mulets, nous rencontrâmes les autres guides qui apportaient les provisions ; ils amenaient avec eux deux voyageurs qui comptaient se réunir au docteur Hamel et au colonel Anderson : nous leur racontâmes l'accident qui nous était arrivé ; puis nous nous remîmes tristement en chemin pour redescendre vers le village. Nous y arrivâmes à onze heures du soir.

Les trois hommes qui avaient péri n'étaient heureusement pas mariés ; mais Carriez soutenait toute une famille par son travail.

Quant à Pierre Balmat, il avait une mère ; mais la pauvre femme ne fut pas longtemps séparée de son fils ; trois mois après sa mort, elle mourut.

CÔME DE MÉDICIS.

FLORENCE.

Si grande que fût l'idée que je m'étais faite d'avance de la place du Palais-Vieux, la réalité, je dois l'avouer, me parut encore plus grande quand je vis cette masse de pierre si puissamment enracinée au sol, surmontée de sa tour qui menace le ciel comme le bras d'un Titan. La vieille Florence tout entière, avec ses Guelfes, ses Gibelins, sa balie, ses prieurs, sa seigneurie, ses corps de métiers, ses condottieri, son peuple turbulent et son aristocratie hautaine, m'apparut comme si j'allais assister à l'exil de Côme l'Ancien ou au supplice de Salviati. En effet, quatre siècles d'histoire et d'art

sont là, à droite, à gauche, devant, derrière, vous enveloppant de tous côtés et parlant à la fois, avec les pierres, le marbre et le bronze des Orgogna, des Donatello, des Pazzi, des Raphaël, des Laurent de Médicis, des Flaminius Vacca, des Savonarole, des Jean de Bologne, des Côme Ier, et des Michel-Ange. Qu'on cherche dans le monde entier une place qui réunisse de pareils noms, sans compter ceux que j'oublie ! et j'en oublie comme Baccio Bandinelli, comme l'Ammanato, comme Benvenuto Cellini.

Je voudrais bien mettre un peu d'ordre dans ce magnifique chaos, et classer chronologiquement les grands hommes, les grandes œuvres et les grands souvenirs, mais c'est impossible. Il faut, quand on arrive sur cette place merveilleuse, aller où l'œil vous mène, où l'instinct vous conduit. Ce qui s'empare tout d'abord de l'artiste, du poëte, ou de l'archéologue, c'est le sombre *Palazzo Vecchio*, encore tout blasonné des vieilles armoiries de la république, parmi lesquelles brillent sur l'Arno comme des étoiles au ciel ces fleurs de lis sans nombre semées sur la route de Naples par Charles d'Anjou.

Mais quittons un instant pierres, marbres et toiles, pour examiner tous les vices et toutes les vertus de l'humanité réunis dans un seul homme ; l'étude est curieuse et vaut la peine qu'on s'y arrête un instant.

Côme Ier naquit dans l'ancien palais Salviati,

devenu depuis palais Apparello ; au milieu de la cour est encore aujourd'hui une statue de marbre représentant le grand-duc en habit royal et la couronne sur la tête. Il descendait de Laurent l'Ancien, frère de Côme le Père de la patrie, dont le rameau, séparé à la deuxième génération, se divisa en branche aînée et en branche cadette ; c'était cette branche aînée dont était Lorenzino, c'était cette branche cadette dont fut Côme.

Son père était ce fameux Giovanni, le plus célèbre peut-être de tous ces vaillants capitaines qui sillonnaient l'Italie au XVe et au XVIe siècle. Le jour anniversaire de la naissance de Côme, Giovanni rêva qu'il voyait une couronne royale sur la tête de son fils endormi dans son berceau. Ce rêve le frappa tellement, qu'en se réveillant il résolut de tenter Dieu pour savoir quels étaient ses desseins sur Côme. En conséquence il ordonna à sa femme Maria Salviati, née Lucrezia de Médicis, et par conséquent nièce de Léon X, de prendre l'enfant et de monter au second étage. Marie obéit sans savoir de quoi il s'agissait : alors Giovanni descendit dans la rue, appela sa femme qui parut sur le balcon, et de là lui tendant les bras, il lui ordonna de lui jeter l'enfant. La pauvre mère frémit jusqu'au fond des entrailles ; mais Giovanni renouvela l'ordre déjà donné, d'une voix si impérative, qu'elle obéit en détournant la tête. L'enfant tomba du second étage, et fut retenu dans les bras de son père.

— C'est bien, dit alors l'impassible condottiere, mon rêve ne m'a point trompé, et tu seras roi.

Alors il remonta et remit le petit Côme à sa mère, qui le reçut plus morte que vive. Quant à l'enfant, on remarqua qu'il n'avait pas même jeté un cri.

Six ans après cet événement, Giovanni de Médicis fut blessé au-dessus du genou, devant Borgoforte, par un coup de fauconneau, à l'endroit même où il avait déjà reçu une autre blessure à Pavie. La plaie nouvelle était si grave, surtout compliquée de l'ancienne plaie, qu'il fut décidé qu'on lui couperait la cuisse. On voulut alors l'attacher sur son lit, pour procéder à l'opération; mais il déclara que, comme la chose le touchait avant aucun autre, il voulait la regarder faire. En conséquence, il prit la torche, et la tint jusqu'à la fin de l'amputation, sans qu'une seule fois sa main tremblât assez fort pour faire vaciller la flamme. Soit que la blessure fût mortelle, soit que l'opération eût été mal faite, le surlendemain Giovanni de Médicis expira, à l'âge de vingt-neuf ans.

Maria Salviati, restée veuve, se consacra alors tout entière à son enfant. Le jeune Côme grandit donc entouré de maîtres et constamment surveillé par l'œil maternel. Élevé sérieusement, il fut grave de bonne heure, étudiant toutes les choses d'art, de guerre et de gouvernement, avec une égale aptitude, et passionné surtout pour les sciences chimiques et naturelles.

A quinze ans, son caractère s'était déjà dessiné, et pouvait donner à ceux qui l'approchaient une idée de ce qu'il serait plus tard. Comme nous l'avons dit, son aspect était grave et même sévère; il était lent à former des relations familières, et laissait difficilement aussi prendre aucune familiarité; mais, lorsqu'il en arrivait à cette double concession, c'était une preuve de son amitié, et son amitié était sûre. Toutefois, même pour ses amis, il était discret sur toutes ses actions, et désirait qu'on ne sût ce qu'il avait dessein de faire que lorsque la chose était faite : il en résulte qu'il paraissait en toute occasion chercher un but contraire à celui auquel il tendait; ce qui rendait ses réponses toujours brèves et souvent obscures.

Voilà quel était Côme lorsqu'il apprit la nouvelle de l'assassinat d'Alexandre et la fuite de Lorenzino; cette fuite ne lui laissait aucun concurrent au principat, aussi eut-il rapidement pris son parti. Il rassembla les quelques amis sur lesquels il pouvait compter, monta à cheval, et partit de sa campagne qu'il habitait pour se rendre à Florence. Côme fut récompensé de sa confiance par l'accueil qu'on lui fit; il entra dans la ville au milieu des acclamations de joie de tous les habitants; les souvenirs de son père marchaient autour de lui, et le peuple, parmi lequel était mêlée une foule de soldats qui avaient servi sous Jean des bandes noires, l'accompagna jusqu'au palais Salviati joyeux et

pleurant, criant à la fois : Vive Jean et vive Côme, vive le père et vive le fils !

Le surlendemain, Côme fut nommé chef et gouverneur de la république, à quatre conditions : de rendre indifféremment la justice aux riches comme aux pauvres ; de ne jamais consentir à relever de l'autorité de Charles-Quint ; de venger la mort du duc Alexandre ; de bien traiter le seigneur Jules et la signora Giulia, ses enfants naturels. Côme accepta cette espèce de charte avec humilité, et le peuple accepta Côme avec enthousiasme. Mais il arriva pour le nouveau grand-duc ce qui arrive pour tous les hommes de génie qu'une révolution porte au pouvoir : sur le premier degré du trône, ils reçoivent des lois ; sur le dernier, ils en imposent.

La position était difficile, surtout pour un jeune homme de dix-huit ans ; il fallait lutter à la fois contre les ennemis du dedans et du dehors. Il fallait substituer un gouvernement ferme, un pouvoir unitaire et une volonté durable, à ces gouvernements flasques ou tyranniques, à tous ces pouvoirs opposés l'un à l'autre, et par conséquent destructifs l'un de l'autre et à toutes ces volontés qui, tantôt parties d'en haut, tantôt parties d'en bas, faisaient un flux et un reflux éternel d'aristocratie et de démocratie, sur lequel il était impossible de rien fonder de solide et de durable. Et cependant, avec tout cela, il fallait encore ménager les libertés de ce peuple, afin que ni nobles, ni citoyens, ni

artisans ne sentissent le maître ; il fallait enfin gouverner ce cheval, encore indocile à la tyrannie, avec une main de fer dans un gant de soie.

Côme était de tout point l'homme qu'il fallait pour mener à bout une telle œuvre. Dissimulé comme Louis XI, passionné comme Henri VIII, brave comme François Ier, persévérant comme Charles-Quint, magnifique comme Léon X, il avait tous les vices qui font la vie privée sombre, et toutes les vertus qui font la vie publique éclatante. Aussi sa famille fut-elle malheureuse et son peuple heureux.

Il avait eu de Léonore de Tolède sa femme, sans compter un jeune prince mort à un an, cinq fils et quatre filles ; ces fils étaient François, qui régna après lui ; Ferdinand, qui régna après François ; don Pierre, Jean et Garcias. Les quatre filles étaient Marie, Lucrèce, Isabelle et Virginie.

Disons rapidement comment la mort se mit dans cette magnifique lignée, où elle entra, comme dans la famille primitive, par un fratricide.

Jean et Garcias chassaient dans les maremmes. Jean, qui n'avait que dix-neuf ans, était déjà cardinal ; Garcias n'était encore rien que le favori de sa mère. Le reste de la cour était à Pise, où Côme, qui avait institué un mois auparavant l'ordre de Saint-Étienne, était venu pour se faire reconnaître grand maître.

Les deux frères, qui depuis longtemps gardaient l'un pour l'autre une certaine inimitié, Garcias

contre Jean, parce que Jean était le bien-aimé de son père, Jean contre Garcias, parce que Garcias était le bien-aimé de sa mère, se prirent de dispute à propos d'un chevreuil que chacun des deux prétendait avoir tué. Au milieu de la discussion, Garcias tira son couteau de chasse et en porta un coup à son frère. Jean, blessé à la cuisse, tomba en appelant du secours. Les gens de la suite des deux princes accoururent; ils trouvèrent Jean tout seul et baigné dans son sang, le transportèrent à Livourne, et firent prévenir le grand-duc de l'accident qui venait d'arriver. Côme accourut à Livourne, pansa lui-même son fils; car le grand-duc, un des hommes les plus savants de son époque, avait toutes les connaissances médicales que l'on pouvait avoir au XVIe siècle. Mais, malgré ces soins empressés, Jean expira dans les bras de son père, le 26 novembre 1562, cinq jours après celui où il avait été blessé.

Côme revint à Pise. A voir ce masque de bronze dont il avait l'habitude de couvrir son visage, on eût dit que rien ne s'était passé. Garcias avait précédé Côme à Pise et s'était réfugié dans l'appartement de sa mère où elle le tenait caché. Cependant, au bout de quelques jours, voyant que Côme ne parlait pas plus de son fils mort que s'il n'eût jamais existé, elle encouragea le meurtrier à aller se jeter aux genoux de son père et à lui demander pardon. Mais comme le jeune homme tremblait de tous ses membres à la seule idée de

se trouver en face de son juge, pour le rassurer sa mère l'accompagna.

Le grand-duc était assis, tout pensif, dans un des appartements les plus reculés de son palais. Le fils et la mère parurent sur le seuil : Côme se leva à leur vue. Aussitôt Garcias courut à son père, se jeta à ses pieds, embrassant ses genoux et lui demandant pardon. La mère resta sur la porte, tendant les bras à son mari. Côme avait la main enfoncée dans son pourpoint ; il en tira un poignard qu'il avait l'habitude de porter sur sa poitrine, et en frappa don Garcias en disant :

— Je ne veux pas de Caïn dans ma famille.

La pauvre mère avait vu briller la lame et elle s'était élancée vers Côme ; mais, à moitié du chemin, elle reçut dans ses bras son fils, qui, blessé à mort, s'était relevé en chancelant et en criant :

— Ma mère ! ma mère !

Le même jour, 6 décembre 1562, don Garcias expira. Et à compter de ce moment, Éléonore de Tolède se coucha près de son fils, ferma les yeux et ne voulut plus les rouvrir. Huit jours après elle expira elle-même, les uns disent de douleur, les autres de faim.

Les trois cadavres rentrèrent nuitamment et sans pompe dans la ville de Florence, et l'on dit que les deux fils et la mère avaient été emportés tous trois par le mauvais air des maremmes.

ÉBOULEMENT DE GOLDAU.

(SUISSE.)

Manuscrit de Joseph Vigeld.

L'été de 1806 avait été très-orageux, des pluies continuelles avaient détrempé la montagne; mais cependant nous étions arrivés au 2 septembre sans que rien pût faire présager le danger qui nous menaçait. Vers les deux heures de l'après-midi, je dis à Louisa, l'aînée de mes filles, d'aller puiser de l'eau à la source; elle prit la cruche et partit; mais, au bout d'un instant, elle revint, me disant que la source avait cessé de couler. Comme je n'avais que le jardin à traverser pour m'assurer de ce phénomène, j'y allai moi-même, et je vis qu'effectivement

la source était tarie ; je voulus donner trois ou quatre coups de bêche dans la terre pour me rendre compte de cette disparition, lorsqu'il me sembla sentir le sol trembler sous mes pieds ; je lâchai ma bêche au moment où je venais de l'enfoncer dans la terre. Mais quel fut mon étonnement lorsque je la vis se mouvoir toute seule ! Au même instant, une nuée d'oiseaux prit son vol en poussant des cris aigus ; je levai les yeux, et je vis des rochers se détacher et rouler le long de la montagne ; je crus que j'étais en proie à un vertige. Je me retournai pour revenir vers la maison. Derrière moi, un fossé s'était formé, dont je ne pouvais mesurer la profondeur. Je sautai par-dessus comme j'aurais fait dans un rêve, et je courus vers la maison ; il me semblait que la montagne glissait sur sa base et me poursuivait. Arrivé devant ma porte, je vis mon père qui venait de bourrer sa pipe ; il avait souvent prédit ce désastre. Je lui dis que la montagne chancelait comme un homme ivre, et allait tomber sur nous ; il regarda de son côté.

— Bah ! dit-il, elle me donnera bien le temps d'allumer ma pipe.

Et il rentra dans la maison.

Dans ce moment, quelque chose passa en l'air, qui fit une ombre : je levai les yeux, c'était un rocher qui, lancé comme un boulet de canon, alla briser une maison située à quatre cents pas du village. Ma femme parut alors, tournant le coin de la rue, avec trois de nos enfants ; je courus à elle, j'en

pris deux dans mes bras, et je lui criai de me suivre.

— Et Marianne, s'écria-t-elle en s'élançant vers la maison, Marianne, qui est restée chez nous avec Francisque !

Je la retins par le bras, car, au moment même, la maison tournait sur elle-même comme un dévidoir. Mon père, qui mettait le pied sur le seuil, fut poussé de l'autre côté de la rue. Je tirai ma femme à moi, et je la forçai de me suivre. Tout à coup un bruit affreux se fait entendre, un nuage de poussière couvre la vallée. Ma femme m'est arrachée violemment ; je me retourne, elle était disparue avec son enfant : c'était quelque chose d'incompréhensible, d'affreux ; la terre s'était ouverte et refermée sous ses pieds ; je n'aurais pas su où elle était passée, si une de ses mains n'était restée hors du sol. Je me jetai sur cette main, que la terre serrait comme un étau ; je ne voulais pas quitter la place ; cependant mes enfants criaient et m'appelaient à leur secours ; je me relevai comme un fou, j'en pris un sous chaque bras, et je me mis à courir. Trois fois je sentis la terre se mouvoir sous mes pieds, et je tombai avec mes enfants, trois fois je me relevai ; enfin il ne me fut plus possible de demeurer debout ; je voulais me retenir aux arbres, et les arbres tombaient ; je voulais m'appuyer à un rocher, et le rocher fuyait comme s'il eût été animé. Je posai mes enfants contre la terre, je me couchai sur eux ; un instant après, le dernier jour de la création sembla venu, la montagne tout entière tombait.

Je restai ainsi avec mes pauvres enfants tout le jour et une partie de la nuit; nous croyions être les derniers êtres vivants du monde, lorsque nous entendîmes des cris à quelques pas de nous : c'était un jeune homme de Busingen qui s'était marié le jour même; il revenait d'Art avec la noce. Au moment d'entrer à Goldau, il était resté en arrière pour cueillir dans un jardin un bouquet de roses à sa fiancée. Village, noce, fiancée, tout avait disparu tout à coup, et il courait comme une ombre parmi les débris, son bouquet de roses à la main, et criant : « Catherine ! » Je l'appelai, il vint à nous, nous regarda, et voyant que celle qu'il cherchait n'était point avec nous, il repartit comme un insensé.

Nous nous relevâmes, mes enfants et moi : en regardant autour de nous, nous aperçûmes, à la lueur de la lune, un grand crucifix qui était resté debout; nous allâmes vers lui : un vieillard était couché au pied de la croix, je reconnus mon père, je le crus mort et me précipitai sur lui, il se réveilla : la vieillesse est insoucieuse.

Alors je lui demandai s'il savait quelque chose de ce qui s'était passé dans la maison où il était rentré au moment de la catastrophe; mais il n'avait rien vu, si ce n'est que Francisque, notre cuisinière, avait pris la main de la petite Marianne, en criant : « C'est le jour du jugement, sauvons-nous, sauvons-nous ! » Mais en ce moment tout avait été bouleversé, et lui-même repoussé dans la rue; il ne savait plus rien, sa tête ayant frappé contre une

pierre et la violence du coup l'ayant étourdi ; quand il avait repris connaissance, il avait pensé à la croix, était venu à elle, avait fait sa prière et s'était endormi ; alors je lui confiai mes deux enfants, et je me mis à errer parmi tous ces décombres, essayant de deviner où était la place de notre chalet.

Enfin, en m'orientant d'après la croix et la cime du Rossberg, je crus me reconnaître : je montai sur une petite colline formée par la terre qui couvrait les débris d'une maison, je m'inclinai comme lorsqu'on parle à des ouvriers qui sont dans une mine, et j'appelai de toutes mes forces. Aussitôt j'entendis une voix d'enfant qui répondait par des plaintes, je reconnus celle de Marianne. Je n'avais ni pioche ni bêche ; je me mis à creuser avec mes mains ; comme la terre était mouvante, j'eus bientôt fait un trou de quatre à cinq pieds de profondeur; je sentis le toit brisé ; j'arrachai les tuiles qui le couvraient. Lorsqu'il y eut passage pour mon corps, je me laissai glisser le long d'une poutre, et, comme le plafond était défoncé, je me trouvai dans l'intérieur de la maison, pleine de pierres et de débris de charpente. J'appelai une seconde fois, et j'entendis des plaintes du côté du lit : c'était l'enfant qui avait été jetée sous la couchette ; je sentis sa tête et une partie de son corps; je voulus la tirer à moi, mais elle était serrée entre le bois de lit et la terre ; le toit en s'affaissant avait brisé la couchette; la couchette lui avait cassé la jambe.

Je soulevai le bois de lit par un effort pres-

que surnaturel, l'enfant rampa en s'aidant de ses mains. Je la pris dans mes bras ; mais elle me dit qu'elle n'était pas seule, que Francisque devait être quelque part. J'appelai Francisque ; la pauvre fille ne put me répondre que par des gémissements : je posai l'enfant à terre, et je me mis à chercher. Séparée violemment de Marianne, qu'elle avait saisie par la main au moment de l'accident, elle était restée suspendue entre les débris, la tête en bas, le corps pressé de toutes parts, le visage meurtri. Après bien des efforts, elle était parvenue à dégager une de ses mains et à essuyer ses yeux pleins de sang. C'est dans cette affreuse position qu'elle avait entendu les gémissements de la petite Marianne. Elle appela, l'enfant répondit ; elle lui demanda où elle était, et Marianne dit qu'elle se trouvait couchée sur le dos, prise sous la couchette, mais qu'elle avait les mains libres et qu'à travers une crevasse elle apercevait le jour et même des arbres. Alors l'enfant demanda à Francisque s'ils resteraient longtemps ainsi, et si l'on ne viendrait pas les secourir ; mais Francisque en était revenue à son idée première, que le jour du jugement était arrivé, qu'elles survivaient seules à la création, et que bientôt elles allaient mourir et être heureuses dans le ciel ; alors l'enfant et la jeune fille se mirent à prier ensemble. Pendant qu'elles priaient, une cloche sonna l'*Angelus*, et une horloge sept heures ; Francisque reconnut la cloche et l'horloge pour être celles de Sternerberg. Il existait donc encore des êtres vivants et des maisons debout : elles

pouvaient attendre des secours ; elle essaya, en conséquence, de consoler l'enfant ; mais Marianne commençait à avoir faim, et demandait sa soupe en pleurant : bientôt ses gémissements s'affaiblirent, et Francisque ne l'entendit plus. Elle crut que la pauvre enfant était morte, et elle pria l'ange qui venait de quitter la terre de se souvenir d'elle au ciel. Bien des heures se passèrent ainsi. Francisque éprouvait un froid insupportable ; son sang, qui ne pouvait circuler à cause de la pression de ses membres, se portait à sa poitrine et l'étouffait : elle se sentait mourir à son tour.

Ce fut alors que Marianne, qui n'était qu'endormie, se réveilla et recommença ses plaintes ; cette voix humaine, toute faible et tout impuissante qu'elle était, ranima la pauvre Francisque ; elle fit des efforts inouïs, dégagea une de ses jambes et se trouva soulagée. Alors l'assoupissement la prit à son tour ; et elle venait d'y céder, lorsque ma petite Marianne entendit ma voix et me répondit. Je trouvai enfin Francisque, et, avec une peine incroyable, je parvins à la dégager. Elle croyait avoir les bras et les jambes cassés ; elle demandait de l'eau, car ce qui la faisait le plus souffrir, disait-elle, c'était la soif. Je la portai près de Marianne, au-dessous du trou que j'avais pratiqué, et à travers lequel on voyait le ciel ; je lui demandai si elle apercevait les étoiles ; mais elle me répondit qu'elle croyait être aveugle. Alors je lui dis de rester à l'endroit où elle était, et que j'allais revenir à son se-

cours ; mais elle me saisit par le bras et me supplia de ne pas la quitter. Je lui répondis qu'elle n'avait rien à craindre, que tout était tranquille maintenant, que j'allais commencer par faire sortir Marianne, et qu'aussitôt je retournerais à elle et lui rapporterais de l'eau : elle y consentit.

Je dénouai alors le tablier qu'elle avait autour du corps, je me l'attachai au cou ; je mis Marianne dans le tablier, j'en pris les deux extrémités opposées entre mes dents, et grâce à cet expédient qui me laissait les mains libres, je parvins à remonter le long de la poutre à l'aide de laquelle j'étais descendu. Je courus au pied de la croix ; sur la route, je vis passer près de moi, comme une ombre, le malheureux jeune homme qui cherchait sa fiancée : il tenait toujours son bouquet de roses à la main.

— Avez-vous vu Catherine? me dit-il.

— Venez avec moi, du côté de la croix, lui répondis-je.

— Non, continua-t-il, il faut que je la retrouve.

Et il disparut au milieu des décombres, appelant toujours sa fiancée.

Je retrouvai au pied du crucifix non-seulement mon père et les deux enfants, mais encore trois ou quatre personnes qui avaient échappé au désastre, et qui instinctivement étaient venues chercher un refuge au pied de la croix. Je déposai Marianne près d'elles, la recommandant à son frère et à sa sœur, plus âgés qu'elle ; je racontai à ceux qui étaient là que Francisque était restée dans les dé-

combres, et que je ne savais comment l'en tirer : ils me dirent alors qu'une seule maison, placée à l'écart, était restée debout et que j'y pourrais trouver une échelle ou des cordages. J'y courus ; elle était ouverte et abandonnée, les propriétaires en avaient fui ; cependant j'entendis du bruit au-dessus de ma tête, j'appelai.

— Est-ce toi, Catherine? dit une voix que je reconnus pour celle du fiancé.

Il me brisait le cœur ; j'entrai dans la cour pour ne pas revoir ce malheureux jeune homme : j'y trouvai une échelle que je mis sur mon épaule, une gourde que je remplis d'eau, et je retournai au secours de Francisque.

La fraîcheur de l'air lui avait rendu un peu de forces, elle était debout et m'attendait. J'introduisis l'échelle, elle était assez longue pour toucher la terre ; je descendis près de Francisque, et lui donnait la gourde, qu'elle vida avec avidité ; puis je l'aidai à monter à l'échelle, la guidant, car elle n'y voyait pas, et je parvins à la conduire hors de l'espèce de tombeau où elle était restée quatorze heures. Pendant cinq jours elle fut aveugle, et tout le reste de sa vie elle resta sujette à des mouvements convulsifs et à des accès de terreur.

Le jour parut : rien ne peut donner une idée du spectacle qu'il éclaira. Trois villages avaient disparu ; deux églises et cent maisons étaient enterrées ; quatre cents personnes ensevelies vivantes ; un fragment de la montagne avait roulé dans le lac

de Lowertz, et, le comblant en partie, avait soulevé une vague de cent pieds de hauteur et d'une lieue d'étendue, qui avait passé sur l'île de Schwanau, et avait enlevé les maisons et les habitants. La chapelle d'Olten, bâtie en bois, fut trouvée flottant sur le lac comme par miracle; la cloche de Goldau, emportée à travers les airs, alla tomber à un quart de lieue de l'église.

Dix-sept personnes seulement survécurent à cette catastrophe.

EXTRAIT

DES

MÉMOIRES D'UN MAITRE D'ARMES.

LE GRAND-DUC CONSTANTIN DE RUSSIE.

Le grand-duc Constantin, frère cadet de l'empereur Alexandre et frère aîné du grand-duc Nicolas, n'avait ni l'affectueuse politesse du premier, ni la dignité froide et calme du second. Il semblait avoir hérité tout entier de son père, dont il reproduisait à la fois les qualités et les bizarreries.

Tandis qu'Alexandre, âgé de douze ans, répondait à Graft, son professeur de physique expérimentale, qui lui disait que la lumière était une émanation continuelle du soleil : « Cela ne se peut pas, car alors le soleil deviendrait chaque jour plus petit ; » Constantin répondait à Saken, son gouver-

neur particulier, qui l'invitait à apprendre à lire : « Je ne veux pas apprendre à lire, parce que je vois que vous lisez toujours et que vous êtes toujours plus bête. »

Le caractère et l'esprit des deux enfants étaient tout entiers dans ces deux réponses.

C'est avec Constantin que j'allais me trouver face à face : il était venu à Pétersbourg, disait-on sourdement, parce qu'il avait surpris à Varsovie les fils d'une vaste conspiration qui couvrait la Russie tout entière ; mais ces fils s'étaient brisés entre ses mains par le silence obstiné des deux conspirateurs qu'il avait fait arrêter. La circonstance, comme on le voit, était peu favorable pour aller lui faire une demande aussi frivole que la mienne.

Je ne m'en décidai pas moins à courir les chances d'une réception qui ne pouvait manquer d'être bizarre. Je pris un droschki, et je partis le lendemain matin pour Strelna, muni de ma lettre pour le général Rodna, aide de camp du czarowitz, et de ma pétition pour l'empereur Alexandre. Après deux heures de marche sur une magnifique route toute bordée à gauche de maisons de campagne, à droite de plaines qui s'étendent jusqu'au golfe de Finlande, nous atteignîmes le couvent de Saint-Serge, le saint le plus vénéré après saint Alexandre Newski, et dix minutes après nous étions au village. A moitié de la grande rue et près de la poste, nous tournâmes à droite ; quelques secondes après, j'étais devant le château. La sentinelle voulut m'arrêter ;

mais je montrai ma lettre pour M. de Rodna, et on me laissa passer.

Je montai le perron, et je me présentai à l'antichambre. M. de Rodna travaillait avec le czarowitz. On me fit attendre dans un salon qui donnait sur de magnifiques jardins coupés par un canal qui se rend directement à la mer, tandis qu'un officier portait ma lettre ; un instant après, le même officier revint et me dit d'entrer.

Le czarowitz était debout contre la cheminée, car, quoiqu'on fût à peine à la fin de septembre, le temps commençait à se faire froid ; il achevait de dicter une dépêche à M. de Rodna assis. J'ignorais que j'allais être aussi rapidement introduit, de sorte que je m'arrêtai sur le seuil, étonné de me trouver si vite en sa présence. A peine la porte fut-elle refermée, qu'avançant la tête sans faire aucun autre mouvement du corps, et fixant sur moi ses deux yeux perçants :

— Ton pays? me dit-il.

— La France, Votre Altesse.

— Ton âge?

— Vingt-six ans.

— Ton nom?

— Grisier.

— Et c'est toi qui veux obtenir un brevet de maître d'armes dans un des régiments de Sa Majesté Impériale mon frère?

— C'est l'objet de toute mon ambition.

— Tu dis que tu es de première force?

— J'en demande bien pardon à Votre Altesse Impériale ; je n'ai pas dit cela, car ce n'est pas à moi de le dire.

— Non, mais tu le penses ?

— Votre Altesse Impériale sait que l'orgueil est le péché dominant de la pauvre race humaine ; d'ailleurs j'ai donné un assaut et Votre Altesse peut s'informer.

— Je sais ce qui s'y est passé, mais tu n'avais affaire qu'à des amateurs de seconde force.

— Aussi les ai-je ménagés.

— Ah ! tu les as ménagés ; et si tu ne les avais pas ménagés, que serait-il arrivé ?

— Je les eusse touchés dix fois contre deux.

— Ah ! ah !... ainsi, par exemple, moi, tu me toucherais dix fois contre deux ?

— C'est selon.

— Comment ! c'est selon ?

— Oui, c'est selon comme Votre Altesse Impériale désirerait que je la traitasse. Si elle exigeait que je la traitasse en prince, c'est elle qui me toucherait dix fois et moi qui ne la toucherais que deux. Si elle permettait que je la traitasse comme tout le monde, ce serait alors très-probablement moi qui ne serais touché que deux fois et elle qui serait touchée dix.

— Lubenski, cria le czarowitz en se frottant les mains ; Lubenski, mes fleurets ! Ah ! ah ! monsieur le fanfaron, nous allons voir.

— Comment, Votre Altesse permet... ?

— Mon Altesse ne permet pas, Mon Altesse veut que tu la touches dix fois ; est-ce que tu reculerais, par hasard ?

— Quand je suis venu au château de Strelna, c'était pour me mettre à la disposition de Votre Altesse. Qu'elle ordonne donc !

— Eh bien ! prends ce fleuret, prends ce masque, et voyons un peu.

— C'est Votre Altesse qui m'y force ?

— Eh oui, cent fois oui, mille fois oui, mille millions de fois oui !

— J'y suis.

— Il me faut mes dix coups, entends-tu ? dit le czarowitz en commençant à m'attaquer ; mes dix coups, entends-tu ? pas un de moins. Je ne te fais pas grâce d'un seul. Ha ! ha !

Malgré l'invitation du czarowitz, je me contentais de parer et ne ripostais même pas.

— Eh bien ! s'écria-t-il en s'échauffant, je crois que tu me ménages. Attends, attends... Ha ! ha !

Et je voyais le rouge lui monter au visage à travers son masque, et ses yeux s'injecter de sang.

— Eh bien ! ces dix coups, où sont-ils donc ?

— Votre Altesse, le respect...

— Laisse là ton respect ! et touche, touche !

J'usai à l'instant de la permission et le touchai trois fois de suite.

— Bien cela ! bien, cria-t-il ; à mon tour... Tiens... Ha ! touché, touché...

C'était vrai.

— Je crois que Votre Altesse ne me ménage pas, et qu'il faut que je fasse mon compte avec elle.

— Fais ton compte, fais... Ha! ha!

Je le touchai quatre autres fois, et lui, dans une riposte, me boutonna à son tour.

— Touché, touché! cria-t-il tout joyeux et en piétinant. Rodna, tu as vu que je l'ai touché deux fois sur sept.

— Deux fois sur dix, monseigneur, répondis-je en le pressant à mon tour. Huit... neuf... dix... Nous voilà quittes.

— Bien, bien!... cria le czarowitz; bien, mais ce n'est pas assez d'apprendre à tirer la pointe : à quoi veux-tu que cela serve à mes cavaliers? C'est l'espadon qu'il faut, c'est le sabre. Sais-tu tirer le sabre, toi?

— Je suis à peu près de la même force qu'à l'épée.

— Oui? Eh bien! au sabre, te défendrais-tu, à pied, contre un homme à cheval armé d'une lance?

— Je le crois, Votre Altesse.

— Tu le crois, tu n'en es pas sûr... Ah! ah! tu n'en es pas sûr?

— Si fait, Votre Altesse, j'en suis sûr.

— Ah! tu en es sûr, tu te défendrais?

— Oui, Votre Altesse.

— Tu parerais un coup de lance?

— Je le parerais.

— Contre un homme à cheval?

— Contre un homme à cheval.

— Lubenski ! Lubenski ! cria de nouveau le czarowitz.

L'officier parut.

— Faites-moi amener un cheval, faites-moi donner une lance ; une lance, un cheval, vous entendez ; allez !

— Mais, monseigneur...

— Ah ! tu recules, ah ! ah !

— Je ne recule pas, monseigneur, et contre tout autre que Votre Altesse, tous ces essais ne seraient qu'un jeu.

— Eh bien ! contre moi, qu'y a-t-il ?

— Contre Votre Altesse, je crains également de réussir et d'échouer, car je crains, si je réussis, qu'elle oublie que c'est elle qui a ordonné...

— Je n'oublie rien ; d'ailleurs, voilà Rodna devant qui je t'ai ordonné et t'ordonne de me traiter comme tu le traiterais, lui.

— Je ferai observer à Votre Altesse qu'elle ne me met pas à mon aise, car je traiterais Son Excellence fort respectueusement aussi.

— Flatteur, va, mauvais flatteur ; tu crois t'en faire un ami, mais personne n'a d'influence sur moi, je ne juge que par moi, entends-tu, par moi seul ; tu as réussi une première fois, nous verrons si tu seras aussi heureux une seconde.

En ce moment, l'officier parut devant les fenêtres, conduisant un cheval et tenant une lance.

— C'est bien, continua Constantin en s'élançant dehors ; viens ici, dit-il en me faisant signe de le suivre ; et toi, Lubenski, donne-lui un sabre, un

sabre bien à sa main, un sabre des gardes à cheval. Ah! ah! nous allons voir. Tiens-toi bien, monsieur le maître d'armes, je ne te dis que cela, ou je t'enfile comme les crapauds qui sont dans mon pavillon. Vous savez bien, Rodna, le dernier; eh bien! le dernier a vécu trois jours avec un clou au travers du corps.

A ces mots, Constantin sauta sur son cheval, sauvage enfant des steppes, dont la crinière et la queue balayaient la terre; il lui fit faire, avec une habileté remarquable et tout en jouant avec sa lance, les évolutions les plus difficiles. Pendant ce temps on m'apportait trois ou quatre sabres en m'invitant à en choisir un; mon choix fut bientôt fait; j'étendis la main et je pris au hasard.

— C'est cela! c'est cela! y es-tu? me cria le czarowitz.

— Oui, Votre Altesse.

Alors, il mit son cheval au galop pour gagner l'autre bout de l'allée.

— Mais c'est sans doute une plaisanterie? demandai-je à M. de Rodna.

— Rien n'est plus sérieux, au contraire, me répondit celui-ci; il y va pour vous de la vie ou de votre place; défendez-vous comme dans un combat, je n'ai que cela à vous dire.

La chose devenait plus sérieuse que je n'avais cru; s'il ne s'était agi que de me défendre et de rendre coup pour coup, eh bien! j'en aurais couru la chance; mais là c'était tout autre chose; avec

mon sabre émoulu et sa lance affilée, la plaisanterie pouvait devenir fort grave ; n'importe, j'étais engagé, il n'y avait pas moyen de reculer ; j'appelai à mon secours tout mon sang-froid et toute mon adresse, et je fis face au czarowitz.

Il était déjà arrivé au bout de l'allée et venait de retourner son cheval. Quoi que m'en eût dit M. de Rodna, j'espérais toujours que tout cela n'était qu'un jeu, lorsque, me criant une dernière fois : « Y es-tu ? » je le vis mettre sa lance en arrêt et son cheval au galop. Alors seulement je fus convaincu qu'il s'agissait tout de bon de défendre ma vie, et je me mis en garde.

Le cheval dévorait le chemin, et le czarowitz était couché sur son cou de telle manière, qu'il se perdait dans les flots de la crinière qui flottait au vent ; je ne voyais que le haut de sa tête entre les deux oreilles de sa monture. Arrivé à moi, il essaya de me porter un coup de lance en pleine poitrine, mais j'écartai l'arme par une parade de tierce, et, faisant un bond de côté, je laissai le cheval et le cavalier, emportés par leur course, passer sans me faire aucun mal. Quand il vit son coup manqué, le czarowitz arrêta son cheval court avec une adresse merveilleuse.

— C'est bien, c'est bien, dit-il ; recommençons.

Et sans me donner le temps de faire aucune observation, il fit pirouetter son cheval sur les pieds de derrière, reprit du champ, et, m'ayant demandé si j'étais préparé, revint sur moi avec plus d'achar-

nement encore que la première fois ; mais, comme la première fois, j'avais les yeux fixés sur les siens, et je ne perdais aucun de ses mouvements ; aussi, saisissant le moment, je parai en quarte et fis un bond à droite, de sorte que cheval et cavalier passèrent de nouveau près de moi aussi infructueusement qu'ils l'avaient déjà fait.

Le czarowitz fit entendre une espèce de rugissement. Il s'était pris sur ce tournoi comme à un combat véritable, et il voulait qu'il finît à son honneur. Aussi, au moment où je croyais en être quitte, je le vis se préparer à une troisième course. Cette fois, comme je trouvais la plaisanterie par trop prolongée, je décidai qu'elle serait la dernière.

En effet, au moment où je le vis tout près de m'atteindre, au lieu de me contenter cette fois d'une simple parade, je frappai d'un violent coup d'estoc la lance qui, coupée en deux, laissa le czarowitz désarmé ; alors, saisissant la bride du cheval, ce fut moi, à mon tour, qui l'arrêtai si violemment qu'il plia sur ses jarrets de derrière ; en même temps je portai la pointe de mon sabre sur la poitrine du czarowitz. Le général de Rodna poussa un cri terrible ; il crut que j'allais tuer Son Altesse. Constantin eut sans doute aussi la même idée, car je le vis pâlir. Mais aussitôt je fis un pas en arrière, et m'inclinant devant le grand-duc :

— Voilà, monseigneur, lui dis-je, ce que je puis montrer aux soldats de Votre Altesse, si toutefois elle me juge digne d'être leur professeur.

— Oui, oui, tu en es digne, et tu auras un régiment ou j'y perdrai mon nom... Lubenski, continua-t-il en sautant à bas du cheval, conduis Pulk à l'écurie ; et toi, viens, que j'apostille ta demande.

Je suivis le grand-duc, qui me ramena dans le salon, prit une plume et écrivit au bas de ma supplique :

« Je recommande bien humblement le soussigné à Sa Majesté Impériale, le croyant tout à fait digne d'obtenir la faveur qu'il sollicite. »

— Et maintenant, me dit-il, prends cette demande et remets-la à l'empereur lui-même. Il y a bien la prison, si tu te laisses prendre à lui parler ; mais, ma foi ! qui ne risque rien n'a rien. Adieu, et si jamais tu passes à Varsovie, viens me voir.

Je m'inclinai, au comble de la joie de m'en être tiré aussi heureusement, et, remontant dans mon droschki, je repris le chemin de Saint-Pétersbourg, porteur de la toute-puissante apostille.

L'EMPEREUR ALEXANDRE.

Il ne s'agissait plus que de remettre à l'empereur Alexandre ma pétition ainsi apostillée. C'était dans le parc de la résidence impériale de Tzarko-Zelo que j'étais venu poursuivre le czar, et que je m'étais promis de l'atteindre.

Cependant j'avais déjà successivement visité la colonne de Grégoire Orloff, la pyramide élevée au vainqueur de Tchesma, et la grotte du Pausilippe. J'étais depuis quatre heures errant dans ce jardin qui renferme des lacs, des plaines et des forêts, commençant à désespérer de rencontrer celui que j'y étais venu chercher, lorsqu'en traversant une avenue, j'aperçus dans une contre-allée un officier en redingote d'uniforme qui me salua et continua son chemin. J'avais derrière moi un garçon jardinier qui ratissait une allée; je lui demandai quel était cet officier si poli.

— C'est l'empereur, me répondit-il

Aussitôt je m'élançai par une allée transversale qui devait couper diagonalement le sentier où se promenait l'empereur, et en effet, à peine eus-je fait quatre-vingts pas, que je le vis de nouveau; mais aussi en l'apercevant je n'eus pas la force de faire un pas de plus.

L'empereur s'arrêta un instant; puis, voyant que le respect m'empêchait d'aller à lui, il continua son chemin vers moi : j'étais rangé sur le revers de l'allée et l'empereur tenait le milieu; je l'attendis le chapeau à la main, et tandis qu'il s'avançait en boitant légèrement, car une blessure qu'il s'était faite à la jambe, dans un de ses voyages sur les rives du Don, venait de se rouvrir, je pus remarquer le changement extrême qui s'était fait en lui depuis que je l'avais vu à Paris il y avait neuf ans. Son visage, autrefois si ouvert et si joyeux, était

tout terni d'une tristesse maladive, et il était visible, ce que l'on disait au reste tout haut, qu'une mélancolie profonde le dévorait. Cependant ses traits avaient conservé une expression de bienveillance telle, que je fus à peu près rassuré, et qu'au moment où il passa, faisant un pas vers lui :

— Sire..., lui dis-je.

— Mettez votre chapeau, monsieur, me dit-il ; l'air est trop vif pour rester nu-tête.

— Que Votre Majesté permette...

— Couvrez-vous donc, monsieur, couvrez-vous donc.

Et comme le respect m'empêchait d'obéir à cet ordre, il me prit le chapeau, et d'une main me l'enfonçant sur la tête, de l'autre il me saisit le bras pour me forcer à le garder. Alors, ma résistance étant à bout :

— Maintenant, me dit-il, que me voulez-vous?

— Sire, cette pétition...

Et je tirai la supplique de ma poche. A l'instant même son visage s'assombrit.

— Savez-vous, monsieur, me dit-il, vous qui me poursuivez ici, que je quitte Saint-Pétersbourg pour fuir les pétitions?

— Oui, sire, je le sais, répondis-je, et je ne me dissimule pas la hardiesse de ma démarche; mais cette demande a peut-être plus qu'une autre des droits à la bienveillance de Votre Majesté : elle est apostillée.

— Par qui? interrompit vivement l'empereur.

— Par l'auguste frère de Votre Majesté, par Son Altesse Impériale le grand-duc Constantin.

— Ah! ah! fit l'empereur en avançant la main, mais en la retirant aussitôt.

— De sorte, dis-je, que j'ai espéré que Votre Majesté, dérogeant à ses habitudes, daignerait recevoir cette supplique.

— Non, monsieur, non, dit l'empereur, je ne la prendrai pas, car demain on m'en présenterait mille, et je serais obligé de fuir ces jardins où je ne serais plus seul. Mais, ajouta-t-il en voyant le désappointement que ce refus produisait sur ma physionomie, et en étendant la main du côté de l'église de Sainte-Sophie, mettez cette demande à la poste, là, dans la ville; aujourd'hui même je la verrai, et après-demain vous aurez la réponse.

— Sire, que de reconnaissance!

— Voulez-vous me la prouver?

— Oh! Votre Majesté peut-elle me le demander?

— Eh bien! ne dites à personne que vous m'avez présenté une pétition et que vous n'avez pas été puni. Adieu, monsieur.

L'empereur s'éloigna, me laissant stupéfait de sa mélancolique bonhomie. Je n'en suivis pas moins son conseil, et mis ma pétition à la poste. Trois jours après, comme il me l'avait promis, je reçus sa réponse.

C'était mon brevet de professeur d'escrime au

corps impérial du génie, avec le grade de capitaine.

ANECDOTE SUR L'EMPEREUR ALEXANDRE.

Pendant un voyage dans la Petite-Russie, l'empereur, en arrivant dans une bourgade, et tandis qu'on changeait de chevaux, eut le désir de se délasser de la fatigue de la voiture en faisant une ou deux verstes à pied ; il invita donc les postillons à ne pas trop se presser, afin de lui laisser le temps de marcher quelque peu en avant. Aussitôt, seul, vêtu d'une redingote militaire, sans aucune marque de distinction, il traverse la ville et arrive à l'extrémité où la route se divise en deux chemins également frayés ; ignorant lequel des deux il doit prendre, Alexandre s'approche d'un homme, vêtu comme lui d'une capote, et fumant sa pipe sur le seuil de la dernière maison :

— Mon ami, lui demande l'empereur, laquelle de ces deux routes dois-je prendre pour aller à***?

L'homme à la pipe le toise des pieds à la tête, et, étonné qu'un simple voyageur ose parler avec cette familiarité à un homme de son importance, en Russie surtout où la distinction des grades établit une si grande distance entre les supérieurs et les subor-

donnés, il laisse dédaigneusement tomber, entre deux bouffées de fumée, le mot :

— A droite.

— Pardon, monsieur, dit l'empereur en portant la main à son chapeau ; encore une question, s'il vous plaît.

— Laquelle ?

— Permettez-moi de vous demander quel est votre grade dans l'armée ?

— Devinez.

— Monsieur est peut-être lieutenant ?

— Montez.

— Capitaine ?

— Plus haut.

— Major ?

— Allez toujours.

— Chef de bataillon ?

— Enfin, ce n'est pas sans peine.

L'empereur s'incline.

— Et maintenant à mon tour, dit l'homme à la pipe, persuadé qu'il s'adresse à un inférieur, qui êtes-vous vous-même, s'il vous plaît ?

— Devinez ! répond l'empereur.

— Lieutenant ?

— Montez.

— Capitaine ?

— Plus haut.

— Major ?

— Allez toujours.

— Chef de bataillon ?

— Encore.

L'interrogateur tire sa pipe de sa bouche.

— Colonel ?

— Vous n'y êtes pas.

L'interrogateur se redresse et prend une attitude respectueuse.

— Votre Excellence est donc lieutenant général ?

— Vous approchez.

L'interrogateur porte la main à sa casquette et reste fixe et immobile.

— Mais, en ce cas, Votre Altesse est donc feld-maréchal ?

— Encore un effort, monsieur le chef de bataillon.

— Sa Majesté Impériale ! s'écrie alors l'interrogateur stupéfait, en laissant tomber sa pipe qui se brise en morceaux.

— Elle-même, répond Alexandre en souriant.

— Ah ! sire, s'écrie l'officier tombant à genoux, pardonnez-moi.

— Et que voulez-vous que je vous pardonne? répond l'empereur ; je vous ai demandé mon chemin, vous me l'avez indiqué. Merci.

Et à ces mots l'empereur salue de la main le pauvre chef de bataillon stupéfait, et prend la route à droite, sur laquelle sa voiture ne tarde pas à le rejoindre.

DEUX FÊTES A SAINT-PÉTERSBOURG.

LE JOUR DE L'AN.

Le premier jour de l'an, en vertu de la coutume qui fait que les Russes appellent l'empereur *père* et l'impératrice *mère*, l'empereur et l'impératrice reçoivent leurs enfants. Vingt-cinq mille billets sont jetés comme au hasard par les rues de Saint-Pétersbourg, et les vingt-cinq mille invités, sans distinction de rang, sont admis le même soir au palais d'hiver.

On devine, par l'entrée de notre spectacle gratis, ce que doit être le mouvement d'une foule huit fois plus considérable qui se précipite dans un palais vaste comme les Tuileries; et cependant il est remarquable, à Saint-Pétersbourg, que le respect que l'on a instinctivement pour l'empereur empêche cette invasion de dégénérer en cohue bruyante. Au lieu de crier à qui mieux mieux, chacun, comme pénétré de son infériorité, et reconnaissant de la faveur qu'on lui accorde, dit à son voisin : Pas de bruit, pas de bruit !

Pendant qu'on envahit son palais, l'empereur est dans la salle Saint-George, où, assis près de l'impératrice et entouré des grands-ducs et des grandes-duchesses, il reçoit tout le corps diplomatique. Puis, tout à coup, quand les salons sont pleins de grands seigneurs et de mougicks, de princesses et de grisettes, la porte de la salle Saint-George s'ouvre, la musique se fait entendre, l'empereur offre la main à la France, à l'Autriche ou à l'Espagne, représentées par leurs ambassadrices, et se montre à la porte. Alors chacun se presse, se retire ; le flot se sépare, et l'empereur passe.

L'empereur avait retrouvé, si souffrant et si mélancolique qu'il fût à l'époque où nous sommes arrivé, c'est-à-dire au 1er janvier 1825, sinon toute son ancienne sérénité, du moins son ancienne énergie. Il parcourut comme d'habitude toutes les salles, conduisant l'espèce de galop que j'ai dit, et suivi de sa cour. Je me laissai à mon tour entraîner par le flot, qui revint à son lancé vers les neuf heures, après avoir fait le tour du palais.

A dix heures, comme l'illumination de l'Ermitage était terminée, les personnes qui avaient des billets pour le spectacle particulier furent invitées à s'y rendre. Comme j'étais du nombre des privilégiés, je me dégageai à grand'peine de la foule. Douze nègres, richement costumés à l'orientale, se tenaient à la porte par laquelle on se rend au théâtre, pour contenir la foule et vérifier les invitations.

J'avoue qu'en entrant dans le théâtre de l'Ermitage, au bout duquel était dressé, dans une longue galerie qui fait face à la salle, le souper de la cour, je crus entrer dans un palais de fée. Qu'on se figure une vaste salle toute tendue, plafonnée et lambrissée en tubes de cristal de la grosseur des sarbacanes en verre avec lesquelles les enfants envoient des boules de mastic aux moineaux. Tous ces tubes sont figurés, tordus, contournés dans des formes appropriées à l'endroit où ils sont posés, unis entre eux par des fils d'argent imperceptibles, et masquent huit à dix mille lampions, dont ils reflètent et doublent la lumière. Ces lampions de couleur éclairent des paysages, des jardins, des fleurs, des bosquets d'où s'élève une musique aérienne et invisible, des cascades et des lacs qui semblent rouler des milliers de diamants, et qui, vus à travers ce voile de lumière, prennent des tons d'une poésie et d'un fantastique merveilleux.

Le posage seul de cette illumination coûte douze mille roubles et dure deux mois.

A onze heures la musique annonça par une fanfare l'arrivée de l'empereur. Il entra au milieu de sa famille et suivi par la cour. Aussitôt les grands-ducs, les grandes-duchesses, les ambassadeurs, les ambassadrices, les officiers de la couronne et les dames d'honneur prirent place à la table du milieu; le reste des invités, qui se composait de six cents convives à peu près appartenant tous à la première noblesse, s'assit aux deux autres tables. L'empereur

seul resta debout, circulant entre les tables, et s'adressant tour à tour à quelqu'un de ses convives, qui, selon les règles de l'étiquette, lui répondait sans se lever.

Je ne puis dire l'effet que produisit sur les autres assistants ce coup d'œil magique de cet empereur, de ces grands-ducs, de ces grandes-duchesses, de ces seigneurs et de ces dames, les uns couverts d'or et de broderies, les autres ruisselantes de diamants, vus ainsi au milieu d'un palais de cristal; mais je sais que, quant à moi, je n'avais jamais éprouvé jusqu'alors, et je n'éprouvai jamais depuis, une pareille sensation de grandeur. J'ai vu plus tard quelques-unes de nos fêtes royales; patriotisme à part, je dois avouer la supériorité de celle-là.

Le banquet fini, la cour quitta l'Ermitage, et reprit le chemin de la salle Saint-George. A une heure, la musique donna le signal d'une seconde polonaise qui passa comme la première, conduite par l'empereur. C'étaient ses adieux à la fête, car aussitôt cette polonaise finie, il se retira.

LA BÉNÉDICTION DES EAUX DE LA NÉVA.

La seconde fête, qui était celle de la bénédiction des eaux, empruntait encore cette année une nouvelle solennité au désastre terrible qu'avait amené

avec elle l'inondation récente de la Néva. Aussi, depuis quinze jours à peu près, les préparatifs de la cérémonie se faisaient-ils avec une pompe et une activité visiblement mêlées de cette crainte religieuse entièrement inconnue à nous autres peuples sans croyance. Ces préparatifs consistaient dans l'érection sur la Néva d'un grand pavillon de forme circulaire percé de huit ouvertures, décoré de quatre grands tableaux et couronné d'une croix ; on s'y rendait par une jetée établie en face de l'Ermitage, et au milieu du plancher de glace de l'édifice, on devait percer, le matin même de la fête, une grande ouverture pour que le prêtre pût arriver jusqu'à l'eau, ou plutôt pour que l'eau pût remonter jusqu'au prêtre.

Le jour qui devait apaiser la colère du fleuve arriva enfin. Malgré le froid, qui était d'une vingtaine de degrés, dès neuf heures du matin, les quais étaient garnis de spectateurs ; quant au fleuve, il disparaissait entièrement sous la multitude des curieux. J'avoue que je n'osai prendre place parmi eux, tremblant que, quelle que fût sa force et son épaisseur, la glace ne se brisât sous un pareil poids. Je me glissai donc comme je pus, et après trois quarts d'heure de travail, pendant lesquels on me prévint deux fois que mon nez gelait, j'arrivai jusqu'au parapet de granit qui garnit le quai. Un vaste espace circulaire était réservé autour du pavillon.

A onze heures et demie, l'impératrice et les

grandes-duchesses, en prenant place sur un des balcons vitrés du palais, annoncèrent à la foule que le *Te Deum* était fini. En effet, on vit déboucher du Champ-de-Mars toute la garde impériale, c'est-à-dire quarante mille hommes à peu près qui vinrent au son de la musique militaire se ranger en bataille sur le fleuve, s'étendant sur une triple ligne depuis l'ambassade française jusqu'à la forteresse. Au même instant la porte du palais s'ouvrit, les bannières, les saintes images et les chantres de la chapelle parurent, précédant le clergé conduit par le pontife ; puis vinrent les pages et les drapeaux des divers régiments de la garde portés par les sous-officiers ; puis enfin l'empereur ayant à sa droite le grand-duc Nicolas, et à sa gauche le grand-duc Michel, et suivi des grands officiers de la couronne, des aides de camp et des généraux.

Dès que l'empereur fut arrivé à la porte du pavillon, presque entièrement rempli par le clergé et les porte-drapeau, le métropolitain donna le signal, et à l'instant même les chants sacrés, entonnés par plus de cent voix d'hommes et d'enfants, sans aucun accompagnement instrumental, retentirent avec une telle harmonie, que je ne me rappelle pas avoir jamais entendu d'aussi merveilleux accents. Pendant tout le temps que dura la prière, c'est-à-dire pendant vingt minutes à peu près, l'empereur, sans fourrures, avec l'uniforme seulement, demeura debout, immobile et la tête nue, bravant un climat plus puissant que tous les empereurs du monde, et

courant un danger plus réel que s'il se fût trouvé en face de cent bouches à feu sur le devant d'une ligne de bataille. Cette imprudence religieuse était d'autant plus effrayante pour les spectateurs enveloppés de leurs manteaux et la tête couverte de leurs bonnets fourrés, que, quoique jeune encore, l'empereur était presque chauve.

Aussitôt ce second *Te Deum* achevé, le métropolitain prit une croix d'argent des mains d'un enfant de chœur, et au milieu de toute la foule agenouillée, bénit à haute voix le fleuve, en plongeant la croix par l'ouverture faite à la glace et qui permettait à l'eau de monter jusqu'à lui. Il prit ensuite un vase qu'il remplit de cette eau bénite et qu'il présenta à l'empereur. Après cette cérémonie vint le tour des drapeaux.

Au moment où les étendards s'inclinaient à leur tour pour recevoir la bénédiction, une fusée partit du pavillon et jeta dans les airs sa blanche fumée. Au même instant une détonation terrible se fit entendre ; c'était toute l'artillerie de la forteresse qui, avec sa voix de bronze, chantait à son tour le *Te Deum*.

Les salves se renouvelèrent trois fois pendant la bénédiction. A la troisième, l'empereur se couvrit et reprit le chemin du palais.

A peine se fut-il éloigné, que le peuple, à son tour, se précipita dans le pavillon ; les uns trempant leurs mains dans l'ouverture et faisant le signe de la croix avec l'eau nouvellement bénite, les autres

en emportant de pleins vases, et quelques-uns même y plongeant leurs enfants tout entiers, convaincus que ce jour-là le contact du fleuve n'a rien de dangereux.

LE NEZ GELÉ.

Les premiers jours où Saint-Pétersbourg eut revêtu sa blanche robe d'hiver furent pour moi des jours de curieux spectacle, car tout était nouveau. Je ne pouvais surtout me lasser d'aller en traîneau, car il y a une volupté extrême à se sentir entraîné sur un terrain poli comme une glace, par des chevaux qu'excite la vivacité de l'air, et qui, sentant à peine le poids de leur charge, semblent voler plutôt que courir. Ces premiers jours furent d'autant plus agréables pour moi, que l'hiver, avec une coquetterie inaccoutumée, ne se montra que petit à petit, de sorte que j'arrivai, grâce à mes pelisses et à mes fourrures, jusqu'à vingt degrés, presque sans m'en être aperçu ; à douze degrés, la Néva avait commencé de prendre.

J'avais tant fait courir mes malheureux chevaux, que mon cocher me déclara un matin que, si je ne leur laissais pas quarante-huit heures au

moins de repos, au bout de huit jours ils seraient tout à fait hors de service. Comme le ciel était très-beau, quoique l'air fût plus vif que je ne l'avais encore senti, je me décidai à faire mes courses en me promenant ; je m'armai de pied en cap contre les hostilités du froid ; je m'enveloppai d'une grande redingote d'astracan, je m'enfonçai un bonnet fourré sur les oreilles, je roulai autour de mon cou une cravate de cachemire, et je m'aventurai dans la rue, n'ayant de toute ma personne que le bout du nez à l'air.

D'abord tout alla à merveille ; je m'étonnai même du peu d'impression que me causait le froid, et je riais tout bas de tous les contes que j'en avais entendu faire ; j'étais, au reste, enchanté que le hasard m'eût donné cette occasion de m'acclimater. Néanmoins, comme les deux premiers écoliers chez lesquels je me rendais, M. de Bobrinski et M. de Nareschkin, n'étaient point chez eux, je commençais à trouver que le hasard faisait trop bien les choses, lorsque je crus remarquer que ceux que je croisais me regardaient avec une certaine inquiétude, mais, cependant, sans me rien dire. Bientôt un monsieur, plus causeur, à ce qu'il paraît, que les autres, me dit en passant : *Noss!* Comme je ne savais pas un mot de russe, je crus que ce n'était pas la peine de m'arrêter pour un monosyllabe, et je continuai mon chemin. Au coin de la rue des Pois, je rencontrai un ivoschik qui passait ventre à terre en conduisant son traîneau ;

mais si rapide que fût sa course, il se crut obligé de me parler à son tour, et me cria : *Voss, noss!* Enfin, en arrivant sur la place de l'Amirauté, je me trouvai en face d'un mougick, qui ne me cria rien du tout, mais qui, ramassant une poignée de neige, se jeta sur moi, et avant que j'eusse pu me débarrasser de tout mon attirail, se mit à me débarbouiller la figure et à me frotter particulièrement le nez de toute sa force. Je trouvai la plaisanterie assez médiocre, surtout par le temps qu'il faisait, et tirant un de mes bras d'une de mes poches, je lui allongeai un coup de poing qui l'envoya rouler à dix pas. Malheureusement ou heureusement pour moi, deux paysans passaient en ce moment, qui, après m'avoir regardé un instant, se jetèrent sur moi, et malgré ma défense me maintinrent les bras, tandis que mon enragé mougick ramassait une autre poignée de neige, et, comme s'il ne voulait pas en avoir le démenti, se précipitait de nouveau sur moi. Cette fois, profitant de l'impossibilité où j'étais de me défendre, il se mit à recommencer ses frictions. Mais, si j'avais les bras pris, j'avais la langue libre; croyant que j'étais la victime de quelque méprise ou de quelque guet-apens, j'appelai de toute ma force au secours. Un officier accourut et me demanda en français à qui j'en avais.

— Comment, monsieur, m'écriai-je en faisant un dernier effort et en me débarrassant de mes trois hommes qui, de l'air le plus tranquille du

monde, se remirent à continuer leur chemin, l'un vers la Perspective, et les deux autres du côté du quai Anglais, vous ne voyez donc pas ce que ces drôles me faisaient?

— Que vous faisaient-ils donc?

— Mais ils me frottaient la figure avec de la neige. Est-ce que vous trouveriez cela une plaisanterie de bon goût, par hasard, avec le temps qu'il fait?

— Mais, monsieur, ils vous rendaient un énorme service, me répondit mon interlocuteur en me regardant comme nous disons, nous autres Français, dans le blanc des yeux.

— Comment cela?

— Sans doute, vous aviez le nez gelé.

— Miséricorde! m'écriai-je en portant la main à la partie menacée.

— Monsieur, dit un passant en s'adressant à l'interlocuteur; M. l'officier, je vous préviens que votre nez gèle.

— Merci, monsieur, dit l'officier comme si on l'eût prévenu de la chose la plus naturelle du monde.

Et se baissant, il ramassa une poignée de neige et se rendit à lui-même le service que m'avait rendu le pauvre mougick, que j'avais si brutalement récompensé de son obligeance.

— C'est-à-dire alors, monsieur, que sans cet homme...

— Vous n'auriez plus de nez, continua l'officier en se frottant le sien.

— Alors, monsieur, permettez...

Et je me mis à courir après mon mougick, qui, croyant que je voulais achever de l'assommer, se mit à courir de son côté, de sorte que, comme la crainte est naturellement plus agile que la reconnaissance, je ne l'eusse probablement jamais rattrapé, si quelques personnes, en le voyant fuir et en me voyant le poursuivre, ne l'eussent pris pour un voleur, et ne lui eussent barré le chemin. Lorsque j'arrivai, je le trouvai parlant avec une grande volubilité, afin de faire comprendre qu'il n'était coupable que de trop de philanthropie; dix roubles que je lui donnai expliquèrent la chose. Le mougick me baisa les mains, et un des assistants, qui parlait français, m'invita à faire désormais plus d'attention à mon nez. L'invitation était inutile, pendant tout le reste de ma course je ne le perdis pas de vue.

L'ILE JULIA.

Nos lecteurs ont sans nul doute entendu parler de l'île Julia, île éphémère qui n'eut que trois mois d'existence, il est vrai, mais qui fit autant et plus de bruit pendant son passage en ce monde que certaines îles qui existent depuis le déluge.

Un beau matin du mois de juillet 1831, l'île Julia sortit du fond de la mer et apparut à sa surface. Elle avait deux lieues de tour, des montagnes, des vallées comme une île véritable ; elle avait jusqu'à une fontaine ; il est vrai que c'était une fontaine d'eau bouillante.

Elle était à peine sortie des flots, qu'un vaisseau anglais passa ; en quelque endroit de la mer qu'ap-

paraisse un phénomène quelconque, il passe toujours un vaisseau anglais en ce moment-là. Le capitaine, étonné de voir une île à un endroit où sa carte marine n'indiquait pas même un rocher, mit son vaisseau en panne, descendit dans une chaloupe, et aborda sur l'île. Il reconnut qu'elle était située sous le 38e degré de latitude, qu'elle avait des montagnes, des vallées, et une fontaine d'eau bouillante. Il se fit apporter des œufs et du thé, et déjeuna près de la fontaine ; puis, lorsqu'il eut déjeuné, il saisit un drapeau aux armes d'Angleterre, le planta sur la montagne la plus élevée de l'île, et prononça ces paroles sacramentelles : « Je prends possession de cette terre au nom de Sa Majesté Britannique. » Puis il regagna son vaisseau, remit à la voile, et reprit le chemin de l'Angleterre, où il arriva heureusement, annonçant qu'il avait découvert dans la Méditerranée une île inconnue, qu'il avait nommée Julia, en honneur du mois de juillet, date de sa découverte, et dont il avait pris possession au nom de l'Angleterre.

Derrière le bâtiment anglais était passé un bâtiment napolitain, lequel n'avait pas été moins étonné que le bâtiment anglais. A la vue de cette île inconnue, le capitaine, qui était un homme prudent, commença par carguer ses voiles, afin de s'en tenir à une distance respectueuse. Puis il prit sa lunette, et à l'aide de sa lunette il reconnut qu'elle était inhabitée, qu'elle avait des vallées et une montagne, et qu'au sommet de cette montagne flottait

le pavillon anglais. Il demanda aussitôt quatre hommes de bonne volonté pour aller à la découverte. Deux Siciliens se présentèrent, descendirent dans la chaloupe, et partirent. Un quart d'heure après, ils revinrent, rapportant le drapeau anglais. Le capitaine napolitain déclara alors qu'il en prenait possession au nom du roi des Deux-Siciles, et la nomma île Saint-Ferdinand, en l'honneur de son gracieux souverain. Puis il revint à Naples, demanda une audience au roi, lui annonça qu'il avait découvert une île de dix lieues de tour, toute couverte d'orangers, de citronniers et de grenadiers, et dans laquelle se trouvaient une montagne haute comme le Vésuve, une vallée comme celle de Josaphat, et une source d'eau minérale, où l'on pouvait faire un établissement de bains plus considérable que celui d'Ischia. Il ajouta comme en passant, et sans s'appesantir sur les détails, qu'un vaisseau anglais ayant voulu lui disputer la possession de cette île, il avait coulé bas le susdit vaisseau, en preuve de quoi il rapportait son pavillon. Le ministre de la marine, qui était présent à l'audience, trouva le procédé un peu leste ; mais le roi de Naples donna raison entière au capitaine, le fit amiral, et le décora du grand cordon de Saint-Janvier.

Le lendemain, on annonçait dans les trois journaux de Naples que l'amiral Bonnacorri, duc de Saint-Ferdinand, venait de découvrir, dans la Méditerranée, une île de quinze lieues de tour, habi-

tée par une peuplade qui ne parlait aucune langue connue, et dont le roi lui avait offert la main de sa fille. Chacun de ces journaux contenait en outre un sonnet à la gloire de l'aventureux navigateur. Le premier le comparait à Vasco de Gama, le second à Christophe Colomb, et le troisième à Américc Vespuce.

Le même jour, le ministre d'Angleterre alla demander des explications au ministre de la marine de Naples touchant les bruits injurieux pour l'honneur de la nation britannique qui commençaient à se répandre au sujet d'un vaisseau anglais que l'amiral Bonnacorri prétendait avoir coulé bas. Le ministre de la marine répondit qu'il avait entendu vaguement parler de quelque chose de pareil, mais qu'il ignorait lequel, du vaisseau napolitain ou du vaisseau anglais, avait été coulé bas. Loin de se contenter de cette explication, le ministre prétendit qu'il y avait insulte pour sa nation dans la seule supposition qu'un vaisseau anglais pût être coulé bas par un autre vaisseau quelconque, et demanda ses passe-ports. Le ministre de la marine en référa au roi de Naples, qui lui ordonna de signer à l'ambassadeur tous les passe-ports qu'il lui demanderait, et fit de son côté écrire à son ministre de Londres de quitter à l'instant même la capitale de la Grande-Bretagne.

Cependant le gouvernement britannique poursuivait la prise de possession de l'île Julia avec son activité ordinaire. C'était le relais qu'il cherchait

depuis si longtemps sur la route de Gibraltar à Malte. Un vieux lieutenant de frégate, qui avait eu la jambe emportée à Aboukir, et qui depuis ce temps sollicitait une récompense quelconque auprès des lords de l'amirauté, fut nommé gouverneur de l'île Julia, et reçut l'ordre de s'embarquer immédiatement pour se rendre dans son gouvernement. Le digne marin vendit une petite terre qu'il tenait de ses ancêtres, acheta tous les objets de première nécessité pour une colonisation, monta sur la frégate *le Dard,* avec sa femme et ses deux filles, doubla la pointe de la Bretagne, traversa le golfe de Gascogne, franchit le détroit de Gibraltar, entra dans la Méditerranée, longea les côtes d'Afrique, relâcha à Pentellerie, arriva sous le 38e degré de latitude, regarda autour de lui, et ne vit pas plus d'île Julia que sur sa main. L'île Julia était disparue de la veille, et je n'ai pas entendu dire que jamais, au grand jamais, personne en ait entendu parler depuis.

Les deux puissances belligérantes, qui avaient fait des armements considérables, continuèrent à se montrer les dents pendant dix-huit mois; puis leur grimace dégénéra en un sourire rechigné; enfin, un beau matin, elles s'embrassèrent, et tout fut dit.

L'ETNA.

Le lendemain de notre arrivée à Catane, nous devions tenter une ascension sur l'Etna. Je dis tenter, car c'est surtout à l'occasion des projets que les voyageurs font à l'endroit de cette montagne, qu'on peut appliquer le proverbe : L'homme propose, et Dieu dispose. Rien de plus commun que les curieux partis de Catane pour gravir le Ghibello, comme on appelle l'Etna en Sicile; rien de plus rare que les privilégiés arrivés jusqu'à son cratère. C'est que, pendant neuf ou dix mois de l'année, la montagne est véritablement inaccessible : jusqu'au 15 juin, il est trop tôt; passé le 1er octobre, il est trop tard.

Nous étions sous ce rapport dans les conditions voulues, car nous étions arrivés à Catane le 4 septembre ; de plus, toute la journée avait été magnifique ; aucune vapeur, aucun brouillard, ne voilaient l'Etna. De toutes les rues qui y conduisaient, nous l'avions vu, la veille, calme et majestueux. La légère fumée qui s'échappait du cratère suivait la direction du vent, flottant comme une banderole ; enfin, le soleil, que nous avions vu se coucher du haut de la coupole des Bénédictins, avait glissé dans un ciel sans nuages, et disparu derrière le village d'Aderno, promettant pour le lendemain une journée non moins belle que celle qui venait de s'écouler.

Aussi, à cinq heures du matin, notre guide nous éveilla-t-il en nous annonçant un temps fait exprès pour nous. Nous courûmes aussitôt à nos fenêtres qui donnaient sur l'Etna, et nous vîmes le géant baignant sa tête colossale dans les blondes vapeurs du matin. On distinguait parfaitement les trois régions qu'il faut franchir pour arriver au sommet, la région cultivée, la région des bois, la région déserte. Contre l'ordinaire, son cône était entièrement dépouillé de neige.

Ce n'est que vers les quatre heures ordinairement que l'on part ; mais nous voulions nous arrêter quelques heures à Nicolosi, et visiter le Monte Rosso, un de ces cent volcans secondaires dont se hérisse la croupe de l'Etna. D'ailleurs il y avait, m'avait-on dit, à Nicolosi, un certain M. Gemellaro,

savant modeste et aimable qui demeurait là depuis soixante ans, et qui se ferait un plaisir de répondre à toutes mes questions. J'avais demandé une lettre pour lui; on m'avait répondu que c'était chose inutile, son obligeante hospitalité s'étendant à tout voyageur qui entreprenait l'ascension, toujours pénible et souvent dangereuse, que nous allions tenter.

A cinq heures donc, après nous être munis d'une bouteille du meilleur rhum que nous pûmes trouver, nous enfourchâmes nos mules, et nous partîmes pour Nicolosi, où nous devions compléter nos provisions. Nous étions chacun dans notre costume ordinaire, auquel, malgré les recommandations de notre hôte, nous n'avions rien ajouté, ne pouvant croire qu'après avoir joui dans la plaine d'une température à cuire un œuf, nous trouverions dix degrés de froid sur la montagne.

Je ne sais rien de plus beau, de plus original, de plus accidenté, de plus fertile et de plus sauvage à la fois que le chemin qui conduit de Catane à Nicolosi, et qui traverse tour à tour des mers de sable, des oasis d'orangers, des fleuves de lave, des tapis de moissons et des murailles de basalte. Trois ou quatre villages sont sur la route, pauvres, chétifs, souffreteux, peuplés de mendiants, comme tous les villages siciliens; avec tout cela, ils ont des noms sonores et poétiques, qui résonnent comme des noms heureux : ils s'appellent Gravina, Santa-Lucia, Massanunziata; ils sont élevés sur la lave,

bâtis avec de la lave recouverte de lave; ils sortent tout entiers des entrailles de la montagne, où ils rentreront un jour. Ils éclosent à la surface du volcan, comme de pauvres fleurs flétries avant de naître, et qu'un vent d'orage doit emporter.

Entre Massanunziata et le mont Miani, à droite de la route, est la fosse de la Colombe. D'où vient ce doux nom à une excavation noire, ténébreuse, profonde de deux cents pieds, large de cent cinquante? Notre guide ne put nous le dire.

Nous arrivâmes à Nicolosi, espèce de petit bourg bâti sur les confins du monde habitable. Deux ou trois milles avant Nicolosi, on commence à entrer dans une région désolée, et cependant, un demi-mille au-dessus de Nicolosi, on voit encore de belles plantations et un coteau couvert de vignes. Quelque feu intérieur remplace-t-il partiellement la chaleur du soleil, qui déjà à cette hauteur commence à se tempérer? C'est encore là un de ces mystères dont le guide ignare et le voyageur savant ne peuvent dire le mot.

Nous descendîmes dans un de ces bouges que la Sicile seule a l'audace de baptiser du nom d'auberge, et comme il était encore de bonne heure, nous envoyâmes, pendant qu'on préparait notre déjeuner, nos cartes à M. Gemellaro, en lui demandant la permission de lui faire notre visite. M. Gemellaro nous fit répondre qu'il allait se mettre à table, et que, si nous voulions partager sa collation, nous serions les bienvenus. Quel que

fût, à l'aspect du déjeuner qui nous attendait, notre désir d'accepter une offre si gracieuse, nous eûmes la discrétion de la refuser, et nous poussâmes la sobriété jusqu'à nous contenter du repas de l'auberge. C'était une action méritoire et digne d'être mise en parallèle avec les jeûnes les plus rudes des pères du désert.

Ce maigre déjeuner terminé, nous ordonnâmes à notre guide de se mettre en quête d'une paire de poulets ou d'une demi-douzaine de pigeons quelconques, de leur tordre le cou, de les plumer et de les rôtir. C'étaient nos provisions de bouche pour le déjeuner du lendemain. Cette précaution prise, nous nous acheminâmes vers la maison de M. Gemellaro, la plus imposante de tout le village. Le domestique était prévenu, et nous introduisit dans le cabinet de travail où son maître nous attendait. En apercevant M. Gemellaro, je jetai un cri de surprise mêlée de joie : c'était le même qui, à Aci-Reale, m'avait si obligeamment indiqué le chemin de la grotte de Polyphème.

— Ah ! c'est vous, nous dit-il en nous apercevant ; je me doutais que j'allais revoir d'anciennes connaissances. Tout voyageur qui met le pied en Sicile m'appartient de droit ; il faut qu'il passe par ici, et je le happe au passage. Avez-vous trouvé votre grotte ?

— Parfaitement, monsieur, grâce à votre obligeance, que nous venons de nouveau mettre à l'épreuve.

— A vos ordres, messieurs, répondit M. Gemellaro en nous faisant signe de nous asseoir ; et j'oserai dire que, si vous voulez des renseignements sur le pays, vous ne pouvez pas vous adresser mieux qu'à moi.

En effet, M. Gemellaro habitait depuis soixante ans le village de Nicolosi, où il était né, et l'occupation de toute sa vie avait été d'observer le volcan qu'il avait sans cesse devant les yeux. Depuis soixante ans, la montagne n'avait pas fait un mouvement, que M. Gemellaro ne se fût mis aussitôt à l'étudier; le cratère n'avait pas changé pendant vingt-quatre heures de forme, que M. Gemellaro ne l'eût dessiné sous son nouvel aspect ; enfin la fumée ne s'était pas épaissie ou volatilisée une seule fois, que M. Gemellaro n'eût tiré de son assombrissement ou de sa ténuité des augures que le résultat n'avait jamais manqué de confirmer. Bref, M. Gemellaro est l'Empédocle moderne ; seulement, plus sage que l'ancien, j'espère qu'on l'enterrera avec ses deux pantoufles. Aussi M. Gemellaro connaît-il son Etna sur le bout du doigt. Depuis trois mille ans, la montagne n'a pas jeté une gorgée de lave, que M. Gemellaro n'en ait un échantillon.

Le mot *Etna* est, à ce que prétendent les savants, un mot phénicien qui veut dire *mont de la fournaise*. Le phénicien était, on le voit, une langue dans le genre de celle que parlait Covielle au bourgeois gentilhomme, et qui exprimait tant de choses en si peu de mots. Plusieurs poëtes de l'an-

tiquité prétendent que ce fut le lieu où se réfugièrent Deucalion et Pyrrha pendant le déluge universel. A ce titre, M. Gemellaro, qui est né à Nicolosi, peut certes réclamer l'honneur de descendre en droite ligne d'une des premières pierres qu'ils jetèrent derrière eux. Cela laisserait bien loin, comme on voit, les Montmorency, les Rohan et les Noailles.

Homère parle de l'Etna, mais sans le désigner comme un volcan. Pindare l'appelle une des colonnes du ciel. Thucydide mentionne trois grandes explosions, depuis l'époque de l'arrivée des colonies helléniques jusqu'à celle où il vivait. Enfin, il y eut deux éruptions à l'époque des Denys; puis elles se succédèrent si rapidement, qu'on ne compta désormais que les plus violentes [1].

Depuis l'éruption de 1781, l'Etna a bien eu quelques petites velléités de bouleverser encore la Sicile; mais, comme ces caprices n'ont pas eu de suites sérieuses, il est permis de penser que ce qu'il en a fait, c'est uniquement par respect pour lui-même, et pour conserver sa position de volcan.

De toutes ces éruptions, une des plus terribles

[1] Les principales éruptions de l'Etna eurent lieu l'an 662 de Rome, et pendant l'ère chrétienne dans les années 223, 420, 812, 1169, 1285, 1529, 1535, 1408, 1444, 1446, 1447, 1536, 1603, 1607, 1610, 1614, 1619, 1654, 1669, 1682, 1688, 1689, 1702, 1766 et 1781.

fut celle de 1669. Comme l'éruption de 1669 partit du Monte-Rosso, et que le Monte-Rosso n'est qu'à un demi-mille à gauche de Nicolosi, nous nous mîmes en route, Jadin et moi, pour visiter le cratère, après avoir promis à M. Gemellaro de revenir dîner chez lui.

Il faut avant tout savoir que l'Etna se regarde comme trop au-dessus des volcans ordinaires pour procéder à leur façon ; le Vésuve, Stromboli, l'Hécla même, versent la lave du haut de leur cratère, comme le vin déborde d'un verre trop plein ; l'Etna ne se donne pas tant de peine. Son cratère n'est qu'une espèce de cratère d'apparat, qui se contente de jouer au bilboquet avec des rocs incandescents gros comme des maisons ordinaires, et qu'on suit dans leur ascension aérienne, comme on pourrait suivre une bombe qui sortirait d'un mortier ; mais, pendant ce temps, le fort de l'éruption se passe réellement ailleurs. En effet, quand l'Etna est en travail, il lui pousse alors tout bonnement sur le dos, à un endroit ou à un autre, une espèce de furoncle de la grosseur de Montmartre ; puis le furoncle crève, et il en sort un fleuve de lave qui suit sa pente, descend, brûle ou renverse tout ce qu'il rencontre devant lui, et finit par aller s'éteindre dans la mer. Cette façon de procéder est cause que l'Etna est couvert d'une quantité de petits cratères qui ont la forme d'immenses meules de foin ; chacun de ces volcans secondaires a sa date et son nom particulier, et tous ont fait, dans leur

temps, plus ou moins de bruit et plus ou moins de ravage.

Le Monte-Rosso est, comme nous l'avons dit, au premier rang de cette aristocratie secondaire; ce serait, dans tout autre voisinage que celui des Andes, des Cordilières ou des Alpes, une fort jolie petite montagne de neuf cents pieds d'élévation, c'est-à-dire trois fois haute comme les tours de Notre-Dame. Le volcan doit son nom à la couleur des scories terreuses dont il est formé; on y monte par une pente assez facile, et, au bout d'une demi-heure d'ascension à peu près, on se trouve au bord de son cratère.

C'est une espèce de puits séparé dans le fond comme une salière, et qui s'offre maintenant aux regards avec un air de bonhomie et de tranquillité parfaite. Quoiqu'il n'y ait pas de chemin pratiqué, on y descendrait, à la rigueur, avec des cordes; sa profondeur peut être de deux cents pieds, et sa circonférence de cinq ou six cents.

C'est de cette bouche aujourd'hui muette et froide que sortit, en 1669, une telle pluie de pierres et de cendres, que littéralement, pendant trois mois, le soleil en fut obscurci, et que le vent la porta jusqu'à Malte. La violence de l'éjaculation était telle, qu'un rocher de cinquante pieds de longueur fut lancé à mille pas du cratère d'où il était sorti, et s'enfonça en retombant à vingt-cinq pieds de profondeur. Enfin, la lave parut à son tour, monta en bouillonnant jusqu'à l'orifice, déborda

sur la pente méridionale, et, laissant Nicolosi à sa droite et Boriello à sa gauche, commença de s'écouler, non pas comme un torrent, mais comme un fleuve de feu, couvrit de ses vagues ardentes les villages de Campo-Rotondo, de San-Pietro, de Gigganeo, et alla se jeter dans le port de Catane, en y poussant devant elle une partie de la ville. Là commença une lutte horrible entre l'eau et le feu : la mer repoussée d'abord céda la place, et recula d'un quart de lieue, découvrant à l'œil humain ses profondeurs. Des vaisseaux furent brûlés dans le port, de gros poissons morts vinrent flotter à la surface de l'eau ; puis, comme furieuse de sa défaite, la mer à son tour revint attaquer la lave. La lutte dura quinze jours ; enfin, la lave vaincue s'arrêta, et de l'état fusible commença de passer à l'état compacte. Pendant quinze autres jours, la mer bouillonna encore, occupée à refroidir ce nouveau rivage qu'elle était forcée d'accepter ; puis, peu à peu, le bouillonnement s'effaça. Mais la campagne tout entière était dévastée, trois villages étaient anéantis, Catane était aux trois quarts détruite, et le port à moitié comblé.

Du haut du Monte-Rosso ou plutôt des *Monti-Rossi* (car la montagne se partage en deux sommets comme le Vésuve), on voit cette traînée de lave, longue de cinq lieues, large parfois de trois, et que près de deux siècles n'ont recouverte encore que de deux pouces de terre. Du point où j'étais, à ma droite et à ma gauche, devant et der-

rière moi, dans l'horizon que mon œil pouvait embrasser, je comptai en outre vingt-six montagnes, toutes produites par des éruptions volcaniques, et pareilles de forme et de hauteur à celle sur laquelle j'étais monté.

Il était quatre heures du soir ; nous devions dîner à quatre heures et demie chez notre excellent hôte, M. Gemellaro ; nous reprîmes donc le chemin de sa maison avec d'autant plus de hâte que le déjeuner du matin nous avait admirablement prédisposés à un second repas. Nous trouvâmes la table toute dressée ; nous avions admirablement saisi ce moment si rapide et si rare où l'on n'attend pas, et où cependant l'on n'a pas fait attendre.

M. Gemellaro était un de ces savants comme je les aime, savants expérimentateurs qui détestent toute théorie et ne parlent que de ce qu'ils ont vu. Pendant tout le dîner, la conversation roula sur la montagne de notre hôte ; je dis la montagne de notre hôte, car M. Gemellaro est bien convaincu que l'Etna est à lui, et il serait fort étonné si un jour Sa Majesté le roi des Deux-Siciles lui en réclamait quelque chose.

Après l'Etna, ce que M. Gemellaro trouvait de plus grand et de plus beau, c'était Napoléon, cet autre volcan éteint, qui, pendant une éruption de quatorze ans, a causé tant de tremblements de trônes et de chutes d'empires. Son rêve était de posséder une collection complète des gravures qui

avaient été faites sur lui; je le désespérai en lui disant qu'il faudrait en charger quatre vaisseaux, et qu'elles ne tiendraient pas dans le cratère des Monti-Rossi.

Après le dîner, M. Gemellaro s'informa des précautions que nous avions prises pour monter sur l'Etna : nous lui répondîmes que les précautions se bornaient à l'achat d'une bouteille de rhum et à la cuisson de deux ou trois poulets. M. Gemellaro jeta alors les yeux sur nos costumes, et, voyant Jadin avec sa veste de panne et moi avec ma veste de toile, nous demanda en frissonnant si nous n'avions ni redingotes, ni manteaux. Nous lui répondîmes que nous ne possédions absolument pour le moment que ce que nous avions sur le corps.

— Voilà bien les Français, murmura M. Gemellaro en se levant; ce n'est pas un Allemand ou un Anglais qui s'embarquerait ainsi. Attendez, attendez.

Et il alla nous chercher deux grosses capotes à capuchon, pareilles à nos capotes militaires, qu'il nous remit en nous assurant que nous n'aurions pas plus tôt fait deux lieues au delà de Nicolosi, que nous rendrions hommage à sa prévoyance.

La causerie se prolongea jusqu'à neuf heures du soir; notre guide vint alors frapper à la porte avec nos mulets. Nous lui demandâmes s'il était parvenu à se procurer quelques comestibles : il nous répondit en nous montrant quatre de ces malheureux poulets comme il n'en existe qu'en Italie, et qui, à

eux quatre, ne valaient pas un bon pigeon de pied. En outre, il avait acheté deux bouteilles de vin, du pain, du raisin et des poires; avec cela il y avait de quoi faire le tour du monde.

Nous enfourchâmes nos montures, et nous nous mîmes en route par une nuit qui nous parut, au sortir d'une chambre bien éclairée, d'une effroyable obscurité; mais peu à peu nous commençâmes à distinguer le paysage, grâce à la lueur des myriades d'étoiles qui parsemaient le ciel. Il nous parut d'abord, à la façon dont nos mulets enfonçaient sous nous, que nous traversions des sables. Bientôt nous entrâmes dans la seconde région, ou région des forêts, si toutefois les quelques arbres éparpillés, malingres et tortus, qui couvrent le sol, méritent le nom de forêt. Nous y marchâmes deux heures à peu près, suivant de confiance le chemin où nous engageait notre guide, ou plutôt nos mulets, chemin qui, au reste, à en juger par les descentes et les montées éternelles, nous paraissait effroyablement accidenté. Déjà, depuis une heure, nous avions reconnu la justesse des prévisions de M. Gemellaro, relativement au froid, et nous avions endossé nos houppelandes à capuchon, lorsque nous arrivâmes à une espèce de masure sans toit, où nos mulets s'arrêtèrent d'eux-mêmes. Nous étions à la *casa del Bosco* ou *della Neve*, c'est-à-dire du Bois ou de la Neige, noms qu'elle mérite successivement l'été et l'hiver. C'était, nous dit le guide, notre lieu de halte. Sur son invitation,

nous mîmes pied à terre et nous entrâmes. Nous étions à moitié chemin de la casa Inglese; seulement, comme disent nos paysans, nous avions mangé notre pain blanc le premier.

La casa della Neve était comme un prélude à la désolation qui nous attendait plus haut. Sans toit, sans contrevents et sans portes, elle n'offrait d'autre abri que ses quatre murs. Heureusement notre guide s'était muni d'une petite hache : il nous apporta une brassée de bois; nous fîmes jouer immédiatement le briquet phosphorique, et nous allumâmes un grand feu. On comprendra qu'il fut le bienvenu, lorsqu'on saura qu'un petit thermomètre de poche que nous portions avec nous était déjà descendu de 18 degrés depuis Catane.

Une fois notre feu allumé, notre guide nous invita à dormir, et nous abandonna à nous-mêmes pour prendre soin de nos mulets. Nous essayâmes de suivre son conseil, mais nous étions éveillés comme des souris, et il nous fut impossible de fermer l'œil. Nous suppléâmes au sommeil par quelques verres de rhum, et par force plaisanteries sur ceux de nos amis parisiens qui, à cette heure, prenaient tranquillement leur thé sans se douter le moins du monde que nous étions à courir la pretantaine dans les forêts de l'Etna. Cela dura jusqu'à minuit et demi; à minuit et demi, notre guide nous invita à remonter sur nos mulets.

Pendant notre halte, le ciel s'était enrichi d'un croissant qui, quelle qu'en fût la ténuité, suffisait

cependant pour jeter un peu de lumière. Nous continuâmes à marcher un quart d'heure encore à peu près au milieu d'arbres qui devenaient plus rares de vingt pas en vingt pas, et qui finirent enfin par disparaître tout à fait. Nous venions d'entrer dans la troisième région de l'Etna, et nous sentions, au pas de nos mulets, quand ils passaient sur des laves, quand ils traversaient des cendres, ou quand ils foulaient une espèce de mousse, seule végétation qui monte jusque-là. Quant aux yeux, ils nous étaient d'une médiocre utilité, le sol nous apparaissant plus ou moins coloré, voilà tout, mais sans que nous pussions, au milieu de l'obscurité, distinguer aucun détail.

Cependant, à mesure que nous montions, le froid devenait plus intense, et, malgré nos houppelandes, nous étions glacés. Ce changement de température avait suspendu la conversation, et chacun de nous, concentré en lui-même comme pour y conserver sa chaleur, s'avançait silencieusement. Je marchais le premier, et, si je ne pouvais voir le terrain sur lequel nous avancions, je distinguais parfaitement à notre droite des escarpements gigantesques et des pics immenses, qui se dressaient comme des géants, et dont les silhouettes noires se dessinaient sur l'azur foncé du ciel. Plus nous avancions, plus ces apparitions prenaient des aspects étranges et fantastiques; on comprenait bien que la nature n'avait point fait ces montagnes ainsi, et que c'était une longue lutte qui les avait

dépouillées. Nous étions sur le champ de bataille des Titans; nous gravissions Pélion entassé sur Ossa.

Tout cela était terrible, sombre, majestueux; je voyais et je sentais parfaitement la poésie de ce nocturne voyage, et cependant j'avais tellement froid que je n'avais pas le courage d'échanger un mot avec Jadin pour lui demander si toutes ces visions n'étaient point le résultat de l'engourdissement que j'éprouvais, et si je ne faisais pas un songe. De temps en temps des bruits étranges, inconnus, qui ne ressemblaient à aucun des bruits que l'on entend habituellement, s'éveillaient dans les entrailles de la terre, qui semblait alors gémir et se plaindre comme un être animé. Ces bruits avaient quelque chose d'inattendu, de lugubre et de solennel qui faisait frissonner. Souvent, à ces bruits, nos mulets s'arrêtaient tout court, approchaient leurs naseaux ouverts et fumants du sol, puis relevaient la tête en hennissant tristement, comme s'ils voulaient faire entendre qu'ils comprenaient cette grande voix de la solitude, mais que ce n'était point de leur propre mouvement qu'ils venaient troubler ses mystères.

Cependant nous montions toujours, et de minute en minute le froid devenait plus intense; à peine si j'avais la force de porter ma gourde de rhum à ma bouche. D'ailleurs, cette opération était suivie d'une opération plus difficile encore, qui consistait à la reboucher; mes mains étaient tellement gla-

cées, qu'elles n'avaient plus la perception des objets qu'elles touchaient, et mes pieds étaient tellement alourdis, qu'il me semblait porter une enclume au bout de chaque jambe. Enfin, sentant que je m'engourdissais de plus en plus, je fis un effort sur moi-même, j'arrêtai mon mulet, et je mis pied à terre. Pendant cette évolution, je vis passer Jadin sur sa monture. Je lui demandai s'il ne voulait pas en faire autant que moi; mais, sans me répondre, il secoua la tête en signe de refus et continua son chemin. D'abord il me fut impossible de marcher; il me semblait que je posais mes pieds nus sur des milliers d'épingles. J'eus alors l'idée de m'aider de mon mulet, et je l'empoignai par la queue; mais il appréciait trop l'avantage qu'il avait d'être débarrassé de son cavalier, pour ne pas tenter de conserver son indépendance. A peine eut-il senti le contact de mes mains, qu'il rua des deux jambes de derrière; un de ses pieds m'atteignit, et me lança à dix pieds en arrière. Mon guide accourut et me releva.

Je n'avais rien de cassé; de plus la commotion avait quelque peu rétabli la circulation du sang; je n'éprouvais presque pas de douleur, quoique, par ma chute, il me fût clairement prouvé que le coup avait été violent. Je me mis donc à marcher, et me sentis mieux. Au bout de cent pas, je trouvai Jadin arrêté; il m'attendait. Le mulet, qui l'avait rejoint sans moi ni le guide, lui avait indiqué qu'il venait de m'arriver un accident quelconque.

Je le rassurai, et nous continuâmes notre route, lui et le guide à mulet, moi à pied. Il était deux heures du matin.

Nous marchâmes trois quarts d'heure encore à peu près dans des chemins roides et raboteux, puis nous nous trouvâmes sur une pente doucement inclinée, où nous traversions de temps en temps de grandes flaques de neige dans lesquelles j'enfonçais jusqu'à mi-jambe et qui finirent par devenir continues. Enfin cette sombre voûte du ciel commença à pâlir, un faible crépuscule éclaira le terrain sur lequel nous marchions, amenant un air plus glacé encore que celui que nous avions respiré jusque-là. A cette lueur terne et douteuse, nous aperçûmes devant nous quelque chose comme une maison; nous nous en approchâmes, Jadin au trot de son mulet, et moi en courant de mon mieux. Le guide poussa une porte, et nous nous trouvâmes dans la *casa Inglese*, bâtie au pied du cône pour le plus grand soulagement des voyageurs.

Mon premier cri fut pour demander du feu, mais c'était là un de ces souhaits instinctifs qu'il est plus facile de former que de voir s'accomplir; les dernières limites de la forêt sont à deux grandes lieues de la maison, et dans les environs, entièrement envahis par les laves, par les cendres ou par la neige, il ne pousse pas une herbe, pas une plante. Le guide alluma une lampe qu'il trouva dans un coin, ferma la porte aussi hermétiquement que possible, et nous dit de nous réchauffer de

notre mieux en nous enveloppant dans nos houppelandes et en mangeant un morceau, tandis qu'il conduirait ses mulets dans l'écurie.

Comme, à tout prendre, ce qu'il y avait de mieux à faire était de sortir de l'état de torpeur où nous nous trouvions, nous nous mîmes à battre la semelle de notre mieux, Jadin et moi. Enfermé dans la maison, le thermomètre marquait 6 degrés au-dessous de zéro : c'était une différence de 41 degrés avec la température de Catane.

Notre guide rentra, rapportant une poignée de paille et des branches sèches, que nous devions sans doute à la munificence de quelque Anglais, notre prédécesseur. En effet, il est arrivé quelquefois que ces dignes insulaires, toujours parfaitement renseignés à l'égard des précautions qu'ils doivent prendre, louent un mulet de plus, et, en traversant la forêt, le chargent de bois. Si peu anglomane que je sois, c'est un conseil que je donnerai à ceux qui voudraient faire le même voyage. Un mulet coûte une piastre, et je sais que j'aurais donné de grand cœur dix louis pour un fagot.

L'aspect de ce feu, de si courte durée qu'il dût être, nous rendit notre courage. Nous nous en approchâmes comme si nous voulions le dévorer, étendant nos pieds jusqu'au milieu de la flamme ; alors, un peu dégourdis, nous procédâmes au déjeuner.

Tout était gelé, pain, poulets, vin et fruits ; il n'y avait que notre rhum qui était resté intact.

Nous dévorâmes deux de nos poulets comme nous

eussions fait de deux alouettes ; nous donnâmes le troisième à notre guide, et nous gardâmes le quatrième pour la faim à venir. Quant aux fruits, c'était comme si nous eussions mordu dans de la glace ; nous bûmes donc un coup de rhum au lieu de dessert, et nous nous trouvâmes un peu restaurés.

Il était trois heures et demie du matin ; notre guide nous rappela que nous avions encore trois quarts d'heure de montée au moins, et que, si nous voulions être arrivés au haut du cône pour le lever du soleil, il n'y avait pas de temps à perdre.

Nous sortîmes de la casa Inglese. On commençait à distinguer les objets : tout autour de nous s'étendait une vaste plaine de neige, du milieu de laquelle, figurant un angle de quarante-cinq degrés à peu près, s'élevait le cône de l'Etna. Au-dessous de nous, tout était dans l'obscurité ; à l'orient seulement, une légère teinte d'opale colorait le ciel sur lequel se découpaient en vigueur les montagnes de la Calabre.

A cent pas au delà de la maison anglaise, nous trouvâmes les premières vagues d'un plateau de lave, qui tranchait par sa couleur noire avec la neige du milieu de laquelle il sortait comme une île sombre. Il nous fallut monter sur ces flots solides, sauter de l'un à l'autre, comme j'avais déjà fait à Chamouny sur la mer de glace, avec cette différence que des arêtes aiguës coupaient le cuir de nos souliers et nous déchiraient les pieds. Ce

trajet, qui dura un quart d'heure, fut un des plus pénibles de toute la route.

Nous arrivâmes enfin au pied du cône, qui, quoique s'élevant de treize cents pieds au-dessus du plateau où nous nous trouvions, était complétement dépouillé de neige, soit que l'inclinaison en soit trop rapide pour que la neige s'y arrête, soit que le feu intérieur qu'il recèle ne laisse pas les flocons séjourner à sa surface. C'est ce cône, éternellement mobile, qui change de forme à chaque éruption nouvelle, s'abîmant dans le vieux cratère, et se reformant avec un cratère nouveau.

Nous commençâmes à gravir cette nouvelle montagne, toute composée d'une terre friable mêlée de pierres qui s'éboulaient sous nos pieds et roulaient derrière nous. Dans certains endroits, la pente était si rapide, que, du bout des mains et sans nous baisser, nous touchions le talus ; de plus, à mesure que nous montions, l'air se raréfiait et devenait de moins en moins respirable. Je me rappelai tout ce que m'avait raconté Balmat lors de sa première ascension au Mont-Blanc, et je commençais à éprouver juste les mêmes effets. Quoique nous fussions déjà à mille pieds à peu près au-dessus des neiges éternelles, et que nous dussions monter encore à une hauteur de huit cents pieds, la houppelande que j'avais sur les épaules me devenait insupportable, et je sentais l'impossibilité de la porter plus longtemps : elle me pesait comme une de ces chapes de plomb sous lesquelles Dante vit, dans le

sixième cercle de l'enfer, les hypocrites écrasés. Je la laissai donc tomber sur la route, n'ayant pas le courage de la traîner plus loin, et laissant à mon guide le soin de la reprendre en passant; bientôt il en fut ainsi pour le bâton que je portais à la main et pour le chapeau que j'avais sur la tête. Ces deux objets, que j'abandonnai successivement, roulèrent jusqu'à la base du cône, et ne s'arrêtèrent qu'à la mer de lave, tant la pente est rapide. De son côté, je voyais Jadin qui se débarrassait aussi de tout ce que son costume lui paraissait offrir de superflu, et qui de cent pas en cent pas s'arrêtait pour reprendre haleine.

Nous étions au tiers de la montée à peu près, nous avions mis près d'une demi-heure pour monter quatre cents pieds; l'orient s'éclaircissait de plus en plus; la crainte de ne pas arriver au haut du cône à temps pour voir le lever du soleil nous rendit tout notre courage, et nous repartîmes d'un nouvel élan, sans nous arrêter à regarder l'horizon immense qui, à chaque pas, s'élargissait encore sous nos pieds; mais plus nous avancions, plus les difficultés s'augmentaient; à chaque pas la pente devenait plus rapide, la terre plus friable, et l'air plus rare. Bientôt, à notre droite, nous commençâmes à entendre des mugissements souterrains qui attirèrent notre attention; notre guide marcha devant nous et nous conduisit à une fissure de laquelle sortait à grand bruit, et poussée par un courant d'air intérieur, une fumée épaisse et soufrée. En

nous approchant des bords de cette gerçure, nous voyions, à une profondeur que nous ne pouvions mesurer, un fond incandescent rouge et liquide; et, quand nous frappions du pied, la terre résonnait au loin comme un tambour. Heureusement l'air était parfaitement calme, car, si le vent eût poussé cette fumée de notre côté, elle nous eût asphyxiés, tant elle portait avec elle une effroyable odeur de soufre.

Après une halte de quelques minutes au bord de cette fournaise, nous nous remîmes en route, montant de biais, pour plus de facilité; je commençais à avoir des tintements dans la tête, comme si le sang allait me sortir par les oreilles; et l'air, qui devenait de moins en moins respirable, me faisait haleter comme si la respiration allait me manquer tout à fait. Je voulus me coucher pour me reposer un peu, mais la terre exhalait une telle odeur de soufre, qu'il fallut y renoncer. J'eus l'idée alors de mettre ma cravate sur ma bouche, et de respirer à travers le tissu; cela me soulagea.

Cependant, petit à petit, nous étions arrivés aux trois quarts de la montée, et nous voyions à quelques centaines de pieds seulement au-dessus de notre tête le sommet de la montagne. Nous fîmes un dernier effort, et moitié debout, moitié à quatre pattes, nous nous remîmes à gravir ce court espace, n'osant pas regarder au-dessous de nous, de peur que la tête ne nous tournât, tant la pente était rapide. Enfin Jadin, qui était de quelques pas plus

avancé que moi, jeta un cri de triomphe : il était arrivé et se trouvait en face du cratère ; quelques secondes après, j'étais près de lui. Nous nous trouvions littéralement entre deux abîmes.

Une fois arrivés là, et n'ayant plus besoin de faire de mouvements violents, nous commençâmes à respirer avec plus de facilité ; d'ailleurs le spectacle que nous avions sous les yeux était tellement saisissant, qu'il dissipa notre malaise, si grand qu'il fût.

Nous nous trouvions en face du cratère, c'est-à-dire d'un immense puits de huit milles de tour et de neuf cents pieds de profondeur ; les parois de cette excavation étaient depuis le haut jusqu'en bas recouvertes de matières scorifiées, de soufre et d'alun ; au fond, autant qu'on pouvait le voir de la distance où nous nous trouvions, il y avait une matière quelconque en ébullition, et de cet abîme montait une fumée ténue et tortueuse, pareille à un serpent gigantesque qui se tiendrait debout sur la queue. Les bords du cratère étaient découpés irrégulièrement et plus ou moins élevés. Nous étions sur un des points les plus hauts.

Notre guide nous laissa un instant tout à ce spectacle, en nous retenant de temps en temps cependant par notre veste quand nous nous approchions trop près du bord, car la pierre est si friable qu'elle pourrait manquer sous les pieds et qu'on recommencerait la plaisanterie d'Empédocle; puis il nous invita à nous éloigner d'une vingtaine

de pieds du cratère, pour éviter tout accident, et à regarder autour de nous.

L'orient, qui de la teinte opale que nous avions remarquée en sortant de la casa Inglese était passé à un rose tendre, était maintenant tout inondé des flammes du soleil, dont on commençait à apercevoir le disque au-dessus des montagnes de la Calabre. Sur les flancs de ces montagnes d'un bleu foncé et uniforme, se détachaient, comme de petits points blancs, les villages et les villes. Le détroit de Messine semblait une simple rivière, tandis qu'à droite et à gauche on voyait la mer comme un miroir immense. A gauche, ce miroir était tacheté de plusieurs points noirs : ces points noirs étaient les îles de l'archipel Lipariote. De temps en temps une de ces îles brillait comme un phare intermittent ; c'était Stromboli, qui jetait des flammes. A l'occident, tout était dans l'obscurité encore. L'ombre de l'Etna se projetait sur toute la Sicile.

Pendant trois quarts d'heure, le spectacle ne fit que gagner en magnificence. J'ai vu le soleil se lever sur le Righi et sur le Faulhorn, ces deux Titans de la Suisse : rien n'est comparable à ce qu'on voit du haut de l'Etna. La Calabre, depuis le Pizzo jusqu'au cap delle Armi, le détroit depuis Scylla jusqu'à Reggio, la mer de Tyrrhène et la mer d'Ionie ; à gauche, les îles Éoliennes, qui semblent à portée de la main ; à droite, Malte, qui flotte à l'horizon comme un léger brouillard ; autour de soi, la Sicile tout entière, vue à vol d'oi-

seau, avec son rivage dentelé de caps, de promontoires, de ports, de criques et de rades, ses quinze villes, ses trois cents villages, ses montagnes, qui semblent des collines, ses vallées, qu'on croirait des sillons de charrues, ses fleuves, qui paraissent des fils d'argent, comme pendant l'automne il en descend du ciel sur l'herbe des prairies ; enfin, le cratère immense, mugissant, plein de flamme et de fumée ; sur sa tête le ciel, sous ses pieds l'enfer : un tel spectacle nous fit tout oublier, fatigue, danger, souffrance. J'admirais entièrement, sans restriction, de bonne foi, avec les yeux du corps et les yeux de l'âme. Jamais je n'avais vu Dieu de si près, et par conséquent si grand.

Nous restâmes une heure ainsi, dominant tout le vieux monde d'Homère, de Virgile, d'Ovide et de Théocrite, sans qu'il vînt à Jadin ni à moi l'idée de toucher un crayon, tant il nous semblait que ce tableau entrait profondément dans notre cœur et devait y rester gravé sans le secours de l'écriture ou du dessin. Puis nous jetâmes un dernier coup d'œil sur cet horizon de trois cents lieues qu'on n'embrasse qu'une fois dans sa vie, et nous commençâmes à redescendre.

A part le danger de rouler du haut en bas du cône, la difficulté de la descente ne peut se comparer à celle de la montée. En dix minutes, nous fûmes sur l'île de lave, et un quart d'heure après, à la casa Inglese.

Le froid, toujours piquant, avait cessé d'être pé-

nible; nous entrâmes dans la maison anglaise pour nous rajuster tant soit peu, car, ainsi que nous l'avons dit, notre toilette avait subi, pendant l'ascension, une foule de modifications.

La maison anglaise, que l'ingratitude des voyageurs finira par réduire à l'état de la *casa della Neve,* est encore un don précieux, quoique indirect, de la philanthropie scientifique de notre excellent hôte, M. Gemellaro. Il avait vingt ans à peine, qu'il avait déjà calculé de quel inappréciable avantage serait, pour les voyageurs qui montent sur l'Etna afin d'y faire des expériences météorologiques, une maison dans laquelle ils pussent se reposer des fatigues de la montée et se soustraire au froid éternel qui rend cette région inhabitable. En conséquence, il s'était adressé dix fois à ses concitoyens, soit de vive voix, soit par écrit, afin d'obtenir d'eux à cet effet une souscription volontaire; mais toutes ses tentatives avaient été sans succès.

Vers cette époque, M. Gemellaro fit un petit héritage; alors il n'eut plus recours à personne, et éleva par ses propres moyens une maison qu'il ouvrit gratis aux voyageurs. Cette maison était située, d'après son propre calcul, confirmé par celui de son frère, à 9,219 pieds au-dessus du niveau de la mer. Un voyageur reconnaissant écrivit au-dessus de la porte ces mots latins :

CASA HÆC QUANTULA ETNAM PERLUSTRANTIBUS
GRATISSIMA.

Et la maison fut appelée dès lors *la Gratissima*.

Mais, en bâtissant *la Gratissima*, M. Gemellaro n'avait fait que ce que ses moyens individuels lui permettaient de faire, c'est-à-dire qu'il avait offert un abri au savant. Ce n'était point assez pour lui : il voulut donner des moyens d'étude à la science en meublant la maison de tous les instruments nécessaires aux observations météorologiques, que les voyageurs de toutes les parties du monde venaient journellement y faire. C'était l'époque où les Anglais occupaient la Sicile. M. Gemellaro s'adressa à lord Forbes, général des armées britanniques.

Lord Forbes adopta non-seulement le projet de M. Gemellaro, mais il résolut même de lui donner un plus grand développement. Il ouvrit une souscription, en tête de laquelle il s'inscrivit pour soixante et onze mille francs. La souscription ainsi patronisée atteignit bientôt le chiffre nécessaire, et lord Forbes, près de la petite maison de M. Gemellaro, qui depuis sept ans était, comme nous l'avons dit, appelée *la Gratissima*, fit élever un bâtiment composé de trois chambres, de deux cabinets, et d'une écurie pour seize chevaux. C'est cette maison, qui était un palais en comparaison de sa chétive voisine, qui fut appelée du nom de ses fondateurs,

CASA INGLESE, OU CASA DEGLI INGLESI.

Pendant tout le temps qu'on bâtit cette maison nouvelle, M. Gemellaro, qui, grâce aux ouvriers,

pouvait faire venir tous les jours de Nicolosi les choses qui lui étaient nécessaires, demeura dans l'ancienne, occupé à faire des observations thermométriques trois fois par jour. D'après ces observations, la température moyenne, dans le mois de juillet, fut le matin de + 3,37 ; à midi, + 7 ; le soir, + 3 ; moyenne, + 4.9 ; et dans le mois d'août, le matin, + 2.7 ; à midi, + 8,2 ; et le soir, + 3,1 ; moyenne, + 4,7 ; la plus grande chaleur monta jusqu'à + 12,4 ; le plus grand froid descendit jusqu'à — 0.9. Ces expériences, comme nous l'avons dit, étaient faites à 9.219 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Aujourd'hui, *la Gratissima* est en ruine, et la maison anglaise, dégradée chaque jour par les voyageurs qui y passent, menace de ne leur offrir bientôt d'autre abri que ses quatre murs.

Après une nouvelle halte d'un quart d'heure, pendant laquelle nous expédiâmes notre poulet et le reste du pain, nous sortîmes de nouveau de la maison anglaise, et nous nous trouvâmes sur le plateau qu'on appelle, par antiphrase sans doute, la plaine du Froment. Il était entièrement couvert de neige, quoique nous fussions au temps le plus chaud de l'année. Une trace, visiblement battue, indiquait le chemin suivi par les voyageurs. Nous nous écartâmes pour aller visiter à gauche la vallée *del Bue*. A chaque pas que nous faisions sur cette neige vierge, nous enfoncions de six pouces à peu près.

Je n'ai jamais rien vu de plus triste et de plus désolé que ce gigantesque précipice, avec ses cascades de lave noire, figées au milieu de leur cours sur ce sol incandescent. Pas un arbre, pas une herbe, pas une mousse, pas un être animé. Absence totale de bruit, de mouvement et d'existence.

Aux trois régions dans lesquelles on divise l'Etna, on pourrait certes en ajouter une quatrième plus terrible que toutes les autres, la région du feu.

Au fond de la vallée del Buc, on voit, à trois ou quatre mille pieds au-dessous de soi, deux volcans éteints qui ouvrent leurs gueules jumelles. On dirait deux taupinières. Ce sont deux montagnes de quinze cents pieds chacune.

Il fallut toutes les instances de notre guide pour nous arracher à ce spectacle. Rien ne pouvait nous faire souvenir que nous avions une trentaine de milles à faire pour retourner à Catane. D'ailleurs Catane était là sous nos pieds ; nous n'avions qu'à étendre la main, nous y touchions presque. Comment croire à ces dix lieues dont nous parlait notre guide ?

Nous remontâmes sur nos mulets, et nous partîmes. Quatre heures après, nous étions de retour chez M. Gemellaro. Nous l'avions quitté avec un sentiment d'amitié, nous le retrouvions avec un sentiment de reconnaissance.

DIALOGUES SICILIENS PAR GESTES.

Nous assistions à la représentation de *Norma*, ce chef-d'œuvre de Bellini.

J'avais déjà beaucoup entendu parler de l'habitude qu'ont les Siciliens de dialoguer par gestes, d'un bout à l'autre d'une place, ou du haut en bas d'une salle; cette science, dont la langue des sourds-muets n'est que l'*a b c*, remonte, s'il faut en croire les traditions, à Denys le Tyran : il avait prohibé sous des peines très-sévères les réunions et les conversations; il en résulta que ses sujets cherchèrent un moyen de communication qui remplaçât la parole. Dans les entr'actes, je voyais des conversations très-animées s'établir entre l'orchestre et les

loges ; Arami surtout avait reconnu dans une avant-scène un de ses amis qu'il n'avait pas vu depuis trois ans, et il lui faisait avec les yeux, et quelquefois avec les mains, des récits qui, à en juger par les gestes pressés de notre compagnon, devaient être du plus haut intérêt. Cette conversation terminée, je lui demandai si sans indiscrétion je pouvais connaître les événements qui avaient paru si fort l'émouvoir.

— Volontiers, me répondit-il ; celui avec qui je causais est un de mes bons amis, absent de Palerme depuis trois ans, et il m'a raconté qu'il s'était marié à Naples ; puis qu'il avait voyagé avec sa femme en Autriche et en France. Là, sa femme est accouchée d'une fille, que malheureusement il a perdue. Il est arrivé par le bateau à vapeur d'hier ; mais comme sa femme a beaucoup souffert du mal de mer, il est venu seul au théâtre.

— Mon cher, dis-je à Arami, si vous voulez bien que je vous croie, il faudra que vous me fassiez un plaisir.

— Lequel ?

— C'est d'abord de ne pas me quitter de la soirée, pour que je sois sûr que vous n'irez pas faire la leçon à votre ami, et, quand nous le joindrons au foyer, de le prier de nous répéter tout haut ce qu'il vous a dit tout bas.

— Volontiers, dit Arami.

La toile se releva ; on joua le second acte de *Norma*, puis la toile baissée, les acteurs redemandés

selon l'usage, nous allâmes au foyer, où nous rencontrâmes le voyageur.

— Mon cher, lui dit Arami, je n'ai pas parfaitement compris ce que tu voulais me dire, fais-moi le plaisir de me le répéter.

Le voyageur répéta son histoire mot pour mot, et sans changer une syllabe à la traduction qu'Arami m'avait faite de ses signes. C'était véritablement miraculeux.

Je vis, six semaines après, un second exemple de cette faculté de muette communication ; c'était à Naples. Je me promenais avec un jeune homme de Syracuse, nous passâmes devant une sentinelle ; ce soldat et mon compagnon échangèrent deux ou trois grimaces, que dans tout autre temps je n'eusse pas même remarquées, mais auxquelles les exemples que j'avais vus me firent donner quelque attention.

— Pauvre homme ! murmura mon compagnon.

— Que vous a-t-il donc dit? lui demandai-je.

— Eh bien ! j'ai cru le reconnaître pour Sicilien, et je me suis informé en passant de quelle ville il était ; il m'a dit qu'il était de Syracuse et qu'il me connaissait parfaitement. Alors je lui ai demandé comment il se trouvait du service napolitain, et il m'a répondu qu'il s'en trouvait si mal, que, si ses chefs continuaient de le traiter comme ils le faisaient, il finirait certainement par déserter. Je lui ai fait signe alors que, si jamais il en était réduit à cette extrémité, il pouvait compter sur

moi, et que je l'aiderais autant qu'il serait en mon pouvoir. Le pauvre homme m'a remercié de tout son cœur, et je ne doute pas qu'un jour ou l'autre je ne le voie arriver.

Trois jours après, j'étais chez mon Syracusain, lorsqu'on vint le prévenir qu'un homme qui n'avait pas voulu dire son nom le demandait ; il sortit, et me laissa seul dix minutes à peu près.

— Eh bien ! fit-il en rentrant, quand je l'avais dit !

— Quoi ?

— Que le pauvre homme déserterait.

— Ah ! ah ! c'est votre soldat qui vient de vous faire demander ?

— Lui-même ; il y a une heure, son sergent a levé la main sur lui, et le soldat a passé son sabre au travers du corps de son sergent. Or, comme il ne se soucie pas d'être fusillé, il est venu me demander deux ou trois ducats : après-demain il sera dans les montagnes de la Calabre, et dans quinze jours en Sicile.

— Eh bien ! mais une fois en Sicile que fera-t-il? demandai-je.

— Heu ! dit le Syracusain avec un geste impossible à rendre ; il se fera bandit.

LE

CONTREBANDIER SANS LE SAVOIR.

Parmi toutes les capitales de la Suisse, Genève représente l'aristocratie d'argent : c'est la ville du luxe, des chaînes d'or, des montres, des voitures et des chevaux. Ses trois mille ouvriers alimentent l'Europe entière de bijoux ; soixante et quinze mille onces d'or et cinquante mille marcs d'argent changent chaque année de forme entre leurs mains, et leur seul salaire s'élève à deux millions cinq cent mille francs.

Le plus fashionable des magasins de bijouterie de Genève est sans contredit celui de Beautte ; il est difficile de rêver en imagination une collection

plus riche de ces mille merveilles qui charment les femmes ; c'est à rendre folle une Parisienne, c'est à faire tressaillir d'envie Cléopâtre dans son tombeau.

Ces bijoux payent un droit pour entrer en France ; mais, moyennant un courtage de cinq pour cent, M. Beautte se charge de les faire parvenir par contrebande ; le marché entre l'acquéreur et le vendeur se fait à cette condition, tout haut et publiquement, comme s'il n'y avait point de douaniers au monde. Il est vrai que M. Beautte possède une merveilleuse adresse pour les mettre en défaut : une anecdote sur mille viendra à l'appui du compliment que nous lui faisons.

Lorsque M. le comte de Saint-Cricq était directeur général des douanes, il entendit si souvent parler de cette habileté, grâce à laquelle on trompait la vigilance de ses agents, qu'il résolut de s'assurer par lui-même si tout ce qu'on en disait était vrai. Il alla en conséquence à Genève, se présenta au magasin de M. Beautte, acheta pour trente mille francs de bijoux, à la condition qu'ils lui seraient remis sans droit d'entrée à son hôtel à Paris. M. Beautte accepta la condition en homme habitué à ces sortes de marchés ; seulement il présenta à l'acheteur une espèce de sous seing privé par lequel il s'obligeait à payer, outre les trente mille francs d'acquisition, les cinq pour cent d'usage ; celui-ci sourit, prit une plume, signa *de Saint-Cricq, directeur général des douanes françaises,* et remit le papier à Beautte, qui regarda la signature, et

se contenta de répondre en inclinant la tête :

— Monsieur le directeur des douanes, les objets que vous m'avez fait l'honneur de m'acheter seront arrivés aussitôt que vous à Paris.

M. de Saint-Cricq, piqué au jeu, se donna à peine le temps de dîner, envoya chercher des chevaux à la poste, et partit une heure après le marché conclu.

En passant à la frontière, M. de Saint-Cricq se fit reconnaître des employés qui s'approchèrent pour visiter sa voiture, raconta au chef des douaniers ce qui venait de lui arriver, recommanda la surveillance la plus active sur toute la ligne, et promit une gratification de cinquante louis à celui des employés qui parviendrait à saisir les bijoux prohibés ; pas un douanier ne dormit de trois jours.

Pendant ce temps, M. de Saint-Cricq arrive à Paris, descend à son hôtel, embrasse sa femme et ses enfants, et monte à sa chambre pour se débarrasser de son costume de voyage.

La première chose qu'il aperçoit sur la cheminée est une boîte élégante dont la forme lui est inconnue. Il s'en approche, et lit sur l'écusson d'argent qui l'orne : *M. le comte de Saint-Cricq, directeur général des douanes ;* il l'ouvre, et trouve les bijoux qu'il a achetés à Genève.

Beautte s'était entendu avec un des garçons de l'auberge, qui, en aidant les gens de M. de Saint-Cricq à faire les paquets de leur maître, avait glissé

parmi eux la boîte défendue. Arrivé à Paris, le valet de chambre, voyant l'élégance de l'étui et l'inscription particulière qui y était gravée, s'était empressé de le déposer sur la cheminée de son maître.

M. le directeur des douanes était le premier contrebandier du royaume.

L'HOTEL D'ALBION

A LIÉGE.

Le lendemain nous nous confiâmes de nouveau, non pas à un cocher ivre et à deux chevaux bien repus, mais à un mécanicien, à deux rails et à une trentaine de sacs de charbon, moyennant lesquels nous fîmes en quatre ou cinq heures les dix-huit lieues qui séparent Liége de Bruxelles. Quand je dis les dix-huit lieues, je me trompe; nous n'en fîmes guère que dix-sept, attendu que le chemin de fer s'arrête à je ne sais combien de myriamètres de Liége. Là, nous tombâmes au milieu d'une armée d'omnibus, dont les cochers se précipitèrent

sur nous. Après avoir été une dizaine de minutes tiraillé en tous sens, je restai la propriété de l'un d'eux qui m'enfourna dans sa machine; je criais comme un dératé après mes malles, mes paquets et mes livres, et je voulais sauter à toute force à bas du fourgon : malheureusement j'étais juste le quatorzième; de sorte que sans s'inquiéter aucunement de mes réclamations, l'homme du marchepied ferma la porte, poussa un ressort, cria au cocher : « Complet! » Et nous partîmes au galop pour la patrie de Grétry. Après avoir roulé ainsi trois quarts d'heure à peu près, pendant la dernière partie desquels il s'était arrêté pour donner la liberté à quatre ou cinq de mes compagnons, l'omnibus fit une nouvelle pause, l'homme du marchepied rouvrit la portière, et s'adressant à moi :

— C'est ici votre hôtel, me dit-il.

— Ah! Et comment s'appelle mon hôtel?

— L'hôtel d'Albion.

— Et mes paquets?

— Ils viendront dans un instant.

— Mais comment les reconnaîtra-t-on?

— Vos noms sont dessus?

— Oui.

— Eh bien! soyez tranquille.

Je descendis de l'omnibus qui repartit au galop, et je me trouvai, la canne à la main, devant l'hôtel d'Albion.

J'attendis un instant pour voir si quelqu'un ne

viendrait pas au-devant de moi ; mais voyant que la porte restait fermée, je pris le parti de me présenter moi-même. J'entrai donc, et je demandai à souper et une chambre.

L'hôtesse dormait dans un coin de la cuisine ; elle releva la tête et me regarda d'un air si parfaitement étonné, que je crus que j'avais pris une porte pour une autre, et que j'étais entré chez quelque honnête bourgeoise, où je n'avais nullement droit de faire une pareille demande. Mais en jetant les yeux autour de moi, je reconnus, à la façon dont étaient disposés la batterie de cuisine et les fourneaux, que je n'avais rien à me reprocher.

— Monsieur désire quelque chose? me demanda l'hôtesse.

— Mais sans doute, je désire quelque chose.

— Alors, si monsieur veut dire ce qu'il désire?

Je crus que je ne m'y étais pas pris assez poliment, et que la compatriote de Mathieu Laensberg voulait me donner une leçon de courtoisie.

— D'abord, répondis-je, je désire savoir des nouvelles de votre santé.

— Monsieur est bien bon, et la sienne?

— La mienne n'est pas mauvaise, seulement j'ai grand'faim.

— Monsieur est Belge? reprit l'hôtesse sans avoir l'air de comprendre l'allusion adroite par laquelle je revenais à mon affaire.

— Pardon, je suis Français.

— Ah! mille excuses! c'est que nous n'aimons pas beaucoup loger les Flamands, nous autres Wallons. Mais si monsieur est Français, c'est autre chose : il n'a qu'à parler.

— Eh bien! je désirerais souper, parole d'honneur!

— Oh! il est bien tard pour souper.

— Raison de plus, ce me semble.

— A la place de monsieur, continua la bonne femme d'un air détaché, je ne souperais pas.

— Pourquoi cela, s'il vous plaît?

— Monsieur déjeunerait mieux demain matin.

— Je compte très-bien déjeuner demain matin, même en soupant ce soir; voyons, qu'y a-t-il dans ce garde-manger?

— Ah! dit l'hôtesse sans bouger de sa place, si monsieur était venu avant-hier! C'était avant-hier qu'il était bien garni, le garde-manger! C'était jour de marché avant-hier; de sorte que nous avions des poules, des canards, des perdrix.

— Écoutez, dis-je en l'interrompant, je ne vous demande pas un souper à trois services. Si vous n'avez pas de poulets, pas de canards... (je m'arrêtais entre chaque volatile que je nommais)... pas de perdrix... Non? pas de perdrix? (L'hôtesse secoua la tête.) Eh bien! si vous n'avez ni poulets, ni canards, ni perdrix, vous avez bien un morceau de bœuf ou un morceau de veau froid; hein?

— Oh! monsieur, si c'avait été hier, me répon-

dit l'hôtesse; oh! oui, il y avait un fier morceau de bœuf et un joli morceau de veau! parce qu'hier, voyez-vous, c'était jour de boucherie.

— Eh bien! mais, de ces deux morceaux-là, il ne vous reste pas de quoi en faire un?

— Absolument rien; un Flamand a mangé le reste, il n'y a pas plus de deux heures. Vous n'êtes pas Flamand, vous?

— Mais non, je vous ai déjà dit que j'étais Français.

— Ah! c'est vrai! C'est que nous ne pouvons pas les souffrir, les Flamands, nous autres Wallons.

J'espérai en tirer quelque chose en disant comme elle.

— Effectivement, repris-je, c'est un triste peuple que le peuple flamand; cependant il a cela de bon, que dans ses auberges, à quelque heure qu'on y arrive, on trouve toujours quelque chose à manger.

— Eh bien! mais, est-ce que vous croyez qu'on meurt de faim chez nous?

— On ne meurt jamais de faim, répondis-je en faisant, pour économiser le dialogue qui commençait à traîner un peu en longueur, une demande de ma réponse; on ne meurt jamais de faim quand on a du beurre et des œufs.

— Oh! ici, dit l'hôtesse, c'est le pays du bon beurre, le pays wallon!

— A la bonne heure!

— Malheureusement on a l'habitude ici de ne le battre qu'une fois par semaine.

— Et quel jour?

— Le vendredi.

— Nous sommes?

— Le mercredi.

— Ainsi vous n'avez plus que du beurre fort?

— Nous n'en avons plus du tout! Ah! bien oui! jamais nous ne gardons de beurre fort. Notre beurre frais est trop bon pour qu'il en reste!

— Alors, que voulez-vous! donnez-moi des œufs : je m'en contenterai!

— Ce matin, j'en avais quatre douzaines.

— Je n'ai pas besoin de tout cela; faites-m'en cuire cinq ou six à la coque.

— Il faut vous dire que nous autres gens du pays wallon, nous faisons des élèves.

— Des élèves en chirurgie?

— Oh! je vois bien que vous n'êtes pas Flamand! vous êtes farceur. Tant mieux, parce que nous autres Wallons, voyez-vous, nous ne pouvons pas...

— Bon, bon! c'est dit : vous ne pouvez pas souffrir les Flamands, n'est-ce pas? Vous avez raison; revenons à nos œufs.

— Eh bien! les œufs, je les ai donnés à couver.

— Comment! il ne vous en reste pas un seul?

— Ah! si fait; je crois qu'il me reste un œuf de dinde.

— Un œuf de dinde n'est point méprisable ; où est-il, cet œuf?

— Il est tout frais pondu, celui-là, il est de ce matin.

— Bon.

— Avec cela, vous allez souper comme un roi. Tenez, continua l'hôtesse en ouvrant la porte de l'armoire, est-il gros!

En effet, il était de la taille d'un œuf d'autruche.

— Allons vite, une bouilloire, je meurs de faim.

— Ce ne sera pas long, allez ; il y a toujours de l'eau devant le feu, ici. Tiens, tiens! ajouta l'hôtesse en prenant l'œuf.

— Qu'y a-t-il? demandai-je effrayé de son air stupéfait.

— C'est encore ce gueusard de Valentin qui m'aura fait ce tour-là!

— Quel tour?

— Il est soufflé!

— Qui est-ce qui est soufflé?

— L'œuf!

— Comment! soufflé?

— Oui, soufflé. Imaginez donc que ce petit gueux-là, c'est pire qu'une belette! Il est fou des œufs : quand il peut en dénicher un, c'est fini; il lui fait un trou à chaque bout avec une épingle, il le souffle dans sa main et il le gobe tout chaud. C'est excellent pour l'estomac, les œufs tout chauds.

— Comment! et le misérable a gobé celui-là?

— Oui, monsieur.

— Un œuf de dinde !

— Tout de même. Aussi faut-il voir comme il profite ! Il est fort comme un Turc. Oh ! c'est un bien bel enfant, allez ! Vous le verrez demain.

— Oh ! oui, je demande qu'on me le présente ; je lui ferai mon compliment.

— Eh ! madame l'hôtesse, dit un portefaix en ouvrant la porte de la rue, voilà les effets du monsieur belge qui est descendu chez vous.

Je reconnus ma malle à la lueur de la lampe, et j'allai à la porte ; le conducteur de l'omnibus ne m'avait point trompé : tout y était.

— Vous êtes donc Belge ? me demanda l'hôtesse.

— Eh ! non, vraiment, je ne suis pas Belge ; je suis Français. Voulez-vous voir mon passe-port ?

— Alors, pourquoi dis-tu que monsieur est Belge ? reprit l'hôtesse en s'adressant au portefaix.

— Dame ! moi, je dis qu'il est Belge parce qu'il vient de Bruxelles.

— Mais, au fait, dit l'hôtesse, comme frappée de la justesse de ce raisonnement.

Je vis que les choses tournaient mal pour moi, et qu'après n'avoir pas eu de souper, je pourrais bien n'avoir pas de lit. Je me hâtai donc de tirer mes malles dans la cuisine et de payer le commissionnaire. Alors, appelant la servante, je lui dis de porter mes effets à ma chambre.

— Votre chambre ? En avez-vous une ? me répondit la fille.

— Je n'en ai pas encore, mais j'espère que

votre maîtresse voudra bien m'en donner une.

— *Vergenie*, conduisez monsieur au numéro trente-cinq, dit l'hôtesse

— Voulez-vous venir, M. le Flamand? me dit la fille en prenant la chandelle.

— Au moins, dis-je en poussant un gros soupir, faites-moi porter dans ma chambre un morceau de pain, de l'eau et du sucre.

— On vous portera tout ce qu'il vous faudra. soyez tranquille.

— Allons, bonsoir.

— Bonsoir. Sont-ils difficiles ces Flamands!

J'avais du malheur : à Bruxelles je n'avais pu passer pour un Belge, et à Liége on ne voulait pas me reconnaître pour un Français.

Je suivis *Vergenie*, comme l'appelait l'hôtesse en langue wallonne, jusqu'au troisième étage; là, elle s'arrêta enfin et m'ouvrit la porte d'une chambre, que d'après les abords, je l'avoue, je ne m'attendais pas à trouver si propre.

— Là, dit *Vergenie* en posant la chandelle sur la cheminée, j'espère que vous serez bien, M. le Flamand.

— A merveille, répondis-je ; seulement n'oubliez pas mon pain, mon eau et mon sucre.

— On va vous monter ça tout à l'heure.

— C'est bien, j'attends.

— Eh bien ! c'est cela, attendez, dit la fille.

Et elle s'en alla.

J'attendis une bonne demi-heure, puis voyant

que rien ne venait, je pris ma chandelle et je descendis : tout le monde était couché dans la maison. Je tirai ma montre, il était dix heures et demie. Je remontai dans ma chambre et j'écrivis sur mon album de voyage :

« Ne pas oublier l'hôtel d'Albion. »

Le lendemain, je parcourus Liége ; mes courses terminées, j'allai régler mes comptes à l'hôtel d'Albion ; je n'y trouvai que la servante. Je demandai ce que je devais, elle me répondit que je devais vingt-sept francs.

Cela me parut tant soit peu cher pour une simple nuit passée dans une auberge ; aussi, je hasardai quelques observations sur le total, mais alors mademoiselle *Vergenie* me fit remarquer qu'on avait donné trente sous au commissionnaire qui avait apporté mes effets. Je reconnus la vérité du fait ; mais cette avance, toute flatteuse qu'elle était comme preuve de confiance, ne réduisait ma note qu'à vingt-cinq francs cinquante centimes. Je me permis donc d'insister de nouveau, en demandant le détail.

— Mais, dit la fille, monsieur a demandé à souper hier soir.

— C'est vrai, répondis-je, mais on ne me l'a point servi.

— Et ce matin, monsieur a demandé une voiture.

— C'est encore vrai, mais on n'en a pas trouvé.

— Ah ! ça n'empêche, répondit la fille.

Je restai un instant confondu de la logique de ce raisonnement; puis ne me tenant pas pour battu, je demandai à parler à l'hôtesse.

— Ah! c'est impossible, me répondit la servante, c'est le jour de dévotion de madame, elle est au salut.

— Et M. Valentin?

— Il déniche les œufs.

La voiture d'Aix-la-Chapelle allait partir dans une demi-heure.

Je vis que je n'avais pas le temps de faire un procès à mon hôtesse, je jetai trente francs sur la table et je sortis.

— Merci, M. le Flamand, dit la fille en m'accompagnant jusqu'à la porte.

Je pris mon album et j'écrivis : *Erratum :* Au lieu de *Liége, vu à vol d'oiseau;* lisez : *Liége, vu à vol d'auberge.*

UNE DILIGENCE

DES

MESSAGERIES PRUSSIENNES.

J'arrivai dans la cour des messageries juste au moment où l'on mettait les chevaux à la voiture qui allait partir pour Aix-la-Chapelle. Je courus au bureau, et pris un billet; j'allais le mettre dans ma poche sans le lire, mais un de mes voisins m'invita à jeter les yeux sur ce bulletin.

Pour la plus grande commodité des voyageurs, il était rédigé moitié en allemand, moitié en français; j'y vis que j'avais la quatrième place, et qu'il m'était défendu de changer de place avec mon

voisin, même de son consentement. Cette discipline toute militaire m'apprit que nous allions entrer dans les possessions de S. M. Frédéric-Guillaume.

Comme j'avais un coin, la tyrannie de Sa Majesté le roi de Prusse ne me parut point par trop insupportable, et je dois même avouer que je m'endormis d'un sommeil aussi profond que si j'avais parcouru le pays le plus libre de la terre ; mais vers les trois heures du matin, c'est-à-dire au point du jour, je fus réveillé par l'immobilité même de la voiture.

Je crus d'abord à un accident quelconque : que nous étions accrochés ou embourbés, et je passai la tête par la portière. Je me trompais, aucun accident n'était arrivé et nous étions seuls sur la plus belle route du monde.

Je tirai mon billet de ma poche, je le relus d'un bout à l'autre, et m'étant assuré qu'il ne m'était pas défendu de parler à mon voisin, je lui demandai s'il y avait longtemps déjà que nous fussions stationnaires.

— Il y a vingt minutes à peu près, me dit-il.

— Et, sans indiscrétion, continuai-je, puis-je vous demander ce que nous faisons là ?

— Nous attendons.

— Ah! nous attendons. Et qu'attendons-nous ?

— Nous attendons l'heure.

— Quelle heure ?

— L'heure à laquelle nous avons le droit d'arriver.

— Il y a donc une heure fixée?

— Tout est fixé en Prusse.

— Et, si nous arrivions avant cette heure?...

— Le conducteur serait puni.

— Et si après?

— Il serait puni tout de même.

— Tiens, c'est assez bien vu cela.

— Tout est bien vu en Prusse.

Je m'inclinai en signe d'assentiment; pour rien au monde je n'aurais voulu contrarier un monsieur qui me paraissait avoir une si grande conviction politique, et qui d'ailleurs répondait si complaisamment et si succinctement à mes questions. Mon approbation parut lui faire plaisir, cela m'encouragea et je continuai.

— Pardon, monsieur, mais quelle est cette heure à laquelle le conducteur doit arriver à Aix-la-Chapelle?

— Quatre heures trente-cinq minutes du matin.

— Mais si sa montre retarde?

— Les montres ne retardent jamais en Prusse.

— Expliquez-moi donc un peu cela, vous me ferez plaisir.

— C'est bien facile.

— Voyons?

— Le conducteur a sous clef, en face de sa place, dans son cabriolet, une horloge réglée sur celle des messageries. Il sait qu'à telle heure il doit être dans tel village, à telle heure dans tel autre, et il presse et ralentit les postillons de manière à entrer dans

la cour des messageries à quatre heures trente-cinq minutes.

— Je suis désolé d'insister comme je le fais, monsieur, mais vous y mettez une telle complaisance...

— Comment donc, monsieur?

— Mais avec toutes ces précautions-là, d'où vient que nous sommes forcés d'attendre?

— C'est que le conducteur aura fait comme vous, il aura dormi, et le postillon aura profité de cela pour aller plus vite.

— Tiens! alors je vais profiter de la station pour descendre un peu de voiture.

— On ne descend pas de voiture en Prusse.

— Ah! ah! c'est fort commode, savez-vous? et moi qui avais envie de voir quel était ce château, là de votre côté?

— C'est le château d'Emmaburg.

— Qu'est-ce que le château d'Emmaburg?

— Celui où est arrivée l'aventure nocturne d'Éginhard et d'Emma.

— Ah! vraiment. Ayez donc la bonté de changer de place avec moi que je le regarde au moins par la portière.

— Ce serait avec le plus grand plaisir, monsieur, mais on ne change pas de place en Prusse.

— Oh! peste! c'est juste. Et moi qui l'avais oublié. Pardon, monsieur, je n'ai rien dit.

— Ces Franzés, il être tré-pavards, dit sans ouvrir les yeux un gros Allemand, qui tenait grave-

ment son coin en face de moi et qui n'avait pas desserré les dents depuis notre départ de Liége.

— Vous dites, monsieur? repris-je en me retournant vivement de son côté, médiocrement satisfait de l'observation.

— Ché né tis rien, ché tors.

— Vous faites très-bien de dormir, mais ne rêvez pas tout haut, hein! Ou si vous rêvez, rêvez dans votre langue maternelle.

L'Allemand se mit à ronfler.

— Postillon, *vorwarts!* cria le conducteur.

La diligence partit au grand galop. Je me hâtai de jeter un coup d'œil par la portière pour apercevoir au moins les ruines poétiques que venait de me signaler mon obligeant voisin; malheureusement la route faisait un coude et elles avaient déjà disparu.

A quatre heures trente-cinq minutes, pas une seconde de plus, pas une seconde de moins, nous entrions dans la cour des messageries à Aix-la-Chapelle.

DEUX ANECDOTES SUR NAPOLÉON.

1794.

Napoléon Bonaparte, dans le moment de disgrâce qui suivit pour lui le siége de Toulon, passant à Montélimar avec son frère Joseph, s'y arrêta, retenu par le site. Son esprit était alors tout à fait tourné au repos. A ses élans de guerre avaient succédé des projets d'horticulture ; le soldat voulait se faire laboureur. Il demanda s'il n'y avait pas dans les environs quelque propriété à vendre. Il fut adressé à M. Grasson, qui le conduisit à une campagne nommée Beauserret, ce qui dans le patois du pays correspond à *Beauséjour*. C'était une ferme-château qui rapportait deux mille francs de

revenu à peu près, et qu'on voulait vendre quarante mille francs. Comme c'était évidemment un bon marché, Bonaparte saisit vivement l'occasion, et, se faisant conduire chez le notaire chargé de la vente, il en offrit de prime abord trente-cinq mille francs.

— Ce n'est pas raisonnable de marchander ainsi, dit le notaire; car c'est pour rien; et sans une circonstance qui l'a fait baisser de prix, vous ne l'auriez pas à moins de soixante à soixante et dix mille francs.

— Et quelle est cette circonstance? dit Bonaparte; il faut que je le sache avant de traiter; car enfin elle pourrait être une cause rédhibitoire.

— Oh! non, monsieur, dit le notaire, il n'y a pas de danger; et à vous, qui n'êtes pas du pays, elle doit vous être bien indifférente.

— Mais enfin, peut-on la connaître?

— Sans doute : elle a été le théâtre d'un assassinat.

— Et qui a commis cet assassinat?

— Un nommé Barthélemy.

— Sur qui?

— Sur son père.

— Un parricide! murmura Bonaparte en pâlissant; jamais, jamais! Partons, Joseph, partons.

Quelques instances que fit le notaire pour le retenir, les deux jeunes gens retournèrent à l'hôtel, et le même soir se remirent en route pour Paris.

Que serait-il arrivé de la France et de l'Europe si Bonaparte avait acheté Beauserret?

1808.

Le 7 octobre 1808, pendant l'entrevue d'Erfurt, l'empereur Napoléon étant à table avec le czar Alexandre, la reine de Westphalie, le roi de Bavière, le roi de Wurtemberg, le roi de Saxe, le grand-duc Constantin, le prince primat et le prince Guillaume de Prusse, la conversation tomba sur la bulle d'or, qui, jusqu'à l'établissement de la confédération du Rhin, avait servi de constitution et de règlement pour l'élection des empereurs; le prince primat, qui se trouvait sur son terrain, entra dans quelques détails sur cette bulle, dont il fit, dans une citation, remonter la date à l'an 1409.

— Je crois que vous vous trompez, monsieur le prince, dit Napoléon l'interrompant; cette bulle, si j'ai bonne mémoire, fut proclamée en 1356, sous le règne de l'empereur Charles IV.

— Votre Majesté a raison, dit le prince primat, rappelant ses souvenirs; mais comment se fait-il qu'elle ait conservé si religieusement la date d'une bulle? Si c'était celle d'une bataille, cela m'étonnerait moins.

— Voulez-vous que je vous dise le secret de cette mémoire qui vous étonne, monsieur le prince? répondit Napoléon.

— Votre Majesté nous fera grand plaisir.

— Eh bien! continua l'empereur, vous saurez donc que lorsque j'étais lieutenant d'artillerie...

A ce début, il y eut un mouvement de surprise et de curiosité si marqué parmi les illustres convives, que Napoléon s'interrompit un instant; mais voyant qu'aussitôt on faisait silence pour l'écouter, il reprit en souriant :

— Je dis donc que, lorsque j'avais l'honneur d'être lieutenant d'artillerie, je restai trois ans en garnison à Valence; j'aimais peu le monde et vivais très-retiré. Un heureux hasard m'avait logé en face d'un libraire instruit et des plus complaisants, qui avait mis son magasin à ma disposition. J'ai lu et relu deux ou trois fois sa bibliothèque pendant ma résidence dans la capitale de la Drôme; et de ce que j'ai lu à cette époque je n'ai rien oublié, pas même la date de la bulle d'or.

LE LEVER DU SOLEIL,

VU DU SOMMET DU RIGHI

(SUISSE).

Au premier appel de la trompe des Alpes, nous étions prêts à partir pour le Righi-Culm, un quart d'heure avant le jour.

Lorsque nous arrivâmes sur la cime la plus élevée, toutes les Alpes étaient encore plongées dans la nuit; mais cette nuit, d'une pureté merveilleuse, nous promettait un lever de soleil splendide. En effet, après quelques minutes d'attente, une ligne pourprée s'étendit à l'orient; et en même temps, au

midi, on commença de distinguer la grande chaîne des Alpes, comme une découpure d'argent sur le ciel bleu et étoilé, tandis qu'au couchant et au nord l'œil se perdait dans le brouillard qui s'élevait de la Suisse des prairies. Cependant, quoique le soleil ne parût point encore, les ténèbres se dissipaient peu à peu, la ligne pourprée de l'orient devenait couleur de feu, les neiges de la grande chaîne des Alpes étincelaient, et le brouillard, s'évaporant partout où il n'y avait pas d'eau, stationnait seulement au-dessus des lacs, et accompagnait le cours de la Reuss, qui se tordait au milieu des prairies comme un immense serpent. Enfin, après dix minutes de crépuscule, pendant lesquelles le jour et la nuit luttèrent ensemble, l'orient sembla rouler des flots d'or, les grandes Alpes se couvrirent d'une teinte orange, et, tandis qu'à leur pied une seconde chaîne plus basse, que les rayons du jour n'avaient point encore pu atteindre, détachait sur la première sa silhouette d'un bleu foncé, le brouillard se déchira par larges flocons que le vent emporta vers le nord, laissant apparaître les lacs comme d'immenses flaques de lait. Ce fut alors seulement que le soleil se leva derrière le glacier du Glarner, assez pâle d'abord pour qu'on pût fixer les yeux sur lui, mais presque aussitôt, comme un roi qui reconquiert son empire, il reprit son manteau de flammes et le secoua sur le monde, qui s'anima de sa vie et s'illumina de sa splendeur.

Il y a des descriptions que la plume ne peut pas

transmettre, il y a des tableaux que le pinceau ne peut pas rendre, il faut en appeler à ceux qui les ont vus, et se contenter de dire qu'il n'y a pas au monde de spectacle plus magnifique que le lever du soleil sur ce panorama dont on est le centre, et du milieu duquel, en tournant sur son talon, on embrasse d'un seul coup d'œil trois chaînes de montagnes, quatorze lacs, dix-sept villes, quarante villages, et soixante et dix glaciers, parsemés sur cent lieues de circonférence.

LA CROUCHOTTE.

J'avais quitté la république helvétique pour entrer sur le territoire de la petite principauté de Lichtenstein.

Malgré mon ardent désir de gagner le lac de Constance, force me fut de m'arrêter à Wadutz. Depuis notre départ, il pleuvait à verse, et le cheval et le conducteur refusaient obstinément de faire un pas de plus, sous prétexte, la bête, qu'elle enfonçait dans la boue jusqu'au genou, et l'homme qu'il était mouillé jusqu'aux os. Il ne fallut rien moins, je l'avoue, que cette considération philanthropique pour me déterminer à entrer dans la misérable auberge dont

le bouchon avait arrêté net mon équipage. A peine avais-je mis le pied dans l'allée étroite qui conduisait à la cuisine, laquelle était en même temps la salle commune aux voyageurs, que je fus aigrement pris à la gorge par une odeur de choucroute, qui venait m'annoncer d'avance, comme les cartes mises à la porte de certains restaurants, le menu de mon dîner. Or je dirai de la choucroute ce que certain abbé disait des limandes, que, s'il n'y avait sur la terre que la choucroute et moi, le monde finirait bientôt.

Je commençai donc à passer en revue tout mon répertoire tudesque, et à l'appliquer à la carte d'une auberge de village ; la précaution n'était point inutile ; car dès que je fus assis à la table commune, dont deux voituriers, premiers occupants, voulurent bien me céder un bout, on m'apporta une assiette creuse, remplie de choucroute. Heureusement j'étais préparé à cette mauvaise plaisanterie, et je repoussai le plat qui fumait comme un Vésuve, avec un *nicht gut* si franchement prononcé qu'on dut me prendre pour un Saxon de pure race ; or les Saxons, pour la pureté du langage, sont à l'Allemagne ce que les Tourangeaux sont à la France.

Un Allemand croit toujours avoir mal entendu lorsqu'on lui dit qu'on n'aime pas la choucroute ; et lorsque c'est dans sa propre langue que l'on méprise ce mets national, on comprendra que son étonnement, pour me servir d'une expression familière à sa langue, se dresse en montagne.

Il y eut donc un instant de silence, de stupéfaction, pareil à celui qui aurait suivi un abominable blasphème, et pendant lequel l'hôtesse me parut occupée laborieusement à remettre sur pied ses idées bouleversées; le résultat de ses réflexions fut une phrase prononcée d'une voix si altérée, que les paroles en restèrent parfaitement inintelligibles pour moi, mais à laquelle la physionomie qui accompagnait ces paroles prêtait évidemment ce sens: « Mais, si vous n'aimez pas la choucroute, qu'est-ce que vous aimez donc? »

— *Alles, dies ausgenommen,* répondis-je; ce qui veut dire pour ceux qui ne sont pas de ma force en philologie : « Tout, excepté cela. »

Il paraît que le dégoût avait produit sur moi le même effet que l'indignation sur Juvénal; seulement, au lieu de m'inspirer le vers, il m'avait donné l'accent; je m'en aperçus à la manière soumise avec laquelle l'hôtesse enleva la malheureuse choucroute. Je restai donc dans l'attente du second service, m'amusant, pour tuer le temps, à faire des boulettes à l'aide de mon pain et à déguster avec des grimaces de singe une espèce de piquette qui, parce qu'elle avait un abominable goût de pierre à fusil, et qu'elle demeurait dans une bouteille à long goulot, avait la fatuité de se présenter comme du vin du Rhin.

— Eh bien? lui dis-je.

— Eh bien! fit-elle.

— Ce souper!

— Ah! oui.

Et elle me rapporta la choucroute.

Je pensai que, si je n'en faisais pas justice, elle me poursuivrait jusqu'au jour du jugement dernier. J'appelai donc un chien de la race de ceux du Saint-Bernard, qui se rôtissait obstinément le museau et les pattes devant un foyer à faire cuire un bœuf. A la première idée qu'il eut de mes bonnes intentions pour lui, il quitta la cheminée, vint à moi, et en trois coups de langue lapa le comestible qui faisait contestation.

— Bien, la bête! fis-je en le caressant lorsqu'il eut fini.

Et je rendis l'assiette vide à l'hôtesse.

— Et vous? me dit-elle.

— Moi, je mangerai autre chose.

— Mais je n'ai pas autre chose, répondit-elle.

— Comment! m'écriai-je du fond de l'estomac, vous n'avez pas des œufs?

— Non.

— Des côtelettes?

— Non.

— Des pommes de terre?

— Non.

— Des...

Une idée lumineuse me traversa l'esprit : je me rappelai qu'on m'avait recommandé de ne point passer dans la principauté de Lichtenstein sans manger de ses champignons, qui sont renommés à vingt lieues à la ronde; seulement, lorsque

je voulus mettre à profit ce bienheureux souvenir, il n'y eut qu'une difficulté, c'est que je ne me rappelai pas plus en allemand qu'en italien le nom que j'avais si grand besoin de prononcer si je ne voulais pas aller coucher à jeun ; je restai donc la bouche ouverte sur l'article indéfini.

— Des... des... Comment appelez-vous donc en allemand des... ?

— Des, répéta machinalement l'hôtesse.

— Eh ! oui, des...

En ce moment mes yeux tombèrent sur mon album.

— Attendez, dis-je, attendez.

Je pris alors mon crayon, et, sur une belle feuille blanche, je dessinai, avec tout le soin dont j'étais capable, le précieux végétal qui formait, pour le moment, le but de mes désirs ; aussi je puis dire que mon dessin approchait de la ressemblance autant qu'il est permis à l'œuvre de l'homme de reproduire l'œuvre de Dieu. Pendant ce temps, l'hôtesse me suivait des yeux avec une curiosité intelligente qui me paraissait du meilleur augure.

— Ah ! ia, ia, ia, dit-elle au moment où je donnais le dernier coup de crayon au dessin.

Elle avait compris, l'honnête femme !...

Si bien compris, que cinq minutes après elle rentra avec un parapluie tout ouvert.

— Voilà, dit-elle.

Je jetai les yeux sur mon malheureux dessin, la ressemblance était parfaite.

— Allons, dis-je, vaincu comme Turnus, *adverso Marte*, rendez-moi la choucroute.

— La choucroute !

— Oui.

— Il n'y en a plus, de choucroute ; Dragon a mangé le reste.

Je trempai mon pain dans mon vin, et j'allai me coucher.

DES

DIFFÉRENTES MANIÈRES DE VOYAGER EN SICILE.

Il n'y a en Sicile que trois modes de locomotion : la voiture, le mulet ou la litière.

La voiture est dans la vieille Trinacrie ce qu'elle est partout, si ce n'est qu'elle a conservé une forme de carrosse qui réjouirait on ne peut plus les yeux de ce bon duc de Saint-Simon, si, pour punir les péchés de notre époque, Dieu permettait qu'il revînt en ce monde. Les carrosses sont faits pour les rues où l'on peut passer en carrosse et pour les

routes où l'on peut voyager en voiture; il y a plus ou moins de rues praticables dans chaque ville, et je n'en pourrais dire le nombre. Quant aux routes, elles sont plus faciles à compter : il y en a une qui se rend de Messine à Palerme, et *vice versâ*. Il en résulte que, quand on voyage partout ailleurs que sur cette ligne, il faut aller à mulet ou en litière.

Tout le monde sait ce que c'est que d'aller à mulet, je n'ai donc pas besoin de m'étendre sur ce mode de voyage ; mais on ignore assez généralement ce que c'est que d'aller en litière, du moins comme on l'entend en Sicile.

La litière est une grande chaise à porteurs, construite généralement pour deux personnes, qui, au lieu d'être assises côte à côte, comme dans nos coupés modernes, sont placées face à face, comme dans nos anciens *vis-à-vis*. Cette litière est posée sur un double brancard, qui s'adapte au dos de deux mulets : un serviteur conduit le premier, et le second n'a qu'à suivre. Il en résulte que le mouvement de la litière, surtout dans un pays aussi accidenté que l'est la Sicile, correspond assez exactement au mouvement de tangage d'un vaisseau, et donne de même le mal de mer. Aussi prend-on généralement en exécration les personnes avec lesquelles on voyage de cette manière. Au bout d'une heure de cette locomotion, on se dispute avec son meilleur ami, et, à la fin de la première journée, on est brouillé à mort. Damon et Pythias, ces antiques

modèles d'amitié, partis de Catane en litière, se seraient battus en duel en arrivant à Syracuse, et se seraient égorgés fraternellement, ni plus ni moins qu'Étéocle et Polynice.

LE PARAPLUIE A DEUX FINS.

Nous étions partis de Fribourg par un temps magnifique, ce qui n'avait point empêché notre guide de se munir d'un énorme parapluie qui paraissait, à la prédilection qu'il manifestait pour ce meuble, le compagnon ordinaire de ses courses ; c'était du reste un vieux serviteur vêtu de calicot bleu, raccommodé avec des carrés de drap gris, et qui, lorsqu'il était déployé dans toute sa largeur, avait une envergure de sept ou huit pieds ; vénérable parapluie-ancêtre dont on ne retrouverait l'espèce chez nous qu'en s'enfonçant dans la Bretagne

ou la basse Normandie. Nous avions ri d'abord de la précaution de notre guide, qui, vif et jovial comme un Suisse allemand, nous avait regardés longtemps avec inquiétude avant de savoir ce qui provoquait notre hilarité, et qui enfin, au bout d'un quart d'heure, ayant fini par en deviner la cause, s'était dit tout haut à lui-même :

— Ah! foui, c'être ma parapluie, ché comprends.

Au bout de dix minutes de marche, et comme nous commencions à gravir, par une chaleur de vingt-cinq degrés, la rampe presque à pic qui conduit à la porte Bourguillon, tout en recevant d'aplomb sur la tête les rayons du soleil, nous vîmes notre guide qui avait déployé sa mécanique, et qui grimpait tranquillement par un petit sentier latéral, à l'ombre de cette espèce de machine de guerre, et abrité sous son toit comme un saint-sacrement sous un dais. Nous commençâmes à reconnaître que l'affection qu'il portait à son compagnon de voyage n'était pas aussi désintéressée que nous le pensions d'abord. Nous nous arrêtâmes, suivant d'un œil d'envie son ascension dans l'ombre mobile qui l'enveloppait comme l'atmosphère enveloppe la terre. En arrivant à la hauteur où nous étions, il s'était arrêté à son tour, nous avait regardés un instant avec étonnement, comme pour s'interroger sur la cause de notre halte; puis, nous ayant vus nous passer mutuellement une bouteille de kirschwasser, et nous essuyer le front avec nos mouchoirs, il s'é-

tait dit, toujours parlant à lui-même, comme s'il répondait à une question intérieure :

— Ah! foui, ché comprends, fous avre chaud, c'est la soleil.

Puis il avait continué son ascension, qu'il avait achevée avec autant de calme qu'il l'avait commencée.

En arrivant à la voiture, comme un cavalier qui s'occupe de son cheval avant de penser à lui-même, il avait soigneusement plié son cher riflard, pour lequel je commençais à avoir une vénération presque aussi profonde que la sienne; il en avait abaissé symétriquement les plis les uns sur les autres; puis, faisant glisser dessus, de toute la longueur de son lacet vert, le cercle de laiton qui les maintenait, il avait solidement établi le précieux meuble dans l'angle en retour formé par la banquette de devant de la calèche, et avait conservé, en s'asseyant sur l'extrême bord du coussin dont son ami occupait le fond, toutes les marques de déférence qu'il croyait devoir simultanément à lui et à nous. On devine donc que, lorsque nous descendîmes pour faire à pied, et par le chemin de traverse où ne pouvait s'engager la voiture, les trois quarts de lieue qui nous séparaient encore de l'ermitage, le parapluie fut le premier descendu, comme il avait été le premier monté, et que nous ne dûmes nous mettre en route qu'après qu'un scrupuleux examen eut convaincu son propriétaire qu'il ne lui était arrivé aucun accident. L'inventaire n'était pas dénué de

raison. Pendant notre course en voiture, le ciel s'était couvert de nuages, et un tonnerre lointain, qui se faisait entendre dans la vallée, se rapprocha à chaque coup. Bientôt de larges gouttes tombèrent ; mais comme nous étions à moitié chemin à peu près, et que nous avions par conséquent aussi loin pour retourner à notre voiture que pour atteindre le but de notre excursion, nous nous élançâmes à toutes jambes vers le bouquet de bois derrière lequel nous présumions qu'était situé l'ermitage. Au bout de cinquante pas, la pluie tombait par torrents, et au bout de cent, nous n'avions plus un fil de sec sur toute notre personne ; nous ne nous arrêtâmes néanmoins que sous l'abri des arbres qui entourent l'ermitage. Alors nous nous retournâmes, et nous aperçûmes notre guide tranquillement à couvert sous son parapluie comme sous un vaste hangar. Il venait à nous, posant proprement la pointe de ses pieds sur l'extrémité des pierres dont était parsemé le chemin, et qui formaient un archipel de petites îles au milieu de la nappe d'eau qui couvrait littéralement la plaine ; de sorte que, lorsqu'il nous rejoignit, il ne nous fallut qu'un coup d'œil pour nous convaincre que la personne de notre guide s'était conservée intacte depuis les extrémités supérieures jusqu'aux extrémités inférieures : pas une goutte d'eau ne coulait de sa chevelure, pas une tache de boue ne souillait ses souliers cirés à l'œuf. Arrivé à quatre pas de nous, il s'arrêta, fixa ses grands yeux étonnés sur

notre groupe tout ruisselant et tout transi, et, comme s'il lui eût fallu autre chose que l'aspect du temps pour lui donner l'explication de notre détresse, il dit, après quelques secondes de réflexion, et toujours se parlant à lui-même :

— Ah ! foui, ché comprends, fous être mouillés, c'est l'orache.

LES BAUX.

. . . . . A quelques lieues d'Arles, s'élève une ville plus triste, plus solitaire, encore plus morte que sa métropole. Le traducteur de Byron, l'auteur de l'*Histoire de Charles-Édouard*, la seule célébrité littéraire qu'Arles ait produite, m'avait fort recommandé de ne point passer dans sa ville natale sans faire une excursion à cette ancienne cour d'amour de la Provence qui donna des seigneurs à Arles, des princes à Orange, des stathouders à la Haye et des rois à Londres et à Amsterdam. En conséquence, dès que nous eûmes visité

tout ce qu'Arles offre de plus remarquable, nous partîmes pour les Baux.

La route est en harmonie avec le lieu où elle conduit. A une demi-lieue de Maussane, au détour d'une montagne, nous commençâmes à apercevoir au sommet d'un rocher, au milieu d'un paysage nu et rougeâtre, la ville que nous venions visiter. Nous nous engageâmes dans un sentier escarpé qui monte en tournoyant, et nous avançâmes sans rien voir de ce qui annonce le voisinage d'une grande réunion d'hommes, sans entendre aucun souffle de cette respiration immense qui trahit l'existence d'une ville; c'est qu'en effet les hommes ont disparu, et que la pauvre ville est morte; morte d'abandon, morte d'épuisement, morte de faim, parce qu'une route d'Orgon à Arles, qui ressemblait à une veine conduisant du sang vers le cœur, s'est éloignée d'elle ou perdue elle-même quand a commencé de s'éteindre la splendeur de la Provence. Alors tout a manqué aux Baux pour vivre.

Peu à peu s'est éloignée une partie de ses habitants, las de sa solitude, pour aller se fixer à Orgon, à Tarascon, à Arles; l'autre partie, fidèle et religieuse au toit paternel, s'y est éteinte dans l'isolement; nul n'est venu remplacer les exilés ni succéder aux morts, et la cité sans habitants a fini par rester seule debout, ouverte, abandonnée, triste et tout en deuil sur la route, comme une mendiante qui pleure et demande l'aumône au bord du chemin.

A la moitié de la montée, sentinelle avancée du tombeau, nous rencontrâmes une croix; la destruction s'était étendue sur ce symbole de la rédemption éternelle, ainsi que sur tous les objets mortels qui l'entouraient; les deux jambes du Christ étaient brisées, et il pendait par un de ses bras à un des bras de fer de la croix.

A quelques pas plus loin, au détour d'un nouvel angle, nous nous trouvâmes en face de la porte basse et cintrée de la ville; les battants de bois en avaient été emportés pour les brûler sans doute, et les attaches de fer arrachées par quelque bohémien. Nous suivîmes une rue; portes et fenêtres étaient ouvertes; nous vîmes des maisons dont le portail, soutenu par des colonnes de la renaissance, était décoré d'un écusson baronial; dans les hôpitaux, il n'y avait plus ni gardiens, ni malades; on n'entendait ni gémissements ni dernier soupir; nous vîmes un ancien château, taillé dans le roc, sans doute en mémoire de ces paroles évangéliques: « Heureux l'homme qui a bâti sa maison sur le rocher! » Mais le rocher arrondi en tours, disposé en appartements, creusé en poterne, avait manqué par sa base, et le château monolithe était tombé tout d'une pièce, comme si la main d'un géant l'eût renversé.

La seule chose dans un état de conservation à peu près intacte, c'était le cimetière. Près du château, sur l'esplanade qui domine toute la vallée, on a creusé dans la pierre calcaire des centaines de

tombes de grandeurs différentes et destinées à tous les âges; il y en a pour le fils et pour la mère, pour le vieillard et pour l'enfant. Ces tombes ont-elles servi? une main sacrilége en a-t-elle soulevé le couvercle et dispersé les ossements? ou bien sont-elles vierges encore, et le fossoyeur, plus prodigue encore que la mort n'était avare, lui a-t-il donné tous ces cercueils au moment où elle ne devait plus trouver de cadavres à y coucher?

Je m'assis au milieu de cet étrange cimetière; mes pieds pendaient dans une tombe, et je restai les yeux fixés sur cette ville extraordinaire, habitable et qui n'est point habitée, morte et conservant les apparences de la vie, pareille enfin à un trépassé revêtu de ses habits, debout et fardé. Alors il me vint une de ces tristesses profondes et infinies, plus mélancoliques que celles qui ont des larmes, plus éloquentes que celles qui ont des paroles, plus déchirantes que celles qui ont des sanglots.

J'en fus tiré par le son d'une cloche; je me levai comme un homme qui ouvre les yeux, demandant l'explication d'un songe qui continuerait après le réveil; mais mon guide ne put me la donner, et il me fallut en aller chercher l'éclaircissement à sa source. Je m'acheminai vers l'église, la porte en était ouverte comme toutes les autres portes; je montai une dizaine de marches qui conduisent à un péristyle; j'entrai après avoir vainement tenté de tremper mes doigts dans le bénitier séché; et

comme si toutes les poésies de la mort avaient dû m'inonder en un seul jour, le spectacle le plus triste que l'on puisse voir s'offrit à mes yeux.

Au pied de l'autel, dans une bière découverte, le front ceint d'une couronne blanche, les mains croisées sur la poitrine, était couchée une petite fille de neuf à dix ans. Aux deux côtés du cercueil, se tenaient à genoux les deux sœurs de la morte; dans un coin pleurait la mère, et le frère tintait lui-même la cloche pour appeler l'esprit de Dieu à cette cérémonie funèbre où manquait le prêtre. Une dizaine de mendiants, représentant toute la population des Baux, étaient dispersés dans le reste de l'église.

Il n'y eut pas de messe pour le salut de l'âme de cette pauvre enfant, il n'y eut que des prières à voix basse, des soupirs et des sanglots; puis quatre pauvres, qui avaient mis leurs plus beaux habits pour cette solennité funèbre, portèrent le cercueil à bras, et, suivis du reste du cortége, s'acheminèrent vers la ville haute, entrèrent dans l'hôpital, et, s'approchant d'une tombe creusée, posèrent la bière à côté. La mère embrassa encore une fois sa fille, les deux sœurs en firent autant; puis le frère, qui était le dernier, recouvrit le visage de la morte. Un homme prit alors derrière une pierre, un marteau, des clous et une planche; il fixa le couvercle du cercueil qu'on descendit dans la fosse; la terre roula dessus avec ce bruit dont l'écho profond est dans l'éternité. Lorsque la dernière pelletée de terre

eut recouvert le cercueil, les jeunes filles s'approchèrent et jetèrent sur la tombe des bouquets de fleurs blanches qu'elles avaient cueillis aux environs; je n'avais pas de bouquet, je jetai ma bourse; un des mendiants la ramassa et la remit à la mère, qui ne me remercia point, mais qui pleura plus fort.

Je sortis de l'hôpital; devant la façade, qui date de la renaissance, et dont l'entablement croule, malgré les neuf colonnes qui le soutiennent, s'étend une plate-forme de laquelle on embrasse un immense paysage; au sud, la mer bleue tachetée de voiles blanches; au levant, la plaine où Marius battit les Ambro-Teutons, dominée par le mont de la Victoire, où il éleva les trophées ramassés sur le champ de bataille; au nord et à l'occident, l'hôpital et la ville.

C'était, comme on le voit, un vaste et beau paysage, au milieu duquel se dressait un grand souvenir; le génie guerrier de Rome avait eu là une de ses plus belles fêtes. Deux cent mille Barbares couchés dans cette vallée lui avaient fait une hécatombe, et leurs cadavres laissés sans sépulture, lavés par la pluie, brûlés par le soleil, se décomposèrent lentement sur cette terre qui dut à la corruption de leurs fétides lambeaux son nom antique de *Campi putridi*, et son nom moderne de *Pourrières*. Bientôt la nature répara tous ces désastres; là où il avait été si largement engraissé, le sol porta de plus puissantes herbes, de plus riches épis, et

lorsque la moisson fut faite, sur ce champ funéraire qui avait été le cimetière d'un peuple, il ne resta plus que d'immenses ossements blanchis, dont les paysans faisaient de pâles clôtures pour leurs vignes.

Un autre jour, dans un autre moment, peut-être je serais descendu de mon rocher dans cette plaine..... Mais à cette heure j'avais une pensée différente. Ce n'était point de la mort d'une armée et de la tombe d'un peuple que mon esprit était occupé, je ne voyais que la mort d'une mendiante et la tombe d'un enfant, si bien qu'il me prit envie, non pas d'aller chercher de la poésie et de l'histoire sur le vaste champ de bataille, mais du recueillement et de la religion dans la petite église. Je la trouvai vide et silencieuse, je me plaçai dans le coin le plus obscur, et, m'appuyant contre une colonne, je tombai dans une de ces rêveries saintes qui, lorsque les paroles manquent aux lèvres, deviennent la prière du cœur.

J'ignore la durée du temps que je restai ainsi, pris de ce vertige religieux auquel je suis tellement accessible, que dans la chartreuse de Grenoble et chez les capucins de Syracuse il m'arriva de quitter précipitamment ces hauteurs saintes, pour me dérober à l'entraînement qui me poussait à me précipiter dans le cloître. Le temps de ma rêverie dut se prolonger : car je ne me réveillai de cette espèce d'extase que lorsque mon guide vint me dire que la nuit tombait, et qu'il fallait retourner à Arles.

Au moment de quitter l'église, j'eus l'idée d'en emporter quelque chose. Il en est ainsi de toutes les émotions profondes que nous éprouvons ; au moment où elles nous possèdent et nous étreignent, nous comprenons que le seul moyen d'arriver au but est de les raviver par l'aspect d'un objet qui nous les rappelle, tant notre pauvre cœur est impuissant à conserver seul un souvenir. Mais en même temps je songeai que ce vol religieux fait à une église, tout pur qu'il paraîtrait aux yeux de Dieu qui savait dans quelle intention intime et chrétienne je le commettais, n'en était pas moins un vol fait dans la maison du Seigneur, et par conséquent un sacrilége.

Il me vint une pensée qui conciliait mon envie avec mes remords, c'était de laisser à la place de la chose prise une valeur quadruple, dont profiterait le premier pauvre qui viendrait prier. Je portai alors une main sur un petit saint de bois tout vermoulu ; mais en fouillant de l'autre main ma poche et la trouvant vide, je me souvins que j'avais donné ma bourse à la mère de la petite mendiante que j'avais vu ensevelir. J'allais replacer mon saint sur l'autel ; l'aspect de mon guide me tira de ma perplexité : je lui demandai s'il avait de l'argent sur lui, il me remit dix francs, c'était tout ce qu'il possédait ; je les déposai à la place de la statuette, et quelque peu rassuré par cet échange, je l'emportai avec moins de crainte.

Maintenant dois-je passer du récit à la confes-

sion? Dois-je, au risque d'éveiller sur les lèvres de quelques-uns de mes lecteurs le sourire dédaigneux de la philosophie voltairienne, raconter à tous ce que je ne devrais dire qu'à un prêtre? Oui, car quelques esprits poétiques et religieux me comprendront. D'ailleurs, toute autopsie est curieuse, surtout celle que l'on fait sur un corps vivant.

J'ai dit que, grâce aux dix francs laissés à sa place, j'avais emporté la statue du saint avec moins de crainte; cependant cette espèce d'achat était loin de me rassurer : soit que la suite d'objets simples, mais profondément tristes, déroulés depuis le matin sous mes yeux, eût exalté mon esprit, et que mon esprit se fût affaibli sous l'influence de cette exaltation même; soit que l'approche de la nuit dans ces lieux déserts et désolés augmentât encore l'émotion inqualifiable que j'éprouvais, je descendis avec mon guide la route qui conduit à Maussane, où j'arrivai sans avoir proféré une parole.

La voiture nous attendait. Pendant que Boyer attelait le cheval, j'aperçus mon fusil que j'avais laissé le matin dans la cheminée, et craignant un accident dont l'idée ne me serait pas venue dans toute autre circonstance, je ne voulus pas l'emporter chargé, de peur que les cahots du cabriolet ne le fissent partir. J'allai dans le jardin pour le tirer en l'air, mais au moment où j'épaulais, l'idée me vint pour la première fois de ma vie, à moi chasseur depuis mon enfance, que les canons pouvaient crever et m'emporter une main: je ris de cette

idée, je rapprochai de nouveau la culasse de mon épaule, et j'appuyai le doigt sur la gâchette; mais le coup ne partit pas, le chien n'était pas armé, je crus voir dans cette circonstance un avertissement du ciel.

Je fis jouer la bascule de mon fusil, je tirai mes deux cartouches du canon, je les mis dans ma carnassière, et je rentrai dans la cuisine.

Je trouvai Boyer qui avait fini son opération. Le cheval et le cabriolet attendaient à la porte. Au moment de monter en voiture, mes craintes superstitieuses reprirent; je pensai au chemin bordé de précipices que nous devions suivre; ne voulant pas courir la chance de cette nouvelle punition, je fis signe au cabriolet de me précéder, et je marchai derrière.

Boyer, qui ne comprenait rien à cette manie, s'arrêtait de temps en temps pour me presser de monter; je répondis constamment par un refus, et pourtant j'étais accablé de lassitude, plutôt à cause de mes émotions que des suites du voyage, lassitude plus morale que physique.

Nous nous trompâmes de route à Saint-Martin ou à Fonvielle, je ne sais; de sorte qu'au lieu de revenir par le grand Barbegal, nous prîmes par le Castelet. Nous nous engageâmes dans une espèce de petite forêt, où, après un quart de lieue de marche, je me trouvai en face des ruines de l'abbaye de Montmajour. Vu de nuit, ce monument était magnifique; la clarté de la lune me permettait d'en

admirer tous les détails; j'allais m'engager sous les voûtes, cette pensée m'arrêta sur le seuil : une pierre pouvait se détacher. Mes craintes de la journée entière revenaient m'assaillir.

Arrivé à Arles, je m'enfermai dans ma chambre, je posai la statuette sur ma commode, et je m'agenouillai pour prier, ce qui ne m'était pas arrivé depuis longtemps. Le lendemain, Boyer emporta mon saint à Avignon, afin de le joindre à d'autres objets qui devaient partir directement pour Paris; car en le conservant dans mon bagage, j'aurais craint de ne pouvoir pas continuer mes excursions.

SOUVENIRS D'ANVERS.

PIERRE-PAUL RUBENS.

J'avoue hautement ma prédilection pour Rubens; je l'aime comme j'aime Shakspeare, parce que je lui trouve les mêmes qualités qu'au grand poëte. Même trivialité et même élévation, même réalité et même poésie, même rudesse et même charme. Voyez comme les hommes se plient à tous les caprices de la plume de l'un et du pinceau de l'autre, sans jamais cesser d'être des hommes; et comme différents, et souvent même opposés d'expression, ils partent du même point : la vérité ! Voyez comme ils sont touffus tous les deux, ces

chênes magnifiques ; comme ils poussent sans greffe, loin de l'émondeur, sous la chaleur du soleil et sous l'œil de Dieu ! Comme ils portent les boutons, les fleurs, les fruits de leur caprice ; et quelle étrange et inépuisable famille de rois, de princes, de héros, de vierges, d'anges et de démons ils cachent dans leurs feuilles ! Tout cela est magnifique à confondre la pensée, et splendide à faire baisser la vue, quand on pense que l'homme peut créer tant de choses après Dieu !

Ce fut une belle époque que celle de l'archiduc Albert et de l'infante Isabelle ! On peut la comparer, pour l'art flamand, à celle de Jules II pour l'art italien. C'étaient de riches existences que celles de Rubens et de Van Dyck ! Elles rivalisèrent avec la vie qui fit durer Michel-Ange pendant tout un siècle, et qui dévora Raphaël en moins de trente-sept ans. Voyez-les faire chacun sa route d'artiste, à travers les princes et les souverains qu'ils immortalisent du moment où ils consentent à être protégés par eux ! Comme les rois savaient alors être grands par les autres quand ils ne l'étaient point par eux-mêmes ! et comme depuis ce temps ils ont oublié le secret de Charles Ier, de Philippe III et de Louis XIV !

Rubens naît à Cologne à la fin du siècle dont le commencement avait vu Raphaël et Michel-Ange. Son père, Jean Rubens, avait exercé de hautes fonctions dans la magistrature à Anvers, qu'il avait dû quitter au milieu des troubles religieux qui dé-

solaient les Pays-Bas. Jean Rubens meurt, sa veuve revient à Anvers, et Pierre-Paul se fait remarquer par de brillantes études littéraires et scientifiques. Mais son goût l'emporte vers la peinture; il entre, à Anvers, dans l'école de Van Orl, qu'il quitte bientôt pour celle d'Otto Venius ; puis, lorsqu'il sent que ses maîtres n'ont plus rien à lui apprendre, il part pour l'Italie.

Jeune, beau, les cheveux blonds flottants, sa moustache fauve relevée, l'épée au côté, le feutre en tête, il arrive à la cour du duc de Mantoue qui lui donne le titre de gentilhomme dont il n'avait que faire, et le choisit pour aller porter à Philippe III d'Espagne des présents, parmi lesquels l'ambassadeur glisse sa palette et ses pinceaux. Arrivé à un certain degré, le génie est bon à tout. Rubens remplit sa mission en diplomate consommé, retourne en Italie dont il parcourt les principales villes, étudiant les maîtres qu'il admire sans les imiter, et accrochant une toile partout où ils ont laissé un vide. Au milieu de son pèlerinage, il apprend que sa mère est malade, et quitte tout pour la revoir, mais il arrive trop tard.

Reçu en Belgique par l'archiduc Albert et l'infante Isabelle qui ne veulent plus le laisser partir, il achète alors une maison à Anvers, et épouse Isabelle Brant.

L'acquisition de sa maison faite, il désire se construire un atelier à sa guise; pour cela il change la distribution de l'immeuble, et jette les fonda-

tions entre son jardin et celui de la société du *Serment des Arquebusiers*. Soit préoccupation d'artiste, soit que le plan conçu par le peintre ne pût subir aucun changement, ces fondations empiétèrent tant soit peu sur la propriété des voisins ; les arquebusiers se plaignirent du peintre, le peintre ne tint nul compte des plaintes des arquebusiers. Un procès s'entama, qui se présentait si carrément, qu'il promettait d'avoir longue et chère vie, lorsque le bourgmestre Rockock, chef du Serment et ami de Rubens, s'interposa entre les parties belligérantes. Il fut convenu alors que les arquebusiers abandonneraient le terrain en litige à Rubens, et que Rubens ferait don aux arquebusiers, pour leur chapelle qui était dans la cathédrale d'Anvers, d'un tableau avec volets peints de sa main, lequel tableau représenterait un passage quelconque de la vie de saint Christophe, qui, je ne sais pourquoi, était, depuis l'invention de la poudre, le patron des arquebusiers.

Rubens, qui non-seulement était un grand peintre, mais encore, comme dit son épitaphe, un homme prodigieusement versé dans la science de l'histoire ancienne, ne trouvant probablement pas dans la vie de saint Christophe, si intéressante qu'elle fût, un sujet qui allât à ses idées du moment, s'appuya tout bonnement alors sur l'étymologie du mot grec *Christophoros*, qui signifie porter le Christ, et crut remplir largement les conditions de son marché en exécutant un tableau dont le

sujet était une descente de croix, et dont tous les personnages, soutenant le Christ, étaient par conséquent autant de Christophores. Le volet de gauche, toujours dans la préoccupation de cette idée, représentait la vierge Marie rendant visite à sainte Élisabeth; et le volet de droite, le prêtre Siméon tenant Jésus dans ses bras, lorsque sa mère et saint Joseph viennent le présenter au temple. Le tableau fini, le peintre l'envoya à la compagnie des arquebusiers, espérant que son ingénieuse idée satisferait entièrement à leurs exigences : son erreur était grande. Les arquebusiers, qui ne savaient pas le grec, n'apercevant leur patron ni sur la toile du fond, ni sur les volets, demandèrent à grands cris le saint Christophe absent, refusèrent le tableau comme un tableau de hasard qu'on voulait leur faire passer pour neuf, et le renvoyèrent chez le peintre en assignant de nouveau celui-ci à huitaine, en restitution du terrain qui formait l'objet en litige. La chose était d'autant plus désagréable pour Rubens, qu'en outre qu'il voyait mépriser un de ses meilleurs tableaux, l'atelier était construit, ouvert à beau jour, et des plus agréables qu'il y ait jamais eu par son ampleur et par sa disposition.

Le jour qui suivit la reprise des hostilités, le bon bourgmestre qui avait déjà rempli le rôle d'intermédiaire entre les parties belligérantes vint trouver Rubens dans l'espoir d'arranger une seconde fois l'affaire; mais cette fois c'était plus difficile, les

esprits étaient envenimés, il avait quitté les arquebusiers furieux, et trouva le peintre de fort mauvaise humeur. Cependant, comme rien ne coûtait à la bonté paternelle du bourgmestre pour les premiers, et à son amitié fraternelle pour le second, après trois ou quatre voyages faits de l'atelier du peintre à la société du Serment, il parvint à adoucir la rancune de l'un et à diminuer les exigences des autres ; de sorte qu'il annonça enfin, dans la joie de son âme, à Rubens, que tout était terminé, pourvu qu'il consentît à introduire parmi les personnages un saint Christophe d'une grandeur quelconque, la taille n'y faisant rien, mais sa présence ayant été déclarée indispensable à l'unanimité. Alors Rubens ouvrit les volets, et, découvrant son tableau, démontra physiquement au bourgmestre qu'il ne lui restait pas le plus petit coin où loger le saint demandé. Le bourgmestre reconnut la vérité de ce que lui disait son ami ; mais refermant à son tour les volets que le peintre avait ouverts, il lui montra que toute la surface extérieure était inoccupée. Rubens se rendit aussitôt, prit un crayon blanc et esquissa devant l'ambassadeur le gigantesque saint Christophe qui se présente tout d'abord sur les volets fermés. Le bourgmestre alla aussitôt porter cette bonne nouvelle aux arquebusiers qui, satisfaits de la concession, acceptèrent cette fois le tableau sans demander l'explication du hibou que le peintre y avait introduit, pour faire allusion à leur ignorance.

Une anecdote non moins curieuse se rapporte encore au tableau : on dit qu'à l'époque où Rubens exécutait ce chef-d'œuvre, ses élèves ayant obtenu de son domestique, au moyen d'une honnête récompense, l'entrée de l'atelier de leur maître, un jour où il était parti pour la campagne et ne devait revenir que le soir, l'un d'eux, poussé par ses camarades, alla tomber sur le tableau et effaça le bras de la Madeleine, et la joue et le menton de la Vierge, que Rubens venait justement de finir. La consternation fut grande et chacun voulut fuir ; mais le domestique sur lequel la responsabilité de l'accident devait naturellement retomber, puisque lui seul avait la clef de l'atelier, ferma la porte et déclara que personne ne sortirait que le bras de la Madeleine et la joue de la Vierge ne fussent remis dans leur état naturel : il n'y avait rien à dire à cela ; c'était justice : les élèves étaient prisonniers, ils capitulèrent. On alla aux voix pour que l'élection portât sur le plus capable, et l'un d'eux fut nommé. Le jeune homme alors, tout tremblant, prit la palette et les pinceaux du maître, et au milieu des encouragements de ses camarades, il répara le dommage causé avec une telle perfection que non-seulement Rubens ne s'aperçut point de l'accident, mais encore, regardant le lendemain avec complaisance son ouvrage de la veille :

— Voilà, dit-il en montrant le bras de la Madeleine et la tête de la Vierge, une tête et un bras qui ne sont point ce que j'ai fait de plus mal hier.

Le jeune homme qui avait droit à une part du compliment que s'adressait Rubens à lui-même était Van Dyck.

Quant à l'auteur de l'accident, c'était le jeune Diepenbeck qui venait de quitter la peinture sur verre pour entrer dans l'atelier de Rubens, et dont on peut voir les premières œuvres sans quitter la cathédrale d'Anvers : les vitraux d'une des fenêtres qui représente les quatre administrateurs à genoux, ont été peints par lui et sont d'une admirable couleur.

De l'autre côté de la même église, l'Élévation de la croix fait pendant à la Descente ; il est impossible de rien voir de plus osé que cette disposition diagonale, qui ne pouvait être tentée avec succès que par un peintre si capricieux et si puissant ! La tête du Christ que Rubens, seul peut-être, a fait homme et Dieu à la fois, offre une expression de douleur majestueuse et de sublime résignation que je n'ai vue nulle part : tout le vide du haut est illuminé par un rayon de lumière véritablement céleste ; c'est le regard que Dieu laisse tomber du haut de sa gloire sur la victime expiatrice qu'il a soumise aux misères et aux douleurs humaines, tandis que le vide du bas peint les ténèbres dans lesquelles la terre était plongée. Le curé de Sainte-Walburge, qui avait fait prix avec Rubens pour deux mille florins de Brabant, exigea avant de les compter au peintre qu'il remplit ce vide par une figure ou un objet quelconque. Rubens y peignit son chien ! Que tout

cela est merveilleux d'ignorance d'une part et de dédain de l'autre !

Après avoir erré au hasard d'un chef-d'œuvre à l'autre, dans cette église remplie du souvenir de Rubens, je revins en face du maître-autel que surmonte l'Assomption de la Vierge. Ici, Rubens a compris que pour faire sentir que la mère de Dieu montait vers son fils, il fallait la montrer plus près du ciel que de la terre : alors il devait abandonner cette carnation puissante qui donne à toutes ses compositions un caractère si humain, pour ce coloris vague et poétique qui appartient à des anges escortant une ombre ; c'est ce qu'il exécuta avec le bonheur du génie. Tout le monde connaît ce tableau, avec son groupe de têtes chérubines qui semble un énorme bouquet de roses, ses sept apôtres aux fronts graves, avec leurs draperies si richement étendues et si largement jetées : il a été fait en seize jours, pour la somme de seize cents florins, c'est-à-dire, deux cent vingt francs par jour : c'étaient le prix ordinaire que Rubens mettait à ses compositions.

Après ces trois tableaux, il est difficile de parler des autres compositions qui ornent l'église de Notre-Dame et qui en complètent l'ensemble. Lorsqu'on entre à Rome dans la chapelle Sixtine, on n'a d'attention que pour le Jugement dernier ; et cependant les murailles sont couvertes de fresques qui, partout ailleurs, seraient longuement et minutieusement admirées. Il en est ainsi des génies de

premier ordre, ils écrasent tout ce qui les entoure et se grandissent en abaissant.

Cependant, en sortant par la porte latérale, il faut jeter un coup d'œil sur un puits dont les ornement battus au marteau sont vierges de la lime; c'est l'ouvrage de Quentin Metsys qui, obéissant aux ordres ou plutôt au défi de son beau-père, de forgeron se fit peintre pour obtenir la femme qu'il aimait : ici on admire l'ouvrier; au musée on jugera l'artiste. En effet, un des premiers tableaux à volets que l'on trouve en entrant, est de lui : il représente au fond l'inhumation du Christ; sur le volet de droite, la tête de saint Jean-Baptiste, servie à la table d'Hérode; et sur le volet de gauche, saint Jean dans l'huile bouillante. Ce fut devant ce tableau que Metsys reçut de son bizarre beau-père la main de sa fiancée.

Après la cathédrale, l'église la plus remarquable, non point pour son architecture, mais pour les tableaux qu'elle renferme, est Saint-Jacques. D'ailleurs, dans une de ses chapelles est le tombeau de Rubens, simple pierre sépulcrale, sur laquelle on lit une trop longue épitaphe.

On appelle cette chapelle la chapelle de Rubens; et en effet, elle est si bien à lui, que son souvenir a détrôné celui de Dieu, du saint et de la Vierge, auxquels ce lieu est consacré. Tout, jusqu'au tableau qui surmonte l'autel, y constate ce triomphe du génie sur la religion. Ceux qui viennent s'agenouiller dans cette chapelle, lorsqu'ils baissent les

yeux vers la terre, lisent rarement autre chose que l'inscription de la tombe; et lorsqu'ils les relèvent vers le tableau, cherchent moins encore, dans cette composition, à se rendre compte du sujet, qui est cependant la sainte Famille, qu'à retrouver parmi les personnages ceux auxquels le peintre a donné sa ressemblance et celle de ses parents. En effet, le grand-père de Rubens est là sous la figure du Temps, son père sous les traits de saint Jérôme, ses deux femmes sous l'image de Marthe et de Madeleine; enfin, le peintre lui-même s'y est représenté en saint George, et aux épaules de son fils, qui complète la réunion patriarcale dans ses quatre générations, il a attaché les ailes d'un ange. Il en résulte que pour regarder ce tableau et cette tombe, on oublie tout, jusqu'à la belle Vierge de Duquesnoy qui surmonte l'autel; tout, jusqu'au Sauveur en croix de Van Dyck, qu'il ne faut cependant pas oublier.

Au reste, c'est au musée d'Anvers que l'on peut seulement apprécier à fond le génie de Rubens. Il n'est pas permis de juger ce prince des peintres, quand on n'a pas vu le Sauveur crucifié entre les larrons; la Communion de saint François d'Assises, dont le seul défaut est de rappeler un peu celle de saint Jérôme; l'Adoration des Mages, page colossale écrite en treize jours, dans laquelle l'auteur a forcé d'entrer des chameaux, des chevaux, vingt figures et une foule d'accessoires, où il semble que les personnages soient nés de la parole d'un dieu, et où

l'on voit un manteau d'une seule teinte que l'on croirait fait d'un seul coup de pinceau; le Christ à la paille, où l'imitation du cadavre a été poussée au point d'inspirer la répugnance, la douleur de la Vierge portée jusqu'au sublime, l'affranchissement des règles jusqu'au mépris, et qui vous surprend par son ensemble terrible et douloureux, comme pourrait le faire une effrayante réalité; enfin, le Sauveur en croix, où toute cette fougue de couleur et d'imagination vient se fondre dans la finesse mélancolique de Van Dyck.

On s'étonne comment le même homme a pu suffire à cette existence de production immense, intarissable : confréries, églises, musées, palais, couvents s'adressent à Rubens. Rubens a temps et force pour tous; c'est là que son génie ardent et capricieux se déploie à l'aise; ses toiles se couvrent par magie; il a la puissance d'un dieu.

Les rois ne lui ordonnent plus, ils le prient. Sur l'invitation de la mère de Louis XIII, il se rend à Paris, reçoit les instructions de la reine, revient à Anvers, et sans hésitation, sans retard, sans interruption, commence cette suite merveilleuse de tableaux qui comprennent toute la vie de Marie de Médicis, et qui sont les vingt-quatre chants de son histoire. Dès lors il ne sait plus à quel roi répondre, ni à quel pays faire face : c'est l'Angleterre qui le réclame, c'est l'Espagne qui l'appelle, c'est l'Italie qui l'attend. Il n'y a pas moyen de le séduire avec de l'or, il gagne deux cents florins par jour. On lui

offre des missions, des ambassades ; il accepte, traverse les royaumes, et, à chaque relais de poste, laisse un tableau ; puis enfin revient encore à Anvers, sa seule, sa vraie patrie, épouse Héléna Forman, décore la chapelle où il doit être enterré, et meurt plein de jours et de gloire, ayant assisté vivant à son apothéose.

ANTOINE VAN DYCK.

A Van Dyck maintenant ; après le maître, l'élève. Nous avons vu comment il s'est révélé dans l'atelier de Rubens.

Ces deux hommes se séparent. L'élève donne au maître un *Ecce homo*, un portrait d'*Héléna Forman* et *une scène du Christ dans le jardin des Oliviers*, dans laquelle il s'est peint lui-même sous les traits du Christ. En échange le maître donne à l'élève un cheval arabe magnifique, don du roi d'Espagne, et Van Dyck part comme est parti Rubens vingt-cinq ans auparavant, plein comme lui d'espoir et d'avenir.

Le jeune peintre avide d'aventures ne va pas loin sans trouver ce qu'il cherche. Il s'arrête à Saventhem, près de Bruxelles, déjà amoureux d'une paysanne ; sur sa demande et pour lui plaire, il peint deux tableaux pour l'église de son village.

Dans le premier, qui représente saint Martin partageant son manteau avec un pauvre, il se peint lui-même monté sur le cheval blanc que lui a donné Rubens; dans le second, qui représente la sainte Famille, il place le portrait de sa maîtresse, de son père et de sa mère. Enfin, il part pour cette Italie éternelle, maîtresse de tout ce qui a quelque poésie au cœur; là, il prend corps à corps le Titien et Paul Véronèse, égale l'un pour le modelé des chairs et l'autre pour la fermeté de la couleur; puis il va à Gênes, où il laisse des traces brillantes de son séjour; à Rome, qu'il console un instant de son veuvage; en Sicile, où il crée en passant deux élèves, qui seront les deux seuls grands artistes que posséderont jamais Messine et Palerme; enfin il revient à Anvers, où il peint pour l'église collégiale un Christ entre deux larrons, que les chanoines refusent en traitant le peintre de barbouilleur. Bienheureux chanoines qui marchaient dans la voie du ciel!

D'Anvers, il passe en Angleterre, où l'appelle Charles Ier; c'est là qu'il fait ce magnifique portrait que les Anglais offrent à notre musée de couvrir d'or : le roi l'accueille comme une puissance, lui donne une pension considérable, et le décore de l'ordre du Bain. C'est l'heure brillante de la vie de Van Dyck. Le peintre a un train de maison, une table et des équipages qui font envie au prince royal. Alors Van Dyck, qui n'a plus rien à désirer dans la réalité, aspire à l'impossible; il rêve la so-

lution du grand œuvre, bâtit un caveau, achète des creusets, se fait alchimiste; l'or qui ruisselle de son atelier dans son laboratoire lui sert à chercher un moyen de faire de l'or. Le roi, qui lui voit perdre sa fortune et sa santé en expériences insensées, lui fait épouser la fille de lord Ruthven, descendante de celui-là même qui, sous les yeux de Marie Stuart, a cent ans auparavant tué le musicien Rizzio; puis lorsqu'il l'a fait possesseur d'une des plus belles, des plus nobles et des plus riches héritières de la Grande-Bretagne, il lui ordonne de conduire sa femme sur le continent. Mais il a attendu trop tard; au bout de six mois Van Dyck revient en Angleterre, les sources de la vie sont atteintes, les soins les plus habiles et les plus assidus ne peuvent le sauver. Il meurt à quarante-deux ans et on l'enterre dans l'église Saint-Paul.

Voilà l'existence de ces hommes resplendissants d'honneurs, ardents de génie. Vivants, ils passent comme des météores à travers le monde qu'ils éclairent. Morts, ils ont une chapelle pour sépulcre, et une cathédrale pour mausolée.

LA PÊCHE DES ESPADONS.

Tout était prêt pour la pêche, hommes et chaloupes nous attendaient. En un tour de main, nous fûmes habillés à notre tour ; notre costume n'était guère plus élégant que celui de nos matelots ; c'était, pour moi, un grand chapeau de paille, une veste de marin en toile à voile, et un pantalon large. Quant à Jadin, il n'avait pas voulu renoncer au costume qu'il avait adopté pour tout le voyage ; il avait la casquette de drap, la veste de panne taillée à l'anglaise, le pantalon demi-collant et les guêtres.

Nous trouvâmes dans la chaloupe Vincenzo, Fi-

lippo, Antonio, Sieni et Giovanni. A peine y fûmes-nous descendus, que les quatre premiers prirent les rames : Giovanni se mit à l'avant avec son harpon, Pietro monta sur son perchoir, et nous allâmes, après dix minutes de marche, nous ranger au pied d'une de ces barques à l'ancre qui portaient au bout de leur mât un homme en guise de girouette. Pendant le trajet, je remarquai qu'au harpon de Giovanni était attachée une corde de la grosseur du pouce, qui venait s'enrouler dans un tonneau scié par le milieu, qu'elle remplissait presque entièrement. Je demandai quelle longueur pouvait avoir cette corde, on me répondit qu'elle avait cent vingt brasses.

Tout autour de nous se passait une scène fort animée : c'étaient des cris et des gestes inintelligibles pour nous, des barques qui volaient sur l'eau comme des hirondelles, puis, de temps en temps, faisaient une halte pendant laquelle on tirait à bord un énorme poisson muni d'une magnifique épée. Nous seuls étions immobiles et silencieux ; mais bientôt notre tour arriva.

L'homme qui était au haut du mât de la barque à l'ancre poussa un cri d'appel, et en même temps montra de la main un point de la mer qui était, à ce qu'il paraît, dans nos parages à nous. Pietro répondit en criant :

— Partez !

Aussitôt nos rameurs se levèrent pour avoir plus de force, et nous bondîmes plutôt que nous ne glis-

sâmes sur la mer, décrivant, avec une vitesse dont on n'a point d'idée, les courbes, les zigzags et les angles les plus abrupts et les plus fantastiques, tandis que nos matelots, pour s'animer les uns les autres, criaient à tue-tête :

— *Tutti do! tutti do!*

Pendant ce temps, Pietro et l'homme de la barque à l'ancre se démenaient comme deux possédés, se répondant l'un à l'autre comme des télégraphes, indiquant à Giovanni, qui se tenait roide, immobile, les yeux fixes et son harpon à la main, dans la pose du Romulus des *Sabines*, l'endroit où était le *pesce spado* que nous poursuivions. Enfin, les muscles de Giovanni se roidirent, il leva le bras ; le harpon, qu'il lança de toutes ses forces, disparut dans la mer ; la barque s'arrêta à l'instant même dans une immobilité et un silence complets. Mais bientôt le manche du harpon reparut. Soit que le poisson eût été trop profondément enfoncé dans l'eau, soit que Giovanni se fût trop pressé, il avait manqué son coup. Nous revînmes tout penauds prendre notre place auprès de la grande barque.

Une demi-heure après, les mêmes cris et les mêmes gestes recommencèrent, et nous fûmes emportés de nouveau dans un labyrinthe de tours et de détours ; chacun y mettait une ardeur d'autant plus grande qu'ils avaient tous une revanche à prendre et une réhabilitation à poursuivre. Aussi, cette fois, Giovanni fit-il deux fois le geste de lancer le harpon, et deux fois se retint-il ; à la troisième, le

harpon s'enfonça en sifflant; la barque s'arrêta, et presque aussitôt nous vîmes se dérouler rapidement la corde qui était dans le tonneau; cette fois, l'espadon était frappé et emportait le harpon du côté du Phare, en s'enfonçant rapidement dans l'eau. Nous nous mîmes sur sa trace, toujours indiquée par la direction de la corde; Pietro et Giovanni avaient sauté dans la barque et avaient saisi deux autres rames qui avaient été rangées de côté; tous s'animaient les uns les autres avec le fameux *tutti do*. Et cependant, la corde, en continuant de se dérouler, nous prouvait que l'espadon gagnait sur nous; bientôt elle arriva à sa fin, mais elle était arrêtée au fond du tonneau; le tonneau fut jeté à la mer, et s'éloigna rapidement, surnageant comme une boule. Nous nous mîmes aussitôt à la poursuite du tonneau, qui bientôt, par ses mouvements bizarres et saccadés, annonça que l'espadon était à l'agonie. Nous profitâmes de ce moment pour le rejoindre. De temps en temps de violentes secousses le faisaient plonger, mais presque aussitôt il revenait sur l'eau. Peu à peu les secousses devinrent plus rares, de simples frémissements leur succédèrent, puis ces frémissements mêmes s'éteignirent. Nous attendîmes encore quelques minutes avant de toucher à la corde. Enfin Giovanni la prit et la tira à lui par petites secousses, comme fait un pêcheur à la ligne qui vient de prendre un poisson trop fort pour son hameçon et pour son crin. L'espadon ne répondit par aucun mouvement, il était mort.

Nous nageâmes jusqu'à ce que nous fussions à pic au-dessus de lui. Il était au fond de la mer, et la mer, nous en pouvions juger par ce qu'il restait de corde en dehors, devait avoir, à l'endroit où nous nous trouvions, cinq cents pieds de profondeur. Trois de nos matelots commencèrent à tirer la corde doucement, sans secousses, tandis qu'un quatrième la roulait au fur et à mesure dans le tonneau pour qu'elle se trouvât toute prête au besoin. Quant à moi et Jadin, nous faisions, avec le reste de l'équipage, contre-poids à la barque, qui eût chaviré si nous étions restés tous du même côté.

L'opération dura une bonne demi-heure; puis Pietro me fit signe d'aller prendre sa place, et vint s'asseoir à la mienne. Je me penchai sur le bord de la barque, et je commençai à voir, à trente ou quarante pieds sous l'eau, des espèces d'éclairs. Cela arrivait toutes les fois que l'espadon, qui remontait à nous, roulait sur lui-même, et nous montrait son ventre argenté. Il fut bientôt assez proche pour que nous pussions distinguer sa forme. Il nous paraissait monstrueux ; enfin il arriva à la surface de l'eau. Deux de nos matelots le saisirent, l'un par le pic, l'autre par la queue, et le déposèrent au fond de la barque. Il avait de longueur, le pic compris, près de dix pieds de France.

Le harpon lui avait traversé tout le corps, de sorte qu'on dénoua la corde, et au lieu de le retirer par le manche, on le retira par le fer, et il passa

tout entier au travers de la double blessure. Cette opération terminée, et le harpon lavé, essuyé, hissé, Giovanni prit une petite scie et scia l'épée de l'espadon au ras du nez ; puis il scia de nouveau cette épée six pouces plus loin, et me présenta le morceau ; il en fit autant pour Jadin ; et aussitôt, lui et ses compagnons scièrent le reste en autant de parties qu'ils étaient de rameurs, et se les distribuèrent. J'ignorais encore dans quel but était faite cette distribution, quand je vis chacun porter vivement son morceau à sa bouche, et sucer avec délices l'espèce de moelle qui en formait le centre. J'avoue que ce régal me parut médiocre ; en conséquence, j'offris le mien à Giovanni, qui fit beaucoup de façons pour le prendre, et qui enfin le prit et l'avala. Quant à Jadin, en sa qualité d'expérimentateur, il voulut savoir par lui-même ce qu'il en était ; il porta donc le morceau à sa bouche, aspira le contenu, roula un instant les yeux, fit une grimace, jeta le morceau à la mer, et se retourna vers moi en me demandant un verre de muscat de Lipari, qu'il vida tout d'un trait.

Je ne pouvais me lasser de regarder notre prise. Nous étions assurément tombés sur un des plus beaux espadons qui se pussent voir. Nous regagnâmes la grande barque avec notre prise, nous la fîmes passer d'un bord à l'autre, puis nous nous apprêtâmes à une nouvelle pêche. Après deux coups de harpon manqués, nous prîmes un second *pesce spado,* mais plus petit que le premier.

Quant aux détails de la capture, ils furent exactement les mêmes que ceux que nous avons donnés, à une seule exception près : c'est que, le harpon ayant frappé dans une portion plus vitale et plus rapprochée du cœur, l'agonie de notre seconde victime fut moins longue que celle de la première, et qu'au bout de soixante et dix ou quatre-vingts brasses de corde, le poisson était mort.

Il était onze heures moins un quart, j'avais donné rendez-vous à onze heures au capitaine ; il était donc temps de rentrer en ville. Nos matelots me demandèrent ce qu'ils devaient faire des deux poissons. Nous leur répondîmes qu'ils n'avaient qu'à nous en garder un morceau pour notre dîner, que nous reviendrions faire à bord sur les trois heures, après quoi, sauf le bon plaisir du vent, nous remettrions à la voile pour continuer notre voyage. Quant au reste du poisson, ils n'avaient qu'à le vendre, le saler ou en faire cadeau à leurs amis et connaissances. Cet abandon généreux de nos droits nous valut un redoublement d'égards, de joie et de bonne volonté qui, joint au plaisir que nous avions pris, nous dédommagea complétement des quatre piastres de première mise de fonds que nous avions données.

LE PUITS MIRACULEUX.

J'avais quitté Paris pour visiter avec soin le midi de la France avant de m'embarquer à Marseille et de voguer vers l'Italie et la Sicile.

Jadin, avec cette continuelle obsession qui fait le fond de son caractère, ne cessait de me tourmenter au sujet de ce voyage. Il voulait étudier tous les monuments que Rome a jadis multipliés sur le sol de la Gaule narbonnaise. Dans un rayon de quelques lieues, nous avions à contempler l'arc de triomphe et le théâtre antique d'Orange; à Nîmes, les Arènes, la Tour-Magne et la Maison Carrée que Mansard voulait enfermer dans une boîte d'or; à

Carpentras, à Cavaillon, à Vaison, à Apt, à Saint-Remy, de nombreux vestiges de cette grande architecture, dont le secret semble perdu avec notre système de constructions adjugées au rabais; à Arles, les richesses d'une cité impériale entassées avec amour; enfin, sur les bords du Gardon, ce triple pont-aqueduc, jeté entre deux montagnes, dans un vallon désert, et que la brûlante imagination de Jean-Jacques Rousseau n'avait pu atteindre dans ses rêves.

Je partageais l'impatience de Jadin, et de plus je tenais à étudier dans le midi de la France les mœurs populaires, la physionomie des habitants, les légendes locales, les vieilles traditions; je me proposais surtout de recueillir les différentes scènes de ces drames sanglants qui se rattachent aux réactions de 1814 et de 1815, qui constituent une espèce de *terreur blanche*, et qui ont pour titre : à Marseille, *le massacre et la noyade des mameluks;* à Avignon, *le meurtre du maréchal Brune et les actes de férocité de Pointu;* à Nîmes, les proscriptions, les assassinats et les orgies de *Tres-taillons*, ainsi nommé parce qu'il coupait ses victimes en trois morceaux (tres taillouns).

Nous choisîmes donc Avignon pour notre quartier général; et, de la ville des papes, nous commençâmes nos excursions et nos explorations dans les contrées environnantes, tantôt en voiture, quelquefois à cheval, souvent à pied avec le fusil du chasseur sur l'épaule; mais le gibier souffrit peu de

ces démonstrations meurtrières; notre activité poursuivait une autre proie.

Ces fréquentes excursions m'avaient un peu fatigué. Né dans le nord de la France, et depuis plusieurs années fixé à Paris, je n'étais nullement familiarisé avec ce soleil ardent, ces abondantes rosées, cette terre de feu sous un ciel d'azur, dont ma nature plus méridionale encore éprouvait pourtant le besoin. Il fallait, pour ainsi dire, me réacclimater, travail qui me causait parfois des vertiges, et me faisait presque redouter une fièvre cérébrale.

J'en parlai au syndic des portefaix d'Avignon, homme d'un sens exquis, d'une force herculéenne, et qui, royaliste zélé, eût sauvé le maréchal Brune, si l'on eût suivi ses conseils. Ce brave homme me répondit :

— Je connais ce que vous éprouvez, et quand les premières atteintes de ce malaise se manifestent chez moi, j'ai recours à l'eau du puits miraculeux, du puits de Saint-Dominique.

Nous étions seuls, et je ne craignis pas les plaisanteries, les élans de verve parisienne de mes compagnons de voyage.

— Qu'est-ce donc que ce puits miraculeux de Saint-Dominique? demandai-je au syndic des portefaix en m'enfonçant dans mon fauteuil en écrivain qui flaire une légende, cette poésie du peuple.

Mais je m'étais trompé ; j'avais affaire à un habile

metteur en scène qui ne voulait raconter sa légende qu'en présence même du puits du miracle, que sous l'invocation de saint Dominique.

— Venez, me répondit-il, dans le vieux cloître des fonderies de Vaucluse, et là je vous ferai mon récit auprès du pilier du pape Clément V, sur la dalle où il reçut la confession du prince Jean de Habsbourg, du meurtrier de l'empereur Albert, son oncle.

Entendre un homme du peuple parler d'un pape des premières années du XIVe siècle, contemporain de Dante et de Philippe le Bel, entendre cet homme nommer l'empereur Albert, le tyran des Suisses, le maître du bailli Gessler, c'est là un de ces faits qui se reproduisent souvent dans le Midi. Je ne manifestai donc aucune surprise, et nous partîmes tout de suite pour nous rendre aux fonderies de Vaucluse.

Mon cicerone, bien connu du concierge de l'établissement, m'épargna l'embarras d'une présentation officielle au directeur; il dit quelques mots en patois, et la barrière s'ouvrit. Sans nous occuper des ateliers, du laminoir, de la clouterie, de l'usine industrielle, nous nous dirigeâmes à droite vers une galerie ogivale quadrangulaire qui avait jadis formé le cloître du couvent des Frères Prêcheurs où le pape Clément V résidait en 1311.

Au centre s'élevaient de larges pierres tumulaires chargées d'inscriptions latines, et disparaissant sous le luxe d'une végétation puissante.

Je me promis d'amener Jadin au milieu de ces ruines pour demander au pinceau du peintre la reproduction d'un de ces spectacles devant lesquels la parole et la plume sont impuissantes.

Mon guide s'arrêta au fond du cloître, et, la tête découverte, il fléchit pieusement le genou en me montrant un puits dont le mur de revêtement, rongé de mousse et de vétusté, répondait bien à la date de la légende, à l'an 1215.

— Voilà ce puits, me dit-il, dont la source jaillit à la voix de saint Dominique quelque temps après la croisade contre les Albigeois, dont le sombre Simon de Montfort fut le chef.

Nous fûmes interrompus par l'arrivée d'une jeune femme humblement mise, d'une mère qui venait, avec son enfant âgé de quelques mois et atteint d'une ophthalmie, chercher quelques gouttes de l'eau miraculeuse.

La foi de cette humble et pauvre mère m'émut profondément. Pendant qu'elle humectait avec soin les yeux rouges et enflammés de son enfant, je sentis du fond de mon cœur une prière fervente monter vers Dieu pour lui demander un miracle.

Nous nous étions un peu écartés; au moment où la pauvre mère s'éloignait avec un sourire brillant d'espoir, je m'approchai de son enfant, et je lui mis dans les mains ma bourse qu'il serra machinalement. La pauvre femme fit un mouvement de surprise, elle voulut me rendre la bourse; un geste et

un regard de mon guide l'en empêchèrent. Elle s'éloigna.

Mais parvenue à l'angle de la galerie, elle s'agenouilla devant une statue de la madone, et pria à voix basse, en élevant vers l'image de la Vierge les petites mains jointes de son enfant.

— Bon courage ! me dit mon guide, cette femme prie pour son bienfaiteur inconnu, pour que saint Dominique vous exauce, et que l'eau miraculeuse vous rende la santé.

Ainsi j'étais l'objet des prières d'une mère. Vous l'avouerai-je ? il me sembla que les vœux de cette pauvre femme seraient exaucés à mon égard, comme ceux que j'avais faits pour son enfant. J'envoyai mon guide auprès d'elle, pour qu'il lui demandât son nom, son adresse ; et pendant ce temps je trempai mon mouchoir dans l'eau miraculeuse. Depuis lors, je n'ai plus éprouvé de vertiges, et deux jours après les yeux de l'enfant étaient guéris.

MILORD A CATANE.

Du Musée, nous allâmes à la cathédrale en traversant la rue Saint-Ferdinand. J'appelai vivement Jadin ; il se retourna.

— Retenez Milord, lui dis-je.

— Pourquoi ?

— Retenez-le d'abord, je vous dirai pourquoi ensuite.

Jadin appela Milord, et lui passa son mouchoir dans son collier.

— Maintenant, lui dis-je, regardez sur la fenêtre de cet opticien.

Sur la fenêtre de l'opticien, il y avait un chat

dressé à regarder les passants à travers une paire de lunettes, qu'il portait fort gravement sur son nez.

— Peste! dit Jadin, vous avez eu là une bonne idée; celui-là rentre dans la classe des chats savants, et nous aurait coûté plus de deux pauls.

Milord, en sa qualité de bouledogue, était en effet un si grand étrangleur de chats, que nous avions jugé utile de prendre des mesures à ce sujet. En conséquence, à partir de Gênes, ville dans laquelle Milord avait commencé à exploiter en Italie la race féline, nous avions débattu le prix d'un chat bien conditionné, et il avait été arrêté avec les propriétaires des deux premiers étranglés qu'un chat de race ordinaire, gris pommelé, gris blanc, ou moucheté de feu, valait deux pauls, au maximum; étaient exceptés de ce tarif, bien entendu, les angoras, les chats savants, enfin les chats à deux têtes ou à six pattes. Nous nous étions fait donner un reçu en règle des deux chats génois; nous avions fait ajouter successivement à ce reçu les reçus subséquents, de manière à nous faire un titre indiscutable. Toutes les fois que Milord commettait un assassinat nouveau, et qu'on nous demandait pour la victime plus de deux pauls, nous tirions notre titre de notre poche, nous prouvions que deux pauls étaient le dédommagement que nous étions habitués à donner en pareil cas, et il était bien rare alors que le propriétaire ne se contentât point de l'indemnité dont s'étaient contentées la plupart des

personnes à qui nous avions eu affaire. Mais, comme nous l'avons dit, il y avait des exceptions à notre tarif, et un chat qui portait des lunettes d'une façon si majestueuse devait naturellement rentrer dans les exceptions. Jadin avait donc dit une chose pleine de sens, lorsqu'il avait dit qu'on nous ferait payer le chat de l'opticien plus de deux pauls, et il avait agi avec une louable prudence lorsqu'il avait fait une laisse de son mouchoir.

Grâce à cette précaution, nous traversâmes la rue Saint-Ferdinand sans encombre, et sans que Milord eût paru s'apercevoir autrement que par sa captivité d'un instant de notre inquiétude momentanée. En entrant dans l'église, nous le lâchâmes. Il n'y avait plus rien à craindre.

Nous revenions à l'hôtel, où nous comptions manger un morceau avant de visiter le couvent des Bénédictins, la seule chose qui nous restât à voir, lorsqu'en regardant autour de moi, je m'aperçus que Milord était devenu invisible. Chaque fois que pareille chose nous arrivait, nous connaissions d'avance les suites de cette disparition. Au bout d'un instant nous le voyions ressortir par quelque porte ou quelque fenêtre, se léchant le museau, et suivi d'un indigène mâle ou femelle tenant son chat par la queue et venant réclamer ses deux pauls. Mon premier regard m'apprit que nous étions dans la rue Saint-Ferdinand, et le second, que nous étions en face de la boutique de l'opticien; en même temps j'entendis un sabbat de possédés, derrière

un tonneau qui se trouvait à la porte. Je saisis le bras de Jadin et lui montrai la fenêtre où le chat manquait. Il comprit tout à l'instant même, courut au tonneau, ramassa une paire de lunettes qu'il mit à l'instant sur son nez comme si c'étaient les siennes qu'il eût égarées, et revint suivi de Milord. Quant au malheureux chat, il était trépassé obscurément dans le coin où il était imprudemment descendu et où Jadin laissa prudemment son cadavre. Or, nous étions à cette heure du jour où, comme le disent dédaigneusement les Italiens, il n'y a dans les rues que les chiens et les Français. Personne ne fut donc témoin de l'assassinat, pas même les grues du poëte Ibicus; non-seulement l'assassinat resta parfaitement impuni, mais Jadin même hérita des lunettes du défunt.

Ces lunettes sont dans l'atelier de Jadin, où il les montre comme étant celles du fameux abbé Meli, l'Anacréon de la Sicile. Il en a déjà refusé cent écus qu'un Anglais lui a offerts; il ne les donnera, à ce qu'il assure, que pour vingt-cinq louis.

CATACOMBES

D'UN COUVENT DE CAPUCINS.

Près de deux châteaux moresques s'est élevé un monastère chrétien en grande réputation non-seulement à Palerme, mais par toute la Sicile ; c'est le couvent des capucins. Ce qui lui a valu cette renommée, c'est surtout la singulière propriété qu'ont ses caveaux de *momifier* les cadavres, et de les conserver ainsi exempts de corruption jusqu'à ce qu'ils tombent en poussière.

Aussi, dès que nous arrivâmes au couvent, le

père gardien, habitué aux visites quotidiennes qu'il reçoit des étrangers, nous conduisit-il à ses catacombes; nous descendîmes trente marches, et nous nous trouvâmes dans un immense caveau souterrain, taillé en croix, éclairé par des ouvertures pratiquées dans la voûte, et où nous attendait un spectacle dont rien ne peut donner une idée.

Qu'on se figure douze ou quinze cents cadavres réduits à l'état de momies, grimaçant à qui mieux mieux, les uns semblant rire, les autres paraissant pleurer, ceux-ci ouvrant la bouche démesurément, pour tirer une langue noire entre deux mâchoires édentées, ceux-là serrant les lèvres convulsivement, allongés, rabougris, tordus, luxés, caricatures humaines, cauchemars palpables, spectres mille fois plus hideux que les squelettes pendus dans un cabinet d'anatomie, tous revêtus de robes de capucins, que trouent leurs membres disloqués, et portant aux mains une étiquette sur laquelle on lit leur nom, la date de leur naissance et celle de leur mort. Parmi tous ces cadavres est celui d'un Français nommé Jean d'Ésachard, mort le 4 novembre 1831, à l'âge de cent deux ans.

Le cadavre le plus rapproché de la porte, et qui de son vivant s'appelait Francesco Tollari, porte à la main un bâton. Nous demandâmes au gardien de nous expliquer ce symbole; il nous répondit que, comme le susdit Francesco Tollari était le plus près de la porte, on l'avait élevé à la dignité

de concierge, et qu'on lui avait mis un bâton à la main pour qu'il empêchât les autres de sortir.

Cette explication nous mit fort à notre aise ; elle nous indiquait le degré de respect que les bons moines portaient eux-mêmes à leurs pensionnaires ; dans les autres pays on rit de la mort, eux riaient des morts : c'était un progrès.

En effet, il faut avouer que, dans cette collection de momies, celles qui ne sont pas hideuses sont risibles. Il est difficile à nous autres gens du Nord, avec notre culte sombre et poétique pour les trépassés, de comprendre qu'on se fasse un jeu de ces pauvres corps dont l'âme est partie, qu'on les habille, qu'on les coiffe, qu'on les farde comme des mannequins ; que, lorsque quelque membre se déjette par trop, on casse ce membre, et on le raccommode avec du fil de fer, sans craindre, avec ce sentiment éternel qui réagit en nous contre le néant, que le cadavre n'éprouve une souffrance physique, ou que l'âme qui plane au-dessus de lui ne s'indigne aux transformations qu'on lui fait subir. J'essayai de faire part de toutes ces sensations à notre compagnon ; mais Arami était Sicilien, habitué dès l'enfance à regarder comme un honneur rendu à la mémoire ce que nous regardons comme une profanation du tombeau. Il ne comprit pas plus notre susceptibilité, que nous son insouciance. Alors nous en prîmes notre parti ; et comme la chose était curieuse au fond, convaincus que ce qui ne blessait pas les vivants ne

devait pas blesser les morts, nous continuâmes notre visite.

Les momies sont disposées, tantôt sur deux et tantôt sur trois rangs de hauteur, alignées côte à côte, sur des planches en saillie, de manière à ce que celles du premier rang servent de cariatides à celles du second, et celles du second au troisième. Sous les pieds des momies du premier rang sont trois étages de coffres en bois, plus ou moins précieux, décorés plus ou moins richement d'armoiries, de chiffres, de couronnes. Ils renferment les morts pour lesquels les parents ont consenti à faire la dépense d'une bière ; ces bières ne se clouent pas comme les nôtres, pour l'éternité, mais elles ont une porte, et cette porte a une serrure dont les parents possèdent la clef.

Parmi ces morts, il y a des comtes, des marquis, des princes, des maréchaux de camp dans leurs cuirasses; le plus curieux de tous ceux qui composent cette société aristocratique est sans contredit un roi de Tunis qui, poussé à Palerme par un coup de vent, tomba malade au couvent des capucins et y mourut; mais avant de mourir, touché par la grâce, il se convertit et reçut le baptême. Cette conversion, comme on le pense bien, fit grand bruit, l'empereur d'Autriche lui-même ayant consenti à être son parrain. Aussi les capucins, afin de perpétuer l'honneur qui en rejaillissait sur leur couvent, se sont-ils mis en frais pour le royal néophyte. Sa tête et ses deux mains sont posées sur une

espèce de tablette surmontée d'un dais en calicot ; la tête porte une couronne de papier, et la main gauche tient en guise de sceptre un bâton de chaise doré ; au-dessous de cette singulière châsse on lit cette inscription, qui renferme toute l'histoire du roi de Tunis :

NACQUI IN TUNISI RE. VENUTO A SORTE
IN PALERMO, ABBRACCIAI LA SANTA FEDE.
LA FEDE E IL VIVER BENE *SALVA* MI IN MORTE.
DON FILIPPO D'AUSTRIA, RE DI TUNIZZI,
MORÌ A PALERMO — 20 SETTEMBRE 1622 [1].

Outre ces niches destinées au commun des martyrs, outre les caisses réservées à l'aristocratie, il y a encore un des bras de cette immense croix funéraire qui forme une espèce de caveau particulier : c'est celui des dames de la haute aristocratie palermitaine.

C'est là peut-être que la mort est le plus hideuse; car c'est là qu'elle est le plus parée ; les cadavres.

[1] « Je naquis roi à Tunis. Poussé par le sort à Palerme, j'embrassai la sainte foi. La sainte foi et la bonne vie me sauvèrent à l'heure de la mort.

« Don Philippe d'Autriche, roi de Tunis, mourut à Palerme le 20 septembre 1622. »

Il y a peut-être bien une petite faute de langue à la troisième ligne; mais, en sa qualité de roi de Tunis, don Philippe d'Autriche est excusable de ne point parler le pur italien.

couchés sous des cloches de verre, y sont habillés de leurs plus riches habits : les femmes, en parures de bal ou de cour ; les jeunes filles, avec leurs robes blanches et avec leurs couronnes de vierges. On peut à peine supporter la vue de ces visages coiffés de bonnets enrubanés, de ces bras desséchés sortant d'une manche de satin bleu ou rose, pour allonger leurs doigts osseux dans des gants quatre fois trop larges, de ces pieds chaussés de souliers de taffetas et dont on aperçoit les nerfs et les os à travers des bas de soie à jour. L'un de ces cadavres, horrible à voir, tenait à la main une palme.

Tout cela n'est-il pas une bien étrange profanation des choses les plus saintes? Et notre tombe, à nous, ne rend-elle pas bien plus religieusement à la poussière ce corps fait de poussière, et qui doit redevenir poussière?

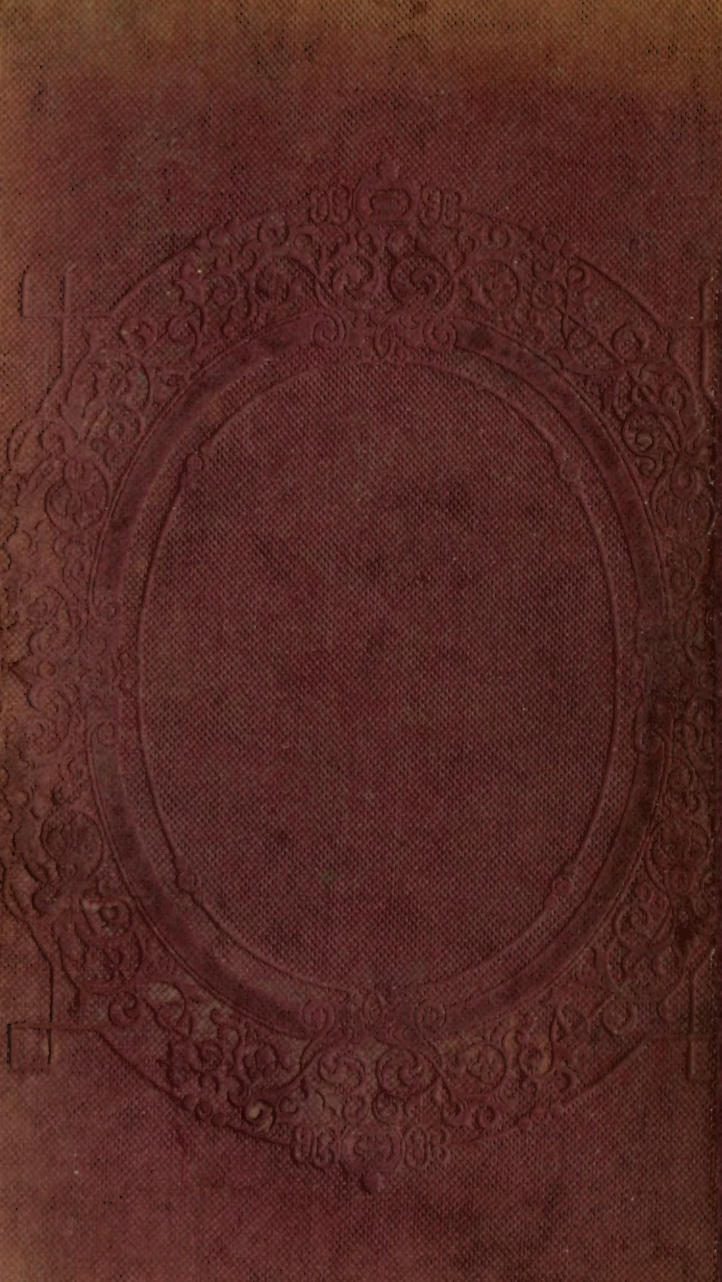
FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Préface. . . . . Page I
Advertisement. III
M. Alexandre Dumas. — Notice biographique. . V

Chillon. 1
Le colosse de saint Charles Borromée. 5
Histoire d'un chien. 17
La cathédrale de Cologne. 27
Reichenau. 37
Une pêche de nuit. 39
Les ours de Berne. 53
Le Saint-Bernard. 65
Napoléon et Lucien. 91
Une ex-reine. 103

Les deux bossus. . . . . Page 111
Le bifteck d'ours. 119
La principauté de Hombourg. 135
Les muets qui parlent et les aveugles qui lisent. — Zurich. 139
La mort de Coligny (1572). 149
Le lendemain de la Saint-Barthélemy (1572). . 155
La chasse à courre. — Charles IX et Henri de Bourbon. 161
Le livre de vénerie. 177
La chasse au vol. 191
Actéon. 205
La sueur de sang. 215
Le col de Balme. 219
Jacques Balmat, dit Mont-Blanc. 229
Les mousquetaires. 255
La mer de glace. 275
Marie Coutet. 285
Côme de Médicis. — Florence. 295
Éboulement de Goldau. (Suisse.) Manuscrit de Joseph Vigeld. 305
Extraits des Mémoires d'un maître d'armes. — Le grand-duc Constantin de Russie. 315
L'empereur Alexandre. 325
Anecdote sur l'empereur Alexandre. . . 327
Deux fêtes à Saint-Pétersbourg. — Le jour de l'an. 330
La bénédiction des eaux de la Néva. . . 335
Le nez gelé. 337
L'île Julia. 345
L'Etna. 349
Dialogues siciliens par gestes. 379
Le contrebandier sans le savoir. 385
L'hôtel d'Albion à Liége. 387
Une diligence des messageries prussiennes. . . 399
Deux anecdotes sur Napoléon. 405
Le lever du Soleil, vu du sommet du Righi (Suisse). 409

La choucroute. . . . . Page 413
Des différentes manières de voyager en Sicile. . . 419
Le parapluie à deux fins. 425
Les Baux. 429
Souvenirs d'Anvers. — Pierre-Paul Rubens. . . 441
Antoine Van Dyck. 455
La pêche des espadons. 457
Le puits miraculeux. 465
Milord à Catane. 471
Catacombes d'un couvent de capucins. . . . 475

FIN DE LA TABLE.